[illegible]

50d

Cil. spi. 65 F
CE

GOTE
C 5

F: Bleyswyck del & fect.

MATANASIANA,

OU

MEMOIRES

LITTERAIRES,

HISTORIQUES,

ET

CRITIQUES,

DU DOCTEUR

MATANASIUS,

S. D. L. R. G.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chés la Veuve de CHARLES LE VIER,

M. DCC. XL.

BIBLIOTHECA

AC
23
.S25
1740
Coll. spéc.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

CERTAINS Ouvrages disparoissent quelquefois tout à-coup, & se rencontrent aussi peu dans le Commerce de la Librairie, que les Ecrits de Wicleff & de Servet. Là-dessus, bien des Curieux s'imaginent, que tous les Exemplaires en sont absolument dispersés, &, par conséquent, extraordinairement rares. Mais, rien moins que cela. Des Raisons de Prudence & d'Intérêt nous obligent à séquestrer quelquefois ainsi certaines Editions du Commerce public: & nous ne songeons à les y reproduire, que lorsque ces Raisons-là viennent à cesser.

C'EST ainsi, par éxemple, que l'*Architecture de Vignole*, *commentée par Daviler*; la *Description des Iles de l'Archipel*, *traduite du Hollandois de*

 Dapper;

Dapper; la *Géographie de Du Pleſſis-Martineau*; & pluſieurs autres Livres imprimez par les *Huguétans*; étoient devenus preſque introuvables, paſſoient pour fort rares, & ne rentrérent enfin dans le Commerce, qu'après avoir été pendant plus de vingt Ans renfermez dans leurs Magazins: & c'eſt ainſi qu'y reparoit aujourd'hui le préſent Ouvrage, que des Raiſons, dont le Public n'a que faire, avoient tenu pendant très longtems renfermé de même.

On ne prétend nullement en impoſer aux Lecteurs, en le leur reproduiſant ſous le Nom de Matanasiana. On a ſeulement voulu leur expliquer, par ce Mot, ce que les Lettres miſtérieuſes & énigmatiques de ſon Titre ne leur auroient jamais fait comprendre; ſavoir, qu'il eſt de la Façon de l'Auteur des *Remarques ſur le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*. & les

diſpoſer par là à recevoir plus agréablement ſes *Mémoires Littéraires*, *Hiſtoriques*, *&* *Critiques*; dans leſquels, s'ils ne retrouvent pas l'*Agréable* auſſi abondamment que dans cet ingénieux Ouvrage, ils retrouveront en récompenſe autant & plus d'*Utile*.

OUTRE que c'eſt leur découvrir un Anonime diſtingué, c'eſt leur reſtituer un Recueil qu'ils ont plus d'une fois inutilement recherché: & j'ôſe me flatter, qu'ils m'en ſauront d'autant plus de Gré, qu'ils y trouveront quelques Piéces intéreſſantes, qu'ils ne rencontreroient que fort difficilement ailleurs. Telles ſont, par éxemple, la *Défenſe d'Eraſme*, *contre les Invectives des Journaliſtes de Trévoux*; l'*Athéïſme découvert par le Pere Hardouïn dans les Ecrits de tous les Peres de l'Egliſe*, *&* *des Philoſophes modernes*; la *Lettre*, qui le ſuit, & dans laquelle on expoſe & dévelop-

pe si bien les étranges Imaginations, & les impraticables Desseins, de ce fameux Jésuite; & quelques autres Morceaux de pareil Caractere.

AVIS AUX RELIEURS.

Le Titre du Tome II. doit précéder la Page 259.

Le Portrait de Codrus doit regarder la même Page 259.

Le Portrait d'Erasme doit regarder la Page 336.

PREFACE.

JE me propose de lire d'une maniére qui m'apporte plus de profit que je n'en ai retiré des lectures que j'ai faites jusques à présent. Pour y réussir je ferai des Extraits des Livres que je choisirai; & je tâcherai de les faire avec tant d'exactitude & de netteté, qu'on y trouvera une parfaite représentation des Ouvrages dont j'aurai fait ces Extraits. J'y joindrai des remarques qui y auront un rapport naturel, & je donnerai le tout au Public, pour qu'il en fasse son profit & son divertissement, si je réussis.

Je ne sai pas si j'ai des forces suffisantes pour une pareille entreprise : je me suis éprouvé & je l'ai cru; non pas que j'aie cru m'en aquiter dans toute la perfection, mais au moins d'une maniére assez bonne & assez exacte pour que ces

Mémoires fussent passables. Mon amour pour les Sciences est peut-être ce qui m'a séduit ; dupe de ses passions on présume presque toûjours de soi-même, & l'on se croit aisément en état de tout entreprendre, quand on a l'envie de tout savoir.

Mais une chose de laquelle j'oserai répondre, c'est que mon amour pour la vérité sera inaltérable, que rien ne sera capable de me la faire déguiser, qu'elle animera tous mes soins, toutes mes recherches & toutes mes critiques.

Ainsi l'on peut me considerer dans ces Mémoires sous deux idées différentes, comme *Historien*, & comme *Critique* : entant qu'*Historien* je ne dois être d'aucun païs, ni d'aucun parti ; je ne dois avoir pour but ni d'offenser ni de plaire, me souvenant de cette belle parole de *Thucydide*, rapportée par *Lucien*, qu'*il vaut mieux déplaire*

en

en disant la vérité, que de plaire en contant des fables. Entant que *Critique*, les matiéres, ou les maniéres dont elles seront traitées, détermineront mes jugemens & mes remarques; ce sera aux Lecteurs éclairés à me reprendre lorsque je me tromperai, protestant que je me tiendrai très obligé à tous ceux qui le feront, pourvû-que ce soit sans ces traits, dont tout autre qu'un Auteur même se trouveroit offensé.

Dans les choses, qui regarderont la Religion, je ne prendrai parti que contre les *Athées* & les *Intolerans*, dans quelque Secte que je les trouve; & dans les choses, qui regardent le Gouvernement, je ne soûtiendrai que les loix de la nature, persuadé qu'elles sont inaltérables, que l'homme, qui abandonne les priviléges que DIEU lui a donnés, se rend indigne de toutes ses graces.

Je croi bien, ſi ces Mémoires ont quelque réuſſite, que ce que je dis ici attirera contre moi beaucoup de mauvais diſcours, mais les honnêtes gens n'y ſeront pas trompés; ceux qui ont de la Religion ſavent qu'il faut être doux, charitable, compatiſſant; que la converſion des cœurs eſt l'ouvrage de DIEU, & non celui des hommes; que la perſécution & la contrainte ne peuvent faire que des *Impies* & des *Hypocrites*. Ceux qui aiment l'ordre ne flattent point la Tyrannie; ils ſavent que le bon citoyen ne ſe trouve que dans l'honnête homme; que ceux qui ſoûtiennent l'obéiſſance paſſive, ne ſont que des lâches, prêts à ſacrifier à leurs intérêts particuliers, le bien de l'Etat, l'honneur & le bien du Prince même qu'ils encenſent; les hommes généreux ont pour leurs Princes un reſpet ſincére, leur dévoûment eſt abſolu, &

éga-

également attachés au bonheur de leur païs & à la gloire de leurs Souverains, ils sont toûjours prêts à s'immoler eux-mêmes pour l'un & pour l'autre.

Voilà les principes que je soûtiendrai dans toutes les occasions où j'aurai lieu de le faire: on peut ne prendre aucun parti par rapport aux sentimens ou aux païs qui divisent les hommes, mais il faut soûtenir celui d'honnête homme, & faire toûjours valoir ce qui en fait le caractére essentiel, & ce qui peut principalement contribuer au bien de la Société.

Après ce que je viens de dire, j'entrerai dans un détail plus précis du plan que je me suis proposé pour ces Mémoires.

Le prémier Article sera toûjours une Dissertation sur les *Sciences* ou sur les *Arts*, selon l'ordre naturel, où l'on passe des plus simples aux plus composés.

Le second Article sera toûjours l'Extrait d'un Livre, qui traitera positivement de quelque *Science* ou de quelque *Art* ; j'observerai encore d'aller des plus simples aux plus composés, ainsi de la *Grammaire*, par exémple, je passerai à la *Rhétorique*, de la *Rhétorique* à la *Logique*, de cette derniére à l'*Ontologie*, & de là je pourrai descendre aux Sciences qui *traitent de la Grandeur en général*, passer à la *Métaphysique*, à la *Physique*, & venir aux Sciences dont les principes & les éclaircissemens sont renfermés dans ces trois derniéres: ainsi des *Arts*.

Il faut remarquer que pour remplir ce dessein, je n'ai pas besoin d'avoir en moi-même un grand fonds de science: comme cet Article ne sera qu'un Extrait des Livres, où les Sciences dont je parlerai seront approfondies, je n'ai besoin que de travailler assez pour me rendre capable d'entendre ces

Li-

Livres; Et s'ils ne me suffisent pas par eux-mêmes, je pourrai consulter des personnes capables de m'en faciliter l'intelligence; si je ne puis l'aquerir, j'espére que je serai assez sage pour avouer mon ignorance & me taire, ou pour souffrir avec reconnoissance la censure des fautes que j'aurai faites.

Le troisiême Article & les suivans ne seront composés que d'Extraits de Mémoires ou de Lettres qui regarderont quelques Livres, ou quelques sujets considérables par leur importance, par leur rareté, par leur singularité, ou par le bruit que certaines matiéres, certains Livres, ou certains Auteurs auront fait dans le monde. J'inférerai avec plaisir toutes les Piéces qui me tomberont entre les mains, pourvû-qu'elles soient bonnes. *Molinistes*, *Jansenistes*; *Cocceiens*, *Voetiens*; *Protecteurs des Anciens*, *Défenseurs des Modernes*; *Cartesiens*,

ſiens, *Péripatéticiens ;* tout y ſera bien reçû: j'inſérerai tout, le Public jugera.

J'oubliois de dire qu'après avoir donné l'Extrait d'un Ouvrage, je tâcherai de donner la Vie de ſon Auteur, & s'il y a quelques Piéces qui ſe trouvent dans une édition, & qui ne ſoient pas dans les autres, je ferai imprimer ces piéces, afin que ces Mémoires puiſſent ſervir à completer, pour ainſi dire, les éditions défectueuſes. Ceci me paroît aſſez utile pour que j'oſe prier les Savans de m'aider de leurs découvertes, & de me faciliter le moyen de remplir ce deſſein.

Voilà mon plan en général: je devrois dire quelque choſe des Articles qui compoſent ce prémier Tome en particulier, mais comme cette Préface n'en eſt pas ſéparée, le Lecteur pourra les feuilleter, ou s'en inſtruire en liſant la Table ſuivante.

TA-

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Tome.

ARTICLE I.

Essai Philologique touchant la Science en général, son importance, & son véritable but, pag. 1.

ART. II.

Extrait de la Grammaire Générale & Raisonnée, p. 85.
Remarques à l'occasion de cet Extrait, p. 134.
sur la Société de Port-Royal, p. 136.
de la Langue Françoise, p. 145.
de la Langue Angloise, p. 148.
de la Langue Italienne, p. 153.
de la Langue Espagnole, p. 157.
des Langues Hollandoise & Allemande, p. 159.
de la Langue Latine, p. 163.
de la Langue Gréque, p. 167.
de la Langue Arabe, p. 171.
de la Langue Hébraïque, p. 176.

des

des Langues Samaritaine, Chaldaïque, Syriaque, Ethiopienne, Persienne, Armenienne, Tartare & Chinoise, p. 185.

ART. III.

Extrait de deux Ouvrages de JAN MAROT, p. 195.
Voyage de Genes par le Roi LOUIS douzième de ce nom, PERE DU PEUPLE, p. 195.
Voyage de Vénise par le Roi LOUIS douzième de ce nom PERE DU PEUPLE, p. 204.

ART. IV.

Extrait des autres Ouvrages de JAN MAROT, p. 224.
Remarques sur la personne & les Ouvrages de JAN MAROT, p. 249.

ART. V.

Extrait des Oeuvres de CODRUS URCEUS, p. 259.
Vie de CODRUS, p. 309.

Re-

Remarques à l'occasion de cet Extrait, p. 327.

ART. VI.

Mémoire touchant Erasme, *p.* 326.
*Réfutation de l'Apologie d'*Erasme, *imprimée dans les Mémoires de Trevoux Juin* 1714. *p.* 339.
*Réponse a la Réfutation de l'Apologie d'*Erasme, *p.* 355.

ART. VII.

Témoignage des sens contre les sens, *p.* 395.

ART. VIII.

Lettre sur une Brochure qui parut en 1715. *p.* 402.
L'Athéisme découvert par le R. P. Hardouin *Jésuite dans les Ecrits de tous les Péres de l'Eglise & des Philosophes modernes*, *p.* 403.
Lettre touchant la précedente Brochure, *p.* 435.

AR-

ART. IX.

Lettre de Monsieur.... à Monsieur sur un Livre intitulé, Traité où est examiné à fonds la question agitée en ce temps, savoir si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Religion Romaine, &c. p. 447.

ART. X.

Lettre touchant le Livre intitulé, De l'action de DIEU *sur les créatures. Traité dans lequel on prouve la Prémotion physique par le raisonnement. A Paris chez Babuty* 1713. *p.* 466.

ART. XI.

Autre Lettre sur le même Livre, p. 472.

ME-

MEMOIRES LITTERAIRES.

ARTICLE I.

Eſſai Philologique touchant la Science en général, ſon importance, & ſon véritable but.

TOus les hommes ont un déſir naturel de devenir éclairés, parce qu'ils déſirent naturellement de devenir hûreux, & qu'ils ſentent bien que l'ignorance eſt la cauſe de leurs miſéres : auſſi tous les hommes travaillent-ils à apprendre quelque choſe, ſoit par la converſation, ſoit par la lecture, ſoit par la méditation. Cependant entre dix mille à peine en voyons nous un, duquel on puiſſe dire avec vérité, cet homme ſait parfaitement telle ou telle Science.

On parle de tout, on décide de tout,

on doute de tout, on mêle la vérité avec le menſonge, on les confond. C'eſt une viciſſitude de penſées, qui nous emporte tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; nous aſſerviſſons la raiſon à notre températment, à la ſituation de nos affaires: nous trouvons des raiſons pour appuyer nos injuſtices & autoriſer nos débordemens; la néceſſité nous rend quelquefois ſages, équitables, mais voyons nous les choſes d'un autre point de vûe, nous en jugeons autrement. Comme preſque perſonne n'eſt ſavant par principe, perſonne auſſi n'eſt par principe vertueux; de maniére que tel qui paſſe pour être l'un & l'autre, n'eſt pourtant qu'un homme très ſuperficiel & très chancélant dans la Science comme dans la Vertu. Ce n'eſt qu'un homme qui doit beaucoup aux diſpoſitions de ſon cerveau & aux humeurs qui circulent dans ſes veines: mais il ne ſe doit rien à lui-même; c'eſt-à-dire, qu'il n'a rien fait de ce qu'il devoit pour ſe perfectionner, ou qu'il ne l'a pas fait comme il le devoit faire. Cependant de même que pour aller en quelque lieu on s'informe exactement du chemin qui y mene, de même auſſi lorſqu'on ſouhaite d'être hûreux, on doit s'inſtruire exacte-

exactement de ce qui peut procurer le bonheur. Si un homme aiant de grandes affaires en quelque endroit, vers lequel il voulût voyager, prenoit sa route à tout hazard, en marchant toûjours devant lui, selon qu'il se trouveroit tourné à certaines heures du matin, qu'en pourroit-on croire? C'est là l'image, imparfaite encore, de presque tous les hommes.

Il n'y a personne au monde, dans quelque situation qu'il se trouve, qui ne soit extrêmement intéressé de savoir, s'il est vrai qu'il soit composé de deux parties réellement distinguées entre elles, & si de ces deux parties, il y en a une périssable, & l'autre immortelle: si cette partie immortelle, qui est proprement *lui-même*, *lui* qui pense, qui voit, qui entend, qui juge, qui veut, si *lui* en un mot a un Créateur, qui après que la partie périssable sera détruite doit juger ce *lui*, cette partie immortelle, sur l'observation des regles que ce Créateur a prescrites. Si cela est, quelle nécessité ne voit-on pas de s'assûrer de la connoissance de ces regles? quelle nécessité n'y a-t-il pas de les pratiquer? „ L'immortalité de „ l'ame (dit un homme de réputation*) est

* Pensées de Pascal contre l'indifférence des Athées.

„eſt une choſe qui nous importe ſi fort,
„& qui nous touche ſi profondement,
„qu'il faut avoir perdu tout ſentiment
„pour être dans l'indifférence de ſavoir
„ce qui en eſt: toutes nos actions & tou-
„tes nos penſées doivent prendre des rou-
„tes ſi différentes, ſelon qu'il y aura des
„biens éternels à eſpérer, ou non, qu'il
„eſt impoſſible de faire une démarche
„avec ſens & jugement, qu'en la réglant
„par la vûe de ce point qui doit être no-
„tre dernier objeɛt. Ainſi notre prémier intérêt & notre prémier devoir eſt, de nous éclaircir ſur ce ſujet, puiſque c'eſt de là que dépend toute notre conduite.

Ajoûtons encore ce que dit le même Auteur, (c'eſt M. *Paſcal*) en parlant de ceux qui vivent dans l'ignorance de ce qu'ils ſont ſans chercher à s'éclaircir.

„Le repos dans cette ignorance, dit-il,
„eſt une choſe monſtrueuſe, & dont il
„faut faire ſentir l'extravagance & la
„ſtupidité à ceux qui y paſſent leur vie,
„en leur repréſentant ce qui ſe paſſe en
„eux-mêmes, pour les confondre par la
„vûe de leur folie: car voici comment
„raiſonnent les hommes quand ils choiſiſ-
„ſent de vivre dans cette ignorance de
„ce qu'ils ſont, & ſans en rechercher
„d'éclairciſſement. Je

„Je ne ſai qui m'a mis au monde, ni ce „que c'eſt que le monde, ni que moi-„même. Je ſuis dans une ignorance ter-„rible de toutes choſes. Je ne ſai ce que „c'eſt que mon corps, que mes ſens, que „mon ame; & cette partie même de moi „qui penſe ce que je dis, & qui fait ré-„fléxion ſur tout & ſur elle-même, ne ſe „connoît non plus que le reſte. Je vois „ces effroyables eſpaces de l'Univers „qui m'enferment, & je me trouve atta-„ché à un coin de cette vaſte étendue, „ſans ſavoir pourquoi je ſuis plûtôt pla-„cé en ce lieu qu'en un autre, ni pour-„quoi ce peu de temps qui m'eſt don-„né à vivre m'eſt aſſigné à ce point plû-„tôt qu'à un autre de toute l'éternité qui „m'a précedé, & de toute celle qui me „ſuit. Je ne vois que des infinités de tou-„tes parts qui m'engloutiſſent comme un „atome, & comme une ombre qui ne du-„re qu'un inſtant ſans retour. Tout ce „que je connois c'eſt que je dois bien-tôt „mourir; mais ce que j'ignore le plus „c'eſt cette mort même que je ne ſaurois „éviter.

„Comme je ne ſai d'où je viens, auſſi ne „ſai je où je vas; & je ſai ſeulement „qu'en ſortant de ce monde je tombe

„pour jamais ou dans le néant, ou dans „les mains d'un Dieu irrité, ſans ſavoir „à laquelle de ces deux conditions je dois „être éternellement en partage.

„Voilà mon état plein de miſére, de „foibleſſe, d'obſcurité. Et de tout cela „je conclus que je dois donc paſſer tous „les jours de ma vie ſans ſonger à ce qui „me doit arriver, & que je n'ai qu'à ſuivre „mes inclinations ſans réfléxion & ſans „inquiétude, en faiſant tout ce qu'il „faut pour tomber dans le malheur éter- „nel au cas que ce qu'on en dit ſoit véri- „table. Peut-être que je pourrois trouver „quelque éclairciſſement dans mes doutes, „mais je n'en veux pas prendre la pei- „ne, ni faire un pas pour le chercher; „& en traitant avec mépris ceux qui ſe „travailleroient de ce ſoin, je veux aller „ſans prévoyance & ſans crainte, tenter „un ſi grand événement, & me laiſſer „mollement conduire à la mort dans l'in- „certitude de l'éternité de ma condition „future.

Ce diſcours, que M. *Paſcal* fait faire à ceux qui vivent volontairement dans l'ignorance, n'eſt aſſûrément que l'explication naïve de leurs ſentimens: c'eſt ainſi que ces gens-là raiſonnent; & ce qu'il

y

y a de plus malhûreux & de plus effroyable, c'eſt qu'ils raiſonnent ainſi ſans examiner leurs raiſonnemens ; car s'ils l'examinoient, pourroient-ils n'en pas frémir ?

Le chapitre, d'où j'ai tiré ce que je viens de rapporter, a pour titre *contre l'indifference des Athées*; mais il ne faut pas croire que cela ne convienne qu'aux *Athées*, en entendant par ce mot ceux qui nient dans leurs diſcours l'Etre ſouverain d'un DIEU Créateur & Conſervateur de toutes choſes.

Il eſt vrai que de la maniére dont ces paſſages ſont mis en œuvre dans le Livre des *Penſées*, ils ne regardent directement que les *Athées* pris en ce ſens, mais à bien conſidérer toutes choſes l'on verra que ces paſſages conviennent à preſque tous les hommes.

Ils conviennent à tous ceux qui confeſſant qu'il y a un DIEU négligent de le connoître, de s'inſtruire de ſes volontés & de s'y conformer : ne nous trompons point, il y a deux maniéres de nier DIEU ; on peut le nier par ſes diſcours, l'on peut le nier par ſes actions.

Lorſqu'on ne fait attention qu'à des difficultés que l'ignorance produit ſur l'exiſtence de DIEU, ſans faire la recher-

che néceſſaire des principes qui les détruiſent, on ſe fait un fantôme qu'on appelle Nature, & l'on nie dans ſes diſcours l'exiſtence d'un Dieu. Mais remarquons, quoique les *Athées* puiſſent dire & faire, que ce fantôme de Nature n'eſt que le mélange de l'idée de Dieu & de l'idée de la matiére, lequel mélange ne vient que de ce qu'ils ne font pas aſſez d'attention à ce que c'eſt que l'une & l'autre de ces idées néceſſairement incompatibles. Car enfin le plus habile des *Athées* malgré qu'il en aye ne peut s'empêcher d'établir des vérités immuables, & par conſéquent néceſſaires, & d'admettre ainſi dans la réalité l'exiſtence du Dieu qu'il nie dans ſes diſcours. Car qu'eſt-ce que vérité, s'il n'y a pas une intelligence dont la ſageſſe ſoit immuable? Ainſi à parler proprement on ne peut entendre par *Athée* un homme qui nie abſolument Dieu, puiſque dans le temps même qu'il le nie, ſes diſcours & ſes ſentimens ſont contradictoires. Mais à entendre par *Athées* ceux qui nient quelques attributs de Dieu, ſa Juſtice, ſa Bonté, ſa Providence ſouveraine: à entendre par *Athées* ceux qui allient le ſentiment ineffaçable qu'ils ont de la Divinité avec les idées qu'ils ont des créatu-

tures, on en trouvera beaucoup, & c'eſt de leur erreur que viennent les principes de l'*Idolatrie*, qui n'eſt réellement qu'un vrai *Athéiſme*. Conſiderons quelques-uns de ces *Athées*, & nous verrons qu'il y en a, qui avouant dans leurs diſcours la parfaite exiſtence de DIEU, ſont pourtant auſſi *Athées* que les autres, parce que leur aveu ne conſiſte que dans des paroles, qui ſont d'abord desavouées par leur conduite : ils vivent comme ſi ce DIEU qu'ils reconnoiſſent n'étoit ni leur Créateur, ni leur Juge, & ne l'aiment ni ne le craignent comme l'on doit : car l'amour desordonné pour les choſes de la vie, & le défaut de charité qui fait commettre tant d'injuſtices, eſt une véritable négation de DIEU. Que prouvent le dire & le faire ? ne juge-t-on pas par l'un & l'autre du ſentiment des hommes, comme on juge de l'arbre par le fruit? certes les actions ont été regardées de tout temps comme les preuves des paroles. Un homme aura beau vous proteſter qu'il vous croit ſon Ami, & qu'il eſt véritablement le vôtre, ſi dans l'occaſion loin de ſoûtenir vos intérêts cet homme vous deſſert, vous jugerez ſans doute qu'il eſt un fourbe, un menteur,

qu'il ne vous croit pas ſon Ami, & qu'il n'eſt pas le votre véritablement; & vous aurez raiſon d'en juger ainſi. Qui peut donc douter que ce ne ſoit un véritable *Athéiſme* de nier DIEU par les actions, comme c'en eſt un de le nier par les paroles?

Ou le terme de *croire* eſt peu expreſſif, ou s'il l'eſt, tous ceux qui diſent je crois un DIEU, n'en croyent point, ils opinent qu'il y en a un, c'eſt-à-dire, ils ne s'oppoſent pas a ſon exiſtence; *croire* chez eux ne ſignifie que *préſumer*, & non, être parfaitement convaincu. On avoue qu'il y a un DIEU, un Etre infiniment parfait, à-peu-près comme l'on avoue qu'il y a un *Empéreur Turc*: l'on dit qu'il y a un DIEU Créateur du ciel & de la terre, l'on dit qu'il y a un *Empéreur* qui regne ſur les *Muſulmans*. L'on croit que ce DIEU exiſte, l'on croit que tel *Empéreur* exiſte auſſi. Et communement l'on ſe ſoucie presqu'auſſi peu de connoître DIEU & de ſuivre ſa ſainte volonté, qu'on ſe ſoucie en Hollande par exemple de connoître le *Grand Turc* & d'obéir à ſes loix. En parlant de *Turc* je me ſouviens d'un paſſage de l'*Alcoran*, qui convient fort à ce ſujet*: „Pluſieurs perſonnes (*y liſons*

* Je me ſers de la traduction de du RYER.

„*sons nous dans le* 1. *chap.)* disent nous
„ croyons en Dieu & au jour du juge-
„ ment, & n'y croyent pas, ils pensent
„ tromper Dieu & ceux qui croyent en
„ Dieu : certainement ils se trompent
„ eux-mêmes, & ne le connoissent pas.
„ Dieu augmentera l'infirmité qu'ils ont
„ dans le cœur, & souffriront les rigueurs
„ d'une peine infinie à cause de leur men-
„ songe ; lorsqu'on leur a dit ne salissez
„ pas la terre, ils ont dit, nous sommes
„ vrais observateurs de la Loi de Dieu,
„ encore qu'ils soient ceux qui salissent la
„ terre ; mais il ne le connoissent pas....
„ Lorsqu'ils ont rencontré ceux qui
„ croyent en Dieu, ils ont dit, nous en
„ croyons comme vous, & lorsqu'ils ont
„ été retournés vers les *Diables* leurs com-
„ pagnons, ils ont dit, nous croyons
„ comme vous, & nous moquons de ces
„ gens. Certainement Dieu se moque
„ d'eux & les plonge dans leur erreur à
„ leur confusion. Ceux qui ont acheté le
„ fourvoyement pour le droit chemin,
„ n'ont rien gagné à ce commerce.

Nous avons de l'Etre souverain un sentiment ineffaçable, & les *Athées* de profession le reconnoissent malgré eux, & parlent de lui dans les termes même qu'ils

qu'ils conſacrent à leur impieté ; ainſi ceux qui croyent un Dieu ne peuvent s'empêcher, lorsqu'ils y penſent, de ſentir invinciblement qu'ils ſont bien de le croire. Ils liſent quelque choſe qui traite de Dieu, ils en entendent parler, ils approuvent l'un & l'autre; mais ils ont ſi peu conſulté la vérité éternelle qui éclaire tous les hommes, ce ſentiment perſuaſif qu'on a de Dieu à l'occaſion des moindres choſes, que ces Traités qu'ils liront, qu'ils écouteront, & qu'ils approuveront, pourront abſolument contenir des menſonges, qui ſeront approuvez auſſi bien que la vérité même. C'eſt là ſans doute ce qui ſoûtient l'idolatrie & la ſuperſtition. Mais je ſuppoſe que ces Traités ne contiennent rien que de vrai, & que ces hommes ayent parfaitement raiſon de les croire, qu'en arrive-t-il? qu'en les approuvant les approbateurs prononcent eux-mêmes leur propre condamnation, puiſque d'abord ils penſent à toute autre choſe, qu'ils chaſſent pour ainſi dire le ſentiment qu'ils ont de Dieu, pour lui en ſubſtituer d'autres, & faire que le Créateur céde aux créatures la place qu'il occupoit. Ainſi ils connoiſſent un Dieu, mais ils ne veulent le connoître qu'en paſ-

paſſant ; ils avouent qu'il eſt leur Créateur & leur Conſervateur, mais ils ne le préférent aux créatures que par cérémonial ; (ſi je puis me ſervir de cette expreſſion) c'eſt elles ce ſont les créatures avec qui ils veulent avoir un commerce intime de cœur & d'affection ; c'eſt d'elles qu'ils feront l'objet de tous leurs déſirs, de tous leurs ſoins, de toutes leurs inquietudes ; c'eſt elles enfin qu'ils adoreront ainſi au lieu de leur Créateur. *Lorsqu'ils ont rencontré ceux qui croyent en* Dieu, *ils ont dit, nous croyons comme vous, & lorsqu'ils ont été retournés vers les* Diables *leurs compagnons, ils ont dit, nous croyons comme vous & nous moquons de ces gens.* N'eſt-ce pas là un véritable Athéiſme, & peut-être pire encore que le prémier ?

De plus eſt-ce reconnoître un Dieu, que de nier quelques attributs de ſa Divinité & de les attribuer à la matiére ? ſi c'eſt là reconnoître Dieu, ce n'eſt qu'en quelque maniére ; ce n'eſt qu'en avoir une connoiſſance pleine d'obſcurité & d'impiété tout enſemble ; c'eſt le nier & l'avouer tout à la fois : le nier ſans doute, puisque Dieu étant néceſſairement tout ce qu'il eſt, on ne peut nier quelques-uns de ſes attributs, qu'on ne nie ſon *Exiſtence.*

ce. Et c'eſt par malheur ce que preſque tous les hommes font. Ainſi quoiqu'ils diſent qu'ils croyent un DIEU un Etre infiniment parfait, ne doit-on pas ſoûtenir que ce ſont des paroles qu'ils prononcent en l'air, ſans qu'ils ſentent preſque rien dans le temps qu'ils les prononcent? & qu'au contraire ils nient formellement au fonds du cœur ce qu'ils prononcent ſuperficiellement de bouche : car enfin s'ils ſont convaincus que DIEU eſt un Etre infiniment parfait, qu'il eſt le Créateur & le Conſervateur de toutes choſes, ne doivent-ils pas être invinciblement convaincus, que leur vrai bonheur vient de lui & dépend de lui ; ainſi que ce n'eſt qu'en lui & que par lui qu'on doit chercher à être hûreux. Mais les hommes font tout le contraire, ils transportent aux créatures l'amour qu'ils doivent à DIEU, ils cherchent dans la poſſeſſion des créatures, ou dans la complaiſance de l'amour propre, cette félicité parfaite qu'on ne peut trouver que dans le ſouverain Etre. Et quoique toute la vie leur apprenne, qu'il n'y a que vanité, inconſtance, illuſion, imagination, inquietude & maladie d'eſprit dans les objets de leurs paſſions, ils nieront plûtôt qu'on puiſſe

trou-

trouver quelque bonheur solide dans ce monde, que de chercher ce bonheur dans Dieu. Cela étant ; n'est-ce pas un *Athéisme* que d'ôter à Dieu le parfait attribut de pouvoir faire le bonheur des hommes, & de croire cet attribut dans des créatures ?

On doit mettre dans le même rang d'impiété d'autres qui accordant à Dieu cet attribut, croyent d'ailleurs qu'étant un Etre infiniment grand & infiniment bon, les hommes ne peuvent faire quelque chose qu'il desapprouve, & qu'ainsi il ne punit point ce qu'on nomme *péchés*. Sans examiner que cette croyance n'est qu'une illusion pour tranquilliser leur conscience agitée, dans le sentiment très réel qu'elle a de la justice divine, ils étouffent ce sentiment très réel pour lui substituer cette illusion ; & sans considérer que la grandeur du délit se mesure par la différence qu'il y a de celui qui le commet à celui contre qui le délit est commis, ils regardent leur bassesse comme une exemtion de châtiment, lorsqu'elle ne peut être au plus qu'un motif de miséricorde.

Mais si la connoissance que les hommes ont de Dieu est si foible & si inefficace, qu'ils

qu'ils ne laiſſent pas d'être de véritables *Athées*, dans le temps même qu'ils avouent qu'il y a un DIEU ; la connoiſſance qu'ils ont de leur ame eſt encore pour ainſi dire plus obſcure, & c'eſt peut-être ce qui cauſe leur indifférence pour leur Créateur.

L'homme ne peut agir que par des motifs d'intérêt, & ſi ſon ame eſt mortelle, s'il n'a rien à eſpérer ni à craindre après cette vie, qui peut l'empêcher de ſe livrer tout entier à ſes paſſions? peut-être que l'inconſtance des choſes du monde, cette tranquillité qu'elles enlevent & qu'elles remplacent d'inquietudes, les peines qui y paſſent les plaiſirs qu'on y goûte, *pourront faire qu'un eſprit ſain puiſe* à la Cour même *le goût de la ſolitude & de la retraite* *. Mais que fera-t-il dans cette retraite, où cherchera-t-il ſon bonheur? s'il le cherche en lui-même, plus ſon amour propre ſera grand, & plus il aura beſoin des biens de la vie, ſes paſſions changeront d'objets, le fonds de ſon inquietude ſera toûjours le même, & ſe fera d'autant mieux ſentir qu'elle ſera moins diſſipée. Ainſi tout n'étant que pure vanité pour lui, plus il aura d'eſprit, plus il ſentira de dégoût.

* La Bruyere Caract. du Siécle.

Si après avoir cherché inutilement dans l'agriculture, dans tous les Arts même & dans toutes les Sciences, les vrais plaisirs qu'il n'a point trouvés à la Cour, cet homme découvre un Etre infiniment parfait, qui peut seul remplir tous ses désirs, fixer toutes ses passions, que les autres objets n'ont fait qu'irriter; cette découverte loin de le rendre hûreux, ne fera qu'augmenter son malheur : il ne pourra connoître Dieu sans l'aimer, il ne pourra l'aimer sans souhaiter de l'aimer toûjours, il ne pourra l'aimer toûjours sans souhaiter de lui être éternellement uni; & croyant que tout meurt avec lui, & sachant que chaque instant peut lui ravir à jamais un si grand bien, ne commencera-t-il pas dès cette vie à souffrir la peine de la damnation?

Mais comme le sentiment de l'ame à l'égard de quelque objet que ce puisse être prouve son immortalité, il ne se peut faire qu'elle pense à Dieu & qu'elle ne soit pas immortelle; & la connoissance qu'elle a que tous les plaisirs de la vie ne sont pas capables de la rendre hûreuse, lui étant une preuve qu'elle n'est pas née pour eux, elle se trouve par conséquens

intéressée à s'attacher parfaitement au seul objet pour lequel elle est faite, duquel dépend son bonheur ou son malheur, dont l'amour & l'union sont la récompense de la connoissance qu'on en a, le trouble & le desespoir la peine de l'ignorance où l'on en est.

Tout homme, qui cherchera à s'instruire comme il faut, verra dès les prémiers pas qu'il fera dans les Sciences, ces grandes vérités de l'existence d'un Dieu & de l'immortalité de l'ame. Les prémiers principes sur lesquels il fondera ses connoissances le menent là. Car si Dieu n'existe pas il n'y a rien de vrai, si l'ame n'est pas immatérielle, qu'est-ce que c'est que ce qu'on appelle *perception*, *idées*? d'où vient veut-on établir des principes? par quelle témérité un homme dispute-t-il contre une autre, & ose-t-il le condamner sur ses sentimens? par quelle raison le taxer d'ignorance ou d'aveuglement? Qu'est-ce que la vérité, quelles sont ses regles? si tout dépend de l'arrangement de certaines particules de matiére, de certaines configurations de parties, qui peuvent être variées à l'infini. Si cela étoit, il n'y auroit de raisonnable que le parfait *Pyrrhonisme*,

le

le mal qu'il y a, c'eſt que pour prouver que le *Pyrrhoniſme* eſt le ſeul parti qui convienne à l'homme, il faut tant de connoiſſances, que c'eſt le détruire que de le bien prouver.

Il n'y a point d'homme, tant matériel qu'il puiſſe être, qui ne ſente bien que ce qui penſe en lui n'eſt ni ſa main, ni ſon œil, ni ſon crane, ni ſa cervelle, ni les humeurs qui coulent dans ſes veines; le plus ſtupide en convient: mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les gens d'eſprit même ne vont pas plus loin que cet aveu, ils en reſtent là. Ils ne réfléchiſſent point ſur ce que c'eſt donc que cette choſe qui penſe. Et après avoir avoué que ce n'eſt ni leur ſang, ni leur cervelle, ni les toiles qui envelopent cette cervelle, ni les fibres qui s'y répandent, ni leur foie, ni leur cœur, ſi vous leur demandés ce que c'eſt, ils vous répondront, nous ne le ſavons pas, mais c'eſt peut-être quelque ſouffle, quelque feu, quelque vapeur qui ſe diſſipe quand le corps eſt détruit, ou qui va infuſer quelqu'autre corps, c'eſt peut-être l'harmonie de toutes les parties qui nous compoſent. Et quoiqu'ils répondent ſans ſavoir ce qu'ils diſent, ils s'en tiennent là, n'exami-

minent rien de plus, & vivent ensuite selon les occasions, sans être convaincus ni déterminés par aucun principe de réfléxion.

Il y en a d'autres qui répondront, qu'ils sentent parfaitement que ce qui pense en eux ne peut être matiére, mais il n'examinent point ce que c'est donc que cette chose qui n'est point matiére, & quelles propriétés elle peut avoir. Ainsi un peu plus raisonnables, & presque aussi peu avancés que les prémiers, ils confondent aisément leurs idées, faute de les examiner comme ils doivent. Vous les verrez par exemple, quoiqu'ils entendent par *bête* une créature qui périt toute entiére en mourant, n'étant rien qu'un composé de matiére, & par *ame* cette chose immatérielle qui pense en eux, vous les verrez, dis-je, attribuer cette ame à la bête, ils vous diront que les bêtes sentent, qu'elles connoissent, qu'elles réfléchissent, qu'elles jugent, enfin qu'elles pensent, & après vous avoir rapporté quantité de belles histoires pour appuyer ce qu'ils disent, ils conclurront, quoi? *que les bêtes pensent comme eux, qu'ils ne sont eux-mêmes que des bêtes.*

Eh! je vous prie, ne soûtenés point

une

une cause dont vous n'entendés, ni la matiére, ni la forme: sachés au moins de quoi il s'agit avant que de soûtenir ce que vous faites. Si vous entendés par *bête*, un composé de matiére qui périt tout entier en mourant, une telle créature ne peut ni connoître, ni sentir, ni juger, en un mot ni penser. Si vous entendés par *bête*, une créature composée de matiére, & qui pense, il faut renoncer à votre prémiére définition, & lorsque vous pensés à une *bête*, avoir l'idée de deux substances très différentes entre elles, quoiqu'unies, & si différentes qu'elles peuvent réellement subsister sans aucune relation de l'une à l'autre, qu'ainsi la destruction de celle *qui remue* n'emporte point l'anéantissement de celle *qui pense*. Sur ce pié apprenés mieux quelle est leur différence, & quelles sont leurs propriétés; apprenés ce que c'est que *penser*, *connoître*, *sentir*, *juger*, *refléchir*, & ce que c'est qu'être *long*, *large*, *quarré*, *pointu*, *épais*; en un mot apprenés ce que c'est que le mouvement, la figure, & la pensée, ensuite il vous sera permis d'égaler l'homme à la bête, ou la bête à l'homme; mais jusques à tant que vous connoissiés bien ce que cela est,

n'augmentés pas votre ignorance par un jugement précipité ; voyés seulement la nécessité de connoître ce que vous étes, & commencés par principes à vous en instruire : voyés, si vous voulés être hûreux, & si vous voulés l'être, connoissés vous, afin de connoître ce qui convient à votre bonheur, & par quels moyens vous pouvés réussir à l'obtenir.

Il paroît par ce que nous venons de dire Que lorsque par *Athée* l'on entend un homme qui ne croit point absolument de DIEU, l'on ne peut entendre qu'un homme qui ignore DIEU si fortement qu'il ne le croit, ni ne le nie, un homme qui n'y a jamais pensé, qui n'y pense pas. De toute possibilité, peut-il y avoir un tel homme ? la chose est telle qu'on en peut mettre en question la possibilité même.

Que si par *Athée* l'on entend un homme qui nie formellement un DIEU sans reconnoître, sous quelque nom que ce soit, les attributs de ce DIEU, on peut dire qu'il n'y a point absolument d'*Athées*.

Enfin que si par *Athées* on entend des hommes qui ont bien quelques sentimens de la Divinité, mais qui y font si peu

peu d'attention, que la connoiſſance qu'ils en ont peut à peine être diſtinguée de l'ignorance, & qui allient ainſi les attributs d'un DIEU ETERNEL à des créatures périſſables, on connoîtra que preſque tous les hommes ſont *Athées*, & ce terme alors deviendra ſynonyme avec celui d'*Idolatre*.

Il paroît encore

Que

les actions ſont des témoignages plus aſſûrés de nos ſentimens que ne le ſont les diſcours. Et la vérité eſt, que l'on voit beaucoup de gens parler ſans entendre ce qu'ils diſent, & même que la plûpart de ceux qui ont paſſé pour Savans ont été de ce nombre; au-lieu que ce ſont nos ſentimens qui déterminent nos actions, & qu'ainſi les actions en ſont le témoignage aſſûré, puisque les ſentimens ſont leurs mobiles.

Si l'on dit à cela, que les hommes font pourtant de mauvaiſes actions contre la connoiſſance qu'ils ont, & l'aveu qu'ils font que ces actions ſont mauvaiſes, je prie de remarquer, que les perſonnes à qui cela arrive ne tombent dans ces fautes qu'après avoir éloigné, affoibli, obſcurci, rendu douteuſe la connoiſſance qui les con-

damne, & s'être repréſenté le motif pour lequel ils agiſſent, comme un plus grand bien que celui qui les gêne.

Il paroît enfin

Que la connoiſſance de DIEU ne nous intéreſſe qu'à proportion que la connoiſſance de notre ame eſt vive ou obſcure.

Que ſi notre ame eſt mortelle, il nous eſt indifférent de ſavoir s'il y a un DIEU, ou non, qu'il nous eſt même avantageux de l'ignorer : que ſi elle eſt immortelle, c'eſt tout le contraire. Et que c'eſt ſur ce qui en eſt que nous devons régler toute notre conduite, pour ſatisfaire le déſir que nous avons tous d'être hûreux ; mais qu'il faut s'éclaircir de tout cela parfaitement, puiſqu'il y a des degrés de connoiſſance ſi imparfaits, qu'ils nous laiſſent dans l'indifférence des choſes auxquelles nous devons le plus nous intéreſſer. Et qu'ainſi preſque tous les hommes, de quelques diſtinctions qu'ils ſe flattent, ſont au fonds des malhûreux & des coupables, parce qu'ils ſont des ignorans.

Demandés à *Saint Paul* d'où vient que DIEU livre les hommes à toutes les impuretés de leurs affections, d'où vient qu'ils

qu'ils se sont abandonnés à toute sorte d'injustice, il vous répondra dans *le prémier chapitre de l'Epitre aux Romains*, „c'est que la colére de Dieu s'est répandue sur eux, parce qu'ils font un mauvais usage de la vérité qu'ils ont, & „qu'ils peuvent connoître; car Dieu „leur a donné manifestement à eux-mêmes la connoissance de ce qui peut être „connu de lui, les choses créées qu'ils „voyent sont des preuves de sa toute-puissance éternelle & de sa divinité qu'ils „ne voyent pas: & les hommes sont en „cela inexcusables qu'aiant la connoissance de Dieu, ils ne l'ont pas glorifié „comme Dieu, mais que lui manquant „de reconnoissance, ils n'ont écouté pour „leurs raisonnemens que l'orgueil & „l'illusion. Et fermant leur cœur à la „vérité ils l'ont rempli de ténébres, se „vantant d'être sages, ils sont devenus „fous, ils ont changé la Gloire incorruptible de Dieu en l'image de l'homme „corruptible, en celle des oiseaux, des „bêtes à quatre pieds & des reptiles. C'est „pourquoi Dieu les a livrés à toutes les „impuretés de leurs affections comme des „malhûreux, qui aiant changé la vérité „de Dieu en fausseté ont adoré les créa-

„ tures & les ont ſervies en négligeant le „ Créateur.

C'eſt à cauſe de cela, dit cet *Apôtre*, que Dieu livre les hommes à toutes les impuretés de leurs affections : „ car les „ femmes, *continue-t-il*, ont changé l'u- „ ſage qui eſt ſelon la nature en celui qui „ eſt contre la nature, de même que les „ hommes qui aiant abandonné l'alliance „ naturelle des deux ſexes, ſe ſont embra- „ ſés l'un pour l'autre d'une paſſion ou- „ trée, l'homme commettant avec l'hom- „ me des choſes pleines d'infamie. Et „ *comme ils n'ont pas voulu conſerver* Dieu „ *dans leurs connoiſſances*, Dieu *les a laiſſé* „ *plonger dans l'abîme de leur aveuglement.* „ De ſorte qu'ils ont commis les choſes „ les plus indignes; ils ſe ſont remplis de „ toute ſorte d'injuſtice, de méchanceté, „ de lubricité, d'improbité, d'avarice; „ ils ſont devenus envieux, meurtriers, „ querelleurs, fourbes, traitres, ſemeurs „ de haine, calomniateurs, impies; ils ſont „ devenus impudens, orgueilleux, mé- „ priſans, desobéiſſans à leurs péres ; ils „ ont inventé des moyens de faire du mal; „ gens ſans prudence, ſans foi, ſans cha- „ rité, implacables, durs, cruels, ſans „ miſéricorde; recevant ainſi en eux-mê-

„ mes

„ mes la récompenſe qui étoit dûe à leur
„ aveuglement. Eux qui aiant pû voir par
„ la connoiſſance des loix de DIEU, que
„ ceux qui faiſoient de pareilles choſes é-
„ toient dignes de mort, les ont toutefois
„ non ſeulement faites, mais encore ont fa-
„ voriſé ceux qui les vouloient commet-
„ tre.

On voit par ceci que ce n'eſt point à l'*Athéiſme*, pris dans le prémier ou dans le ſecond ſens, que *Saint Paul* attribue tous les crimes dont les hommes ſont coupables, mais que c'eſt à l'*Athéiſme* pris dans le troiſiême ſens, c'eſt-à-dire, à l'*Idolatrie*.

Comme dans l'uſage ordinaire cette eſpêce d'*Athéiſme* eſt ſimplement appellé *Idolatrie*, & que les deux autres eſpêces conſervent particuliérement le titre d'*Athéiſme*, nous nous conformerons à l'uſage, afin d'éviter la répétition de la diſtinction qui ſe trouve dans ces trois eſpêces d'impiétés: & de cette maniére nous dirons par exemple que l'*Idolatrie* n'eſt pas moins odieuſe que l'*Athéiſme*, & même qu'elle eſt pire, en ce qu'elle ne ſert qu'à rendre nos crimes plus atroces. On peut voir là-deſſus ce que dit M. *Bayle* dans *le Tome* I. *de ſes Penſées diverſes*. Après avoir dit

dit dans la ſection 114. qu'il a oui ſoûtenir à un habile homme, que l'*Idolatrie* eſt pour le moins auſſi abominable que l'*Athéïſme*, il rapporte une partie des raiſons de cet homme, & les paraphraſe ſelon qu'il le juge à propos. Il prouve d'abord que *l'imperfection eſt auſſi contraire pour le moins à la nature de* DIEU *que le non-être*. 2. Que *l'Idolatrie eſt le plus grand des crimes ſelon les Péres*. 3. Que *les Idolatres ont été de vrais Athées dans un certain ſens*. 4. Que *la connoiſſance de* DIEU *ne ſert à un Idolatre qu'à rendre ſes crimes plus atroces*. 5. Que *l'Idolatrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéïſme*.

Les *Idolatres*, qui nient que DIEU ſoit un Etre au-deſſus de l'infirmité, forment un jugement pour le moins auſſi desavantageux à DIEU que les *Athées* qui nient ſon exiſtence. Si DIEU n'eſt point unique, dit *Tertullien* *, il n'eſt point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point qu'à être autrement que l'on ne doit. *Deus ſi non unus eſt, non eſt, quia dignius credimus non eſſe quodcumque non ita fuerit, ut eſſe debebit.*

Plutarque eſt encore allé plus avant : il ſoû-

* Contra Marc. liv. 1. chap. 3.

soûtient qu'on fait plus de tort à la Divinité, en la croiant telle que les superstitieux se la représentent, qu'en croiant qu'elle n'est rien. „Celui, dit-il, qui croit que les „Dieux sont tels que les superstitieux se „les figurent, n'a-t-il pas une opinion, „dont l'impiété surpasse de beaucoup „celle de l'Athée? Pour moi j'aimerois „bien mieux que tous les hommes du „monde dissent, que jamais *Plutarque* „n'a été, que s'ils disoient, *Plutarque* est „un homme inconstant, léger, colére, „qui se ressent des moindres offenses, qui „se met en mauvaise humeur pour rien, „qui se fâche si on ne l'appelle aux bel-„les assemblées, qui se met aux champs „si quelqu'un aiant des affaires ne lui est „pas venu faire la cour au matin: c'est „un homme qui vous déchireroit à bel-„les dents si vous aviés passé à côté de „lui sans l'aborder & le saluer. Il feroit „pendre votre fils, & lui feroit donner la „gêne en son logis, ou dès la nuit sui-„vante il feroit lâcher des bêtes sauva-„ges sur vos terres pour en ravager les „fruits.

Saint Thomas d'Aquin dit, „que de tous „les péchés que l'on commet contre DIEU, „qui sont néanmoins très grands, le plus

„énor-

„ énorme ſemble être celui par lequel on
„ rend à la créature les honneurs divins,
„ parce qu'autant qu'on le peut on intro-
„ duit un autre Dieu dans le monde, &
„ l'on diminue l'empire de la Divinité.

*Tertullien** appelle l'*Idolatrie* le principal crime du genre humain, le plus grand péché du monde, *principale crimen generis humani*, *ſummus ſeculi reatus*. Saint *Cyprien* le nomme de même.

Ce ne ſeroit point connoître l'homme que de s'imaginer que l'homme eſt du bois, ainſi ce n'eſt point connoître Dieu que de s'imaginer que c'eſt un Etre fini, imparfait, impuiſſant, qui a pluſieurs compagnons; de ſorte qu'on peut dire de ceux qui ne le connoiſſent que ſous cette idée, qu'ils ne le connoiſſent point, & qu'ils détruiſent par leur idée ce qu'ils établiſſent par leurs paroles. D'où vient que *Saint Paul* † dit formellement que les Gentils étoient ſans eſpérance & ſans Dieu au monde. Ainſi s'il y a quelque différence entre l'*Athéiſme* d'un *Idolatre* & celui d'un *Athée*, c'eſt principalement en ce que l'*Athéiſme* de l'*Idolatre* ne diminue en rien l'atrocité de ſes crimes,
au-

* Tertull. de Idololat. c. 1.
† Epiſt. ad Epheſ. c. 2.

au-lieu qu'un homme qui eſt *Athée* pour être né parmi ces peuples, [ſi tant eſt que cela ſoit vrai] que l'on dit de temps immémorial ne reconnoître aucune Divinité, trouvera quelque diminution de peine par le moyen de ſon ignorance : car par l'expreſſe déclaration de *Jeſus-Chriſt* * ceux qui ſavent la volonté de leur maître, & néanmoins ne la font pas, ſeront plus ſévérement punis que ceux qui ne l'ont ni faite, ni connue. Ce qui ſuppoſe manifeſtement qu'il y a plus de malice dans la conduite des prémiers que dans celle des derniers; d'où M. *Bayle* infére avec beaucoup de raiſon, que la condition des *Idolatres* eſt pire que celle des *Athées*, puiſque les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai Dieu, & incapables également de le ſervir, les Idolatres ont en particulier certaines notions & certaines perſuaſions, contre leſquelles ils ne ſauroient agir ſans offenſer la Divinité. De ſorte que *Caligula* reconnoiſſant *Jupiter* pour le Dieu qui gouverne le Monde, n'étoit pas moins coupable, lorſqu'à toutes les fois qu'il voyoit tomber la foudre, il jettoit des pierres contre le ciel, en diſant à *Jupiter*, *ôte*

moi

* Evang. ſelon St. Luc chap. 12. v. 7.

moi du monde, ou je t'en ôterai, qu'un *Chrêtien* (*cæteris paribus*) qui reconnoissant *Jesus-Christ* pour Dieu se porteroit néanmoins à un pareil excès de brutalité contre lui.

Quand d'ailleurs on remarque que lorsqu'on parle à un homme d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, on trouve qu'il songe bien moins à pénétrer ce qu'on lui dit qu'à imaginer des raisons pour le combattre; qu'il est plus difficile de rendre libéral un homme qui a été avare toute sa vie, qu'un jeune enfant qui n'est encore ni avare ni libéral. On n'aura pas de peine à se convaincre que l'*Idolatrie* rend les hommes plus difficiles à convertir que l'*Athéisme*.

Voilà l'extrait des sections de M. *Bayle*, desquelles j'ai parlé. Dans la 129. il compare la *disposition du cœur des Athées avec celle des Idolatres*; mais il n'a pas assez pressé cette comparaison: s'il eût voulu le faire, il lui auroit été facile de montrer que la disposition du cœur des Idolatres est infiniment plus mauvaise que celle des Athées; puisque tout ce que ces derniers font, ils croyent avoir droit de le faire, ne connoissant rien qui le leur défende, au-lieu que les autres re-

connoiſſent des loix, un Juge, & qui plus eſt un Créateur, un bienfaiteur, auquel ils doivent tout, & qu'ils ne craignent pourtant point d'offenſer pour les moindres choſes & contre les reproches de leur propre conſcience.

L'on voit par tout cela combien l'*Idolatrie* eſt un *Athéiſme* dangéreux. Si *Saint Paul* a raiſon de rapporter tous les crimes des hommes à ce crime fondamental, à ce mauvais uſage que nous faiſons de la connoiſſance de Dieu, & qu'il nous ſoit permis de juger de la cauſe par les effets, n'avons-nous pas droit de dire que tous les hommes ſont encore réellement des *Idolatres*, puisqu'ils ſont encore tous coupables des péchés dont cet *Apôtre* fait le détail? *Gens ſans prudence*, *ſans foi*, *ſans charité*, *implacables*, *durs*, *ſans miſéricorde*, *pleins de toute ſorte d'injuſtice; de fornication*, *d'avarice*, *d'improbité*.

En effet pour être *Idolatre*, ainſi que nous l'avons déjà remarqué, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir ni un temple, ni un autel dreſſé à une *Idole*, de lui réciter des hymnes, ni de lui offrir de l'encens; de même qu'on peut adorer Dieu ſans toutes ces choſes, de même on peut adorer une *Idole* ſans

elles. L'adoration n'eſt rien qu'un acte de l'ame, par lequel nous aimons un objet plus qu'aucun autre : c'eſt l'affection qui l'emporte ſur toutes les autres, le prémier eſt le maître de tous nos ſentimens. Ainſi l'objet de cet amour eſt l'objet adoré, c'eſt le DIEU que l'ame adore réellement, *Idole*, lorſque c'eſt une créature, vrai DIEU, lorſque c'eſt le Créateur.

Les temples, les autels, ne ſont que les lieux, où l'on donne des marques publiques de ſon adoration, les encens, les génuflexions, les hymnes en ſont les marques publiques, mais elles ne ſont vraies ou fauſſes qu'autant que l'adoration elle-même eſt vraie ou fauſſe. De maniére qu'un homme qui offre de l'encens à DIEU, dans le tems que ſon cœur brûle pour la créature, bien loin d'adorer DIEU, n'eſt qu'un hypocrite, qu'un impie, qu'un *Idolatre*. Il eſt dans un temple où l'on invoque DIEU, mais il fait de ſoi-même un temple où il adore une *Idole* ; ſon cœur eſt l'autel qui lui eſt conſacré, là il lui offre ſes attentions, ſes ſoins, ſes empreſſemens, là il fait cette *Idole* l'objet de ſes attaches, de ſes vœux, de ſes déſirs, il l'adore enfin.

Je le répéte donc avec *Saint Paul*, puiſ-

que

que c'eſt du mauvais uſage que nous faiſons de la connoiſſance de Dieu, c'eſt-à-dire, puiſque c'eſt de l'*Idolatrie* que découlent tous les crimes, & par conſéquent tous les malheurs des hommes, avec quel ſoin, avec quelle application ne devons nous pas nous attacher à la recherche de la vérité. Si un malade accablé de ſouffrances refuſoit de prendre un remêde efficace, capable de détruire entiérement la cauſe de ſa maladie, & de le délivrer d'être à charge à lui-même & aux autres, pourroit-on s'empêcher de le traiter de fou? Pourroit-on s'empêcher de s'emporter contre lui? Ne diroit-on pas qu'il n'a rien qu'il ne mérite, & qu'il devroit même ſouffrir encore davantage? Il auroit beau dire, non je ne veux point prendre ce remêde, je ne crois pas qu'il me guériſſe, je doute même qu'il me ſoulage; on n'auroit aucun égard à cette réponſe. Votre opinion, lui repondroit-on, ne doit pas décider de la vertu du remêde, diſpoſés vous à le recevoir, & après l'avoir pris, on verra s'il eſt vrai qu'il n'a point la vertu que vous ne lui croyés pas.

Nous ſentons tous que nous ſommes dans l'ignorance d'une infinité de choſes

dont la connoiſſance nous eſt très néceſſaire, & que la connoiſſance que nous avons de quelques autres eſt foible, incertaine : de maniére que nous ſommes toûjours craintifs, irreſolus, téméraires, & haſardeux. Nous ſentons en nous un déſir de nous rendre hûreux, qu'on appelle amour : ce déſir ne trouvant point à ſe ſatisfaire dans lui-même quoiqu'il n'agiſſe que pour lui, ſe porte ſans ceſſe vers d'autres objets; mais qu'arrive-t-il? la privation de ces objets nous inquiéte, nous trouble, nous irrite, leur poſſeſſion nous jette dans la crainte ou dans le dégoût, & leur perte très ſouvent dans les regrets, dans l'amertume, dans l'abattement & dans le deſeſpoir; car *les voluptés*, comme la fort bien remarqué une Dame Romaine *, *n'apportent pas tant de contentement quand elles viennent à nous, qu'elles nous laiſſent d'amertumes quand elles nous quittent*. Nous trouvons au fonds de notre cœur une inquiétude qui nous preſſe, elle eſt accompagnée de remords & de crainte, elle eſt telle qu'elle nous fait appréhender de nous trouver, pour ainſi dire, ſeuls avec nous-mêmes. Il nous faut de la diſſipation, & de toutes les peines l'ennui eſt la plus grande. Nous

* Cornelie.

Nous ſommes pleins de vanité & d'orgueil, nous voulons l'emporter ſur les autres par quelque endroit ; ſi nous leur cédons, ce n'eſt même que pour paroître plus modeſtes ; ſi nous les louons, ce n'eſt que pour paroître au-deſſus de l'envie ; ſi nous leur rendons ſervice, ce n'eſt que pour leur faire ſentir leurs beſoins & notre puiſſance. Mais quelques adroits que nous ſoyons, nous laiſſons entrevoir nos motifs, & nous les reconnoiſſons dans les autres, parce qu'ils nous traitent comme nous les traitons. De là naît le menſonge, la baſſeſſe, la flatérie, l'envie, la haine, les airs mépriſans, les termes injurieux, la perfidie, la calomnie, & beaucoup d'autres injuſtices.

Nous courons après les chiméres du bel air, de la qualité, de l'eſprit, de la générofité, nous voulons nous établir dans l'eſprit des hommes un eſpêce de culte d'eſtime & de reſpet ; & pour cela nous les voulons fraper d'un objet qu'on appelle réputation. Nous travaillons ſans ceſſe à perfectionner cet objet, nous ajoûtons réellement à nos vices le vice honteux de l'hypocriſie, pour parer fauſſement cette réputation de l'apparence de la vertu. Une *Lucrece* ſe laiſſera violer, & ſe

ſe poignardera enſuite pour mériter la réputation d'être chaſte ; un *goujat*, qui aura publiquement été fuſtigé par la main d'un bourreau, va ſe faire percer les entrailles à une bréche, afin de paroître généreux. Au faîte de la grandeur & de l'autorité les événemens nous jettent dans la crainte, les rivaux nous cauſent de la jalouſie ; les plus petits peuvent nous faire ſentir du dépit & nous mettre en fureur, pour haut que nous ſoyons leurs mépris viennent juſques à nous. Tout ce que nous voyons, lorſque nous ſommes dans la baſſeſſe, revolte notre cœur & l'attriſte, notre imagination nous ſéduit & nous met à la torture, notre foibleſſe nous déſeſpere, & la médiocrité nous fait alternativement ſentir les miſéres de l'une & de l'autre de ces deux conditions : de ſorte que ſi l'on appelle la condition médiocre, hûreuſe, ce n'eſt pas parce qu'on y eſt exemt des peines qu'on trouve dans les deux autres, mais c'eſt parce que les peines y ſont moins vives, qu'étant au centre de la Roue les mouvemens ſont moins grands qu'aux extrêmités.

Sans entrer dans un plus long détail, & ſans parler du dérangement qui ſe fait dans nos corps, & qui devient pour nous

nous un véritable mal, ſongeons pour une bonne fois que plus nos miſéres ſont grandes, plus nous devons chercher les moyens de les diminuer.

Nous ſommes ignorans, voyons ſi nous ne pouvons pas devenir éclairés.

Nous aimons, & les objets de notre amour ne peuvent nous rendre parfaitement hûreux, cherchons s'il n'y en a pas d'autres qui ſoient capables de le faire.

Nous voulons être grands, mais notre fortune s'y oppoſe, & quand même elle nous favoriſe, elle ne peut nous mettre dans un degré d'élevation, où nous ſoyons à l'abri de l'inconſtance des événemens & du mépris de nos inférieurs, examinons donc s'il n'y a pas un moyen de parvenir à une eſpêce de Grandeur, où nous ſoyons au-deſſus de la fortune, au-deſſus même de notre réputation.

Nous ſentons au dedans de nous des ſentimens qui nous déchirent, qui nous inquiétent, qui nous troublent dans preſque tout ce que nous faiſons, leur fureur nous met aux champs, & nous empêche de reſter avec nous-mêmes; ils s'appellent *remords*, pour marquer qu'ils ne ceſſent point de nous dévorer: travaillons à les appaiſer, à convertir leur in-

quiétude en joie, leur peine en delectation, leur fureur en tranquillité.

Mille maux nous ménacent tout à la fois & toûjours, les maladies, l'esclavage, la prison, les gênes, les bourreaux, la perte des biens & des personnes qui nous sont chéres, mille différentes morts dont l'idée seule nous effraye : examinons s'il n'y pas moyen de nous exemter de tous ces maux, si nous ne pourrions pas nous affermir contre eux, & même trouver de la satisfaction dans leurs tourmens, & si la mort, dont l'idée seule nous épouvante, ne pourroit pas au contraire devenir en quelque sorte l'objet de nos désirs. L'homme, dont la foiblesse est si grande, ne pourroit-il point aquerir une force proportionnée à ses besoins ? si nous pouvions parvenir à ce point, nous ne serions pas malhûreux : ainsi tentons & voyons quels efforts nous devons faire.

Salomon dans tous ses Livres n'exhorte qu'à l'aquisition de la Science, parce que de là, dit-il, suivent l'amour & la crainte de DIEU ; & qu'ainsi l'on aquiert les qualités qui nous font prosperer, & qui nous font aimer de DIEU & des hommes: „Bienhûreux, dit ce Prince, bienhûreux „celui qui recherche la vérité, & qui

„tra-

„ travaille à augmenter ſes connoiſſances ; „ car l'aquiſition de la ſageſſe vaut mieux „ que celle de l'argent, & ſon revenu „ vaut mieux que celui des mines d'or. „ Elle eſt plus précieuſe que les pierres „ les plus précieuſes, & il n'y a point de „ joie comparable à la joie qu'elle cauſe. „ Elle eſt la dépoſitaire de la longueur „ des jours, des richeſſes & de l'honneur; „ ſes voies ſont pleines de douceurs & de „ charmes, la paix l'accompagne toûjours, „ c'eſt l'arbre de vie pour ceux qui ſa- „ vent en profiter: enfin quiconque la poſ- „ ſede eſt hûreux.

Les *Chinois* de quelque Secte qu'ils ſoient ſe réuniſſent en ce point, qu'ils regardent la vertu comme le ſeul moyen d'être hûreux, & c'eſt une maxime ſi univerſelle, qu'il n'y a que les *gens lettrés* qui ont part au gouvernement. Ce ſont ceux qui ſuivent *Coum-Tſe-Teeſſe*, que nous appellons ordinairement *Confucius*: c'eſt le plus grand Docteur de cette Nation : il a eu la connoiſſance du vrai Dieu que *Moyſe* a connu, mais il n'a pas ſû comme *Moyſe* les moyens de perpétuer à ſon peuple cette connoiſſance de Dieu, & de la faire ſervir au gouvernement politique. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt toûjours

par les motifs de la Science & de la vertu que *Confucius* inspire le désir d'être hûreux. Je vais rapporter quelques remarques sur son sujet, tirées *des Mémoires du Pére le Comte sur la Chine, Tome prémier.*

„ La véritable noblesse, dit *Confucius*, „ ne consiste pas dans le sang, mais dans „ le mérite: nous sommes d'un rang bien „ élevé, quand la vertu nous empêche „ de ramper avec le reste des hommes: un „ homme est bien élevé au-dessus des au- „ tres, quand la calomnie & les injures „ ne peuvent atteindre jusques à lui.

„ Vous étes bienhûreux, *Confucius*, di- „ soient un jour quelques *Mandarins* qu'il „ instruisoit, d'être arrivé au souverain „ degré de la vertu; il y a long-temps „ que vous ne péchés plus; pour nous „ quelque effort que nous fassions pour „ devenir gens de bien, il ne se passe pas „ de jour que nous ne commettions des „ fautes considérables. Quoique toute faute „ soit blâmable, leur répondit *Confucius*, „ vous n'étes pas si malhûreux que vous „ pensés, d'en faire plusieurs: votre vie, „ aussi bien que la mienne, est un long „ voyage; le chemin est difficile, & no- „ tre raison, à demi éteinte par les pas-

„ sions,

„ſions, nous fournit peu de jour pour „nous conduire: quel moyen de ne pas „broncher quelquefois dans les ténébres? „quand on ſe releve, les chutes retar- „dent le voyage, mais elles ne le rom- „pent pas; ce ſeroit un grand malheur „pour nous de n'en faire qu'une, comme „les méchans qui ne tombent qu'une fois, „parce que le prémier précipice les ar- „rête.

„Il n'eſt point d'homme, dit encore „*Confucius*, qui ne ſe cache ſes défauts de „la moitié; cependant tout flaté qu'il eſt, „il rougiroit de paroître aux yeux des au- „tres ce qu'il paroît à ſoi-même.

Confucius aſſûre donc que la véritable Grandeur conſiſte dans la vertu, qu'elle eſt ſi néceſſaire, qu'il vaut mieux faire pluſieurs chutes en la pourſuivant que de l'abandonner, & que le vice eſt ſi contraire à l'homme, que quelque effort que faſſe l'homme vicieux pour ſe déguiſer ſoi-même à ſoi-même, il rougiroit encore de honte ſi les autres appercevoient en lui ce qu'il y apperçoit.

A cela j'ajoûterai ce que dit M. *de la Loubere* dans ſa Rélation de *Siam*: „C'eſt „que les gens de lettres Chinois ſont ceux „qui ont des Grades de littérature, & qui „ſeuls

„ ſeuls ont part au gouvernement. Ils ſont „ devenus, ajoûte-t-il, tout-à-fait impies, „ & n'aiant pourtant rien changé au langage de leurs prédeceſſeurs, ont fait de „ l'ame du ciel & de toutes les autres ames, „ je ne ſai quelles ſubſtances aëriennes & „ dépourvues d'intelligence; & pour tout „ juge de nos œuvres, ils ont établi une fatalité aveugle, qui fait, à leur avis, ce que „ pourroit faire une Juſtice toute puiſſante „ & toute éclairée. Ils prétendent que c'eſt „ une choſe toute conforme aux principes de „ la nature, que par des ſympathies ſecretes, „ mais certaines, entre la vertu & le bonheur, „ & entre le vice & le malheur, la vertu ſoit „ toûjours hûreuſe, & le vice toûjours „ malhûreux. Il eſt ſurprenant que ne reconnoiſſant point de Dieu, le ſentiment qu'on ne peut être hûreux que par le moyen de la vertu ſoit ſi fort, que ces peuples aiment mieux raiſonner ſur des ſympathies naturelles, qu'ils n'entendent pas bien, que de nier qu'on puiſſe manquer d'être hûreux en ſuivant la vertu.

Soit que les *Siamois* dans le culte qu'ils rendent à *Sommona-codom* le regardent comme un modéle à ſuivre, ou comme un Dieu à implorer, il eſt toûjours ſûr qu'à

qu'à l'égard du bonheur qui ſuit néceſſairement la vertu, ils ſont dans les mêmes ſentimens que les *Chinois*. Et ſi en quittant ces peuples divers nous conſultons l'Antiquité, nous verrons que ces ſept hommes qui ſe ſont diſtingués dans un pays, ſource de la ſcience & du bon goût, juſques à mériter par excellence le nom de ſept Sages, nous verrons, dis-je, que ces hommes n'ont point eu d'autre but que la vertu, pour établir le bonheur des *Grecs* dans les loix qu'ils ont données ou perfectionnées. Les ſentimens de ces grands hommes ſur ce ſujet ſont ſi publics qu'il ſeroit ſuperflu de les rapporter; conſiderons ſeulement cette réponſe fameuſe de *Bias*: on vient aſſiéger une ville où il ſe trouve; les habitans s'enfuyent & emportent avec eux tout ce qu'ils peuvent; *Bias* n'emporte rien, & dit qu'il emporte tout: il étoit plein de ſcience & de ſageſſe, avec cela pouvoit-il manquer de quelque choſe?

Il y a un paſſage dans le 24. chapitre des Proverbes de *Salomon*, qui paroît avoir été fait pour ce ſujet: *Bâtiſſez votre maiſon ſur la ſageſſe, & l'affermiſſez par la ſcience: car alors elle ſe trouvera toute agréablement remplie de richeſſes précieu-ſes.*

ſes. Auſſi lorſque les parens du Philoſophe *Anaxagoras* lui reprochoient qu'il négligeoit les biens de ſa patrie, *Voilà*, leur diſoit-il, *ma patrie*, en leur montrant le ciel, *c'eſt des choſes qui regardent celle-ci que je dois m'inquiéter*, *&* *non pas des choſes qui regardent celle-là*.

Celui que le célébre Oracle de *Delphes* déclare le plus ſage des hommes, ce plus que *Salomon* des Gentils, *Socrate*, que tous les honnêtes gens révérent, vouloit que la ſcience ſeule fut un bien, & l'ignorance un mal; ſorti d'une naiſſance baſſe ſon ſavoir l'éleva au-deſſus des autres hommes, il ſe faiſoit autant de ſujets qu'il avoit d'auditeurs, également brave, modéré, chaſte, patient, gracieux; ſon application continuelle à l'étude lui avoit rendu toutes les vertus familiéres, & faiſant toûjours honneur à l'homme, il en ſoûtint la dignité juſques au dernier ſoûpir de ſa vie.

Il étoit ſi détaché des choſes du monde, que ſelon lui les richeſſes & les grandeurs n'avoient rien d'honnête, mais au contraire étoient une ſource malhûreuſe de toute ſorte de maux. Sa valeur étoit une vertu ſi réelle, que dans pluſieurs actions où il combattit généreuſement,

ment, il n'eut d'autre but que le bien de la patrie, indépendamment d'aucun intéret particulier. Il étoit si modeste, qu'il disoit qu'il ne savoit bien qu'une seule chose, c'est qu'il étoit très ignorant. Il étoit si prudent, qu'il prévoyoit ce qui devoit arriver, & qu'il le prévoyoit si juste, qu'on lui a attribué un *Démon* familier, qui prenoit soin de l'instruire. Il avoit de l'amitié une idée si noble qu'il assûroit, qu'il n'y avoit point de meilleur héritage qu'un bon ami. Enfin il étoit si éclairé & si courageux, qu'il avoit triomphé de son tempérament opposé à la vertu, & qu'il en avoit triomphé par sa science & par son courage, possédant ainsi toûjours son ame en paix; la nécessité que la Tyrannie lui imposa d'avaler du poison, ne dérangea pas sa constance.

Cette petite ébauche que je fais du portrait de *Socrate* ne m'éloigne point de mon sujet, on peut remarquer que ce qu'on dit d'un homme vertueux, touche si fort, qu'en le considérant comme tel on ne peut s'empêcher de le croire hûreux, & de souhaiter un état pareil au sien: ce qui est encore une grande preuve, que le sentiment du bonheur est réellement joint avec la pratique de la vertu.

tu. Qui ne préfereroit le ſort de *Socrate*, je ne dis pas à celui des *Tibéres* & des *Nérons* que l'Univers à ſa honte a reſpectés pour maîtres, mais à celui des *Jules* & des *Auguſtes*? Si le ſort de *Titus* peut être plus déſirable que celui de *Socrate*, ce ne ſera pas en conſidérant cet Empéreur dans la majeſté de la pourpre, mais en le conſidérant comme *les delices du genre humain*, on n'enviera ſon ſort que ſous ce dernier titre : & ſi on l'examine par quelque endroit défectueux, on laiſſera d'abord l'Empéreur pour l'honnête homme. Cela me fait ſouvenir de la viſite qu' *Alexandre* rendit à *Diogéne*: ce Prince étant à *Corinthe* fut voir ce Philoſophe, qui demeuroit dans un fauxbourg de cette ville, & lorsqu'il l'eût vû il le preſſa de demander tout ce qu'il voudroit, avec aſſûrance de l'obtenir. *Diogéne* pria ſeulement *Alexandre* qu'il eut à ſe retirer un peu d'où il étoit, *afin de ne point ôter à* Diogéne *le ſoleil qu'*Alexandre *ne pouvoit lui donner*. ALEXANDRE admirant dans cette réponſe la vertu d'un homme qui mépriſoit toutes les choſes du monde, au point qu'un grand Roi dans une haute fortune n'avoit pas le pouvoir de lui faire du bien, s'écria,

Si

Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogéne, c'est-à-dire, (selon la remarque que j'en ai lue quelque part) si je n'étois pas fou, je voudrois être sage. *Juvenal* † prétend qu'*Alexandre* sentit que le Philosophe étoit plus hûreux que le Conquerant,

Sensit Alexander, *testâ cum vidit in illâ*
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quam qui totum sibi posceret orbem.

Alexandre *connut, lorsqu'il vit le grand* Diogéne *dans son tonneau, combien celui qui ne souhaite rien est plus hûreux que celui qui voudroit tout avoir*. Ce *magnum*, *grand*, dont le Poéte prive *Alexandre* pour le donner à *Diogéne*, est beau. Mais pour revenir à *Titus*, qui a mérité d'être surnommé *les delices du genre humain*, nous remarquerons que cet Empéreur ne faisoit un si bon usage de sa puissance, que parce qu'il faisoit un bon usage de son esprit, l'appliquant continuellement à l'étude. *Eutrope* * l'appelle d'abord *facundissimus*, ensuite *bellicosissimus*, *moderatissimus*.

† Sat. 14. lib. 5. * Lib. 7.

On me dira peut-être que je cherche du ſecours en faveur de ma Theſe; que je fais entrer la vertu dans la cauſe de la ſcience, afin de rendre cette cauſe bonne : mais je prétens que la vertu n'étant que l'acte par lequel nous mettons en pratique la connoiſſance que nous avons de ce qui eſt bien, nous ne ſommes vertueux qu'à proportion que nous ſommes éclairés; & qu'ainſi, dire que la vertu rend l'homme hûreux, n'eſt point une Theſe différente de celle où l'on aſſûre, que la ſcience eſt la ſeule voie qui nous méne à la félicité. C'eſt ainſi que *David* dans le Pſeaume cent dix-neuf dit: „ Je me réjouis de l'obſervation de vos volontés, „ ô mon Dieu, plus que de la poſſeſſion „ de toute la richeſſe du monde, je trouve „ une joie intérieure à les méditer. Les „ connoître & les ſuivre eſt le bien que „ que je vous demande pendant ma vie. „ Je ſuis étranger dans cette terre, ne me „ cachés point vos loix; je ne ſuis qu'infirmité, fortifiés moi par votre parole; „ vous connoiſſés mon ignorance, enſeignés moi les regles de votre ſageſſe. „ Mon ame eſt abatue de triſteſſe, relevés „ la par votre lumiére; ne permettés pas „ que l'amour des richeſſes m'occupe,

„ mais

„ mais tournés mon esprit vers la recher-
„ che de la vérité. En effet si nous considerons ces deux Livres fameux, dont l'autorité fait les Religions dominantes des *Asiatiques* & des *Européens*, ces deux Livres, sous lesquels les Gouvernemens s'appuyent, & sous lesquels les peuples se captivent, nous y trouverons que bienque de l'un & de l'autre on tire des dogmes très différens tant à l'égard de la foi que de la politique, on ne peut toutefois s'empêcher d'y voir que l'un & l'autre font consister le bonheur dans la pratique de la vertu, & donnent la science pour le seul guide qui peut y conduire.

Jésus-Christ * naît à *Bethlehem* de parens pauvres, mais il croît & se fortifie si considérablement en esprit & en sagesse, que dès sa douziême année ses parens le trouvent avec étonnement au milieu des Docteurs, les interrogeant & leur répondant d'une maniére qui jette dans l'admiration tous les assistans. Il choisit pour Disciples des pêcheurs ou des péagers ignorans, mais ces Disciples ne sont fermes dans leur foi, ni prédicateurs de l'Evangile qu'après qu'ils ont été remplis de l'Esprit de lumiére. Auparavant ils doutent, ils

* Luc. cap. 2.

chancélent à toute heure, une ſimple ſervante fait trembler le prémier d'entre eux juſques à lui faire renier ſon Maître. Ils ont vû la vie, la mort, la reſurrection de *Jéſus-Chriſt*, cependant ils n'ont pas encore le courage de ſoûtenir & de publier ſa doctrine, ils ſe tiennent tous enſemble renfermés comme de timides brebis, qui n'oſent ſortir du bercail; mais dès qu'ils ont reçû l'Eſprit, qui donne l'intelligence & la force, les voilà capables d'enſeigner les Nations, de courir toute la terre, de ſoûtenir la préſence des plus cruels Tyrans, de ſouffrir conſtamment les plus violentes tortures, de convertir leurs bourreaux mêmes, & de mourir généreuſement dans la confeſſion de leur foi. Enfin ſi le *Chriſtianiſme* s'eſt aquis un ſi grand nombre de croyans, & s'il s'en conſerve encore un ſi grand nombre, c'eſt parce que *Jéſus-Chriſt* a été conſidéré, & l'eſt encore, ou comme un homme particuliérement inſpiré de Dieu puiſſant en œuvres & en paroles, ou comme un homme uni à Dieu; de maniére qu'il eſt tout à la fois *homme Dieu* & *Dieu homme*. Ainſi comme la ſcience eſt le ſeul guide qui puiſſe nous aſſûrer du chemin de la vertu, l'on a d'autant plus

plus ardemment embrassé la doctrine de *Jésus-Christ*, qu'on l'a considérée comme une source pleine d'intelligence & de lumiére.

C'est donc à tort que certains Docteurs prêchent l'aveuglement de l'esprit à leurs peuples comme une chose nécessaire pour la sanctification; qu'ils leur crient sans cesse qu'ils ne faut point faire usage de la raison pour examiner, si ce qu'ils leur prêchent est vrai ou faux, mais qu'on doit le recevoir avec une soumission entiére. Ils flattent l'ignorance par l'exemple des *Apôtres*, qui, disent-ils, étoient des gens grossiers & ignorans, & ne font pas remarquer que tant que les *Apôtres* ont été grossiers & ignorans, ils ont été hors d'état de bien croire & de bien enseigner : *Si un aveugle conduit un autre aveugle*, dit Jésus-Christ, *ils tomberont tous deux dans la fosse.* Mais si un aveugle peut aquerir de bons yeux pour se conduire par soi-même, & s'assûrer de ses démarches, ne seroit-il pas un fou de négliger un si précieux avantage, & ne mériteroit-il pas toute sorte de punition, s'il confioit son salut à la foi d'un autre? *Eprouvez toutes choses*, dit St. Paul*, *retenez ce qui est bon.*

* 1 Thess. chap. v. v. 21.

La néceſſité de faire valoir les graces que l'homme a reçûes du Ciel, (entre leſquelles la connoiſſance de la vérité doit être comptée la prémiére) ne ſe peut mieux prouver dans l'*Evangile* que par la Parabole des huit talens. L'on voit dans cette Parabole que le troiſiême des ſerviteurs eſt privé du ſeul talent qu'il avoit reçû, parce qu'il ne l'avoit pas fait profiter, & que le Maître donna ce talent à celui qui en avoit déjà dix. *Car à celui qui aura il ſera encore donné, & aura plus que l'abondance; mais à celui qui n'aura rien, ce rien même lui ſera ôté. Jettez*, ajoûte l'Evangile, *ce ſerviteur inutile dans de profondes ténébres, là il y aura pleurs & grincemens de dents.*

Ces paroles (*car à celui qui aura il ſera encore donné, & il aura plus que l'abondance, mais à celui qui n'aura rien, ce rien même lui ſera ôté*) montrent que dans cette Parabole *Jéſus-Chriſt* a principalement en vûe ceux qui négligent de cultiver leur eſprit, puiſqu'il eſt très ſûr que les gens qui en font un bon uſage aquierent tant de ſavoir, qu'ils en ont pour ainſi dire plus qu'abondance, plus qu'il n'en faut abſolument pour être aſſûré des vérités du ſalut : ce qui eſt toûjours la vûe principale

pale de *Jésus-Christ*, au-lieu que ceux qui négligent leur esprit, *qui enfouissent ce Talent dans la terre*, en s'abandonnant tous entiers à l'impression des sens, perdent, pour ainsi dire, jusques aux prémiéres notions de la vérité, jusques à la faculté de penser juste : en quoi les autres se fortifient, à ce qu'il semble, au-delà des forces naturelles.

Il y a un passage dans la seconde Epître de Saint *Paul aux Tessaloniciens*, qui revient parfaitement à tout ce que nous venons de dire. Le voici : „Parce qu'ils „n'ont pas voulu recevoir l'amour de la „vérité, pour se sauver par son moyen, „Dieu leur enverra toutes les dispositions „possibles pour tomber dans l'erreur, afin „qu'ils croyent au mensonge, afin que „tous ceux qui n'auront pas crû à la véri-„té soient damnés.

Si après l'*Evangile* nous examinons l'*Alcoran*, nous trouverons que ce Livre n'est point reçû des *Musulmans* comme venant de *Mahomet*, mais comme venant de Dieu même, qui est la source de vérité. On lit dans ce Livre, a „*Ma-„homet* n'est pas votre pére, il est A-„pôtre de Dieu & le dernier de tous les

a Chap. des *Bandes*.

„ Prophetes. Je ſuis (dit *Mahomet* b) „ homme comme vous, DIEU m'a enſeigné qu'il n'y a qu'un ſeul DIEU. „ c Ceux-qui ont l'intelligence des Ecritures ſavent, que l'Alcoran eſt la vérité „ même qui procede de ton Seigneur. Ils „ croyent en lui & humilient leur cœur „ en le liſant. DIEU conduit au droit chemin ceux qui étoient en la vérité : les „ Infidelles en douteront juſques à ce qu'ils „ ſoient ſurpris du jour du jugement ; ce „ jour ils ſeront châtiés très rigoureuſement. d Au nom de DIEU clement & „ miſéricordieux, loué ſoit celui qui a „ envoyé l'Alcoran à ſon Serviteur pour „ inſtruire le monde. e Diront-ils que „ *Mahomet* a controuvé l'Alcoran ? certainement ils ſont des incredules ; qu'ils „ apportent quelques diſcours ſemblables „ à ce Livre en doctrine & en éloquence, ſi ce qu'ils diſent eſt véritable. f Je „ ſai qu'ils diſent qu'un homme lui a „ enſeigné l'Alcoran, celui qu'ils préſument lui avoir enſeigné eſt Perſe de nation, & parle la Langue des Perſes, & „ l'Alcoran eſt en Langue Arabeſque rempli d'inſtruction & d'éloquence. g Je t'ai „ en-

b Chap. de la *Caverne*. c du *Pélérinage*. d Chap. de l'*Alcoran*. e Chap. des *choſes diſperſées*. f Chap. de la *Mouche à miel*. g Chap. de la *Mouche à miel*.

„ envoyé ce Livre, (dit le Seigneur) qui „ explique les myſtéres de ma Loi, pour „ conduire le peuple au droit chemin, „ & pour annoncer les joies du Paradis à „ ceux qui profeſſent mon unité. Dieu „ ne vous commande de faire que ce qui „ eſt raiſonnable...... Ne croyés pas qu'il „ y ait de la trompérie & de l'erreur en „ votre loi. Et pour prouver que ce Livre eſt conforme à la vérité & à la raiſon, „ appelle (lit-on enſuite) le peuple „ à la Loi de Dieu avec prudence & „ prédication, & diſpute contre eux avec „ de bonnes raiſons.

Si après cela nous voulons voir par quelques endroits combien la *ſcience* & la *vertu* y ſont recommandées pour être hûreux, il n'y a qu'à conſidérer ces maximes: „ Ne contrevenés pas à ce que vous „ avés promis à Dieu pour aucun prix, „ ſa grace vous eſt plus avantageuſe que les „ biens de la terre, ſi vous les ſavés con„ noître, vos biens ſont périſſables, & les „ biens du Ciel ſont éternels: Il recom„ penſera ceux qui perſévéreront à bien fai„ re, & celui qui fera de bonnes œuvres „ ſera benit en ce monde & en l'autre. „ Chap. de la *Mouche à miel.*

„ Ceux qui ont acheté la vie du mon-

„ de pour quitter le Paradis ne ſont pas
„ allegés en leurs miſéres, & ſeront pri-
„ vés de toutes ſortes de ſecours. Chap.
„ de la *Vache*.

„ Celui qui s'éloignera des méchans
„ pour ſuivre ſa loi trouvera pluſieurs
„ lieux qui lui ſeront favorables. La miſére
„ des impies ne finira jamais, DIEU aug-
„ mentera leur malheur, & accroîtra la
„ punition de leurs crimes, qui bien fera
„ bien trouvera, & qui mal fera mal trou-
„ vera. Chap. des *Femmes*.

„ Si quelqu'infidelle veut vous prêcher,
„ diſtingués la vérité d'avec le menſonge,
„ ſi vous croyés les ignorans vous vous
„ en repentirés. Chap. des *Clotures*.

„ Au nom de DIEU clement & miſéri-
„ cordieux. Je jure par l'heure de Vê-
„ pres, que les hommes ſont enclins à
„ leur perte, excepté ceux qui croient en
„ DIEU, qui font de bonnes œuvres, &
„ qui ont en recommendation la vérité
„ & la perſévérance. Chap. de *Vêpres*.

„ Celui qui ſera aveugle en ce monde
„ il le ſera en l'autre, & ne verra pas le
„ droit chemin. Chap. du *Voyage de nuit*.

„ Seigneur, en quel lieu que j'aille fais
„ moi entrer & ſortir avec la vérité.
„ Chap. du *Voyage de nuit*.

„ Je

„Je crains de désobeir à mon Seigneur, „& appréhende les tourmens préparés „pour les méchans au jour du jugement: „celui qui s'en délivrera jouira de la gra- „ce de Dieu, qui eſt la ſuprême félicité. „Chap. des *Gratifications*.

„Ceux qui croiront en Dieu, & qui „ne revétiront pas la vérité du menſon- „ge, ſeront délivrés des tourmens de „l'enfer & ſeront conduits au chemin du „ſalut.

Après avoir parlé de l'Etre ſouveraine-ment parfait, „c'eſt lui qu'il faut im- „plorer, les priéres de ceux qui implo- „rent un autre Dieu que lui ſont inuti- „les, ils ſont ſemblables à ceux qui ont „bien ſoif & tendent la main contre une „fontaine où ils ne peuvent arriver. Chap. du *Tonnerre*.

Mais on ne peut mieux faire voir combien l'*Alcoran* eſtime la ſcience, qu'en comparant ces deux paſſages l'un du chapitre du *Fer*, l'autre du chapitre de la *Diſpute*.

Voici le prémier:

„Ceux qui ont fait quelque dépenſe „pour ſon ſervice avant la priſe de la „Méque, ne ſont pas égaux en mérite à „ceux qui ont combattu pour conquerir „cet-

„cette ville ; ils ſont un grand degré
„au-deſſus de ceux qui n'ont pas com-
„battu.

Voici le ſecond :

„Dieu élevera tous les vrais croyans
„qui ſont entre vous, & mettra les do-
„ctes quelques degrés au-deſſus des au-
„tres.

L'on voit que ceux-là mêmes qui auront pris les armes pour les intérêts de la religion ne ſeront qu'un degré au-deſſus de ceux qui auront contribué de leurs biens, mais que les Savans ſeront *quelques degrés* plus d'un degré au-deſſus des autres.

Enfin l'on peut prouver par les fables mêmes & par les Romans, combien eſt véritable le ſentiment que nous avons, que le bonheur doit ſuivre la vertu. L'Auteur, maître des événemens qu'il décrit dans cette eſpêce d'Ouvrage, ne peut plaire à ſon Lecteur, qu'en lui faiſant voir le vice puni & la vertu couronnée ; s'il fait le contraire, le Lecteur s'irrite, & condamne avec indignation, & le Livre & celui qui l'a compoſé.

Tout ce qu'on peut dire contre les Livres & les Auteurs que je viens de citer ne peut détruire la propoſition que j'a-

vance ſur la ſcience, ſur la vertu; & ſur le bonheur. Qu'on accuſe *Moyſe* d'avoir été un habile politique, qui a fait ſervir les diſpoſitions qu'ont les hommes à s'aſſujettir à une religion, afin qu'il pût conduire le *Peuple Juif* ſelon ſes vûes; que pour ſe rendre plus abſolument maître de ce Peuple il a oſé fauſſement ſe dire l'organe des volontés de l'Etre ſouverain, & ſe vanter qu'il lui parloit *face à face comme un ami parle à ſon ami**.

Qu'on reproche à *David* des crimes horribles, bien que ſes divins Cantiques ſoient devenus la voix de tous les Chrêtiens; que la vertu de ce Prince ſoit ſuſpecte même juſques à ſa mort. Que *Salomon* malgré ſa ſageſſe ſi vantée ſoit tombé dans une Idolatrie déteſtable. Qu'on attaque cette vertu que les *Payens* étalent dans leurs Livres, en ſoûtenant qu'elle n'a eu pour principe & pour but que l'orgueil ou la complaiſance de l'amour propre. Qu'on diſe que ces actions d'éclat & ces indifférences affectées pour les maux de la vie n'ont été que des rodomontades Philoſophiques: tout cela ne peut prouver que notre miſére extrême, la deffiance où nous devons être de nous-mê-

* Exod. chap. 33. v. 11.

mêmes, & la néceſſité indiſpenſable de nous attacher fermement & continuellement à la vérité ; afin que notre ame, pour ainſi dire, s'en imbibant ſe trouve aſſez fortifiée pour ne plus craindre la violence avec laquelle les ſens l'attaquent de toutes parts; qu'elle ſache toûjours prendre le parti qui pourra la rendre hûreuſe. On ne peut pas douter que lorsqu'elle aura une idée vive & diſtincte de ce qui peut faire ſon bonheur, elle ne le ſuive néceſſairement, puisqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de faire le contraire, & que lorsqu'elle quitte un véritable bien pour en embraſſer un faux, elle ne le fait, que parce qu'elle regarde ce dernier non comme faux quoiqu'il le ſoit, mais au contraire comme un bien plus convenant que l'autre, en quoi il y a de l'erreur; en quoi ſi elle eſt trompée dans le bonheur qu'elle eſpére, c'eſt qu'elle s'eſt prémiérement trompée dans la recherche qu'elle en a faite.

Mais à quoi bon toutes ces réfléxions, dira quelqu'un, ce n'eſt qu'une répétition de ce que mille autres ont dit & diſent encore, on veut que la ſcience & la vertu faſſent le bonheur de l'homme: par l'une il connoît ce qui lui convient, par

par l'autre il le pratique. Examinant les objets qui l'environnent, il en apprend la juste valeur, & par le mépris qu'il en fait, il sait jouir des choses qu'il a & se passer de celles qu'il n'a pas. Cela est fort beau, continuera-t-on, mais le tout bien considéré, cela ne voudroit-il point dire, que l'homme apprend seulement à chercher dans son orgueil dequoi se consoler de son impuissance? De bonne foi? Il y a en beaucoup qui croient que chercher à se rendre hûreux par le moyen de la science, c'est apprendre à mieux sentir combien on ne l'est pas.

En effet pour prouver ceci par des exemples de tous les tems, exemples qui feront même voir que la *science* & la *vertu* ne se suivent pas toûjours, combien de grands hommes avec beaucoup de savoir n'ont pas laissé que d'être très malhûreux, vicieux, quelquefois même *Athées?* n'ont-ils pas dû connoître d'abord la foiblesse de la condition humaine, les besoins, & les moyens d'y remédier? s'ils l'ont connue, d'où vient n'y ont-ils pas remédié? n'ont-ils pû le faire?

* *Homme, vante moins ta raison,*
Voi l'inutilité de ce présent céleste,

Pour

* Poësies de M. des Houlieres.

Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi, dans sa jeune saison,
Elle est chancélante, imbecille.
Dans l'âge où tout l'appelle à des plaisirs divers,
Vile Esclave des sens, elle t'est inutile.
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis tu la perds.

Pour ajoûter encore à cela une réfléxion de la même personne, voici comme elle parle de la science:

Que l'esprit de l'homme est borné?
Quelque tems qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fonds, rien avec certitude,
De ténébres pour lui tout est environné,
La lumiére qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal Eclair, qu'un Ardent qui l'égare:
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter:
Longues erreurs, qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvés que trop que chercher à connoître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

En effet les héréfies, ajoûtera-t-on, n'ont leur source que dans les Sciences, & c'est la politique des plus habiles qui a été la

la plus funeste aux peuples. Les rafinemens sur toutes sortes de matiéres n'ont fait que les corrompre au-lieu de les ameliorer : plus on approfondit l'état de l'homme, plus on connoît qu'il est désespérément malhûreux, ainsi il vaut mieux s'étourdir que de vouloir remédier à un mal incurable :

* *Nous errons dans d'épaisses ombres,*
Et souvent nos lumiéres sombres
Ne servent qu'à nous éblouir :
Soyons ce que nous devons être,
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à joüir.

Ce parti-là vaut mieux que d'aller s'appliquer à des recherches où notre esprit s'égare, se perd dans le tems même qu'il croit tenir la vérité : tout est incertitude dans la vie ; & s'il y a quelque chose de certain, nous avons la vûe trop foible pour le démêler. Et quand même nous démélerions la vérité, & que nous verrions parfaitement ce que nous devons faire, en serions-nous plus hûreux ? non certes : il ne nous en reviendroit qu'un noir chagrin contre nous de ne pouvoir faire ce que nous approuverions le plus,

——— *video meliora proboque,*
Deteriora sequor. ———

* Rousseau, Edit. de Hollande.

Tous les argumens de la Logique, soûtenus par les plus beaux Traités de Morale, ne peuvent resister à l'assaut d'une véritable passion ; cela n'est bon que contre des émotions qui se dissipent d'elles-mêmes. Quel exemple fameux l'Antiquité ne nous donne-t-elle pas de tout ce que nous venons de dire?

Salomon, *qui reçût*
La divine lumiére,
Négligea son salut
Pour le plaisir de faire
L'amour
La nuit & le jour.

La vertu même, dont on fait tant de bruit, qu'est-ce que c'est? l'on sait les derniéres paroles de cet illustre Romain, qui après l'avoir exactement pratiquée toute sa vie, fut contraint en mourant de reconnoître, *qu'elle n'étoit qu'un nom, qu'une chimére sans réalité, non in re, sed in verbo tantum esse virtutem* *. Et l'Auteur fameux, dont le Livre des Pensées a tant fait de bruit, parmi tout ce qu'il écrit pour prouver ses principes de religion & de morale †, n'a pû s'empêcher de

* Annæi Flori lib. 4. cap. 7.
† Pensées de Pascal chap. 25.

de dire que „les deux principes de véri-
„té, la raiſon & les ſens, outre qu'ils
„manquent ſouvent de ſincérité, s'abu-
„ſent reciproquement l'un l'autre; *que*
„nos principes naturels ne ſont que nos
„principes accoûtumés: dans les enfans,
„ceux qu'ils ont reçûs de la coûtume de
„leurs péres, comme la chaſſe dans les
„animaux; *qu*'une différente coûtume
„donnera d'autres principes naturels; que
„cela ſe voit par l'expérience; & que
„s'il y en a d'ineffaçables à la coûtume,
„il y en a auſſi de la coûtume ineffaça-
„bles à la nature. *Enfin*, s'écrie Paſcal,
„*quelle eſt donc cette nature ſujette à être ef-*
„*facée? la coûtume eſt une ſeconde nature,*
„*qui détruit la prémiére. Pourquoi la coûtu-*
„*me n'eſt-elle pas naturelle? j'ai bien peur*
„*que cette nature ne ſoit elle-même qu'une*
„*prémiére coûtume, comme la coûtume eſt*
„*une ſeconde nature.*

Voilà comme beaucoup de perſonnes raiſonnent: ils trouvent en de tels diſcours un certain je-ne-ſai-quoi, qui contente leur ignorance, & qui favoriſe leur pareſſe; parce que s'il eſt impoſſible de s'aſſûrer de la vérité, & que la vertu ne ſoit qu'une idée chimérique, le travail qu'il faut pour aquerir l'une & l'autre n'eſt

plus néceſſaire, ils ſe font ainſi une raiſon pour ſe laiſſer emporter au courant ſans penſer à l'abîme qui peut les engloutir à jamais.

Veut-on renverſer de tels raiſonnemens, il n'y a qu'à les examiner de près, ils ſe détruiſent d'eux-mêmes: ceux qui les font attaquent la ſcience & la vertu, mais il faut cependant qu'ils préſuppoſent en eux-mêmes une ſcience infinie, puiſqu'il faut, pour aſſûrer que tant d'hommes avec beaucoup de ſcience ont été malhûreux, vicieux, & même Athées, ſavoir diſtinctement que ces hommes ont été *véritablement* ſavans & *réellement* malhûreux, ou quel degré de ſcience & de malheur ils ont eu: s'ils ont été malhûreux en des choſes où ils étoient éclairés de la vérité, ou s'ils n'étoient malhûreux qu'en des choſes où ils étoient ignorans. Ainſi il faut avoir une idée juſte de ce que c'eſt à leur égard que *ſcience*, & de ce que c'eſt que *malheur*; une idée juſte, pour ainſi dire, des proportions qui peuvent ſe trouver entre la ſcience & le malheur, de la force qu'ils peuvent avoir reſpectivement l'un à l'égard de l'autre. Il faut de plus connoître à tous égards, quelle a été la conduite de ces prétendus Savans mal-

malhûreux : & pour nous faire perdre l'eſpérance de retirer de nos études plus d'utilité qu'ils n'en ont retiré, il faut avoir encore une connoiſſance diſtincte de leurs forces & des nôtres, pour en faire une juſte comparaiſon.

Soûtenir, que s'il y a quelque choſe de certain nous avons la vûe trop foible pour le démêler, préſuppoſe en ceux qui le ſoûtiennent, qu'ils ont employé tous leurs efforts pour découvrir la vérité ſans avoir pû y réuſſir. Cela préſuppoſe encore, que pour reſter dans l'incertitude ils voyent toutes les raiſons du pour & du contre, & en connoiſſent ſi bien la force, qu'ils les trouvent égales. Cela préſuppoſe enfin, que tous les autres hommes, qui voudront connoître la vérité, n'auront que les mêmes vûes qu'ont ceux qui font ces objections, pour ne pouvoir connoître que cette vérité ſi ridicule, *que la connoiſſance de la vérité eſt au-deſſus de nos forces.*

Dire encore, que les héréſies n'ont leur ſource que dans les Sciences, c'eſt dire, ou que les Sciences peuvent être en même tems ſource de vérité & d'erreur, ou qu'il n'y a point de véritable religion, ou que s'il y en a, on ne peut s'en aſſûrer.

En établiſſant cela on ne doit point dire que les héréſies ayent leur ſource dans les Sciences; on ne doit pas même dire que telle ou telle religion ſoit hérétique, puiſque déclarer une religion hérétique préſuppoſe qu'on connoît la véritable, à laquelle l'autre n'eſt point conforme. Les noms de *Politiques* & d'*habiles*, lorſqu'on dit que la politique des plus habiles a été la plus funeſte aux Etats, ſont des mots équivoques, très faux dans un ſens, & qui demanderoient une diſcuſſion particuliére: mais lorſque l'on ajoûte, que les rafinemens ſur toutes ſortes de matiéres n'ont fait que les corrompre au-lieu de les ameliorer, cela préſuppoſe une connoiſſance ſi diſtincte de la nature des choſes, & de toutes les rélations qu'elles peuvent avoir, qu'il n'y a perſonne qui oſe s'en vanter.

A l'égard de ce que dit *Brutus* de la vertu, lorſqu'il ſe plaignit en mourant qu'elle n'étoit qu'un nom, qu'une chimére vaine, il n'avoit pas tant de tort, comme le remarque M. *Bayle* *, ſelon le ſyſtême que ce Romain s'étoit fait de la vertu ſes plaintes étoient bien fondées; mais pour les faire valoir, il faut être aſſûré

* Dictionaire Hiſt. & Crit. au mot *Brutus*.

ſûré que ſon ſyſtême étoit bon ; que l'idée qu'il avoit de la vertu étoit juſte, autrement ſes plaintes ne prouveront rien contre la vraie vertu ; puiſqu'en effet il n'aura injurié qu'une chimére.

Mais *Brutus*, dira-t-on, n'étoit-il pas ce Romain généreux ſi fort ami de la ſcience, qu'au milieu des plus grands troubles il paſſoit une partie de la nuit à étudier ; qui (entre autres Ouvrages) avoit compoſé un Livre qui traitoit *des devoirs de l'homme*, & un autre qui traitoit *de la vertu* même ? n'étoit-il pas encore de cette Secte fameuſe des Stoïciens, où la vertu commandoit en Reine ? l'amour de la juſtice n'étoit-il pas ſi bien gravé dans ſon ame, que ni les bienfaits de *Céſar*, ni tous les autres biens qu'il en pouvoit eſpérer, ne purent effacer la haine qu'il devoit à l'injuſte uſurpation de cet ambitieux ? quelle grandeur d'ame, quelle vertu ne faut-il pas pour s'empêcher de mollir, pour ne ſe pas laiſſer gagner aux tendreſſes d'un homme qui joint la puiſſance ſouveraine au déſir de nous rendre hûreux, d'un homme même à certains égards très eſtimable, & qui ſait par ſes bonnes maniéres ſe faire en nous contre nous un parti en ſa faveur ? Conſtamment l'amour

de la patrie & de la justice n'a jamais plus éclaté que dans cet homme, on l'a si bien reconnû, que pour montrer que *Cassius* & lui avoient réuni en eux toute la vertu de leur Nation, ils ont été appellés *les derniers des Romains*. Eh! ce *Brutus*, ajoûtera-t-on, n'a pas connû la vertu, s'il ne l'a pas connûe, comment a-t-il pû si bien la suivre?

Je répondrai à cela, que si aux idées que *Brutus* avoit de la vertu il joignoit celle de croire, qu'en residant en un seul homme elle avoit la puissance absolue & nécessaire de terrasser l'injustice d'une multitude furieuse, & de lui dessiller d'abord les yeux, de triompher de la force d'un nombre d'ennemis armés, & de renverser absolument tous les obstacles que le crime pouvoit opposer, il se seroit absolument trompé, il auroit joint ainsi des idées fausses aux vraies qu'il pouvoit avoir de la vertu: & voilà justement ce qu'il a fait. „ Il avoit considéré, dit „ M. *Bayle* †, la vertu, la justice, le droit „ comme des choses très réelles, c'est-à- „ dire, comme des êtres dont la force étoit „ supérieure à celle de l'injustice, & qui „ mettoient enfin leurs sectateurs au-dessus des

† Dict. Hist. & Crit. au mot *Brutus*.

„ des accidens & des outrages de la fortu-
„ ne : & il éprouvoit tout le contraire, il
„ voyoit pour la ſeconde fois le parti de
„ la juſtice, la cauſe de la patrie, aux
„ pieds du parti rebelle, il voyoit un *Marc-*
„ *Antoine*, le plus ſcélérat de tous les
„ hommes, qui les mains toutes degout-
„ tantes du ſang des plus illuſtres citoyens
„ de *Rome*, venoit de terraſſer ceux qui
„ maintenoient la liberté du Peuple *Ro-*
„ *main.* Il ſe voyoit donc malhûreuſement
„ abuſé par l'idée qu'il s'étoit faite de la
„ vertu ; il n'avoit gagné à ſon ſervice
„ que l'alternative de ſe tuer, ou de deve-
„ nir le jouet d'un Uſurpateur, pendant
„ que *Marc-Antoine* avoit gagné au ſervi-
„ ce de l'injuſtice, la pleine puiſſance de
„ ſatisfaire toutes ſes paſſions. Voilà ce
„ qui faiſoit dire à *Brutus*, que la vertu
„ n'avoit aucune réalité, & que ſi on ne
„ vouloit pas être pris pour dupe, il fal-
„ loit la regarder comme un vain nom,
„ & non pas comme une choſe. Mais n'a-
„ voit-il pas tort de dire cela? *ajoûte M. Bay-*
„ *le*, diſtinguons : dans la theſe généra-
„ le, & abſolument parlant, il avançoit
„ une grande abſurdité, & une fauſſeté
„ impie ; ſelon ſon hypotheſe, & le ſyſtê-
„ me qu'il s'étoit fait, ſes plaintes étoient

„bien fondées. Si *Brutus* avoit reconnû que la vertu regarde plus l'homme intérieur qu'elle ne dépend des choses extérieures, il en auroit eu une idée plus juste; la vertu pure est un bien de l'ame, qui véritablement, lorsqu'elle anime la volonté, peut faire faire des choses extraordinaires, mais non pas des surnaturelles.

Mais d'où vient m'amuser à réfuter ainsi les paroles de *Brutus*, & M. *Bayle* lui-même? n'a-t-il pas eu tort de le faire, le raisonnement de ce Romain mérite-t-il une réfutation dans les formes? J'ai toute ma vie, dit-il, aimé ma patrie & la liberté plus que toute autre chose, j'en ai poignardé le Tyran; *Rome* n'a pas soûtenu ma cause, *Cassius* & moi avons ramassé quelques troupes pour la soûtenir, *Auguste* l'héritier du Tyran & *Antoine* qui est un scélérat nous ont battu, donc *la vertu n'est qu'un nom*, &c. Je vous prie, combien y a-t-il de Bandits qui corps à corps rosseront dos & ventre le plus honnête homme du monde? Est-ce du ressort de la vertu d'augmenter au corps ses facultés au-delà de ses forces? l'expérience fait bien voir que la vertu a fait faire des choses surprénantes, & qu'on n'auroit pas espéré de pouvoir fai-

faire ; mais la force qu'on y employoit n'étoit point furnaturelle, elle étoit feulement inconnûe : les grandes paffions produifent auffi ces effets. Ce qu'on peut dire à l'avantage de la vertu, c'eft qu'aiant des principes folides elle trouve en elle des reffources de conftance & de courage, que la fureur ne trouve point. Cependant il eft fûr qu'elle n'eft pas la maîtreffe des événemens, qu'elle ne peut changer la nature des chofes ; la connoiffance de cela eft inféparable de l'idée qu'on doit avoir de la vertu, c'eft en y réfléchiffant qu'on parvient à cette hûreufe indifférence, à cette raifon qui empêche l'homme de faire confifter fon bonheur dans des chofes qui lui font étrangéres :

*——— * Ille potens fui*
Lætufque deget, cui licet in diem
Dixiffe, vixi : cras vel atra
Nube polum pater occupato
Vel fole puro : non tamen irritum,
Quodcumque retro eft, efficiet : neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens femel hora vexit.
Fortuna fævo læta negotio, &
Ludum infolentem ludere pertinax,
Tranfmutat incertos honores,

Nunc

* Horace ode 29. du liv. 3.

Nunc mihi, nunc aliis benigna:
Laudo manentem : ſi celeres quatit
Pennas, reſigno, quæ dedit; & meâ
Virtute me involvo : ———

„Celui-là ſera content & maître de lui, „qui peut dire à la fin de chaque jour, „j'ai vêcu, que *Jupiter* couvre demain le „ciel de nuages, ou qu'il l'éclaire d'un „beau ſoleil, il ne peut faire, quoiqu'une „choſe ſoit diſparue avec le moment qui „l'a vû naître, que cette choſe n'aye pas „été, & n'aye rélation avec quelqu'au„tre. La fortune toûjours cruelle, & toû„jours inconſtante, fait paſſer ſes faveurs „peu durables tantôt aux uns, tantôt aux „autres : lorſqu'elle eſt ſtable pour moi, „je l'en remercie : penſe-t-elle à me quit„ter, je lui remets ce qu'elle m'a donné, „& ma vertu fait ma reſſource.

Horace plus judicieux que *Brutus* connoît bien qu'il n'eſt point en notre pouvoir d'empêcher les événemens d'arriver : mais un homme vertueux ſait prendre à leur égard un parti digne de lui, il en profite s'ils lui conviennent, *laudo manentem*; il s'éleve au-deſſus s'ils lui ſont contraires, & ferme au milieu de ſa vertu, qui le deffend de toutes parts, il ne leur donne ſur lui aucune priſe, *Et mea me virtute involvo.*

„Vous

„Vous me demandés, *dit Seneque* * *à Lucilius*, pourquoi il arrive du mal aux „gens de bien ; je réponds, qu'il ne peut „arriver aucun mal à un homme ver„tueux ; ne confondons point deux cho„ses contraires. De même que toutes les „eaux différentes, qui viennent de tou„tes parts se jetter dans la mer, n'en chan„gent ni n'en affoiblissent pas même la „saveur ; ainsi la violence de l'adversité „ne change point l'esprit d'un homme „de bien, n'en affoiblit point le coura„ge, il est toûjours égal & inébranlable, „il convertit en bien tous les maux qui „lui arrivent, & plus fort que tout ce „qui l'environne, si je ne dis pas qu'il „n'en ressent point les attaques, je dis „que toûjours ferme & constant, il en „triomphe toûjours, & que s'élevant au„dessus de toute sorte d'événemens il re„garde les adversités comme des sujets „d'exercice.

Et certes j'ose assûrer qu'il n'y a point d'honnête homme qui aiant, à l'occasion de quelque peine, goûté le plaisir d'une vertu pure, détachée, pénétrante, supérieure à toutes les choses de la vie, qui se trouvant ensuite dans la dissipation, que

* De Providentiâ.

que la fortune cause, ne demandât de nouvelles tribulations pour regoûter les douceurs qu'il a perdues avec elles :

** Un cœur, dont le devoir est maître,*
Hûreux en méritant de l'être
Goûte d'avance tous les biens.

Il est certain, & l'expérience le confirme chaque jour, que les plaisirs du monde ont moins de douceurs que d'amertumes, & qu'ainsi il y a une grande différence entre les joies solides de la vertu & la joie imaginaire du vice ; malhûreux doublement malhûreux ceux qui n'en sont pas convaincus : mais qu'ils écoutent comment M. l'*Archévêque de Cambrai* le fait bien dire à *Telemaque* ce jeune Prince, dans son recit de l'Ile de *Cypre* : après avoir conté comment il se sentoit gagné par la contagion de la volupté qui y regne, parle du plaisir qu'il eut de retrouver *Mentor*, & d'écouter ses conseils, c'est-à-dire, les conseils de la Sagesse cachée sous la figure de ce *Mentor* : „ Il dit, *continue ce jeune Prince*, & aussi-tôt je sentis comme „ un nuage épais qui se dissipoit sur mes „ yeux, & qui me laissoit voir la pure „ lu-

* M. de la Motte ode *descente aux Enfers.*

„lumiére, une joie douce & pleine d'un „ferme courage renaissoit dans mon cœur. „Cette joie étoit bien différente de cette „joie molle & folâtre, dont mes sens a„voient été empoisonnés ; l'une est une „joie d'yvresse & de trouble, qui est en„trecoupée de passions furieuses, de cui„sans remords ; l'autre est une joie de rai„son, qui a quelque chose de bienhûreux „& de céleste : elle est toûjours pure & „égale, rien ne peut l'épuiser, plus on „s'y plonge, plus elle est douce, elle ra„vit l'ame sans la troubler...... Hû„reux, disois-je, les hommes à qui la „vertu se montre dans toute sa beauté ! „peut-on la voir sans l'aimer ? peut-on „l'aimer sans être hûreux ?

Mais je tarde trop à répondre à ce qu'on objecte contre la vérité, lorsqu'on l'attaque avec les paroles de M. *Pascal*. Cependant pour le faire il suffit de dire, ou qu'il faut considérer les pensées qu'on objecte de cet Auteur, comme des pensées qu'il destinoit à être réfutées, ou que si on les considére autrement, on doit regarder M. *Pascal* comme un visionnaire : car s'il détruit les prémiers principes, s'il est vrai, comme il le dit dans un autre endroit, que „les Sciences ont deux

„ex-

„ extrêmités qui ſe touchent, *que* la pré-
„ miére eſt la pure ignorance naturelle,
„ où ſe trouvent tous les hommes en naiſ-
„ ſant; l'autre celle où arrivent les gran-
„ des ames, qui aiant parcouru tout ce
„ que les hommes peuvent ſavoir, trou-
„ vent qu'ils ne ſavent rien, & ſe ren-
„ contrent dans cette même ignorance
„ d'où ils étoient partis. Si, dis-je, tout cela eſt vrai, pourquoi donc nous étale-t-il tant le ſavoir pour nous faire croire des choſes, où il prétend que la raiſon doit néceſſairement conduire? n'eſt-ce pas une folie que d'apporter des raiſons pour détruire les principes mêmes ſur leſquels on raiſonne, faire combattre la raiſon contre la raiſon même? s'il réuſſit, ſur quoi prétend-il édifier? jamais deſſein ne fut plus chimérique, ne fut plus extravagant; il eſt plus raiſonnable de dire ce que dit *Sanchès* * au commencement d'un Livre, où il prétend prouver qu'on ne ſait rien, NEC UNUM HOC SCIO, ME NIHIL SCIRE, *je ne ſai pas même ſi je ne ſai rien.*

Ce qu'on peut dire à l'avantage de M. *Paſcal*, c'eſt qu'il avoit trop d'eſprit pour donner dans une pareille abſurdité, & qu'ain-

* *Franc. Sanchès*, quod nihil ſcitur.

qu'ainſi l'on ne doit pas prendre dans un ſens poſitif, ce qu'il dit contre la raiſon. Si l'on objecte, que l'ordre, où l'on a mis ſes Penſées *, montre que cela eſt dit affirmativement, qu'on ſe ſouvienne que ce n'eſt pas lui qui les a ainſi diſpoſées, qu'on les trouva toutes écrites ſur de petits morceaux de papier tous enſemble enfilés en diverſes liaſſes, ſans aucun ordre, ſans aucune ſuite, & tout cela ſi imparfait & ſi mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchifrer, & à en compoſer des eſpêces de chapitres ſous les titres où on les a placées. Qu'on ſache d'ailleurs, (quoique cela ait pû être cauſé par la confuſion où étoient toutes les Penſées de M. *Paſcal*) que dans la prémiére édition qu'on en fit on ſupprima pluſieurs pages, auxquelles on ſubſtitua un grand nombre de cartons.

Je ne puis m'empêcher de faire ſuivre un raiſonnement du R. P. *Malbranche* dans le 8. chap. du 2. livre *de la Recherche de la vérité*: ce que dit là cet excellent Philoſophe, convient trop parfaitement & aux perſonnes & aux choſes auxquelles nous venons de nous oppoſer. Ecoutons le.

F „Il

* Voyés la Préface du Livre même.

„Il n'y a rien de plus rare que de trouver „des personnes capables de faire de nou„veaux systêmes dans les Sciences: ce„pendant il n'est pas fort rare de trouver „des gens, qui s'en soient formé quel„qu'un à leur fantaisie. On ne voit que „fort peu de ceux qui étudient beaucoup, „raisonner selon les notions communes: „il y a toûjours quelque irregularité dans „leurs idées; & cela marque assez qu'ils „ont quelque systême particulier, qui ne „nous est pas connû. Il est vrai que tous „les Livres qu'ils composent ne prouvent „pas ce qu'on vient de dire; car quand il „est question d'écrire pour le Public, on „prend garde de plus près à ce qu'on „fait, & l'attention toute seule suffit assez „souvent pour nous détromper. On voit „toutefois de tems en tems des Livres „qui prouvent assez ce que l'on vient de „dire. Et il y a même des personnes, qui „font gloire de marquer dès le commen„cement de leur Livre, qu'ils ont inven„té quelque nouveau systême. Le nom„bre de ces personnes, qui font de nou„veaux systêmes, s'augmente encore „beaucoup par ceux qui s'étoient préoc„cupés de quelque Auteur, parce qu'il „arrive souvent, que n'aiant point ren-

„con-

„ contre la vérité, ni de fondement solide
„ dans les opinions des Auteurs qu'ils ont
„ lûs, ils entrent prémiérement dans un
„ grand dégoût & dans un grand mépris
„ de toute sorte de Livres, & ensuite ils
„ imaginent une opinion vraisemblable,
„ qu'ils embrassent de tout leur cœur, &
„ dans laquelle ils se fortifient.

„ Mais lorsque dans la suite cette gran-
„ de ardeur, qu'ils ont eue pour leur opi-
„ nion, s'est ralentie, ou que le dessein
„ de la faire paroître en public les a ob-
„ ligés à l'examiner avec une attention
„ plus exacte & plus sérieuse, ils en dé-
„ couvrent la fausseté, & ils la quittent:
„ mais avec cette condition, qu'ils n'en
„ prendront jamais d'autres, & qu'ils con-
„ damneront absolument tous ceux qui
„ prétendront avoir découvert quelque
„ vérité que ce soit.

„ De sorte que la derniére erreur, où
„ tombent plusieurs personnes d'étude, est,
„ qu'ils prétendent qu'on ne peut rien sa-
„ voir, & cette erreur est la plus dangé-
„ reuse de toutes. Ils ont lû beaucoup de
„ Livres anciens & nouveaux, où ils n'ont
„ point découvert la vérité; ils ont eu plu-
„ sieurs belles pensées, qu'ils ont trouvées
„ fausses, après les avoir considérées avec

F 2 „ plus

„plus d'attention ; de là ils concluent, „que tous les hommes leur ressemblent, „& que si ceux, qui croyent avoir dé„couvert quelques vérités, y faisoient „une réfléxion plus sérieuse, ils se dé„tromperoient aussi bien qu'eux : cela leur „suffit afin qu'ils les condamnent sans „les examiner davantage, parce que s'ils „ne les condamnoient pas, ce seroit en „quelque maniére tomber d'accord qu'ils „ont plus d'esprit qu'eux, & cela ne leur „paroît pas vraisemblable.

Je finis ici cet Essai. Je voudrois bien avoir prouvé que la Science est la seule voie qui nous méne à la félicité. On s'appercevra aisément qu'il y a beaucoup de choses à dire que je n'ai pas dites ; & qu'on pourroit presser cette These d'une maniére bien plus forte & bien plus détaillée. On pourroit marquer les avantages de chaque Science & les rapports qu'ils ont avec nos désirs & nos goûts. Je tâcherai de le faire dans le second Tome de ces Mémoires. Toûjours serai-je très content, si j'inspire à ceux qui liront ce petit Ecrit, le désir d'approfondir les choses dont j'ai parlé, de travailler pour s'éclairer, de s'éclairer pour se rendre vertueux, & de juger alors si la Science

rectifiée par un pareil but ne peut pas faire le bonheur de l'homme.

ARTICLE II.

Extrait de la Grammaire Générale & Raisonnée.

Grammaire Générale & Raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, expliqués d'une maniére claire & naturelle, les raisons de ce qui est commun à toutes les Langues, & des principales différences qui s'y rencontrent. Et plusieurs remarques nouvelles sur la Langue Françoise. A Amsterdam aux dépens d'Estienne Roger, 1703. in 12. p. 163. gros *median.*

LA *Grammaire* est l'art de parler : *parler* est expliquer ses pensées par des signes que les hommes ont inventés à ce dessein.

On a trouvé que les plus commodes de ces signes étoient les sons & les voix; mais parce que ces signes passent, on a inventé d'autres signes pour les rendre

durables & viſibles, qui ſont les caractéres de l'écriture.

Ainſi l'on peut conſidérer deux choſes dans ces ſignes; la *prémiére*, ce qu'ils ſont par leur nature, c'eſt-à-dire, entant que ſons & caractéres. La *ſeconde*, quelle eſt leur ſignification, c'eſt-à-dire, de quelle maniére les hommes s'en ſervent pour ſignifier leurs penſées.

L'on traite de l'une dans la prémiére Partie de cette Grammaire, & de l'autre dans la ſeconde.

PREMIERE PARTIE:

Où il eſt parlé des lettres & des caractéres de l'écriture.

* La bouche eſt l'organe qui forme les ſons dont on ſe ſert pour parler, & qu'on nomme *caractéres* lorſqu'on les exprime par quelques figures: parmi les ſons il y en a de ſi ſimples qu'on n'a beſoin que de la ſeule ouverture de la bouche pour en faire une voix diſtincte, d'où vient qu'on les a appelés *voyelles*. Il y en a d'autres, qui dépendant de l'application particuliére des dents, des lévres, de la langue, du palais, ne peuvent néanmoins fai-

* Chap. 1.

faire un son parfait que par leur union avec les prémiers sons, & à cause de cela on les appelle *consones*.

L'on compte d'ordinaire cinq de ces voyelles, *a. e. i. o. u.* mais l'*Auteur* remarque que sans considérer la différence qui se fait entre les voyelles d'un même son, par la longueur ou bréveté, on en pouvoit distinguer jusques à dix, en ne s'arrêtant qu'aux sons simples, & non aux caractéres; & ces dix se distinguent ainsi,

a, *ê*, *e*, *i*, *o*, *ô*, *eu*, *ou*, *u*, *e* muet.

† Les *consones* qui n'ont qu'un son simple sont celles-ci:

b. p. f. v. consone, *c. g. j.* consone, *d. t. l. l.* liquide, comme en *fille*, *m. n. n.* liquide comme dans *magnanime*, *s. z. ch.* comme en *chose*, & *th.*

Toutes les autres consones ne sont que des composés de celles-ci.

* La *Syllabe* est un son complet, qui est quelquefois composé d'une seule lettre, mais pour l'ordinaire de plusieurs.

Ainsi une seule voyelle peut faire une syllabe.

Deux voyelles aussi peuvent composer une syllabe, ou entrer dans la même syl-

† Chap. 2. * Chap. 3.

labe ; mais alors on les appelle *diphthongues*, parce que leurs deux ſons ſe joignent en un ſon complet.

Les *conſones* ne peuvent former ſeules une ſyllabe, parce qu'elles n'ont de ſon qu'avec les voyelles, mais auſſi avec une ſeule voyelle cinq conſones peuvent former une ſyllabe, comme en Latin *Scrobs*, *Stirps*.

* On appelle *mot* ce qui ſe prononce à part, & s'écrit à part : il y en a d'une ſyllabe, qu'on appelle *monoſyllables*, il y en a de pluſieurs, & on les nomme *polyſyllabes*.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la prononciation des mots eſt l'*accent*, qui eſt une élévation de voix ſur l'une des ſyllabes du mot, après laquelle la voix vient néceſſairement à ſe rabaiſſer.

Il y en a un *grave*, un *aigu*, un *circonflexe* :

L'élévation de la voix fait l'*aigu*.

Le rabaiſſement fait le *grave*.

Et le *circonflexe* eſt fait de l'uſage de tous les deux à l'égard d'une ſeule ſyllabe.

† Les *caractéres* qui forment les lettres peuvent être conſidérés en deux maniéres : ou

* Chap. 4. † Chap. 5.

ou comme ſignifiant ſimplement le *ſon*, ou comme nous aidant à concevoir ce que le ſon ſignifie.

En les conſidérant en la prémiére maniére, il auroit fallu obſerver quatre choſes pour les mettre en leur perfection.

1. Que toute figure marquât quelque ſon, c'eſt-à-dire, qu'on n'écrivit rien qui ne ſe prononçât.

2. Que tout fut marqué par une figure, c'eſt-à-dire, qu'on ne prononçât rien qui ne fut écrit.

3. Que chaque figure ne marquât qu'un ſon, ou ſimple, ou double.

4. Qu'un même ſon ne fut point marqué par de différentes figures.

Mais conſidérant les *caractéres* en la ſeconde maniére, *continue l'Auteur* *, il arrive quelquefois qu'il nous eſt avantageux que ces regles ne ſoient pas toûjours obſervées, au moins la prémiére & la derniére. Les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde ſont, que certaines lettres qui ne ſe prononcent point dans un mot, ne laiſſent pas de nous ſervir pour l'intelligence de ce que ce mot ſignifie, parce qu'elles en font connoître l'origine: „ par exemple, dans les mots de *champs* & de „ *chants*,

* p. 21.

„*chants*, le *p.* & le *t.* ne ſe prononcent „point, qui néanmoins ſont utiles pour „la ſignification, parce que nous appre-„nons de là, que le prémier vient du La-„tin *campi*, & le ſecond du Latin *cantus*.

„Dans l'*Hébreu* même il y a des mots „qui ne ſont différens, que parce que „l'un finit par un *aleph* & l'autre par un „*he*, qui ne ſe prononcent point, com-„me ירא qui ſignifie *craindre*: & ירה qui „ſignifie *jetter*. Et de là, *ajoûte l'Au-„teur*, on voit que ceux qui ſe plaignent „tant de ce qu'on écrit autrement qu'on „ne prononce, n'ont pas toûjours grande „raiſon, & que ce qu'ils appellent abus, „n'eſt pas quelquefois ſans utilité.

[J'avoue qu'une lettre qui ne ſe prononce point dans un *mot* peut avoir ſon utilité par rapport à l'*Etymologie*; mais cette utilité me ſemble ſi petite qu'on ne devroit pas y avoir le moindre égard; cela d'ailleurs eſt ſujet à de grands inconveniens. La connoiſſance de l'origine d'un mot ne peut ſervir qu'à faire mieux ſentir toute la force de ce mot, ou qu'à donner quelquefois de la force à une phraſe en y entrant à propos; mais cela regarde les ſeuls Savans qui connoiſſent à fonds les différentes Langues, & ces Savans-là indepen-

pendamment d'une lettre découvriront bien l'*Etymologie* d'un mot, l'uſage apprendra aux autres toute la force de ſa ſignification. Quand on écriroit *chan* au-lieu de *champ*, & *chan* au-lieu de *chant*, ce qui précédera ſera auſſi aiſément connoître ſur le papier que dans la converſation, ſi l'on parle d'une *eſpace de terre*, ou ſi l'on parle des *modulations de la voix* : il ne faudra pas être habile *Etymologiſte* pour deviner que le dernier ne peut venir du Latin *campus*. Pour ce qui regarde la force de l'expreſſion, elle ne vient guére de l'*Etymologie*, mais bien des *métaphores* des *rélations* qu'ont les mots les uns avec les autres. D'ailleurs l'incertitude qui ſe trouve dans cette maniére de conſerver l'origine des mots, ne ſuffit-elle pas pour faire voir le peu d'utilité qu'il y a de s'y aſſujettir ? Si un Etranger, par exemple, veut faire attention aux caractéres qui compoſent un mot pour en deviner la ſignification par l'*Etymologie*, croira-t-il que le verbe QUERIR vienne moins du Latin QUÆRI qui ſignifie *ſe plaindre*, que de QUERERE ; que RIRE vienne plûtôt de RIDERE que RIDER ; qu'AVERTIR ne vienne pas d'ADVERTERE qui ſignifie *prendre garde*, *faire prendre un chemin*,

ar-

arriver, ou *punir*; VIDER de VIDERE qui ſignifie *voir*; PELER de PELLERE qui ſignifie *chaſſer*; SAPER de SAPERE qui ſignifie *avoir du goût*, *ſavoir*, *être ſage*; GRAVER de GRAVARE qui ſignifie *charger*, *peſer*, *incommoder?* ne croira-t-il pas, qu'AVOINE vient d'ADVENA qui veut dire un *Etranger*; MINE de MINA qui ſignifie une *ſorte de monnoye*, une *mamelle qui n'a point de lait*, une *brebis qui n'a point de laine ſous le ventre*; LARD de LAR ou LARES *divinité Payenne*; ENTES de ANTES qui *ſignifie un rang de vigne*; VERD de VER qui ſignifie *printemps*? & cent autres de cette eſpêce. De ſorte que cette perſuaſion, que par les caractéres d'un mot on peut deviner ſon origine, (quoique cela ſoit vrai à certains égards) ne laiſſeroit pas que d'être très nuiſible à cet Etranger. Si l'on me dit que cela eſt bon pour un Etranger, mais que c'eſt autre choſe pour un François, qui ſachant ſa Langue ne ſe trompera pas ſur les mots que je viens de citer, je répondrai que par cela même qu'il ſait ſa Langue, il ne confondra jamais *chan* lorſqu'il s'agira de marquer un *certain eſpace de terre* avec *chan* modulation *des ſons de la voix*; & qu'il lui ſera toûjours très aiſé, comme

je

je l'ai déjà dit, de remarquer que *chan* pour *modulation de la voix* ne vient pas de *campus*. Ne voit-on pas lorſque *a* eſt *article*, ou lorſqu'il eſt *verbe*, quoiqu'on en ait rétranché l'*h*, avec lequel nos ancêtres l'écrivoient pour marquer qu'il venoit de *habet*? & ne voit-on pas bien lorſque *a* vient d'*habet* quoique cet *h* n'y ſoit plus? Conſervant des lettres qui n'ont point de ſon dans les mots qu'elles compoſent, c'eſt rendre aux Etrangers une Langue très difficile, c'eſt de plus rendre à l'égard de pluſieurs mots la prononciation très douteuſe aux François mêmes qui ne ſont pas à la Cour, c'eſt donner aux honnêtes gens la peine d'étudier cette choſe deſagréable, qu'on appelle *orthographe*, choſe qui devroit être réſervée aux dignes occupations des *pédans*.]

Il paroît même par ce que dit l'*Auteur* de la *Grammaire générale & raiſonnée*, qu'il panche beaucoup vers le ſentiment d'écrire comme on parle, il propoſe des accommodemens pour cela, il ſouhaitéroit qu'on diſtinguât les divers uſages des lettres par de petits points, ou par quelque changement dans la figure: car de changer autrement l'*orthographe* d'une Langue il croit que ce ſeroit tenter l'impoſſible:

„ il

„ il ne faut pas s'imaginer, *dit-il*, qu'il
„ soit facile de faire changer à toute une
„ Nation tant de caractéres auxquels elle
„ est accoûtumée depuis long-tems; puisque
„ l'Empéreur *Claude* ne pût pas même
„ venir à bout d'en introduire un qu'il
„ vouloit mettre en usage.

[Cela est vrai, l'Empéreur *Claude* n'a pû le faire, mais si un *Chancélier de France* entreprenoit sous l'autorité du Roi de changer toute l'orthographe des mots François, & de mettre en usage certains caractéres dont on auroit besoin, il lui seroit très facile d'en venir à bout. Après avoir fait dresser cette orthographe, il n'auroit qu'à ordonner aux *Libraires* de la suivre exactement dans tous les Livres qu'ils feroient imprimer, l'on verroit alors de quelle maniére l'autre seroit négligée. L'Empéreur *Claude* n'avoit pas l'impriméric.]

* Après cela l'Auteur traite *d'une nouvelle maniére pour apprendre à lire facilement en toute sorte de Langues*; mais il en dit si peu de chose, qu'il convient à la fin du chapitre où il en traite, que *pour mettre cette méthode dans toute sa perfection, il en faudroit faire un petit Traité à part.* Tout ce qu'il en dit † se réduit à ceci; que

* Chap. 6. † pag. 26.

que ceux qui montrent à lire n'apprissent d'abord aux enfans à connoître les lettres que par le nom de leur prononciation. En Latin, par exemple, qu'on ne donnât que le même nom d'*e* à l'*e* simple, l'*æ* & l'*œ*, parce qu'on les prononce d'une même façon : qu'on ne leur nommât aussi les consones que par leur son naturel en y ajoûtant l'*e* muet, ainsi au-lieu de faire lire *bé*, qu'on fit lire *be*, &c.

SECONDE PARTIE:

Où il est parlé des principes & des raisons, sur lesquelles sont appuyées les diverses formes de la signification des mots.

* Comme la connoissance de ce qui se passe dans notre esprit, est nécessaire pour comprendre les fondemens de la Grammaire; & que c'est de là que dépend la diversité des mots qui composent le discours, l'Auteur examine l'usage que nous en faisons pour signifier nos pensées, & cette invention merveilleuse de composer de 25. ou 30. sons cette infinie variété de mots, qui n'aiant rien de semblable en eux-mêmes à ce qui se passe dans notre es-

* Chap. 1.

eſprit, ne laiſſent pas d'en découvrir aux autres tout le ſecret. Ainſi l'on peut définir les MOTS, *des ſons diſtincts & articulez, dont les hommes ont fait des ſignes pour ſignifier leurs penſées.*

Tous les *Philoſophes* enſeignent qu'il y a trois opérations de l'eſprit; *concevoir*, *juger*, *raiſonner*.

CONCEVOIR, n'eſt qu'une ſimple perception des choſes, ſoit d'une maniére purement intellectuelle, ſoit avec des images corporelles.

JUGER, c'eſt affirmer qu'une choſe que nous concevons eſt telle, ou n'eſt pas telle.

RAISONNER, eſt ſe ſervir de deux jugemens pour en faire un troiſiême.

Comme cette troiſiême opération de l'eſprit n'eſt qu'une extenſion de la ſeconde, il ſuffit pour notre ſujet de conſidérer les deux prémiéres.

Le *jugement* que nous faiſons des choſes, comme quand je dis, la *Terre eſt ronde*, s'appelle *propoſition*; & ainſi toute propoſition enferme néceſſairement deux termes; l'un appellé *ſujet*, qui eſt ce dont on affirme, comme *Terre*, & l'autre appellé *attribut*, qui eſt ce qu'on affirme, comme *ronde*; & de plus la liaiſon entre ces deux termes, *eſt*.

„Or

„Or il eſt aiſé de voir que les deux termes appartiennent proprement à la prémiére opération de l'eſprit, parce que c'eſt ce que nous concevons, & ce qui eſt l'objet de notre penſée; & que la liaiſon appartient à la ſeconde, qu'on peut dire être proprement l'action de notre eſprit & la maniére dont nous penſons.

„Et ainſi la plus grande diſtinction de ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, eſt de „dire qu'on y peut conſidérer l'objet de „notre penſée; & la forme, ou la ma„niére de notre penſée, dont la princi„pale eſt le *jugement*. Mais on y doit en„core rapporter les conjonctions, diſ„jonctions, & autres ſemblables opéra„tions de notre eſprit; & tous les autres „mouvemens de notre ame; comme les „déſirs, le commandement, l'interroga„tion, &c.

„Il s'enſuit de là, que les hommes „aiant eu beſoin de ſignes pour marquer „tout ce qui ſe paſſe dans leur eſprit, il „faut auſſi que la plus générale diſtinction „des mots ſoit, que les uns ſignifient les „objets des penſées, & les autres la for„me & la maniére de nos penſées, quoi„que ſouvent ils ne la ſignifient pas ſeu-

„ le, mais avec l'objet. Les mots de la pré-
„ miére sorte sont ceux que l'on a appel-
„ lés *noms*, *articles*, *pronoms*, *participes*,
„ *prépositions* & *adverbes*; ceux de la se-
„ conde, sont les *verbes*, les *conjonctions*,
„ & les *interjections*. Tous ces mots sont
„ tirés par une suite nécessaire de la ma-
„ niére naturelle en laquelle nous expri-
„ mons nos pensées.

* Les objets de nos pensées sont, ou les choses, comme la *terre*, le *soleil*, l'*eau*, ce qu'on appelle ordinairement *substance*: ou la maniére des choses, comme d'être *rond*, d'être *rouge*, d'être *froid*, ce qu'on appelle *accident*, parce que cela peut être ou n'être pas, & que cela n'est que par les substances.

Voilà la prémiére origine des noms: ceux qui marquent les *substances* s'appellent *substantifs*, ceux qui marquent les accidens s'appellent *adjectifs*.

Mais on n'en est pas demeuré là; & il se trouve qu'on ne s'est pas tant arrêté à la signification, qu'à la maniére de signifier: car parce que la substance est ce qui subsiste par soi-même, on a appellé noms substantifs *tous ceux qui subsistent par eux-mêmes dans le discours*, sans avoir besoin *d'un autre nom*, *encore même qu'ils* sig-

* Chap. 2.

ſignifient des accidens, comme *couleur*, *rougeur*, *prudence* ; & cela vient de ce que les adjectifs, *rouge* par exemple, renferment tout à la fois une *idée diſtincte & confuſe*, & que *rougeur* marque par ſoi-même ſeulement une *idée diſtincte.*

Au contraire on a appellé adjectifs *ceux mêmes qui ſignifient des ſubſtances*, *lorſque par leur maniére de ſignifier ils doivent être joints à d'autres noms dans le diſcours*, comme *humain*, *mortel*, parce qu'à la ſignification de la *ſubſtance* ils joignent une idée confuſe.

Il y a encore une autre ſorte de noms, qui paſſent pour *ſubſtantifs*, quoiqu'en effet ils ſoient *adjectifs*, puiſqu'ils ſignifient une forme accidentelle, cela vient de ce qu'ils font connoître aſſez diſtinctement le ſujet auquel convient cette forme : c'eſt ainſi que *Roi*, *Philoſophe*, *Peintre*, ſont des noms ſubſtantifs : c'eſt ainſi qu'on dit de certains *noms* ou *pronoms*, qu'ils ſont pris ſubſtantivement, parce qu'ils ſe rapportent à un ſubſtantif ſi général qu'on le ſouſentend facilement, comme *Patrie*, ſouſentendu *Terre*, *Champagne*, ſouſentendu *Province.*

* Nos idées nous repréſentent ou *une cho-*

* Chap. 3.

Universitas BIBLIOTHECA

chose singuliére, comme *mon ami*, *mon cheval*, ou *une chose générale*, comme *les amis*, *les chevaux*. Pour distinguer mon ami d'un autre j'ai besoin d'un nom particulier, ainsi je l'appelle *Louis*, *Paul*; ces noms particuliers s'appellent *noms propres*, & les autres, comme *ami*, *homme*, *cheval*, *ville*, se nomment *appellatifs*. Ce n'est pas que le *nom propre* ne convienne souvent à plusieurs, mais ce n'est que pa accident, & alors on y ajoûte un autr nom qui le détermine.

* Ou l'on considére une chose séparé de toute autre, ou l'on en considére plusieurs ensemble : pour exprimer cela on a inventé deux nombres, qu'on appell le *singulier* & le *plurier*. Le prémier es pour l'*unité*, le second est pour la *multitude*; quelques Langues, comme la *Grèque*, ont fait un autre nombre, qu'ils appellent *duel*, c'est lorsque les *noms* conviennent à deux : l'*Hébraïque* a aussi u duel, mais seulement lorsque les nom signifient une chose double par nature comme les *yeux*, les *mains*, ou par art comme des *meules de moulin*, des *ciseaux*.

† Les hommes aiant remarqu la différence des deux sexes, ont don n

* Chap. 4. † Chap. 5.

né diverſes terminaiſons aux *adjectifs*, pour les varier lorſqu'on les appliqueroit aux femmes, ou lorſqu'on les appliqueroit aux hommes : on dit ainſi *une bonne femme*, *un bon homme*, ils ont appellé cela GENRE : *maſculin* quand il s'agit de l'homme, *féminin* quand il s'agit de la femme: cela eſt fondé en raiſon à l'égard des deux ſexes, (quoiqu'on ne l'obſerve pas toûjours) mais le caprice a décidé à l'égard des choſes dont le ſexe n'eſt pas évident, comme *arbre* maſculin en François eſt féminin en Latin *arbor*. Quelquefois même le genre d'un nom change dans une Langue ſelon le tems, *navire* en François étoit autrefois féminin, il eſt maintenant maſculin. Cette variation d'uſage a fait, qu'un mot a été mis par les uns en un genre, & par les autres en l'autre, comme *Comté* & *Duché* en François : ce qui a produit un autre genre, qu'on appelle *douteux*. L'uſage aiant fait encore qu'on ſe ſert également d'un même mot au maſculin & au féminin, ſelon qu'on veut ſignifier le mâle ou la femelle de certains animaux, a fait naître un autre genre, qu'on appelle *commun*, comme en Latin *bos*, *canis*, *ſus*.

On voit par là que les Grammairiens,

qui font encore un autre genre qu'ils nomment *épicene*, fe trompent, car *vulpes*, quoiqu'il fignifie également le mâle & la fémelle d'un *renard*, eft véritablement féminin dans le Latin, de même qu'*aigle* en François ; le caprice de l'ufage a voulu que le genre d'un mot ne regardât pas proprement fa fignification, mais feulement qu'il fut de telle nature, qu'il déterminât l'adjectif à fe joindre à lui dans la terminaifon mafculine ou féminine ; c'eft cela qui a fait naître dans les Langues Gréque & Latine un genre qu' on appelle *neutre*, comme n'étant ni *mafculin* ni *féminin*.

* Comme les chofes qui occupent nos penfées ont divers rapports les unes avec les autres, pour marquer ces rapports quelques Langues ont donné à leurs noms *diverfes terminaifons*, qu'ils ont appellées *cas* du Latin *cadere*, tomber, comme étant les diverfes chutes d'un même mot.

C'eft ce qu'ont fait par exemple les Langues Gréque & Latine : [mais comme les Langues vulgaires marquent ces rapports par des articles, je crois qu'il faudroit dire que le CAS *eft la maniére de marquer les divers rapports que les noms ont entre eux*.

* Chap. 6.

eux. Ainſi les différens cas du pronom Latin *hic*, *hæc*, *hoc*, que les Rudimens mettent devant les noms dont ils donnent les déclinaiſons, ne ſignifient point les articles, dont les Langues vulgaires ſe ſervent pour diſtinguer les cas, puiſque ces articles ne ſont ni des noms, ni des pronoms, mais ſeulement des marques pour diſtinguer ces cas.]

Ces cas ſont au nombre de ſix, y compris le *nominatif*, qui ſelon l'Auteur de cette Grammaire n'eſt pas proprement un cas, mais la matiére d'où ſe forment les cas. [Ce qui pourroit être diſputé.] Les autres cas ſont le *génitif*, le *datif*, l'*accuſatif*, le *vocatif* & l'*ablatif*.

Lorſqu'on appelle quelqu'un, ce rapport d'appellation ſe marque par le *vocatif*.

Les verbes qui ſignifient des actions qui paſſent hors de ce qui agit, comme *battre*, *rompre*, *aimer*, ont des ſujets où ces choſes ſont reçûes, ainſi ces verbes demandent après eux un nom qui ſoit le ſujet ou l'objet de l'action qu'ils ſignifient : pour marquer ce rapport on a formé le cas qu'on nomme *accuſatif*.

Tous les rapports qui ſe trouvent d'une choſe qui appartient à une autre en

quelque maniére que ce ſoit, le rapport qui eſt de la choſe au profit ou au dommage de laquelle d'autres choſes ſe rapportent, & d'autres rapports qu'on marque en Latin & en François même par une prépoſition, ont formé le *génitif*, le *datif* & l'*ablatif*. Tous ces rapports ſont ici très bien détaillés, dans le chap. 6. de cette ſeconde Partie.

[Je me ſouviens d'un badinage qu'on fait ſur le jeu par alluſion aux divers rapports que les cas expriment; on ne trouvera pas mauvais que je le mette ici:

nominativo, hic ludus.
genitivo, hujus tabernæ.
dativo, huic lupanari.
accuſativo, hanc paupertatem.
vocativo, ô furtum.
ablativo, ab hoc patibulo.]

Après avoir parlé des cas l'Auteur de cette Grammaire paſſe aux *articles*. * Il entre dans un grand détail, où je ne le ſuivrai pas crainte de trop étendre cet Extrait. Je me contenterai de remarquer que les Latins n'ont point d'articles, que les Grecs en ont trois ὁ, ἡ, τὸ; que les Langues nouvelles en ont deux, l'un qu'on

* Chap. 7.

qu'on appelle *défini*, comme *le*, *la*, en François; & l'autre *indéfini*, *un*, *une*. On croit communément que cet article indéfini n'a point de plurier, & il eſt vrai qu'il n'en a point qui ſoit formé de lui-même, mais l'Auteur ſoûtient avec raiſon qu'il en a pris un d'un autre mot, c'eſt *des* avant les ſubſtantifs, *des animaux*, ou *de* quand l'adjectif précede, *de beaux lits*, &c. ou bien, ce qui eſt la même choſe, il dit que la particule *des* ou *de* tient ſouvent au plurier le même lieu d'article indéfini, qu'*un* au ſingulier.

Les noms propres ſignifiant une choſe ſinguliére & déterminée n'ont pas beſoin de la détermination de l'article, cependant les Grecs le font quelquefois & les Italiens ordinairement, ὁ Φίλιππος, l'*Arioſto*, l'*Ariſtotele*; les François ne le font que dans les noms purement Italiens, car ils diront bien l'*Arioſte*, & non pas l'*Ariſtote*, [à moins qu'ils ne ſouſentendent le Livre, car alors ils diront bien l'*Ariſtote d'Alde-Manuce.*] Ils mettent auſſi quelquefois l'article *la* devant un nom propre de femme, & c'eſt d'ordinaire une marque de mépris: c'eſt ainſi qu'on dit, *la Thomas*, *la Rognon* ſont deux vilai-

nes créatures. Lorsqu'on met un article devant un adjectif, on fait alors un substantif de cet adjectif, *le blanc* est la même chose que *la blancheur*. Ou bien l'on sousentend un substantif, comme si en parlant du vin on disoit, *j'aime mieux le blanc*.

* Comme les hommes ont été obligés de parler souvent des mêmes choses dans un discours, & qu'il eût été importun de répéter toûjours les mêmes noms, ils ont inventé certains mots pour tenir la place de ces noms; & que pour cette raison ils ont appellé *pronoms*: un pour mettre au-lieu du nom de celui qui parle, *moi*, *je*; un pour mettre au-lieu du nom de celui à qui l'on parle, *vous*, *toi*; un pour mettre au-lieu des noms des choses dont on parle, *il*, *elle*, *lui*.

On les distingue en pronoms de la prémiére personne, de la seconde, de la troisiême: parmi ces derniers il y en a qui marquent comme au doigt la chose dont on parle, & qu'à cause de cela on nomme démonstratifs, comme *hic* celui-ci, *iste* celui-là. Il y en a aussi un qu'on nomme réciproque, c'est-à-dire, qui rentre dans lui-même, c'est *soi*, *se*.

Com-

* Chap. 8.

Comme les pronoms font l'office des autres noms, ils en ont aussi les propriétés, *les nombres*, *le genre*, & *les cas*. L'Auteur s'étend fort sur cela par rapport à la Langue Françoise, & employe ensuite deux chapitres * au sujet du pronom *rélatif* : dans l'un il examine ce pronom *en lui-même*, dans l'autre il l'examine par rapport à *une regle de la Langue Françoise*.

Le pronom *rélatif*, *qui*, *lequel*, *laquelle*, a quelque chose de commun avec les autres pronoms, & quelque chose de propre.

Ce qu'il a de commun est qu'il se met au-lieu du nom, & même pour toutes les personnes : ce qu'il a de propre peut être consideré en deux maniéres : la *prémiére* en ce qu'il a toûjours rapport à un autre nom, ou pronom, exprimé ou sousentendu, & qu'on appelle *antécédent*, comme DIEU *qui est saint*, DIEU est l'*antécédent* du rélatif *qui*.

La *seconde*, (que l'Auteur croit avoir remarquée le prémier) en ce que la proposition, dans laquelle ce rélatif entre, peut faire partie du sujet ou de l'attribut d'une autre proposition, qu'on peut appeller *principale* : pour

* Chap. 9. & 10.

pour en être le ſujet il faut qu'il ſoit au *nominatif*, car s'il eſt dans un cas oblique, il fait ſeulement partie de l'attribut de la propoſition incidente.

Par ce que l'*Auteur* a dit dès deux uſages du rélatif, dont l'un eſt d'être pronom, & l'autre de marquer l'union d'une propoſition avec une autre, il rend raiſon d'une façon de parler fort ordinaire dans la Langue Hébraïque, & qui a paſſé dans le Nouveau Teſtament, comme lorſque *S. Pierre* dit de *Jéſus-Chriſt*, οὗ τῷ μώλωπι αὐτοῦ ἰάθητε, *cujus livore ejus ſanati eſtis.*

L'*Auteur* explique auſſi la célébre diſpute entre les *Grammairiens* touchant la nature du *quod* Latin après un verbe : il croit que c'eſt le rélatif qui a toûjours rapport à un antécédent, mais qui eſt dépouillé de ſon uſage de pronom ; n'enfermant rien dans ſa ſignification qui faſſe partie ou du ſujet, ou de l'attribut de la propoſition incidente, & retenant ſeulement ſon ſecond uſage d'unir la propoſition, où il ſe trouve, à un autre.

Après avoir ainſi marqué deux rencontres, où le *rélatif* perdant ſon uſage de pronom ne retient que celui d'unir deux propoſitions enſemble, l'*Auteur* remarque au contraire deux autres rencontres,

où

où le *rélatif* perd son usage de *liaison*, & ne retient que celui de *pronom*. C'est ce qu'il fait voir à l'égard du *qui* des Latins, par lequel ils commencent souvent une phrase, & par l'ὅτι des Grecs.

* La Régle de la Langue Françoise, qu'il examine ensuite, est celle-ci, que M. de *Vaugelas* a publiée le prémier, *après un nom sans article on ne doit point mettre de* QUI : ainsi l'on dit bien, *il a été traité avec violence*, mais on ne dit point, *il a été traité avec violence qui est tout-à-fait inhumaine*. Mais comme il se rencontre plusieurs façons de parler Françoises, qui ne semblent pas conformes à cette Régle: celles-ci, par exemple, „il agit en poli„tique qui sait gouverner; il est coupa„ble de crimes qui méritent châtiment; il „n'y a homme qui sache cela; Seigneur „qui voyés ma misére; une sorte de bois „qui est fort dur, l'*Auteur* a pensé si on ne pourroit point la concevoir en des termes qui la rendissent plus générale, & qui fissent voir que ces façons de parler, & autres semblables qui y paroissent contraires, n'y sont pas contraires en effet. Voici donc comme il l'a conçûe.

„Dans l'usage présent de notre Langue „on

* Chap. 10.

„ on ne doit point mettre de *qui* après un „ nom commun, s'il n'eſt déterminé par „ un article, ou par quelqu'autre choſe „ qui ne le détermine pas moins que fe„ roit un article. Par nom *commun indéterminé*, il entend lorſqu'un nom n'a rien qui marque s'il doit être pris généralement ou particuliérement, & étant pris particuliérement, ſi c'eſt pour un particulier certain, ou incertain.

L'Auteur fait enſuite fort bien voir, que l'*article* n'étant néceſſaire devant un nom commun qu'on veut faire ſuivre de *qui*, que parce que cet article détermine ce nom, le *qui* peut fort bien ſuivre, ſi ce nom ſe trouve déterminé d'ailleurs, quand même il ne feroit précedé d'aucun article. Il finit le chapitre, où il traite de cette Régle, par une remarque très importante pour la connoiſſance d'une Langue, c'eſt que „ les façons de parler qui „ ſont autoriſées par un uſage général & „ non conteſté doivent paſſer pour bon„ nes, encore qu'elles ſoient contraires aux „ régles & à l'analogie de la Langue: „ mais qu'on ne doit pas les alléguer pour „ faire douter des régles & troubler l'a„ nalogie, ni pour autoriſer par conſé„ quent d'autres façons de parler que l'u„ ſa-

„ſage n'auroit pas autoriſées.

† Les *prépoſitions*, de même que les *cas*, ont été inventées pour marquer les divers rapports que les choſes ont les unes aux autres : ce ſont preſque les mêmes rapports dans toutes les Langues, qui ſont marquez par les prépoſitions, c'eſt pourquoi l'Auteur ſe contente ici de rapporter les principaux de ceux qui ſont marqués par les prépoſitions de la Langue Françoiſe, leſquels il réduit à ceux-ci: Rapports de *lieu*, de *ſituation*, d'*ordre*, de *tems*, de *terme*, de *cauſe*, d'*union*, de *ſéparation*, d'*exception*, d'*oppoſition*, de *retranchement*, de *permutation*, de *conformité*: ſur quoi il entre dans un certain détail.

Il y a une remarque importante à faire tant pour toutes les Langues que pour la Françoiſe en particulier : c'eſt qu'on n'a ſuivi en aucune Langue, ſur le ſujet des prépoſitions, ce que la Raiſon auroit déſiré, qui eſt qu'*un rapport* ne fut marqué que *par une prépoſition*, & qu'*une prépoſition* ne marquât qu'*un ſeul rapport* : c'eſt ce qui cauſe ſouvent des obſcurités dans la Langue *Hébraïque* & dans le *Grec* de l'*Ecriture* S. qui eſt plein d'Hébraïſmes. Il

† Chap. 11.

Il ſe trouve un grand nombre de ces prépoſitions dans le François, ſur quoi on trouve pluſieurs remarques dans cette Grammaire.

* Le déſir d'abréger le diſcours a fait naître une autre partie d'oraiſon, qu'on nomme *adverbes :* ils marquent par un ſeul mot ce qu'on ne pourroit marquer que par une *prépoſition* & un nom, comme *ſapienter*, ſagement, pour *cum ſapientia*, avec ſageſſe; on les a appellés *adverbes*, parce que ces mots ſe joignent d'ordinaire aux *verbes*, pour en modifier & déterminer l'action, comme *generoſè pugnavit*, il a combattu vaillamment.

† Juſques ici l'*Auteur* a expliqué les mots qui ſignifient les *objets* des penſées: il reſte à parler de ceux qui ſignifient la *maniére* des penſées; qui ſont les *verbes*, les *conjonctions* & les *interjections*.

L'entiére définition du *Verbe*, tant par rapport à ſon eſſence qu'à ſes accidens, eſt, *un mot qui ſignifie l'affirmation avec déſignation de la perſonne, du nombre & du tems.* Par la juſteſſe de cette définition l'on fait voir le défaut de celles d'*Ariſtote*, de *Buxtorf*, de *Céſar Scaliger*, & d'autres.

La

* Chap. 12. † Chap. 13.

La connoiſſance de la nature du ver-
e dépend de ce qui a été dit au com-
nencement de ce diſcours ; que le juge-
nent que nous faiſons des choſes (comme
uand je dis *la Terre eſt ronde*) enferme
éceſſairement deux termes, l'un appel-
é *ſujet*, qui eſt ce dont on affirme, com-
ne *Terre* ; & l'autre appellé *attribut*, qui
ſt ce qu'on affirme, comme *ronde* : &
e plus la liaiſon entre ces deux termes,
ui eſt proprement l'*action de notre eſprit*
ui affirme l'attribut du ſujet.

Les hommes n'ont pas eu moins de
eſoin d'inventer des mots qui marquaſ-
ſent l'*affirmation*, principale maniére de
notre penſée, que d'en inventer qui mar-
quaſſent les objets de notre penſée. Le
ſeul *eſt* auroit ſuffit, mais comme l'on
ſe porte naturellement à abréger ſes ex-
preſſions, on a joint preſque toûjours à
l'affirmation d'autres ſignifications dans
un même mot : ainſi au-lieu de diré *Pier-
re eſt vivant*, on a dit *Pierre vit*, renfer-
mant l'*attribut* avec l'affirmation : de là
eſt venue la grande diverſité de verbes
dans chaque Langue ; au-lieu que, ſi on
s'étoit contenté de donner au verbe la ſig-
nification générale de l'affirmation, ſans
y joindre aucun attribut particulier, on

n'auroit eu besoin dans chaque Langue que d'un seul verbe, qui est celui qu'on appelle SUBSTANTIF, *être*, *est*.

On a joint de plus en de certaines rencontres le sujet de la proposition, de sorte qu'alors deux mots peuvent encore, & même un seul mot, faire une proposition entiére : deux mots, comme quand je dis *sum homo*, parce que *sum* ne signifie pas seulement l'affirmation, mais enferme aussi la signification du pronom *ego*, qui est le sujet de cette proposition ; un seul mot, comme quand je dis, *vivo*, *sedeo* ; car ces verbes enferment dans eux-mêmes l'affirmation & l'attribut ; & étant à la prémiére personne, ils enferment encore le sujet, *je suis vivant*, *je suis assis* : de là est venue la différence des personnes, qui est ordinairement dans tous les verbes.

On a joint encore aux verbes un rapport au tems, au regard duquel on affirme; de sorte qu'un seul mot, comme *cœnasti*, signifie de celui à qui je parle, l'action du souper, non pour le tems présent, mais pour le passé. [Dans les Langues vulgaires de l'Europe les verbes ne renferment presque jamais le sujet de la proposition, un nom, ou un pronom précede toûjours.

jours. Il y a des *Grammairiens* qui prétendent, que les verbes même Latins ne renferment jamais le *ſujet* de la propoſition, mais ſeulement que le ſujet eſt ſouſentendu ; de maniére que *ſum* ne renferme point *ego ſum*, mais le ſouſentend ſeulement. L'on peut dire que ces *Grammairiens* n'entendent pas ce que c'eſt que mot, puiſque le mot n'étant qu'une marque extérieure de nos idées, rien n'empêche qu'une même marque ne puiſſe ſignifier pluſieurs idées ; & qu'ainſi un ſeul mot *vivo* ne marque un *ſujet*, un *attribut*, une *affirmation*, & ne renferme tout à la fois les idées qui forment cette propoſition *je ſuis vivant.*]

* On parle dans un diſcours ou de ſoi, ou l'on parle à un autre, ou l'on parle de quelqu'autre choſe : voilà ce qui fait les trois *perſonnes* des verbes ; la *prémiére*, lorſque c'eſt de ſoi, la *ſeconde* lorſque c'eſt à une autre, la *troiſiéme* lorſque c'eſt de quelqu'autre choſe, ſoit que cette choſe ſoit animée, ou non ; ce qui fait le ſujet des verbes ſelon ce rang, fait auſſi celui de ce qu'on appelle *perſonne*.

Comme l'on parle auſſi ou au *ſingulier*, ou au *plurier*, cela fait que les verbes ont

* Chap. 14.

un *ſingulier* & un *plurier* ; & que les *Grecs* qui ont un *duel* dans les noms, l'ont auſſi dans les verbes, quoiqu'ils s'en ſervent rarement. Tout cela ſe marque communément par des terminaiſons différentes. Les Langues Orientales font plus, elles diſtinguent quand l'affirmation regarde l'un ou l'autre ſexe, c'eſt pourquoi leurs verbes ont ordinairement deux diverſes terminaiſons pour ſervir aux deux genres.

* De même qu'on peut parler ou de ſoi-même, ou à un autre, ou d'un autre ainſi l'on peut conſidérer une choſe ou comme *préſente*, ou comme *paſſée*, ou comme *à venir* : ces trois tems ſe diſtinguent dans les verbes par ce qu'on appelle, le *préſent*, le *prétérit*, le *futur*, qu'on peut regarder comme trois tems ſimples mais parce que dans le paſſé on peut marquer que la choſe ne vient que d'être faite, ou indéfiniment qu'elle a été faite; que dans le futur on peut avoir envie de marquer une *choſe qui doit arriver bien-tôt*, ou ſimplement *comme devant arriver*, les Langues vulgaires ont *deux ſortes de prétérits*, l'un qui marque la choſe *préciſément faite*, & qu'on nomme *défini*

* Chap. 15.

fini, comme *j'ai écrit*, *j'ai dit*; l'autre qui la marque *indéterminément faite*, & qu'on nomme *indéfini*, ou *aoriste*, comme *j'écrivis*, *je fis*. Pour marquer qu'une chose doit arriver bien-tôt les *Grecs* ont leur *paulo post futurum*.

On a remarqué que chacun de ces tems avoit rapport à un autre, ce qui a fait encore inventer d'autres infléxions dans les verbes, afin d'exprimer ces rapports.

Le prémier est celui qui marque le passé avec rapport au présent, & on l'a nommé *prétérit imparfait*, JE SOUPOIS.

Le deuxième est celui qui marque doublement le passé, & qui à cause de cela s'appelle *plus que parfait*, J'AVOIS SOUPÉ.

Le troisième est celui qui marque l'avenir avec rapport au passé, savoir le *futur parfait*, comme *j'aurai soupé*.

On appelle ces tems-là *tems composés*. On auroit pû à ces trois en ajoûter un quatrième, savoir celui qui eût marqué l'avenir avec rapport au présent.

† Pour exprimer plus distinctement ce qui se passoit dans leur esprit, les hommes ont encore donné aux verbes de nouvelles infléxions, qu'ils appellent *modes*: par exemple outre l'*affirmation*, notre vo-

† Chap. 16.

lonté eſt une maniére de penſée ; qu'il eſt néceſſaire de faire connoître : or nous pouvons vouloir une choſe en pluſieurs maniéres, dont on peut conſidérer trois comme les principales. 1. Ou en voulant ce qui ne dépend pas de nous ; & alors nous ne le voulons que par un ſimple ſouhait, & voilà le *mode optatif*. 2. Ou lorſque nous voulons une choſe, pour ainſi dire, ſans la vouloir, nous contentant de l'accorder, quoiqu'abſolument nous ne la vouluſſions pas, comme, *profundat*, *pereat*, qu'*il dépenſe*, qu'*il périſſe* * : ce que, faute de mode particulier, on exprime par le *ſubjonctif*, qui eſt le mode deſtiné à marquer les affirmations *conditionnées* & *modifiées*, comme *quoiqu'il aimât*, *quand il aimeroit*. 3. Ou en voulant ce qui dépend d'une perſonne de qui nous pouvons l'obtenir. La maniére de ſignifier alors ſans détour notre volonté fait le mode *impératif*.

Il y a encore une infléxion au verbe, laquelle ne reçoit point de nombre ni de perſonne, & qu'on appelle *infinitif*, comme *eſſe*, être ; *amare*, aimer : mais il faut remarquer que quelquefois l'infinitif retient l'affirmation, comme quand je dis, *je ſai qu'il faut fuir le mal*, & que ſouvent

* *Térence* Comœd.

vent il la perd & devient nom, comme quand on dit, *je veux boire*, BOIRE là marque une action, & non une affirmation.

L'*Auteur* remarque fort bien ensuite que l'*infinitif* est entre les autres maniéres du verbe, ce qu'est le *rélatif* entre les autres pronoms ; c'est-à-dire, le pouvoir de joindre la proposition où il est à une autre: par exemple, *scio* vaut seul une proposition, & *malum est fugiendum* est une autre proposition ; mais un *esse* les joint, & en le mettant au-lieu d'*est*, on fait que la derniére proposition n'est plus qu'une partie de la prémiére. L'*Auteur* ne connoît personne qui ait fait cette remarque avant lui.

† Le seul verbe, *être*, est verbe *substantif*, tous les autres peuvent être considérés comme des verbes *adjectifs*, pour montrer qu'à la signification particuliére de chacun d'eux est ajoûtée l'affirmation qui leur est commune à tous ; & en ce sens même, *je suis* est un verbe actif, parce dit l'*Auteur*, qu'à l'affirmation il joint le plus général de tous les attributs, qui est l'être. [Cela mériteroit une explication particuliére] Quoiqu'il

† Chap. 18.

en ſoit les verbes ſe diviſent en *actifs*, *paſſifs* & *neutres* : on appelle proprement *actifs* ceux qui ſignifient une *action*, à laquelle eſt oppoſée une *paſſion*, comme *battre*, être battu; *aimer*, *être aimé*. On appelle *paſſifs* ceux qui ſignifient une paſſion, à laquelle eſt oppoſée une action, comme en Latin *amor*, *je ſuis aimé*; les Langues anciennes faiſoient ainſi leurs paſſifs en changeant quelque choſe dans la terminaiſon des actifs. Les Langues vulgaires font leurs *paſſifs* d'un participe pris en ſens paſſif & du verbe *être*, *je ſuis aimé*, *je ſuis battu*. Les *verbes neutres* ſont de deux ſortes; les uns ne ſignifient point d'action, mais ſeulement une qualité ou quelqu'autre attribut, comme ALBET, *il eſt blanc*; EXCELLIT, *il excelle*: les autres ſignifient bien des actions, mais qui ne regardent point un autre objet, comme *diner*, *marcher*.

L'*Auteur* n'eſt point du ſentiment des Grammairiens, qui croyent que tout verbe non paſſif regit toûjours un accuſatif, au moins ſouſentendu, & il prouve fort bien que ſon ſentiment eſt juſte.

† Outre les verbes, dont on vient de parler, il y en a encore d'autres qu'on ap-

† Chap. 19.

appelle *imperſonnels*. L'infinitif eſt proprement ce qu'on devoit appeller *verbe imperſonnel*, puiſqu'il marque l'affirmation, & la marque indéfiniment, ſans nombre & ſans perſonne : néanmoins les *Grammairiens* donnent ordinairement ce nom d'*imperſonnel* à certains verbes défectueux qui n'ont preſque que la troiſiême perſonne. Après avoir parlé des *imperſonnels Latins*, l'AUTEUR fait voir que le François n'a point de ces ſortes de verbes, que *il* & *on* ſervent de nominatif au verbe auquel les mots ſont unis.

Après cela l'*Auteur* traite des *participes*, des *gérondifs*, des *ſupins*; il examine les verbes *auxiliaires* des Langues vulgaires; il parle des *conjonctions* & *interjections*, & finit en diſant quelque choſe de la *ſyntaxe* & *des figures de conſtruction*.

* Les *participes* ſont de vrais noms adjectifs, ils ſignifient la même choſe que le verbe hors l'affirmation & la déſignation des trois différentes perſonnes. Il y a des participes du préſent, du prétérit & du futur, principalement en *Grec*, mais cela ne s'obſerve pas toûjours, *un participe ſe joignant ſouvent à toutes ſortes de tems*. Il y a des participes actifs, & d'au-

* Chap. 20.

tres paſſifs; mais il y en a encore qui ajoûtent à cette ſignification paſſive, *que cela doit être, qu'il faut que cela ſoit*; ce ſont les participes Latins en *dus*, *da*, *dum*: quoique quelquefois cette derniére ſignification ſe perde preſque toute.

* Des *participes* il ſe fait en Latin deux noms ſubſtantifs, l'un en *dum* appellé *gérondif*, qui a divers cas *dum*, *di*, *do*, mais qui n'a qu'un genre & un nombre; l'autre en *tum* appellé *ſupin*, & qui n'a que deux cas *tum*, *tu*, & ſans genre ni nombre.

Après avoir réfuté le ſentiment des Grammairiens qui croyent que le *gérondif* eſt un *adjectif paſſif*, l'Auteur dit que le *gérondif* eſt un nom ſubſtantif, qui eſt toûjours actif, & qui ne différe de l'infinitif conſidéré comme nom, que parce qu'il ajoûte à la ſignification de l'action du verbe, une autre de néceſſité ou de devoir, comme qui diroit l'action qui ſe doit faire, d'où vient que *pugnandum* eſt la même choſe que *pugnare oportet*.

† On appelle *verbes auxiliaires* deux verbes, que toutes les Langues vulgaires de l'Europe employent, pour former divers tems avec le *participe prétérit* de chaque

* Chap. 21. † Chap. 22.

que verbe : ces deux verbes ſont en François *être* & *avoir.*

Le verbe *être* forme tous les paſſifs avec le participe du verbe actif, qui ſe prend alors paſſivement, *je ſuis aimé*, *j'étois aimé.* „ L'autre verbe auxiliaire, *avoir*, „ eſt bien plus étrange, *ajoûte l'Auteur*, „ & il eſt aſſez difficile d'en donner la rai„ ſon.

[Comme celles que cet habile homme ajoûte enſuite ne m'ont pas paru ſatisfaiſantes, je vai hazarder ici une penſée que j'ai depuis long-tems touchant ce verbe auxiliaire, *avoir.*

Les différens cas des noms *Latins* ſe connoiſſent à leur terminaiſon, *domi*NUS, *domi*NI, *domi*NO, ceux des noms *François*, ne ſe connoiſſent que par les articles qui les précédent, LE *Seigneur*, DU *Seigneur*, AU *Seigneur*, les *Latins* diſtinguent les tems de leurs verbes de même que les cas de leurs noms, ſeulement par des terminaiſons différentes, *amo*, *ama*VI, *amaver*AM : les *François* privés de cette maniére de décliner n'auroient-ils point fait pour leurs *verbes* ce qu'ils ont fait pour leurs *noms*, en prenant le verbe *avoir* pour être *la marque du tems* devant les participes de leurs verbes, comme

me ils ont mis des articles devant leurs noms pour être la *marque des rapports ;* de ſorte qu'en joignant *j'ai* à *aimé* cela marquât *le tems défini* du verbe *aimer ?* Ils l'ont fait ſans doute : *j'ai*, dans *j'ai aimé*, ne marque point l'attribut de poſſeſſion qu'affirme le verbe *avoir* quand il eſt employé d'une autre maniére ; de ſorte que *j'ai aimé* ne ſignifie point *je poſſede aimé*. Ainſi, il me paroît manifeſte que les tems du verbe *avoir*, qu'on joint aux participes des verbes, ceſſent en cet uſage d'être verbes, mais deviennent ſimplement des marques de tems & ne ſignifient rien autre choſe, le *j'ai*, dans *j'ai aimé*, ne pouvant pas ſe rendre par *habeo :* ainſi *aimé*, joint à *j'ai*, *j'avois*, ceſſe d'être *participe*, mais devient formellement verbe, puiſqu'il marque *affirmation avec déſignation de la perſonne du nombre & du tems.*

Cela ſe prouve par la prémiére & la ſeconde remarque que l'*Auteur* rapporte. 1. C'eſt que *le nominatif du verbe ne cauſe aucun changement dans le participe ;* il a *aimé*, ils ont *aimé* ; elle a *aimé*, elles ont *aimé*. 2. Il faut dire auſſi, *il a aimé* DIEU, *il a aimé l'Egliſe ; il a aimé les Sciences ;* Et non point *il a aimée l'Egliſe,*

il

il a aimées les Sciences, comme on devroit le dire, si *aimé* en ce cas étoit un participe, puisque le *participe* étant un *nom adjectif* il doit s'accorder en *genre*, en *nombre* & en *cas*. Mais qui ne voit que dans cette phrase, *il a aimé l'Eglise*, *a* ne signifie rien tout seul, mais seulement qu'étant joint à AIMÉ cela marque affirmativement que l'*action* de celui qui aime a pour objet l'Eglise: de sorte que l'*Auteur* de cette Grammaire se trompe lorsqu'il dit que *a* dans cette phrase est le prétérit qui régit l'*Eglise* à l'accusatif, puisque *a* n'a ici aucune des qualités essentielles au verbe: mais l'*Eglise* n'est là à l'accusatif que parce que *a aimé* est un prétérit actif qui demande à l'accusatif l'objet de son action. Il est vrai que lorsque cet accusatif précede le verbe auxiliaire, ou même quand il est après le verbe auxiliaire, mais avant le participe, le participe doit alors s'accorder en genre & en nombre avec cet accusatif; ainsi il faut dire, *la lettre que j'ai écrite*, *les sciences que j'ai apprises*, *j'ai écrit la lettre & je l'ai envoyée*. Et de même en vers,

> DIEU *dont nul de nos maux n'a les graces bornées.*

Mais cela ne doit être regardé que comme

me une terminaiſon ajoûtée aux participes pour marquer le ſens paſſif qui eſt renfermé dans ces phraſes, ou pour faire plus facilement connoître les rapports du verbe où l'action eſt renfermée aux mots qui en marquent les objets : de même que les Langues Orientales ont donné à une même perſonne du verbe deux diverſes terminaiſons pour ſervir aux deux genres: cela eſt évident par l'exception à cette régle, remarquée par *Vaugelas* & rapportée par notre Auteur, qui eſt, *que le participe demeure indéclinable, encore qu'il ſoit après le verbe auxiliaire & ſon accuſatif lorſqu'il précede ſon nominatif*, comme *la peine que m'a donné cette affaire*, & non DONNEE; les ſoins que *m'a donné ce procès*, & non *donnez*; car le *participe* (puiſqu'ils le nomment ainſi) étant tout près du nominatif dont il regit le rélatif, on n'a beſoin d'aucune marque pour montrer qu'il s'y rapporte. De plus c'eſt que ſi dans cet exemple *la lettre que j'ai écrite*, *ai* étoit verbe, ce ſeroit la prémiére perſonne du préſent du verbe *avoir*, *j'ai*, *tu as*, *il a*, & par conſéquent pourroit ſe rendre en Latin par ſon équivalent *habeo*: mais qui diroit, *epiſtola quam habeo ſcriptam*, n'exprimeroit point que *j'ai écrit*

une lettre, mais ſeulement que *j'ai une lettre écrite*, ce qui ſeroit très différent tant pour le tems que pour la ſignification. Si l'on dit que lorſque le verbe *avoir* devient auxiliaire, il change de nature, de ſorte qu'il ne peut plus ſe rendre par ſon équivalent Latin *habere* , je demanderai, ſi cette nature reſte une nature de verbe; & ſi on dit qu'oui, l'on verra qu'on ne peut reconnoître en ce mot d'autre nature que celle qu'il a, lors même qu'il eſt ſeul, & qu'il peut ſe rendre par *habere*, ainſi que le diſent en effet tous les Grammairiens; ſi l'on convient qu'il ne conſerve plus cette nature de verbe, qu'eſt il donc ? il faut néceſſairement reconnoître qu'il n'eſt qu'une particule , qu'on joint aux participes des verbes pour former les prétérits de ces verbes.

A toutes les raiſons que j'ai rapportées j'en joindrai encore une, priſe des verbes *Allemans* & des verbes *Anglois*.

Les *Allemans* comptent à proprement parler cinq verbes auxiliaires , *haben*, avoir; *ſein*, être; *werden*, devenir; *wollen* , vouloir ; *ſollen* , devoir. *Haben* & *ſein* joints au participe forment tous les tems paſſés : *werden*, *wollen* & *ſollen* joints à l'infinitif ſervent pour former les futurs

&

& quelquefois l'imparfait du subjonctif; de sorte que pour dire *j'ai aimé*, ils disent *ich hab geliebt*, tu as aimé, *du hast geliebt;* j'aimerai, *ich werde lieben*, tu aimeras, *du wirst lieben.* Les ANGLOIS se servent du verbe *to have*, avoir, pour marquer les prétérits, & du verbe *to will*, vouloir, pour marquer le futur, *i have loved*, j'ai aimé, *thou hast loved*, tu as aimé; *i* * *will love*, j'aimerai, *thou wilt love*, tu aimeras: de sorte que le *hab* & le *werde* en Allemand sont employés en pareil usage, de même que le *have* & le *will* des Anglois: ainsi *werde* & *will* ne sont pas moins verbes auxiliaires que *hab* & *have*, qui ne sont autre chose que notre *ai* en François, *i have loved*, j'ai aimé; or on dit en Anglois, *i* WILL *love*, ou *i* SHALL *love*, pour dire *j'aimerai;* de sorte que *shall* est équivalent à *will*; mais *shall* ne signifie rien en lui-même, ce n'est absolument qu'un *signe du tems futur*, donc *will* n'est absolument qu'un signe du tems futur, donc *had* en Allemand, *have* en Anglois, *ai* en François, ne sont que des signes du tems passé: & par conséquent lorsque le verbe *avoir* se prête aux participes des autres verbes, il cesse absolument d'être verbe, & ces parti-

* Où on retranche le *to*.

icipes d'être participes; & les *Grammaitiens*, qui ont prétendu que dans ces phrases *la lettre que j'ai écrite*, *les Livres que j'ai achetés*, ECRITE & ACHETE's étoient les participes régis par *ai*, n'ont pas connû la nature de ce qu'ils appellent en cela *verbe* & *participe*.

Je me suis extrêmement étendu sur cet rticle, parce que je ne sai personne qui it ainsi expliqué ce qu'on appelle *verbe uxiliaire*, & qu'au contraire j'ai remarqué, que tous ceux qui ont le mieux approfondi la nature des Langues ont jugé out autrement de ces verbes; quand on raint de se tromper, on ne croit jamais qu'on se soit expliqué assez au long, & on loit toûjours craindre quand on avance les choses nouvelles.]

Après avoir parlé un peu des verbes *être* & *avoir* entant qu'auxiliaires, l'*Auteur* revient encore au verbe *être*, pour remarquer deux rencontres où il prend la place du verbe *avoir*.

La prémiére est dans tous les actifs, vec le réciproque *se*, qui marque que l'action a pour sujet ou pour object celui même qui agit, *se voir*, *se tuer*; *il s'est vû*, *il s'est connû*, & non *il s'a vû*, *il s'a connû*. „Ce qui vient, selon notre *Au-*

„*teur*, de ce que l'action & la passion se „trouvant alors dans le même sujet, on „a voulu se servir du verbe *être*, qui „marque plus la passion, que du verbe „*avoir*, qui n'eût marqué que l'action.

Mais il faut observer, continue-t-il, que quand le participe ne se rapporte qu'au réciproque *se*, il s'accorde en genre, en nombre & en cas avec les personnes ou les choses dont on parle, *Caton s'est tué soi-même*, *Lucrece s'est tuée soi-même*. Mais si ce participe régit quelque chose différent du réciproque, alors le participe aiant ce régime, devient gérondif actif, & n'a plus de genre ni de nombre; de sorte qu'il faut dire,

Cette femme s'est crevé les yeux,
Elle s'est fait peindre,
Elle s'est rendu Catholique,
Elle s'est rendu la maitresse.

Ces deux derniers exemples sont contestés par *Vaugelas*, ou plûtôt par *Malherbe*, mais l'*Auteur* montre qu'ils se trompent dans la raison qu'ils en apportent: je ne le suivrai pas dans tout qu'il dit à ce sujet, [je remarquerai seulement que ce qui pourroit autoriser de dire, *elle s'est rendue Catholique*, c'est qu'on peut considérer que *Catholique* n'est point dif-

fé-

férent du réciproque, *elle* & *Catholique* étant la même chose, & qu'ainsi l'on diroit *elle s'est rendue Catholique*, de même qu'on dit, *elle s'est tuée soi-même* : car quoiqu'il soit vrai que *s'est rendu* est actif, on peut considérer la personne qui se rend sous une idée passive *rendue Catholique*, c'est de là que dépend toute la différence de ces sortes d'expressions ; les mots s'arrangent d'ordinaire selon l'idée dominante de celui qui parle.]

* La seconde sorte de mots, qui signifient la forme de nos pensées, sont *les conjonctions*, comme *&*, *non*, *si*, *donc* ; de même que *ne* qui est en Latin la particule de l'interrogation, *ais-ne ?* dites-vous : & qu'on exprime en François par les pronoms *je*, *vous*, *il*, *ce*, en les mettant après les personnes des verbes, *aimé-je ? lis-je ?*

Les *interjections* sont des mots qui ne signifient rien hors de nous : ce sont seulement des voix plus naturelles qu'artificielles, qui marquent les mouvemens de notre ame, comme *ha ! ô ! helas !*

† La *Syntaxe* ou les régles de la construction des mots les uns avec les autres est la même chose.

La construction des mots se distingue

* Chap. 23. † Chap. 24.

généralement, en celle de *convenance*; quand les mots doivent convenir enſemble; & en celle de *régime*, quand l'un des deux cauſe une variation dans l'autre; ainſi la diſtinction des nombres, des genres & des cas a obligé d'accorder le ſubſtantif avec l'adjectif en nombre, en genre & en cas; de même les verbes doivent avoir la convenance des nombres & des perſonnes avec les noms & les pronoms. Voilà ce qui regarde la ſyntaxe de convenance. Celle de régime au contraire eſt preſque toute arbitraire. L'*Auteur* en rapporte pluſieurs exemples, & attribue cela aux diverſes maniéres de conſidérer les choſes; ce qui m'en paroît en effet la véritable raiſon. Les hommes ont ſouvent plus d'égard à leurs penſées, qu'aux mots dont ils ſe ſervent pour les exprimer: c'eſt ce qui fait naître dans les Langues des variétés de conſtruction par rapport les unes aux autres, & quelquefois par rapport à elles-mêmes. De là vient auſſi une figure de Grammaire qu'on nomme *ſyllepſe*: il y en a encore trois autres qu'on appelle *élipſe*, *pléonaſme*, *hyperbate*.

L'*Elipſe* eſt la figure par laquelle on retranche quelque choſe du diſcours.

Le

Le *Pléonaſme*, lorſqu'il y a quelque mot de plus qu'il ne faut.

L'*Hyperbate*, lorſqu'on renverſe l'ordre naturel du diſcours.

L'*Auteur* finit ce chapitre & cette Grammaire en remarquant qu'il n'y a guére de Langue qui uſe moins de ces figures que la Françoiſe, parce qu'elle aime particuliérement à exprimer les choſes autant qu'il ſe peut dans l'ordre le plus naturel & le plus deſembarraſſé, quoiqu'en même tems elle ne cede à aucune en beauté, ni en élégance.

On n'a point parlé dans cette Grammaire, des *mots dérivez* ni des *compoſez*, dont il y auroit encore beaucoup de choſes très curieuſes à dire; parce que cela regarde plûtôt l'ouvrage du *Dictionaire Général*, que de la *Grammaire Générale*.

Depuis la prémiére impreſſion de ce Livre, il s'en eſt fait un autre intitulé la *Logique ou l'Art de penſer*, qui peut extrêmement ſervir pour éclaircir & prouver pluſieurs choſes qui ſont traitées dans celui-ci, c'eſt ce qu'on apprend par un avertiſſement qui ſuit le dernier chapitre de cette Grammaire; à quoi j'ajoûterai, qu'à *l'Art de penſer* il ſera auſſi très utile de joindre l'*Art de parler* du R. P. *Lami* de l'Oratoire.

Dans l'édition, dont je me ſuis ſervì pour cet Extrait, on trouve une petite addition au chapitre 15. de la ſeconde partie de cette Grammaire : cette addition eſt en faveur des Etrangers, leſquels ſe trompent preſque toûjours dans l'uſage du prétérit indéfini : elle eſt imprimée en Italique, ce qui empêche qu'on ne la confonde avec le reſte.

REMARQUES
à l'occaſion de cet Extrait.

Cet Extrait paroîtra ſans doute d'une grandeur exceſſive, ſur-tout ſi on le compare avec le Livre même. Je l'avoue, mais quelque envie que j'aie eu d'abréger, je n'ai pû faire autrement. Je n'ai rien paſſé qu'à regret, ſi cet excellent Ouvrage a quelque défaut, c'eſt celui de n'être pas aſſez étendu.

On s'eſt contenté d'y rendre raiſon de toutes les principales choſes qui compoſent le langage. On l'a fait d'une maniére qui peut extrêmement faciliter l'intelligence de toutes les Langues, mais on n'y eſt point entré dans un détail de diſtributions & de termes de Grammaire.

On

On a jugé apparemment que tout cela étant ſouvent rebatu dans les Grammaires communes, il étoit inutile d'en grosſir ce petit Traité, ſon principal but n'étant point d'expliquer les termes de cette Science, mais de rendre raiſon des choſes qui la compoſent.

Au-reſte il n'eſt pas étonnant que cette *Grammaire Générale & Raiſonnée* ſoit un excellent Ouvrage, puiſque c'eſt un de ceux qu'on nomme de *Port-Royal*. C'eſt une production de ce Docteur fameux, que M. *Gravina* * reconnoît pour *le flambeau de toutes les Sciences & de tous les excellens préceptes* ; SCIENTIARUM *optimorumque inſtitutorum omnium fax* ; & de ce ſavant Bénédictin, que M. *Ménage* † appelle un homme *d'une grande vertu & d'un grand ſavoir*, c'eſt-à-dire, de M. *Arnaud* & de M. *Lancelot*.

M. *Lancelot* aiant communiqué à M. *Arnaud* quelques difficultés qui l'arrêtoient au ſujet des Langues, fut cauſe que ce Docteur fit diverſes réfléxions ſur les vrais fondemens de l'art de parler: il en entretint M. *Lancelot*, qui les trouva ſi ſolides qu'il ſe fit conſcience de les laiſſer

* *J. V. Gravinæ* Juriſc. orationes & opuſcula, dial. 2dus.
† Remarques ſur Malherbe p. 215.

perdre: il obtint de ſon Ami, qu'il les lui dictât à ſes heures perdues, & les aiant ainſi recueillies & miſes en ordre il en compoſa cette *Grammaire*.

Sur la Société de Port-Royal.

La Société qu'on nomme de *Port-Royal* a pris ſon nom de *Port-Royal des Champs*, fief ſitué dans une valée près de Chevreuſe à ſix lieues de Paris. Ce Lieu s'appelloit *Porrois* ou *Port-Royal* ſimplement, mais *Angelique Arnaud* Abeſſe du Couvent de Religieuſes qu'y avoit fondé * *Malthilde de Garlande*, étant venu bâtir une Abaye à *Paris* ſous le nom de *Port-Royal*, on appella l'autre *Port-Royal des Champs*, pour le diſtinguer de ce dernier.

En 1637. le célébre Avocat *Antoine le Maitre* renonça au Barreau dans la fleur de ſon âge & au milieu des plus grandes eſpérances, que la vertu & la fortune peuvent donner; puiſqu'il renvoia

* *Malthilde de Garlande*, & non pas par *Odon* Evêque de Paris, comme le dit le Mémoire inſeré dans la *Bibliotheque Univerſelle* de l'année 1689. Cet *Odon* n'y contribua que par ſon conſeil & par ſes ſoins; aiant porté *Malthilde de Garlande* femme d'un cadet de la Maiſon de *Montmorenci* à employer l'argent deſtiné à des œuvres pies, que ce Seigneur lui avoit laiſſé en partant pour la Terre ſainte, à la Fondation de ce Monaſtére.

voia un Brevet de Confeiller d'Etat que fon mérite extraordinaire lui avoit attiré à l'âge de 28. ans. Son frére de *Séricourt*, qui fuivoit la profeffion des armes, la quitta en même tems. Tous deux ne penfant plus qu'à fe confacrer à DIEU, s'étoient retirés dans une petite maifon près de *Port-Royal* de *Paris*. Leurs fréres de *Sacy*, de S. *Elme*, & de *Valmont* fe joignirent à eux. Auffi-tôt après la detention de *Jean du Verger de Haurane* Abé de *St. Cyran* arrivée en 1638. *François de Gondi*, Archévêque de Paris, leur fit dire qu'il avoit ordre de la Cour de les faire déloger de cette Maifon. Ils en fortirent dès le lendemain, & s'en allérent tous cinq avec la permiffion de l'Archévêque demeurer à *Port-Royal des Champs*. Ils n'y furent que deux mois. M. *de Laubardemont* Confeiller d'Etat y fut envoyé de la part de la Cour pour les interroger & les faire fortir de cette Solitude ; mais treize mois après ces Solitaires y retournérent.

La bonne odeur de leur piété & de leur vertu y attira dans la fuite plufieurs perfonnes d'un mérite diftingué, & c'eft ce qui forma ce qu'on a depuis appellé la *Société de Port-Royal* : de laquelle ont

été le célébre *Antoine Arnaud*, auſſi redoutable aux adverſaires de St. *Auguſtin* qu'à ceux de l'Egliſe Romaine: M. de *Singlin* dont on a des ſermons, qui ont été revûs & augmentés par Monſ. de *Sacy*: M. *Arnaud d'Andilly*, ce Courtiſan ſi parfaitement honnête homme, qu'on a dit de lui, *qu'il ne rougiſſoit point des vertus Chrêtiennes, & qu'il ne tiroit point vanité des morales*: Ses fils *Arnauld de Luzanci*, de *Pomponne*, & l'Abbé *Arnaud*: M. de *Beaurepaire*: M. de *Ste. Marthe*, duquel nous avons deux volumes de Traités ſpirituels, auſſi propres à inſtruire ceux qui ſont chargés du ſoin des conſciences qu'à édifier ceux qui cherchent la voie du ſalut: M. le Marquis de *Ponchateaux*: M. le Duc de *Luynes*, qui s'étoit retiré à une maiſon bâtie à deux portées de fuſil des murailles de ce Monaſtére, où il s'occupoit à faire des Extraits des Péres, & d'où il donna la traduction Françoiſe du Livre *de l'Office du ſaint Sacrement*, que M. le *Maitre* avoit recueilli en Latin: de ce nombre étoient encore M. de *Pointis*, dont on a les Mémoires dreſſés à ce que l'on croit par M. de *Ste. Marthe*: M. *Lancelot*, qui depuis a été Religieux Bénédictin dans

l'A-

l'Abaye de St. Cyran, homme * „d'un „naturel doux, ſimple, plein de droitu-„re & de piété, aſſidu au travail & à la „priére, aimant la retraite, fuyant la „gloire, cherchant la paix, ennemi des „diſputes & des conteſtations : M. *Nicole*, fameux Auteur du Livre intitulé, *les Pernicieuſes conſéquences de la nouvelle Héréſie des Jéſuites*, du *Belga percunctator*, des *Eſſais de Morale*, dont il s'eſt fait plus de trente éditions, & de pluſieurs autres Ouvrages : M. *le Nain de Tillemont*, dont on a tant d'excellens Ecrits ſur l'Hiſtoire Ecléſiaſtique, & à qui M. Dupin a donné cette belle louange, qui fait le caractére des Saints, *Qu'il a toûjours mené une vie innocente & pénitente :* M. *du Bois* de l'*Academie Françoiſe*, cet excellent traducteur des *Lettres* de S. *Auguſtin* : M. de *St. Giles* : M. *Hamon* Medécin auſſi célébre par ſa vertu & par les excellens Traités de piété que l'on a de lui, que par ſon habileté dans la medécine : De pieux Prêtres, & quelques autres encore. Tous recommandables par leur piété & par leur ſavoir.

Ces Meſſieurs n'étoient liez que par l'amour

* Dupin liv. des Aut. Eccl. du 17. Siecle.

mour de la vertu & des Sciences †. Il n'y avoit pour cette Société ni regle, ni vœux, ni constitution, ni cellules, ni quoique ce puisse être qui en approche : cependant la retraite, la pénitence & le silence qu'ils observoient dans cette solitude, leur application à la priére & au travail des mains formoient une belle image de la vie des anciens Anachoretes. On y voyoit la gloire & les titres du monde mis au pied de la Croix ; des personnes qui avoient parû avec distinction dans l'Eglise, dans l'Epée, dans la Robbe & à la Cour, vêtus simplement, bêcher la terre, soigner les pauvres & s'occuper aux emplois les plus pénibles ; jusques là qu'un homme de qualité de *Poitou*, qui avoit beaucoup parû dans l'Armée, apprit le mêtier de Cordonnier pour servir en cette qualité les Religieuses & les Solitaires.

Ils s'appliquoient aussi à élever de jeunes gens dans les Sciences & dans la vertu ; & c'est le soin de cette éducation qui a fait composer à M. *Lancelot* les Méthodes que nous avons de lui sur diverses Langues. M. le Duc de *Chevreuse*, le fils de M. de *Pomponne* Mi-
nistre

† Lettre de M. Arnaud d'Andilly à M. le Cardinal Mazarin.

niſtre d'Etat, & M. *Racine* dont nous avons de ſi belles Tragédies, ont été formés dans cette Ecole. Et rien ne fait mieux voir la piété avec laquelle ils y étoient inſtruits, que les marques de reconnoiſſance que ce dernier en a données à l'article de la mort. Il a voulu être enterré dans le Cimétiére de Port-Royal aux pieds de M. *Hamon.*

S'il eſt permis de compter des Dames dans de cette Société, on marquera Mad. la *Marquiſe de Sablé* & Mad. la *Ducheſſe de Longueville*, *Anne Genevieve de Bourbon*, Princeſſe du ſang, qui s'y fit bâtir une maiſon, & dont le nom & l'autorité cauſa quelque paix aux Solitaires & aux Religieuſes; mais la mort de cette Princeſſe arrivée le 15. Avril de l'An 1679. fut le Coup qui commença leur totale diſperſion.

La Société de Mrs. de *Port-Royal*, déjà affoiblie par les diverſes perſécutions qu'ils avoient ſouffertes, n'oſa plus ſonger à ſe maintenir; ainſi l'on peut regarder comme de ce tems-là l'abolition de cette Société.

Le Monaſtére des Religieuſes a ſubſiſté encore juſqu'au 29. Octobre 1709. auquel jour aiant été tirées de leur Cloître

elles furent difperfées dans divers Couvens, & peu de tems après leur maifon détruite de fond en comble. On attribue les perfecutions que *Port-Royal* a fouffertes à diverfes caufes. Prémiérement, parce que les principaux des deux Sociétés tant reguliéres que feculiéres de *Port-Royal* étoient tous fils & petits-fils de M. *Arnaud*, fi connu par le fameux plaidoyer qu'il fit contre les Jéfuites pour l'Univerfité de Paris en 1594. & de M. *Marion* Avocat Général, qui avoit plaidé pour le Roi contre les mêmes Péres, & avoit obtenu en la même année le célébre arrêt, par lequel ils furent chaffez hors du Royaume.

Secondement, parce que l'Abé de *S. Cyran*, dont nous avons parlé, pouvoit être regardé comme le Pére Spirituel de l'une & de l'autre Communauté, aiant formé les uns & les autres par fes confeils. Cet Abé, grand zélateur de la grace felon les principes de S. *Auguftin*, étoit l'Ami intime de M. *Janfenius*, qui avoit attaqué avec beaucoup de force dans fon *Auguftinus* les fentimens de *Leffius* & de *Molina* fameux Théologiens de la *Société*.

3. De ce que tous les Livres, qui venoient

noient de Mrs. de *Port-Royal*, passoient de bien loin tout ce qui sortoit de la plume des *Jésuites*.

4. Parce que tous ceux & celles qui composoient ces deux Communautés ne vouloient point signer certain Formulaire touchant la Doctrine & les Ouvrages de *Jansenius*, ni souscrire à tout ce qui partoit de *Rome* contre ce savant Evêque. C'est ce qui fit nommer *Jansénistes* Mrs. de *Port-Royal*, & leurs Partisans. De sorte que ce *Port-Royal des Champs* est appellé dans la Bulle de *Clement onze* UN NID D'ERREURS.

C'est encore ce qui a fait reputer tous ceux qui se sont distingués en faveur du *Jansenisme*, comme étant de *Port-Royal*: par exemple, M. *de Barcos* neveu de l'Abé de *S. Cyran*, M. *de la Lane* Abé de *Valcroissant*, M. de *Bourzais* Abé de *Cors* avant qu'il eût signé le Formulaire, M. *Pascal*, le P. *Quesnel* même par les liaisons étroites qu'il a eues avec M. *Arnaud*, ont été regardés comme de *Port-Royal*; mais M. *Pascal* restreint ce qu'on doit appeller *Port-Royal* à ceux qui s'y étoient retirés, & dans sa seisième Lettre aux RR. PP. *Jésuites* sur leurs Calomnies contre *Port-Royal* on lit, „Vous ne manquerés pas néanmoins de dire que je suis

„de

„ de *Port-Royal* ; car c'eſt la prémiére „ choſe que vous dites à quiconque com- „ bat vos excès ; comme ſi on ne trou- „ voit qu'à *Port-Royal* des gens qui euſ- „ ſent aſſez de zéle pour défendre con- „ tre vous la pureté de la morale Chrê- „ tienne. Je ſai, mes Péres, le mérite de „ ces pieux Solitaires qui s'y étoient reti- „ rés, & combien l'Egliſe eſt redevable „ à leurs Ouvrages ſi édifians & ſi ſoli- „ des. Je ſai combien ils ont de piété & „ de lumiére ; car encore que je n'aie ja- „ mais eu d'établiſſement avec eux, com- „ me vous le voulés faire croire, ſans que „ vous ſachiés qui je ſuis, je ne laiſſe pas „ d'en connoître quelques-uns & d'hono- „ rer la vertu de tous.

Quoiqu'il en ſoit, toutes les perſonnes qui aiment les Sciences ont beaucoup perdu dans la diſperſion de cette Société : ſi ceux qui la compoſoient ont été dans l'erreur, comme le prétendent les *Jéſuites* & la Cour de *Rome*, il eſt bien étonnant que l'on n'ai pû leur ouvrir les yeux ſur le ſujet de la grace, & bien ſurprenant que tant d'obſcurité ſe ſoit trouvée avec tant de lumiére.

Je n'ai donné ici qu'une légére idée de cette Société, il eſt à ſouhaiter que quel-

que

que habile main entreprene d'en faire une fidéle hiftoire.

Sur les Grammaires particuliéres.

I.

De la Langue Françoife.

Il eft inutile de faire l'éloge de cette Langue ; qui n'en connoît la beauté & l'utilité ! ajoûtons même, la néceffité !

Depuis que *François* I. eût aboli l'ufage de la Langue Latine qui s'étoit confervé jufques à fon Regne dans les Actes publics de judicature, la Langue Françoife s'eft perfectionnée à un point qu'on n'a prefque plus rien à y défirer. Sans parler des Dictionaires, combien de perfonnes n'ont pas travaillé à en expliquer les regles? mais de tous ceux qui ont écrit fur ce fujet, les *Remarques* de M. *de Vaugelas* font ce qu'il y a de meilleur.

Ces Remarques ont été imprimées avec les Obfervations de M. M. de l'*Academie Françoife* ; & ce qui furprendra, c'eft qu'elles ont été bien moins correctement imprimées à *Paris* qu'elles ne l'ont été à

la Haye en 1705. 2 vol. *in* 12. chez *Jo.* *l'Honoré* & *Th. Johnſon.*

Feu M. l'Abé *Regnier Deſmarais* de l'Academie Françoiſe, & après lui le R. P. *Buffier* de la Compagnie de *Jeſus*, ont donné deux Grammaires: le prémier a ſuivi les routes ordinaires des Grammairiens; il découvre avec beaucoup de netteté & d'exactitude tous les uſages de la Langue Françoiſe, & en dévelope les principes avec préciſion, auſſi M. M. les *Journaliſtes* de *Paris* l'appellent-t-ils *excellente* dans l'Extrait qu'ils donnent de celle du R. P. *Buffier.* Cependant comme il eſt impoſſible que quelque choſe n'échape à l'exactitude de ceux qui travaillent ſur de tels ſujets, il eſt arrivé à M. *Regnier* quelques petites négligences à l'égard de la prononciation de certains mots. Il a auſſi oublié de traiter des *accens*, de la *ponctuation*, de la *quantité des ſyllabes*, & des *genres.* Pour le Pére *Buffier* il s'eſt écarté des routes ordinaires, & s'en eſt fait une nouvelle; auſſi a-t-il intitulé ſon Livre, *Grammaire Françoiſe ſur un plan nouveau, pour en rendre les principes plus clairs & la pratique plus aiſée.* Cette Grammaire contient * *divers Traités ſur la nature de la Grammaire* *en*

* Ceci eſt la ſuite du Titre.

en général ; ſur l'uſage, ſur la beauté des Langues & ſur la maniére de les apprendre ; ſur le ſtile ; ſur l'orthographe ; ſur les accens ; ſur la longueur des ſyllabes Françoiſes ; ſur ſa ponctuation, &c. J'ai vû des gens qui la préferoient à celle de l'Abé *Regnier*.

Perſonne n'ignore qu'outre les Remarques de *Vaugelas*, on n'ait encore celles de *T. Corneille*, les Obſervations de *Ménage*, & pluſieurs excellentes Remarques du Pére *Bouhours* Jéſuite. Mais ceux qui voudront s'exempter de lire tous ces Livres, & s'inſtruire pourtant de ce que leurs Auteurs, auſſi bien que celui *des Réflexions ſur l'uſage préſent de la Langue Françoiſe*, ont penſé de plus judicieux ſur cette Langue, n'auront qu'à lire un Livre, dont M. M. *Wetſteins* ont publié une ſeconde édition en 1710. lequel a pour titre, *l'Art de bien parler François, qui comprend tout ce qui regarde la Grammaire & les façons de parler douteuſes*, &c. c'eſt un *in* 12. diviſé en deux volumes d'un caractére *deſſendian*. On voit à la fin de la Préface du prémier, que M. *de la Touche* eſt l'Auteur de cet Ouvrage, & à la fin de l'avertiſſement du ſecond, qu'il a été fait pour M. le Duc de *Gloceſter*.

L'*Auteur* dans le prémier Tome traite de ce qui regarde la Grammaire en général par rapport au François, de la *prononciation* & de l'*Orthographe*, de la *nature des mots* & de leur *conſtruction dans le diſcours.* Il a renfermé dans le ſecond Tome un Extrait de toutes les obſervations qu'ont faites ſur cette Langue ceux qui en ont le mieux écrit, & il y en a ajoûté de lui-même de très juſtes. Tout cela a été rangé par ordre alphabetique : de ſorte qu'on peut dire que le prémier volume eſt une *Grammaire*, & le ſecond un *Dictionaire des façons de parler douteuſes* : ce qui rend l'uſage de ce Livre très utile & très commode. On peut bien penſer toutefois qu'il eſt impoſſible que quelque choſe ne ſoit échapé à l'*Auteur*.

I I.

De la Langue Angloiſe.

Perſonne de ceux qui aiment les Sciences ne doit négliger la Langue *Angloiſe.* Les *Anglois* ont écrit ſur toutes ſortes de matiéres & ont bien écrit : ils ont leurs *Fontenelles*, leurs *Malbranches*, leurs *Petaus* ; mais avec cet avantage, que

leurs beaux eſprits ne ſont pas obligés de ſe borner aux choſes indifférentes, & de déguiſer celles qui ſont eſſentielles d'une maniére à les faire ſouvent méconnoître; que leurs Philoſophes ne ſont pas obligés de prêcher l'aveuglement pour les choſes qui regardent le ſalut; ils ne veulent pas, comme le R. P. *Malbranche*, qu'un *fidéle* ſoit un *ſot* *. Leurs Critiques, ni leurs Antiquaires ne ſont pas dans la néceſſité de ſupprimer ou de déguiſer les découvertes qu'ils font. La vérité n'eſt point dans leur pays aſſervie aux loix, de ſorte qu'elle puiſſe être de contrebande, ils la recherchent avec courage, ils la découvrent ſans crainte. Cette liberté jointe à leur tempérament fait qu'ils creuſent les matiéres, & qu'ils approfondiſſent ce que d'autres ne font qu'effleurer: l'Europe n'a pas de plus habiles Mathématiciens que les *Newtons*. Comme lorſque les *Anglois* traitent de religion, ils peuvent ne ſuivre que les lumiéres de leur conſcience, & ne tabler que ſur ce qu'ils voyent par eux-mêmes; lorſqu'ils parlent

* Le R. P. *Malbranche* dans la *Recherche de la vérité* liv. 1. chap. 3. art. 2. dit, pour être fidéle il faut croire aveuglement, mais pour être Philoſophe il faut voir évidemment.

de Gouvernement, ils peuvent hautement ſoûtenir les droits de la nature, & la dignité de l'homme. Il ne faut pourtant pas croire en général que tous les Anglois ſoient exempts des défauts qu'on trouve chez les autres Nations; il y a comme par-tout ailleurs un Clergé & un peuple, c'eſt-à-dire, de ces gens dont l'*Orthodoxie*, pleine d'une charité qui vomit ſans ceſſe des feux & des flammes, eſt prête à attiſer des buchers pour ceux qui ne penſent pas comme eux: mais le Gouvernement les tient en bride; il faut eſpérer qu'il fera plus encore quelque jour, & que l'obéiſſance paſſive, que quelques-uns oſent ſoûtenir, ne ſera pas exigée du Clergé, puiſqu'elle n'eſt pas même exigée du Prince.

C'eſt pour lire les excellens Ouvrages où la liberté regne, qu'on doit apprendre l'Anglois: ceux qui ſavent le François peuvent d'abord ſe ſervir d'une Grammaire *Angloiſe-Françoiſe* de *C. Mauger* & de *P. Feſteau*, dont il y a une ſeiziême édition *in* 8. faite à *Rotterdam* chez *Hofhout* 1715. Cette Grammaire n'eſt point du tout raiſonnée, elle ne regarde que le ſimple uſage, mais en l'étudiant bien on peut y apprendre aſſez pour

ſe

ſe mettre en état de lire avec l'aide des Dictionaires, quelque Livre Anglois.

Quand on ſe ſera mis en état de lire les Livres, on ne pourra mieux faire pour aquerir une entiére connoiſſance de cette Langue, que de lire la Grammaire Angloiſe de M. *Steele*, ſi célébre par tant d'autres Ouvrages : non ſeulement on pourra dans cette Grammaire s'inſtruire de tout ce qui regarde la Langue Angloiſe, mais auſſi de tout ce qui regarde la Grammaire en général. Tous les chapitres, qui compoſent celle de M. *Steele*, ſont accompagnés de notes, qui ne laiſſent rien à déſirer ſur tout ce qui appartient à cette ſcience : auſſi l'Auteur n'a-t-il rien négligé pour mettre cet Ouvrage dans ſa perfection ; il aſſûre * qu'il n'y a point de Grammaire *Angloiſe*, *Latine*, *Françoiſe*, qu'il n'ait conſultées : il s'eſt très utilement ſervi de la *Grammaire Générale & Raiſonnée*, qu'il regarde comme un Ouvrage admirable, & de celle du Docteur *Wallis*, de laquelle je parlerai inceſſamment. On ne trouve point dans la Grammaire de M. *Steele* le nom de ſon Auteur : c'eſt un *in* 12. de 180. pages, compoſées de *deſſendian* pour les chapitres, &

* Dans ſa Préface.

de plus petit caractére pour les notes, avec ce titre, *A Grammar of the Englich Tongue with notes, giving the Grounds and Reason of Grammar in general. to which is added, a new prosodia, &c. London. printed for John Brightland*, 1711.

La Grammaire du Docteur *Wallis* n'est propre qu'à ceux qui savent le Latin, étant écrite en cette Langue. Après une longue Préface, pleine de savantes remarques sur la Langue Angloise, l'Aûteur traite de la *formation* des sons. M. *Wallis* † est si habile en ceci, qu'il a appris à deux personnes muetes (à cause de leur surdité) à parler & même à prononcer distinctement les mots les plus difficiles qu'on pût proposer, de plus il les perfectionna jusques au point d'écrire ce qu'ils pensoient, de lire même & d'entendre les écrits des autres.

Après avoir parlé de la formation des sons, il traite de la prononciation Grammaticale de la Langue Angloise; ensuite, de toutes les diverses espêces de mots qui la composent, & après s'être beaucoup étendu sur l'Etymologie, & fait un chapitre sur ce qui regarde les vers, il finit par un petit Traité, qu'il intitule, *Praxis Gram-*

† Voyez la fin de sa Préface.

Grammatica, LA PRATIQUE DE LA GRAMMAIRE: il choisit dans ce Traité l'*Oraison Dominicale* & le *Symbole des Apôtres*; sur chaque mot desquelles piéces il fait des remarques qui expliquent la nature & les rapports de ces mots. J'ai une quatriême édition de cette Grammaire, qui porte pour titre, JOHANNIS WALLIS *S. T. D. Geometriæ Professoris Saviliani, in celeberrima Academia Oxoniensi, atque Regalis Societatis Londini Sodalis, Grammatica Linguæ Anglicanæ. Cui præfigitur*, de loquela *sive sonorum formatione, Tractatus Grammatico-physicus. Et nunc primùm subjungitur Praxis Grammatica*. Editio quarta, prioribus auctior. *Oxoniæ* (à Oxfort) 1674. *in* 8. pp. 190.

III.

De la Langue Italienne.

Quoique l'*Italie* soit bien différente de ce qu'elle a été lorsque *Rome* fleurissante donnoit la loi à l'Univers, qu'on n'y voye plus cette fidélité, cette grandeur d'ame, cet amour pour la vertu, qui faisoit que le nom *Romain* étoit le plus beau de tous les titres, & qui répandoit dans leurs

Ouvrages tant de belles choſes, la Langue Italienne ne laiſſe pas que d'être fort en vogue; on la parle dans la *Gréce*, dans les Iles du Levant, à *Conſtantinople*, à *Vienne* & dans la plûpart des Cours d'*Allemagne* : elle eſt très commune à *Londres* & à *Paris*.

La facilité qu'on trouve à l'apprendre en eſt ſans doute la cauſe: cependant il faut remarquer que s'il eſt facile de l'apprendre paſſablement, il eſt très difficile d'en entendre toutes les délicateſſes, de la parler & de l'écrire dans ſa perfection. C'eſt ce qui fait ſans doute qu'aucune Langue ne peut ſe vanter d'avoir un auſſi grand nombre d'Auteurs, qui ayent travaillé à la rétablir, la fixer & l'embellir : on en peut compter plus de cent cinquante, & il y a à *Florence* un Profeſſeur choiſi parmi les plus habiles de l'Academie de la *Cruſca* & ſouvent homme de qualité, qui profeſſe publiquement cette Langue, comme les Romains en établirent autrefois un pour profeſſer la leur.

On a un grand nombre de Grammaires Françoiſes-Italiennes, telles que celles d'*Oudin*, de *des Roziers* & d'autres, dont les noms ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne. Les deux meilleures que nous

ayons

ayons ſont celles de M. *Lancelot* & de *Veneroni*. Cette derniére eſt extrêmement bonne pour aquerir un certain uſage familier dans la Langue Italienne, & l'autre eſt meilleure pour en pénétrer toutes les raiſons. La derniére édition de celle de *Veneroni*, intitulée le *Maitre Italien dans ſa derniére perfection*, *&c.* commence par une explication Grammaticale des mots qui entrent dans la compoſition du diſcours; & après avoir examiné ces mots par rapport à l'Italien, avoir traité de l'*orthographe*, de l'*accent Italien*, de la *ſyntaxe*, des *verbes*, des *participes*, des *adverbes*, des *prépoſitions*, de la *compoſition*, des *licences poétiques &c.* on trouve un recueil de noms & de verbes. Enſuite on trouve pluſieurs Dialogues, ſuivis d'un recueil de maniéres de parler Italiennes, de contes, de vers choiſis des meilleurs Poétes Italiens, de la maniére d'adreſſer & de finir des Lettres, & enfin une eſpêce de Dictionaire François & Italien.

Celle de M. *Lancelot*, communément appellée de *Port-Royal*, traite de tout ce qui compoſe la Langue Italienne, ſur le même plan qu'il avoit auparavant compoſé les Grammaires Gréque & Latine; il commence par donner dans une Préfa-

ce une idée de cette Langue & de la maniére de l'étudier : il en donne les regles en vers François, & ces regles, avec les exceptions qu'on peut y faire, sont expliquées dans de savantes notes qui instruisent à fonds de cette Langue. La troisiême partie de sa Grammaire comprend une breve instruction de la poésie Italienne. Personne avant M. *Lancelot* n'avoit donné en François les regles de cette poésie.

On a réimprimé à *Ferrare* en 1713. les *Observationi della Lingua Italiana racolte dal Cinonio*, (c'est-à-dire, par le P. *Mambelli* Jésuite.) Le Docteur *Barufaldi* & le Chevalier *Alessandro Baldracuni* ont accompagné de notes ces Observations, auxquelles on a joint encore les déclinaisons de *Benedetto buon Mattei*. Après avoir bien étudié les Grammaires dont nous venons de parler, principalement la derniére qui peut seule suffire, on fera bien de lire ces Observations.

Ceux qui voudront être bien informés des meilleurs Auteurs qui ont écrit en Italien n'ont qu'à consulter le *Ragionamento della Eloquenza Italiana* de M. l'Abé *Fontanini* : ce Livre a été imprimé à *Rome* en 1706. *in* 4. L'*Auteur* après y avoir sou-

soûtenu l'honneur des Italiens en fait de bel esprit, contre les attaques du P. *Bouhours*, donne une ample liste des meilleurs Auteurs Italiens & des diverses éditions de leurs Ouvrages.

J'ai vû une Grammaire imprimée à *Londres* en 1688. *in* 8. sous ce tire, *le nouveau Trismegiste, ou le Maître de trois Langues, auprès duquel* l'Italien, le François & l'Anglois *apprennent mutuellement à discourir entre eux &c.* Cet Ouvrage comme la plûpart de ces *multi-vocabulaires* ne méritent pas qu'on y fasse attention.

IV.

De la Langue Espagnole.

M. *Lancelot* a fait encore une Grammaire sur cette Langue, & depuis M. l'Abbé *de Vairac* en a donné une autre sous ce titre : *Nouvelle Grammaire Espagnole pour apprendre facilement & en peu de temps à prononcer, écrire & parler la Langue Castillane, selon le sentiment des meilleurs Auteurs, & l'usage de la Cour d'Espagne &c.* On en a fait à *Paris* en 1714. une seconde édition *in* 12. considérablement augmentée.

M. l'Abé *de Vairac* paroît n'avoir rien oublié pour rendre ſa Grammaire meilleure que toutes les autres, ſi on en excepte (*dit-il lui-même*) celle de *Port-Royal.* „Celle de *Maunori*, *dit cet Abé*, „juſtifie qu'il a voulu preſcrire des re„gles & des principes d'une Langue qu'il „n'entendoit pas; celle d'*Oudin* n'eſt qu'un „tiſſu de fautes; *Sobrino* ſe défiant avec „prudence de ſes propres forces n'a don„né ſous ſon nom qu'une nouvelle édi„tion des erreurs d'*Oudin.* Les Grammai„res de *Ferrus* & de *Perges* ſont ſi mé„priſables, qu'elles ne méritent pas même „qu'on en faſſe mention. Il n'y a donc „proprement, *continue-t-il*, que celle de „Port-Royal qui ſoit raiſonnable, & vé„ritablement elle contient des remarques „excellentes, mais elle eſt ſi conciſe & „elle eſt écrite d'une maniére ſi ſublime, „qu'elle ne peut ſervir qu'à confirmer „dans les principes ceux qui ſavent déjà „l'Eſpagnol.

On a dit de toutes les Grammaires de *Port-Royal* ce que M. l'Abé de *Vairac* dit ici de l'Eſpagnole: cela eſt fondé ſans doute ſur ce que l'aquiſition des Langues étant plûtôt une affaire de mémoire que de jugement, on aime beaucoup mieux les

les regles ſimples qui mettent d'abord dans l'uſage, que les raiſonnemens profonds qui en expliquent la nature. En effet l'aquiſition d'une Langue ſe fait plûtôt par beaucoup d'uſage & peu de préceptes que par un long examen des préceptes : mais il faut remarquer que la parfaite intelligence d'une Langue ne s'aquiert que par l'une & l'autre de ces deux choſes ; & c'eſt à quoi M. *Lancelot* a toûjours eû égard. Dans toutes ſes Grammaires les regles, qui ne ſont que pour le ſimple uſage, ſont toûjours diſtinguées des notes, où il approfondit la nature de ces regles & de la Langue dont il traite : & il a ſoin d'inſtruire d'abord de ce qu'il faut apprendre avant que d'entrer dans un examen plus ſolide. Ainſi l'on peut dire que les Grammaires de *Port-Royal* ſont propres à faciliter tout à la fois & l'aquiſition d'une Langue & la parfaite intelligence, qu'on en peut avoir.

V.

Des Langues Hollandoiſe & Allemande.

La connoiſſance de ces deux Langues eſt plus utile aux perſonnes qui voyagent

gent ou qui ſont à l'armée, qu'elle ne l'eſt aux gens d'étude : ce n'eſt pas qu'on n'imprime de bons Ouvrages en Hollandois & en Allemand ; il ſe fait en l'une & en l'autre de ces Langues de fort bons Journaux Littéraires ; & les Hollandois ſur-tout écrivent quelquefois avec aſſez de liberté ſur des matiéres importantes : mais cela n'eſt pas aſſez fréquent pour qu'on doive ſe donner beaucoup de peine à apprendre deux Langues difficiles aux François, non ſeulement à cauſe des mots & de la prononciation, mais encore à cauſe de la maniére de s'exprimer. Ni les Hollandois ni les Allemans ne ſe ſervent de ce tour d'expreſſion qui ſuit ſimplement la liaiſon de nos idées, & qui par cela joint naturellement les mots les uns avec les autres ſelon leurs divers rapports : ils imitent plus le tour figuré du Latin, ces inverſions qui tiennent l'eſprit en ſuſpens juſques à la fin de la phraſe.

Je ne connois ſur ces deux Langues que de mauvaiſes Grammaires pour les François : une Françoiſe & Hollandoiſe de *la Grue* dédiée à M. le Comte d'*Avaux* ; une autre de *Mauger* : la prémiére imprimée à *Amſterdam* chez *du Freſne*

1684.

1684. l'autre imprimée à *Utrecht* chez *J. van Poolſum* 1709. On trouve dans la prémiére quelque choſe ſur la *prononciation*, ſur les *déclinaiſons*, les *conjugaiſons*, des *liſtes de mots* & des *diſcours familiers*; & dans la derniére on trouve de plus des *Lettres Françoiſes & Hollandoiſes*. Il y en a encore une autre petite imprimée chez *P. Mortier* en 1688. qui a pour titre, *Nouvelle Grammaire Flamande, contenant les regles & les fondemens ſolides, pour pouvoir bien lire, & bien parler cette Langue, tirée avec grand ſoin &c.* elle eſt paſſable, mais on y a trop épargné les exemples.

Pour la Langue Allemande, il y a une Grammaire imprimée à la *Haye* chez *P. Huſſon* en 1703. *in* 8. J'en ai eu une autrefois en grand 8. ſi je ne me trompe, & imprimée à *Strasbourg*, dans laquelle la Langue Allemande étoit approfondie d'une toute autre maniére que dans celle que je viens de citer.

Il eſt bon de remarquer qu'il eſt facile à quiconque ſait une de ces Langues de ſavoir l'autre; le *Hollandois* n'eſt preſque que l'ancien *Allemand*; & l'*Allemand* d'aujourd'hui ne diffère pas tant du *Hollandois* que le *Languedocien* diffère du *François* de *Paris*.

La prononciation de l'*Allemand*, qui est plus pur en *Saxe* & à *Francfort* sur le *Mein* que par-tout ailleurs, est moins difficile aux *François* que la prononciation du *Hollandois*. Et comme cette derniére Langue est moins étendue que l'autre, ceux qui veulent les apprendre pour voyager feront bien de commencer par la Langue Allemande : d'ailleurs le son de celle-ci est beaucoup plus plein & plus agréable que celui de la Langue Hollandoise.

M. *Morhof* dans son *Polyhistor* vol. 1. p. 745. se plaint que la Langue Allemande est si fort négligée par ceux mêmes dont elle est la Langue maternelle, qu'à peine en peut-on trouver quelques-uns qui en connoissent l'origine : *& dolendum quidem est, adeo segniter Linguam vernaculam à Germanis tractari, ut in tot Scriptorum numero vix aliqui sint, qui origines intelligant.* Parmi les meilleurs Livres qu'on ait faits sur cette Langue il cite la Grammaire de *Jean Claius*, *Germana Grammatica Joh. Claii*, imprimée à *Iene* 1651. *in* 12. & le *Specimen Observationum in Linguam vernaculam* de *Jean Vorstius*, publié en 1669.

J. B. Thomasini fit imprimer à *Paris* il y a quelques années sous le titre suivant une Gram-

Grammaire qui n'eſt pas mauvaiſe: *Triplex Grammatica, theoriam & praxim Linguæ Gallicæ, Germanicæ, & Italicæ complectens, &c.*

VI.

De la Langue Latine.

Cette Langue eſt du nombre de celles qu'on appelle *mortes*, parce qu'elles ne ſont plus les Langues vulgaires d'aucune Nation, & qu'étant fixées dans les Livres, l'uſage n'a plus de priſe ſur elles; mais on peut dire en un ſens qu'elle eſt *vivante* par l'uſage continuel que les Savans en font; de ſorte qu'on peut fort bien l'appeller la *Langue du pays des Sciences.*

Un grand nombre d'Auteurs ont écrit ſur la Langue Latine; dans le tems même qu'elle étoit encore vivante *Céſar* & *Varro* écrivirent ſur ſon étymologie. *Donat*, *Seſgius*, *Fortunatian*, ont enſuite parlé de la Grammaire, mais ce qu'ils en ont dit eſt fort peu de choſe. *Alde Manuce*, ſurnommé le *Romain*, eſt je crois le prémier qui prit la peine de faire une Grammaire dans les formes; il y travailla avec ſuccès: ſa Grammaire eſt diviſée en 4. parties, dans leſquelles il explique ce qui regarde cette Langue

soit dans sa construction prosaïque, soit dans sa construction poétique. Cet Ouvrage, qu'on peut encore lire avec quelque utilité, fait par-tout paroître la modestie & le savoir de son Auteur ; il avoit raison de se flater, que son travail aplaniroit aux jeunes gens le chemin qui méne à l'éloquence.

* *Non michi per scopulos aut devia parvus*
Iulus
Ducitur Aonias ebibiturus aquas.
Est via per placidos colles per florea rura,
Hac iter ad Musas perbreve carpe, puer.

„Je ne conduis point un jeune homme „qui veut boire des eaux de l'Hypocrene, „par des rochers ni par des chemins dé„tournés. Il y a une voye où l'on ne „trouve que de douces collines & des „campagnes fleuries, c'est par là qu'un „jeune homme doit prendre son chemin „pour arriver auprès des Muses.

Cette Grammaire fut imprimée à Paris pour *Ponce le Preux* en 1500. mais elle avoit le défaut que M. *Lancelot* a condamné avec tant de raison dans *Despautere*, c'est de prescrire les regles pour apprendre le Latin, en Latin même.

La *Méthode Latine de Port-Royal* est la prémiére qui se soit affranchie de ce défaut,

* On lit ces vers à la tête de sa Grammaire.

faut, si nuisible & si ridicule, & cependant si autorisé par la coûtume, qu'on le conserve encore en plusieurs lieux. Cette *Méthode de Port-Royal* est sans contredit la meilleure qu'un François puisse choisir pour apprendre le Latin ; le Roi *Louis XIV.* s'en est servi avec succès. On peut la considérer comme un composé de ce qu'ont écrit de meilleur *L. Valla*, *Jul. Cæs. Scaliger*, *Scioppius*, *Gerb. Vossius*, & sur tous le célébre *Sanctius*, dont ces deux derniers n'ont été que les Copistes & les Commentateurs.

Ferdinand Henricides étant allé à *Rome* en 1625. Ambassadeur pour le Roi Catholique y porta avec lui ce Livre de *Sanctius*, qui avoit été imprimé à *Salamanque* en 1587. *Scioppius* vit cet Ouvrage, l'admira, & le préferant à tout ce qu'on avoit écrit sur cette matiére il se rendit le disciple de *Sanctius*, dans l'excellente *Grammaire Philosophique* qu'il composa. Cet Ouvrage étoit extrêmement rare, & M. *Lancelot* se félicite fort de ce que Mrs. *du Puy* le lui avoient prêté : il n'avoit alors été imprimé qu'à *Milan* en 1628. mais depuis ce tems il a été réimprimé autre part. *J. Pluymer* Libraire

d'Amſterdam en fit une édition en 1664. *in* 8. M. *Perizonius* a fait auſſi réimprimer à *Franeker* & à *Amſterdam* la *Minerve* de *Sanctius*, c'eſt le nom que porte la Grammaire de ce Savant, *Franc. Sanctii Brocenſis in inclyta Salmanticenſi Academia primarii Rhetorices & Græcæ Linguæ Doctoris, Minerva, ſeu de cauſis Linguæ Latinæ Commentarius.* La meilleure édition de cet Ouvrage eſt celle d'*Amſterdam* 1714. grand *in* 8. c'eſt la quatriême, aux remarques de Scioppius, qui s'y trouvent, M. *Perizonius* a auſſi joint les ſiennes.

Mais pour revenir à la *nouvelle Méthode* de M. *Lancelot*, cet Ouvrage ne traite pas ſeulement de toutes les parties du diſcours, mais on trouve auſſi à s'y inſtruire ſur les *noms des Romains*; ſur les *marques de leurs nombres*; ſur la *maniére de compter les ſeſterces*; & ſur la *diviſion du tems*. On y trouve encore un Traité des *Lettres* & de la *maniére d'écrire & de prononcer des Anciens*; de la *quantité des ſyllabes*, des *accens & de la maniére de bien prononcer le Latin*; & enfin un Traité de la *Poéſie Latine*, & un autre de la *Poéſie Françoiſe*. Tout cela eſt rempli de choſes ſi curieuſes & ſi bien écrites, qu'on peut dire que M.

M. *Lancelot* fait trouver des fleurs où les autres n'offrent que des champs arides. On a fait un grand nombre d'éditions de cette *Méthode*, toutes ſont bonnes depuis la ſeconde; quoiqu'il ſoit vrai de dire que la Langue Latine eſt telle, qu'il y a toûjours à travailler pour ceux qui l'enſeignent, ou qui veulent s'en inſtruire dans la derniére perfection. M. *Lancelot* indique, dans la Préface de ſa *Méthode*, les Auteurs Latins qu'on doit principalement étudier pour ſe perfectionner dans leur Langue. M. le *Clerc* a fait la même choſe dans la 1. part. chap. 2. de ſon *Ars Critica*; & il l'a fait avec beaucoup plus d'étendue. Cet *Ars Critica* mérite extrêmement d'être lû de tous ceux qui veulent s'attacher aux Langues & à la critique: c'eſt un des meilleurs Ouvrages qui ſoient ſortis de la plume de ſon ſavant Auteur.

VII.

De la Langue Gréque.

C'eſt encore ſur cette Langue que M. *Lancelot* a fait merveille: ſa *nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Gréque* eſt ſi parfaite à tous égards, que ceux

ceux qui s'en ferviront feront furpris du fruit qui leur en reviendra, & du peu de travail qui leur en aura coûté: rien n'eft plus clair, rien n'eft plus favant, ni mieux entendu que la maniére dont il y explique tout ce qui peut fervir à la parfaite intelligence de cette Langue.

Il a divifé cet Ouvrage en neuf livres: le *prémier* parle de l'Analogie des lettres, de leur prononciation, des changemens & des rapports qu'elles ont enfemble. Le *fecond* traite des déclinaifons, des noms & des pronoms. Le *troifiême*, le *quatriême* & le *cinquiême* de la conjugaifon des verbes, & de l'inveftigation du Thême. Le *fixiéme*, des particules indéclinables, avec un Traité fort utile de la dérivation & compofition des noms. Le *feptiême*, de la fyntaxe. Le *huitiême*, de remarques curieufes fur toutes les parties du difcours. Et le *neuviême*, de la quantité & des accens: avec une récapitulation des dialectes & des licences poétiques. Ce favant homme n'a rien oublié pour mettre tout cela dans un ordre qui engage à étudier par la facilité que cet ordre y apporte. L'on ne s'en étonnera pas, puifque M. *Lancelot* avec un efprit fort propre à bien digerer les chofes n'a pas feulement profité,

té, comme il le dit lui-même *, du travail de *Caninius*, de *Sylburge* & de *Sanctius* que l'on peut considérer comme les disciples du fameux la *Ramée*, mais encore de celui de *Clenard*, de *Vossius*, de ce qu'ont fait sur cette Langue *Crusius*, *Tschonder*, *Gualter*, *Surcin*, *Enoc*, *Gretser*, *Golius*, *Huldric*, *Alstedius* & plusieurs autres : sans parler du grand *Etymologiste*, d'*Eustathe*, *Hesyque*, *Phavorin*, *Budé*, *H. Estienne*, *Gesner*, *Lascaris*, *Scapula*, & autres anciens ou nouveaux Dictionaires, Scholiastes, Commentateurs & Auteurs, qu'il a eu soin de lire ou de consulter avec exactitude.

Cette *Méthode* a été imprimée à *Paris* pour la neuviême fois dès l'An 1696. en grand 8. de même que la *Méthode Latine*. Immediatement après le titre on trouve une excellente Préface ; où il est parlé *du Renouvellement des Lettres Gréques dans l'Europe & de ceux qui y ont le plus travaillé*. On y trouve aussi des avis généraux pour bien montrer & bien apprendre le Grec, & un jugement des plus beaux Auteurs, soit saints ou profanes, qui ont écrit sur cette Langue.

Dans le dénombrement de ceux qui l'ont enseignée, on est non seulement

* Dans la Préface p. XII. & XIII.

ſurpris du grand nombre, mais encore de la qualité des perſonnes, la plûpart ont été des gens très diſtingués par leur naiſſance ou par les Charges qu'ils ont eues. *Chryſolore*, le prémier qui rétablit cette Langue en Italie d'où elle avoit été bannie durant plus de ſept cens ans, avoit été Ambaſſadeur de l'Empéreur *Jean Paléologue*; & après s'être aquité de ſon Ambaſſade il ne dédaigna pas d'enſeigner le Grec à *Véniſe*, à *Florence*, à *Rome*, & à *Pavie*.

L'Auteur de la *nouvelle Méthode* dit, qu'on peut appeller cette Langue *ſainte*, puiſqu'elle comprend les Livres ſaints & une bonne partie des Livres de l'Egliſe.

Avant que de finir cet Article il faut remarquer, que M. *Lancelot* a donné encore un Ouvrage très utile, qui eſt *des Racines Gréques*: les regles en ſont miſes, comme dans ſes *Méthodes*, en petits vers François avec les principaux dérivez au deſſous. Il a fait auſſi un Abrégé de cette Méthode Gréque, comme il y en a un de la Méthode Latine.

VIII.

De la Langue Arabe.

Poſtel, *Raimond*, *Radtman*, *Scindler*, *Kirſtenius*, *Gabriel Sionita*, *Jean Heſronita* Maronites du *Mont Liban*, & quelques autres encore, ont travaillé ſur la Grammaire Arabe, mais ceux qui veulent s'appliquer à l'étude de cette Langue ſe trouveront principalement obligés à *Thomas Erpenius* de tout ce qu'il a fait pour en faciliter l'intelligence: il a composé des Rudimens, qu'il fit imprimer en 1620. dans une Imprimérie, qu'il avoit principalement pour l'*Arabe*, & dont la ſeconde édition parut à *Leide* en 1628. chez *Bonaventure & Abraham Elzevir*: c'eſt un *in* 8. de 172. pages ſuivies du ſoixante-quatrième Chapitre de l'*Alcoran* traduit en Latin & accompagné de notes Grammaticales: le tout parfaitement bien imprimé.

Peu de tems après que ces Rudimens eurent parû l'on vit une Grammaire du même Auteur, que *Jean Maire* imprima à *Leide* en 1636. *in* 4. avec les Fables de *Locman* & quelques Sentences qu'*Erpenius* avoit traduites de l'Arabe en La-

Latin & qui avoient déjà été imprimées. *Golius* ſon diſciple fit encore une nouvelle édition du même Livre chez le même *Jean Maire* en 1656. c'eſt un *in* 4. de 172. pages pour la Grammaire & de 282. pour les additions : les caractéres en ſont fort bons, quoique l'Arabe ne ſoit pas tout-à-fait ſi beau que celui des Rudimens.

Cette Grammaire eſt diviſée en cinq livres.

Le *prémier* traite des lettres, des ſyllabes, des marques qui ſervent à l'orthographe, des accens. Ce livre eſt ſuivi d'obſervations excellentes ſur les lettres. Le *ſecond* traite des verbes. Le *troiſiême* des noms & des pronoms. Le *quatriême* des particules. Le *cinquiême* de la ſyntaxe.

On trouve après ceci les Fables de *Locman*, qu'on croit communément n'être autre choſe qu'*Eſope*. Il y a pluſieurs de ces Fables que M. *de la Fontaine* n'a pas miſes en vers : une de celles-là m'a parû ſi belle pour marquer ces gens qui ne ſont propres qu'à avilir les Charges & les Dignités dont ils cherchent à ſe revêtir, que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici ;

LE

LE NEGRE

Fable.

„Un Negre s'étant un jour deshabil-
„lé prit de la neige & s'en frota le corps:
„on lui demanda, pourquoi vous frotés-
„vous le corps de neige? il répondit,
„peut-être que je deviendrai blanc. Un
„ſage vint, qui lui dit, ne vous donnés
„pas une peine inutile; il ſe peut que vo-
„tre corps rende la neige noire, mais il
„ne deviendra jamais blanc.

La traduction de ces Fables eſt accompagnée de Remarques d'*Erpenius*, auxquelles *Golius* en a ajoûté d'autres, qu'il a diſtinguées par un aſteriſque.

Ces Fables ſont ſuivies de Sentences Arabes recueillies, traduites, & encore accompagnées de notes par *Erpenius* & *Golius*: ce dernier a de plus ajoûté à cela des *Proverbes Arabes*, des *Sentences tirées des Poétes Arabes*, de quelques chapitres de l'*Alcoran* & de pluſieurs autres piéces tant en vers qu'en proſe, dont quelques-unes ſont traduites & ont des Scholies, & dont il y à auſſi quelques autres qui ſe voyent ſimplement en Arabe.

La

La Langue Arabe est très savante & très énergique, elle est pleine de tours & d'expressions figurées, ce qui lui donne beaucoup d'élévation & de force: elle est très harmonieuse, & ses bons Auteurs augmentent encore son harmonie naturelle par le soin qu'ils prenent dans leur prose même de varier leurs périodes, d'y mettre une certaine cadence poétique. Le Livre le mieux écrit en cette Langue est l'*Alcoran*: c'est pourquoi *Erpenius* veut qu'on commence d'abord par ce Livre, & qu'on le lise d'un bout à l'autre avec beaucoup de soin & d'application. *Velim*, dit-il dans la Préface de ses Rudimens, *totum Alcoranum à capite ad calcem studiosè & attentè perlegi, solius Linguæ gratia quæ in eo libro elegans est, & perfectissimè consonantibus ac vocalibus, aliisque notis orthographicis expressa.* ERPENIUS conseille encore à ceux qui veulent parfaitement s'instruire de la Langue Arabe de bien lire deux Centuries de Proverbes, sur lesquels *J. Scaliger* & lui ont fait des remarques; la *Géographie Anonyme* écrite en cette Langue & imprimée à *Florence* in 4. l'*Histoire des Sarasins*, qu'il fit imprimer dans sa propre imprimérie; les *Ouvrages d'Avicene* &

& les *Pseaumes de David*, dont on a une édition *in* 4. avec les voyéles & une traduction Latine.

Harira, qui a laissé cinquante piéces qu'il appelloit des *Recits*, composés en prose entremêlée de vers & pleins de piété & d'élegance, *Mutenabis*, dont il est parlé dans l'Histoire des Sarasins p. 220. & suivantes, *Abu'l,ola* Commentateur de *Mutenabis*, sont regardés par *Golius* comme d'excellens Auteurs : les deux derniers sont deux Poétes. *Abu'l,ola* a fait entre autres Ouvrages un Poéme composé de plus de dix mille vers, où il traite des choses spirituelles, de la vanité & du mépris des terrestres : on dit de lui ce qu'on a dit d'*Homére*, qu'il étoit aveugle.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que les Rudimens d'*Erpenius* sont dans la prémiére édition imprimés de sorte que ce qui seroit le dernier feuillet selon notre usage ordinaire devient le prémier ; & qu'à la fin on trouve un Catalogue de plusieurs Livres Arabes de diverses impriméries, & que ni l'une ni l'autre de ces deux choses ne se voit dans la seconde édition de ces Rudimens.

J'ajoûterai qu'on remarque que la Langue Arabe a plusieurs mots qui lui sont com-

communs avec la Françoiſe, tels que ſont والل, *valet*, اشتري, *acheter*, مخزن, *magaſin*, قميص, *chemiſe*, &c.

IX.

De la Langue Hébraïque.

Rabin *Saadias Haggaon* eſt le prémier qui a travaillé ſur la Grammaire de cette Langue ; mais tout ce qu'il a fait, de même que ſix autres qui avec lui ont précedé *Juda Hiug*, eſt ſi défectueux, qu'on peut dire que ce *Juda Hiug* eſt le prémier Grammairien Juif : il a donné une excellente Grammaire, dont on trouve une eſpêce d'Extrait dans le *prémier livre de l'Hiſtoire Critique du Nouveau Teſtament chap.* XXXI. on trouve auſſi dans ce chapitre l'Extrait d'un manuſcrit touchant les Grammairiens de cette Nation.

Après Rabin *Juda* Rabin *Jona* eſt le plus célébre, cependant les Ouvrages de l'un ni de l'autre ne ſont pas encore imprimés : cela vient ſans doute de ce qu'*Aben-Eſra*, dont les deux livres de Grammaire ſont les prémiers qui ſoient ſortis de deſſous la preſſe, ſuit la métho-

de

de de *Juda* & de *Jona*, & les copie presque toûjours, quoiqu'il les perfectionne quelquefois. Rabin *David Kimhi* Espagnol, qui a écrit ensuite, a été le plus suivi de tous les Grammairiens Juifs, *Alting* dans ses *Fundamenta punctationis* l'appelle *Linguæ sanctæ Hebræorum Grammaticorum princeps:* ce titre aiant apparemment trompé un de M. M. les Journalistes de *Paris* est cause, qu'on n'a pas fait difficulté dans l'Extrait d'une nouvelle édition du Livre de *J. Alting* de dire, que *R.* DAVID KIMHI *fut le prémier qui composa une Grammaire Hébraïque, à laquelle il donna le nom de* Michol, *c'est-à-dire, perfection.*

M. *Simon* assûre, qu'*Elias Levita* Juif Allemand est le plus savant Critique des Juifs, qu'il a tous surpassés dans l'Art de la Grammaire. Le même M. *Simon* recommande fort un Traité de cet Auteur, intitulé *Massoreth Hammassoreth*, où il explique en savant Critique les difficultés de la *Massore.*

Les Grammaires Hébraïques, que les Chrêtiens ont composées, sont infiniment plus parfaites; aux connoissances, qu'ils ont puisées dans les Ecrits des Rabins, ils ont ajoûté une méthode claire & suivie, ce

qui répand beaucoup de jour ſur une Langue, que la maniére de l'écrire & l'éloignement des tems ont rendue ſi obſcure, qu' (au dire des plus ſavans Critiques *) il eſt impoſſible de la ſavoir parfaitement & avec une entiére certitude.

François Tiſſard, Docteur ès Loix & Profeſſeur de l'Univerſité de *Paris*, le prémier qui a fait imprimer en *France* des Livres Grecs, eſt auſſi le prémier qui y a fait imprimer une *Grammaire Hébraïque*. Cette Grammaire eſt un petit *in* 4. ſans chifres & ſans reclames, & ſeulement avec des lettres ſignaturées au bas des pages: ces lettres vont depuis l'A juſques à l'Y.

Elle parut ſous les auſpices & par l'exhortation de *François* I. encore en ce temslà Duc de *Valois*. M. *Chevillier* dit à la page 290. de l'*origine de l'Imprimérie*, que les caractéres Hébreux en ſont *fort imparfaits & très malformez*. J'ai confronté ces caractéres avec d'autres de ce tems-ci, mais je ne les ai point trouvés comme M. *Chevillier*, au contraire ils m'ont parû mieux formés que les notres d'apréſent: la différence eſt, que les caractéres Hébreux de la Grammaire de *Tiſſard* ſont une

* R. *Simon* Hiſt. Crit. du V. Teſt. M. *Maſſon* Hiſt. de la Républ. des Lett. Tom. 2. & ſuiv.

une fois auſſi gros que ceux des Grammaires communes. Ce Livre fut imprimé à *Paris* en 1508. chez *Gilles Gourmont*, le prémier Imprimeur de cette ville en lettres Gréques & Hébraïques.

De tous ceux qui depuis ce tems-là ont fait imprimer en Europe des Grammaires ſur cette Langue, il n'y a perſonne qui ſe ſoit aquis plus de réputation que les *Buxtorfs* péres & fils, quoiqu'ils ayent trop donné dans les ſuperſtitions des Rabins. On dit que *Buxtorf* le pére a ſurpaſſé tous ceux qui ont écrit avant lui, & que ceux, qui ſont venus depuis, n'ont fait que copier ou abréger ſon Livre: il eſt intitulé, JOANNIS BUXTORFII *Theſaurus Grammaticus Linguæ Sanctæ Hebrææ, duobus libris methodicè propoſitus, &c.* Des deux livres, qui compoſent ce *Thréſor*, le *prémier* traite de tous les mots qui entrent dans la compoſition du diſcours. Le *ſecond* de la conſtruction de ces mots: ces deux livres ſont ſuivis d'un Traité de la *proſodie* metrique des Hébreux: on trouve enſuite un autre Traité pour exercer les Allemans dans la lecture de cette Langue: *Buxtorf* veut qu'ils s'accoûtument à écrire leur Langue même en caractéres Hébreux. Ce Thréſor finit par un *index* des mots irreguliers qui y ſont renfermés.

J'ai déjà remarqué que les plus ſavans Critiques prétendent, qu'il eſt impoſſible de ſavoir abſolument la Langue Hébraïque; cela vient entre autres choſes 1. De l'éloignement du tems qu'il y a que les Livres de l'*Ancien Teſtament* ont été écrits. 2. De ce qu'on a laiſſé écouler pluſieurs ſiécles avant que de compoſer aucune Grammaire ſur cette Langue. 3. De ce que les points, qui ſervent de voyéles au texte Hébreu, n'étoient point anciennement marqués dans ce Texte, non plus que les accens & la diſtinction des verſets, & que la Langue Hébraïque, conſiderée en elle-même ſans les points voyéles, peut être interpretée de différentes maniéres. 4. Qu'il ſe trouvoit beaucoup de variété dans le Texte de l'Ancien Teſtament. 5. Que les *Docteurs de Tiberiade*, qui ont déterminé par les points qu'ils ont ajoûtés au Texte les véritables leçons de ce Texte, ne ſont pas ſi exacts qu'on ne trouve pluſieurs endroits où ils ſe ſont trompés; que d'ailleurs on ne peut pas prouver que les Exemplaires dont ils ſe ſont ſervis ayent été de véritables originaux. 6. Que s'il eſt problable que l'uſage qu'ils ont fixé par les points ne pouvoit venir que d'une Tradition ancienne,

il

il eſt vrai auſſi que (avant que les points fuſſent inventés) cette Tradition n'a pas été ſi conſtante, qu'il n'y ſoit arrivé quelques changemens ſelon les tems & les lieux.

Cependant malgré la difficulté de cette Langue un Profeſſeur de l'Univerſité de *Tubingue* nommé *Schickhard* a donné une Méthode , par laquelle il prétend apprendre l'Hébreu en vingt-quatre heures de tems. Il eſt vrai qu'il n'entend pas que ces 24. heures ſoient conſécutives, il veut au contraire qu'on les léve , pour ainſi dire , ſur douze jours ou ſur huit en en prenant deux ou trois ſur chaque jour. Cette Méthode a pour titre, *Wilhelmi Schickhardi Horologium Hebræum , ſive conſilium quomodo ſancta Lingua ſpacio* XXIV. *horarum , ab aliquot collegis ſufficienter apprehendi queat.* Et ſi le nombre des éditions eſt une preuve de la bonté & de l'utilité d'un Livre , celui-ci doit être parfaitement bon ; j'en ai vû une quatorzième édition faite ſous les ſoins de M. *Raith* par l'ordre de l'Univerſité de *Tubingue* , & imprimé dans cette ville-là en 1670. C'eſt un *in* 8. de 196. pages; on voit au bas du titre ces mots, *experire , non ride.* J'en ai vû encore une 15^{e}. Edition augmentée ,

faite dans la même ville en 1692.

Presque tous ceux qui ont traité de la Langue Hébraïque prétendent non seulement, que cette Langue est la prémiére que les hommes ayent jamais parlé, mais ils prétendent encore que c'est la Langue de DIEU même : *O studium vere dignum!* dit *Buxtorf* en parlant de cette Langue dans la Préface de son THESAURUS, *ô industriam omni prædicatione majorem, qua homo id consequitur, ut eadem Lingua cum* DEO, *cum sanctis Angelis, cum Patriarchis & Prophetis, scienter possit colloqui, &* DEI *mentem ex Lingua* DEI *syncere hominibus explicare!* „ O étude véritable-„ment estimable! ô travail au-dessus des „plus grandes louanges, puisque l'hom-„me obtient par là de pouvoir conver-„ser avec DIEU & ses saints Anges, avec „les Patriarches & les Prophétes; & fai-„re connoître sûrement aux hommes l'es-„prit de DIEU par la Langue de DIEU „même. L'excellence de cette Langue „peut-elle être plus grande? dit-il en un autre endroit de la même Préface, „puisque c'est la prémiére Langue du „genre humain, puisqu'elle est la Langue „de DIEU, la Langue des Anges, la „Langue des Prophétes. *Dignitas verò hu-*

hujus Linguæ quæ potest major esse quam quod sit Lingua prima generis humani, quod sit Lingua DEI, *Lingua Angelorum, Lingua Prophetarum?* P. MARTINIUS dans la longue Préface qu'on trouve après sa Grammaire Hébraïque à la tête de sa ΤΕΧΝΟΛΟΓΙΑ, dit, *hac sunt usi veteres & primi illi parentes.... hac ipse parens omnium rectorque Deus illos sæpe affatus est...... sit igitur sancta apud nos hæc Lingua, quam* DEUS *ipso suo ore sanctissimo consecravit.* „Nos prémiers parens ont „parlé cette Langue... l'Auteur & le „modérateur de toutes choses DIEU lui-„même l'a parlée souvent avec eux.... que „cette Langue, consacrée par la très sain-„te bouche de DIEU même, nous soit „donc une Langue sainte. Qui ne croiroit ces Théologiens des *Anthropomorphites!* Cependant cette opinion n'est pas nouvelle, il y a long-tems que * *S. Grégoire de Nysse* s'est moqué de ceux qui la croyoient, & qu'il l'a appellée *une sotise & une vanité ridicule des Juifs;* comme si DIEU, dit-il, *avoit été un maitre de Grammaire.* LA MOTTE LE VAYER dit dans ses Lettres „qu'il faut que les plus grands „partisans qu'ait l'*Hébreu* confessent qu'à

* Voyez R. Simond Crit. du V. T. l. 1. c. XIV.

„ la reſerve de ces petites Langues, tel-
„ les que la Baſque ou l'ancienne Breton-
„ ne, il n'y en a point, ni de celles qu'on
„ nomme *mortes*, ni des autres qu'on ap-
„ pelle *vivantes*, qui ne fourniſſe de
„ plus belles compoſitions en toute ſorte
„ de Sciences que ne fait l'Hébraïque, ſi
„ l'on en excepte la ſeule connoiſſance du
„ *Viel Teſtament*. Il ajoûte plus bas, qu'on
„ peut bien ſe paſſer de parler un jargon,
„ qui ne vaut pas la peine que donnent
„ ſes lettres gutturales à la Trachiartere.
Quoiqu'il en ſoit, on peut voir dans le prémier Tome de l'*Ars Critica* de M. le *Clerc* de quelle maniére cet habile homme croit qu'on doit étudier l'Hébreu, & de quels Ouvrages on doit faire choix pour ce ſujet. Il eſt vrai qu'il ne parle preſque que d'Auteurs Proteſtans, ſans dire même un ſeul mot du P. *Morin* de l'Oratoire, quoique ce Pére ait beaucoup écrit ſur la Critique de la Bible & avec beaucoup d'érudition; peut-être que M. le *Clers* n'en juge pas ainſi.

X.

X.

Des Langues Samaritaine, Chaldaïque, Syriaque, Ethiopienne, Perſienne, Armenienne, Tartare & Chinoiſe.

La plûpart de ces Langues, & l'*Arabe* même, ſont des dialectes de l'Hébreu, & quelques-unes en aprochent ſi fort, qu'il n'y a preſque point de différence : tels ſont par exemple le *Samaritain*, le *Chaldéen* & le *Syriaque*. Le Pére *Morin* eſt le prémier qui ait donné une Grammaire du Samaritain ; il a été ſuivi par *Cellarius* & par quelques autres. *George Amira* Maronite du *Mont Liban* fit imprimer à *Rome* en 1596. une Grammaire Syriaque ; P. *Martinius* en a donné une *Chaldaïque* ; JEAN BUXTORF en a donné une de la Langue *Chaldaïque* & *Syriaque*. LOUIS DE DIEU a fait une Grammaire imprimée chez les Elſevirs *in* 4. en 1628. où il compare enſemble l'*Hébreu*, le *Chaldéen* & le *Syriaque* ; J. H. *Hottinger* en a fait imprimer une *in* 4. à *Heidelberg* en 1659. où il montre les rapports de l'*Hébreu*, du *Chaldéen*, du *Syriaque* & de l'*Arabe*. Les Juifs rapportérent le *Chaldéen* de *Babylo-*

lone à *Jérusalem* après leur captivité ; les Livres de *Daniel* & d'*Esdras* sont écrits une grande partie en *Chaldéen*. C'est Syriaque que *Jesus-Christ* & les *Apôtres* ont parlé ; ainsi la connoissance de cette Langue est nécessaire pour la parfaite intelligence du *Nouveau Testament*, parce que dans le Texte Grec il se trouve plusieurs maniéres de parler empruntées de ces Langues. M. *Simon* * observe, que tout ce que nous avons qui appartient à la Grammaire *Chaldaïque* est défectueux, & ne peut pas servir de regle infaillible, parce que les *Juifs*, qui ont négligé pendant un très long tems cette étude, n'ont pû parfaitement rétablir la Langue *Chaldaïque* ; & que la méthode, dont *Buxtorf* & les autres Commentateurs se sont servis pour corriger la vielle ponctuation du *Chaldéen*, est sujette à l'illusion : *Louis de Dieu* † pense la même chose de la méthode de *Buxtorf*. M. *Ludolphe* a donné une Grammaire de la Langue *Ethiopienne* : cette Langue est mêlée de mots *Hébreux*, *Chaldéens* & *Arabes* ; elle a un caractére particulier, & on ne marque point en l'écrivant des points voyéles sous les lettres

* Crit. du V. T. chap. XVIII.

† Voyez la Préface de sa *Grammatica Linguarum Orient.*

tres à la façon des *Hébreux*, des *Arabes*, des *Chaldéens* & des *Syriens*, mais chaque lettre fait une ſyllabe, étant en même tems composée d'une conſonne & d'une voyéle. Le même M. *Ludolphe*, *Louis de Dieu* & quelques autres ont donné des Grammaires *Perſiennes*. On trouve la plus grande partie de toutes ces Grammaires, ſans oublier l'Arabe, dans un Recueil imprimé en 1701. chez *Fréderic Knok à Francfort ſur le Mein in* 8. ce Recueil a pour titre, *Jacobi Altingii Fundamenta punctationis Linguæ ſanctæ. Accedit Ejuſdem ſynopſis Inſtitutionum Chaldæarum & Syrarum. Simili inſtitutionum Samaritanarum, Rabinicarum, Arabicarum, Æthiopicarum & Perſicarum ſynopſi à Georgio Othone Græcæ & Orientalium Linguarum in Academia Marburgenſi Profeſſore ordinario.*

Theſée Ambroiſe a fait une introduction à la Langue Armenienne, imprimée en 1539. *Clement Galanus* a composé une Grammaire de cette Langue, publiée à *Rome* en 1645. Un Armenien nommé *Jean Agop* en a encore publié une autre dans la même ville en 1713. Le Pére *Villote* Jéſuite, qui a travaillé long-tems dans les Miſſions d'*Armenie*, a fait imprimer à *Rome* un Dictionaire & une Grammaire *Armenienne*. Et

en même tems M. *Schroeder* a fait imprimer une Grammaire de cette Langue ſous le titre de *Theſaurus Linguæ Armenicæ antiquæ & hodiernæ*.

On trouve dans les *Relations des divers Voyages curieux* de *Thevenot* une Grammaire *Tartare* : & M. l'Abé *Bignon* fait faire une Grammaire *Chinoiſe*.

M. Ph. *Maſſon* a crû que la Langue *Chinoiſe* avoit divers rapports conſidérables avec la Langue *Hébraïque*, & qu'ainſi elle pouvoit être de quelque utilité pour expliquer pluſieurs mots difficiles du Texte Hébreu. Il croyoit que cette Langue fourniſſoit quelques racines Hébraïques, que le *Vieux Teſtament* ne fourniſſoit pas; & qu'on pouvoit la conſidérer comme l'une des Dialectes de la Langue Sainte : pour le faire voir il a donné ſur ce ſujet trois Diſſertations, qu'on trouve dans le ſecond, troiſiême & quatriême Tome de l'*Hiſtoire Critique de la République des Lettres*. M. l'Abé *Bignon* aiant enſuite écrit à ce Savant une Lettre, où il fait voir que cette opinion n'eſt nullement fondée, que M. *Maſſon* s'eſt trompé tant ſur ce qu'il obſerve au ſujet des tours d'expreſſion, que ſur ce qu'il remarque au ſujet des mots. M. *Maſſon* a fait imprimer cette

Let-

Lettre dans le 5. Tome de la même *Histoire Critique*; aimant mieux sans doute montrer par là, qu'il n'étoit pas aussi habile dans la Langue *Chinoise* qu'il avoit crû l'être, & ne pas laisser le Public dans une erreur que ce Savant avoit appuyée de son érudition. Ce qui est très louable.

De toutes les Langues de l'*Asie* il n'y en a point qui méritent plus nos soins que celles des *Chinois* & des *Persans*: les Sciences & les Arts sont fort cultivés chez ces deux Peuples: les *Chinois*, pour marquer à cet égard leur supériorité sur les autres Nations, disent qu'ils ont deux yeux, que les Européens n'en ont qu'un, & que les autres peuples sont aveugles. Ils ont d'ailleurs une suite d'Histoire, dont la *Chronologie* remonte plusieurs siécles au delà de notre Epoque de la Création du Monde.

Au-reste il est bon de remarquer que presque toutes les Langues peuvent se considérer comme *mortes* & comme *vivantes*. L'Italien par exemple s'enseigne non seulement selon l'usage présent, mais encore selon l'usage des Auteurs qui perfectionnérent cette Langue à la renaissance des Lettres en Europe dans le quatorziême Siécle: c'est ce Siécle que les

Ita-

Italiens nomment leur Siécle de pureté, & qu'ils prennent pour regle & pour modéle de la perfection de leur Langue; c'est en ce Siécle que *Dante*, *Petrarque* & d'autres excellens Auteurs ont vêcu : mais quoique les Ecrits de *Dante* & de *Pétrarque* soient les objets de l'admiration de ceux qui aiment l'*Italien*, quiconque écriroit aujourd'hui comme eux ne seroit pas goûté; & pour les lire il faut savoir plus que l'*Italien* qu'on parle maintenant à *Florence*.

Il y a bien plus encore de différence entre l'*ancien Grec* & le *Grec vulgaire*: on en remarque aussi dans le *Latin*; & l'on divise l'*Hébreu* en *Hébreu pur* tel qu'il est dans l'Ancien Testament, & en *Hébreu de Rabin*, qui est celui dont se sont servis les Docteurs Juifs dans leurs Commentaires sur la Bible: il est plein de mots *Grecs*, *Latins*, *Espagnols* & *François*, dont même quelques-uns ne sont plus en usage dans ces deux derniéres Langues. M. *Maius* a donné au Public une Grammaire de cet *Hébreu*, imprimée à *Giessen* en 1713. *Joannis Maii Bibliotheca Rabbinica.*

M. *Frain du Tremblai* a fait un *Traité des Langues*, où il donne des regles pour juger de leur perfection. Le P. *Besnier* Jésuite avoit formé un projet pour *la réunion des Lan-*

Langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule. J'en ai vû le plan dans un petit Livre imprimé à *Liége* chez *Nicolas le Baraguoin* en 1674. & ce plan m'a parû bien médité; je ne sai pas s'il a été plus amplement exécuté.

T. Bibliander a écrit en Latin un Commentaire de *la raison commune de toutes les Langues*; *E. Brerewood* a fait aussi en Latin la *Recherche des Langues & des Religions*; & l'on a en François un gros *in* 4. de 1030. pages imprimé en 1613. qui a pour titre, *Thrésor de l'Histoire des Langues de cest Univers, contenant les origines, beautés, perfections, decadences, mutations, changemens, conversions, & ruines des Langues*

Hébraïque,	Moresque,
Chananéenne,	Ethiopienne,
Samaritaine,	Nubienne,
Chaldaïque,	Abyssine,
Syriaque,	Gréque,
Egyptienne,	Armenienne,
Punique,	Servianne,
Arabique,	Esclavonne,
Sarrasine,	Géorgiane,
Turquesque,	Jacobite,
Persane,	Cophtite,
Tartaresque,	Hetrurienne,
Africaine,	Latine,

Ita-

Italienne,
Cathalane,
Hespagnole,
Alemande,
Bohemienne,
Hongroise,
Polonoise,
Prussienne,
Pomeranienne,
Lithuanienne,
Vualachienne,
Livonienne,
Russienne,
Moschovitique,
Gothique,
Northmande,
Francique,
Finnonienne,
Lapponienne,
Botnienne,
Biarmienne,
Angloise,
Indienne Orientale,
Chinoise,
Japanoise,
Javienne,
Indienne Occidentale,
Guineane nouvelle,
Indienne des Terres Neuves, &c.
Les Langues des animaux & oiseaux.

Par M. Claude Duret *Bourbonnois Président à Moulins.*

Cet Ouvrage n'est point éclairé des lumiéres de la Critique : l'Auteur a recherché ce qu'on peut découvrir touchant ces Langues dans les Ouvrages des Historiens, des Littérateurs, des Voyageurs & des Géographes, sans même se donner la peine de traduire de grands morceaux Latins qu'il rapporte. La réunion de toutes ces recherches compose ce *Thrésor* : on y trouve des alphabets de toutes sortes de caractéres, & plusieurs remarques tant historiques que littéraires. La lecture de cet Ou-

Ouvrage eſt très amuſante : on eſt ſurpris du nombre prodigieux d'Auteurs que *Duret* cite à tout moment : quand on ne veut pas lire ces citations il faut ſouvent paſſer ſix, huit, dix lignes. Son ſtile n'eſt pas mauvais quant à la propriété des mots, mais ceux qui ont la meilleure poitrine ne doivent pas ſe piquer de ne reprendre haleine qu'au point où finit la période ; il y en a quelques-unes qui rempliſſent toute une page.

Au-reſte j'ai oublié de remarquer dans l'Article de la *Langue Arabe*, que *Poſtel* eſt le prémier qui ait fait imprimer à *Paris* une Grammaire de cette Langue, *Grammatica Arabica Guill. Poſtelli. Pariſiis apud Joan. Petit & Franciſc. Regnault.* 1538. *in* 4. ce qui n'eſt pas, je crois, la prémiére édition.

J'ajoûterai en finiſſant, que ſi je n'ai pas parlé des Grammaires d'un plus grand nombre de Langues, cela vient de ce que ces Grammaires, s'il y en a, me ſont inconnues ; je n'ai pas prétendu parler de toutes, je me ſuis contenté de dire ce que je ſavois : *parum, modò certum.*

ARTICLE III.

Extrait de deux Ouvrages De Jean Marot.

Jan Marot de Caen, sur les deux heureux Voyages de Genes & Venise victorieusement mis à fin, par le tres Chrestien Roy Loys douzieme *de ce nom, pere du peuple, & veritablement escript par icelluy* Jan Marot, *alors Poëte & Escrivain de la tres magnanime Royne* Anne, Duchesse de Bretaigne, *& depuis Valet de chambre du tres Chrestien Roy* François, premier *du nom.*

On les vent à Paris devant l'Esglise sainte Genevieſve des Ardens, Rue Neufve Notre Dame, à l'enseigne du Faulcheur.

Avec privilege pour trois ans. in 8. *caractere* augustin 101. *feuillet. On voit au revers du dernier, que* ce present Livre fut achevé d'imprimer le 22. jour de Janvier 1532. pour *Pierre Rouset* dict *le Faulcheur*, par *Maitre Geofroy Tory de Bourges* Imprimeur du Roy.

ON trouve au revers du titre le privilege & ce distique à la louange de *Jan Marot :* *In*

In Jani Maroti commendationem.

Ore loqui Latio penitus qui neſciit unus
Gallicus hic vates, Gallica mira canit.

Enſuite, *Epiſtre au Roy*, de Clement Marot, *faiſant mention de la mort de* Jan Marot *ſon pere*, *Autheur de ce Livre*. C'eſt la même que celle qu'on trouve dans les Epîtres de *C. Marot*, ſous ce titre, *Au Roy*, *pour ſucceder en l'eſtat de ſon pere*. Cette Epître eſt ſuivie d'une Dédicatoire à la Royne ſous cette inſcription, *Prologue de Jan Marot de Caen à la Royne Anne*. Cette Epître, qui eſt en proſe, eſt d'un ſtile ſi emphatique, qu'on jugeroit d'abord que ſon Auteur eſt un pédant & un diſeur de Phœbus; mais il ne faut pas juger de lui, qu'on n'ait lû ſes vers; il y perdroit trop autrement.

Voyons le *Voyage de Génes*.

Mars faché de voir la paix dans l'Europe,

Il pourpenſoit les façons & manieres
De ſuſciter ſes ſoudars & banieres.

Lorſque *Bellone* vint lui conſeiller de choiſir l'Italie pour y exciter les feux de la Guerre, *Mars* ſuit ſans différer ce conſeil, & choiſit

Fiers Genevois de leurs conditions,
Sans foy, ſans loy plus qu'autres nations.

La diſcorde aiant chaſſé la paix de cette ville, le peuple ſe revolte contre la Nobleſſe, en pille & en tue quelques-uns :

Parquoy conclud toute la gentilleſſe,
S'en plaindre au Roy comme au chef de nobleſſe.

Le Roi entend leurs plaintes, il les traite de fous, de mutins & de lâches, mais cependant il leur promet de faire *congnoiſtre aux habitans*

De la Cité, que dix fois à cent ans
N'eurent Seigneur, qui euſt force & puiſſance
Pour les pugnir, comme ung ſeul Roy de France.

Mars voyant l'état des choſes fit entrer *Neptune* & *Eole* dans ſes deſſeins, fit forger des armes à *Vulcan*, fit ſortir les *Furies* des enfers pour qu'elles ſe repandiſſent par tout le monde, & fit aſſembler les *Centaures*. GENES connoiſſant les deſſeins que *Mars* avoit inſpiré à la France aſſembla *nobleſſe*, *marchandiſe* & *peuple*, & leur fit un diſ-

discours sur le malhûreux état où leur discorde la reduisoit. Dans la prémiére partie de son discours elle maltraite fort *Noblesse*, l'accusant d'usurpation, de bassesse & d'imposture. Et dans la seconde elle exhorte tous ses habitans à se bien défendre, & les rassure par tous les endroits qui peuvent leur inspirer du courage.

Les *Genevois* (car c'est ainsi qu'il les nomme, au-lieu de *Genois*) enflammés du discours de leur mére lui promirent bien de la défendre. *La raison les fuiant* alors, & *la rage* s'emparant d'eux ils courent insulter toutes les maisons où il y avoit des fleurs de lis peintes; & vont ensuite jusqu'au nombre de vingt-cinq mille attaquer le *Castelat*; ils y mirent à mort dix-huit François & trois femmes, ce qui composoit toute la garnison de ce petit endroit: la fureur des *Genevois* alloit jusques à arracher le cœur du corps de ces pauvres misérables & le manger,

Et autres cas que je n'ose descrire,
Car mieulx en vault le taire que le dire.

Ils furent ensuite à la place de *S. François*, que des troupes du Roi occupoient aussi. Les *Genevois* portoient au bout de

leurs lances des chemises teintes du sang de ceux qu'ils avoient si inhumainement égorgés, croyant par là intimider ceux qui gardoient cette place : mais il en arriva tout le contraire, les François se défendirent si vaillamment, que le Roi eut le tems de venir & de les delivrer : la marche de ce Prince qui vint jusques à *Ast* sans s'arrêter, les honneurs qu'on lui fit dans les villes d'*Italie* où il passa, les Seigneurs qui se joignirent à lui, les prémiéres attaques des François qui forcérent des endroits qu'on croyoit imprenables : tout cela n'a point été oublié par notre Poéte, il en parle avec autant de force que de grace.

Les François s'étoient emparés du Bastillon, & cela avec tant de courage que *Jan Marot* dit, qu'il lui auroit été impossible d'en croire le tiers, s'il ne l'avoit pas vû. Cependant un *Tinturier* *, que les *Genevois* avoient choisi pour leur *Duc*, leur promit de reprendre ce Fort : il le tenta ; mais il ne lui revint de cette entreprise que le desespoir d'avoir échoué : ce desespoir le porta à aller sur mer ; mais il fut ensuite arrêté, eut la tête coupée, & vérifia ce que notre Poéte avoit dit de lui,

.... qu'au-

* Il se nommoit *Paul de Nove*.

.... qu'aupres de ſes chaudieres
Il eut acquis plus d'honneur & prouffit.

L'on voit enſuite comment les *Genevois* vinrent implorer la clemence du Roi, les effets qu'il leur en fit reſſentir, la peine qu'ils s'impoſérent d'eux-memes de demeurer vêtus de noir juſques à ce que le Roi leur eût pardonné. L'on voit auſſi l'entrée triomphante de ce Prince dans *Genes* & les ordres qu'il y donna. Voici comme *Marot* parle de cette entrée:

Le landemain devers Genes s'adreſſe,
Armé a blanc en triumphe & honneur,
Qui lors euſt veu de France la nobleſſe,
Bien euſt il dit qu'oncques telle richeſſe
Veuë ne fut devant Roy ne Seigneur.
Eſtant armé ainſi que conqueteur,
Avecques part de ſa gent & puiſſance,
A Genes entre en moult belle ordonnance
Accompaigné de Princes de valeur.
Mais deſſus tout c'eſtoit une plaiſance
De voir le peuple aux ruës crier France,
Plus, comme croy, par lieure que par cueur,
Juſqu'au palais ſoubz poille d'or exquis,
Que quatre chefs de la ville porterent,
La teſte nue ainſi que gens conquis
Il fut conduict, lors Princes & Marquis
Devant le Roy fierement chevaucherent,

 Cinq

Cinq Cardinaulx aupres de luy marcherent
Jusques au dosme, ou filles & pucelles
En habit blanc gracieuses & belles,
Tenant rameaulx representant concorde
Genoux flexis, leur cheueux autour delles,
Inceſſamment par places & ruelles
Devant le Roy cryoient miſericorde.

Apres le poille eſt Monſieur le grand Maitre,
Qui pour le Roy en demonſtrant victoire
L'eſpée tient toute nue en main dextre
Faiſant congnoiſtre a tous qui pouvoit mettre
A feu à ſang leur ville & poſſeſſoire.
Le Roy adonc en grand triumphe & gloire
Entre en l'Eſgliſe & rend graces divines.
Durant ce temps trompes, cloches, buſines,
Menoyent long bruyt, doulz & armonieux,
Muſiciens avecques les orguines,
Diſoyent mottez & chanſons celeſtines,
Au los & nom du tres victorieux.

Après que le Roi leur eût fait faire tous les ſermens, & rendre tous les hommages qu'ils devoient, & qu'il leur eût donné de nouvelles loix, il partit en diligence pour ſon Duché de *Milan.* Après avoir parlé des fêtes qu'on y fit à ce grand Prince, le prémier poéme de ce livre finit; & c'eſt proprement là auſſi que finit le *Voyage de Genes.*

Cc

Cependant on a continué de mettre ſous le même titre quelques autres piéces. Ces piéces ſont un petit argument en proſe, qui montre la diſſimulation, la honte, & la douleur de la ville de *Genes*. Enſuite trois complaintes de cette ville, leſquelles ſont coupées par deux rondeaux. Dans la prémiére complainte *Genes* fait un detail de ce qui s'eſt paſſé entre le Roi & elle, comment elle fut *la corde au coul, le glaive ſous la gorge implorer la clemence de ce Prince*, comment il lui pardonna, en faiſant toutefois pendre par-ci par-là quelques *Genevois*, elle ajoûte comme il fit enſuite bruler les loix qu'elle avoit, lui en donna d'autres, & de Souveraine la rendit ainſi ſujette. *Genes* finit en ſe plaignant de *Véniſe*, du *Pape* & de l'*Empéreur*, qui l'avoient abandonnée: elle reconnoît bien que le *Pape* arma par mer pour la ſecourir, mais elle dit que cet armement n'étoit que *fainčte couleur*; & que les ſoldats n'étoient que des *Ruffiens de Rome*,

> Qui pour fouyr couroient comme chats maiſgres.

Cette complainte eſt ſuivie d'une autre, où *Genes* reproche à ſes habitans leur lâ-

cheté, eux qui avoient promis que *si le Roy de France*

Passoit les monts, sans aucune doutance
Ils le prendroient malgré tous ses gendarmes,
Mais pres du feu couards tiennent gros termes.

Dans la troisiême complainte *Genes* parle de la mort de cet homme que de Teinturier elle avoit fait Duc ; & qui eut la tête tranchée dans la place publique. Elle gémit de se voir sujette :

O Roy Loys quel bruit, honneur, & gloire
Te sera faict en chronicque & histoire
Humble avoir fait moy Genes la superbe.

Mais elle se console par l'espérance que quelque trahison lui rendra sa liberté.

Les Rondeaux qui séparent la 2. complainte d'avec la prémiére, & la 3. d'avec la seconde, ne sont que pour marquer les pauses que *Genes* faisoit dans ces complaintes.

Ceci est suivi d'un nouvel argument en prose, où *Genes* est représentée se jettant sur un lit „que raige & douleur „trop soigneusement luy avoient acoutré „dedans une chambre tenebreuse & obscu- „re,

„ re, tenduë de tapis noirs, ſemés de lar-
„ mes blanches: aupres de cette couche y
„ avoit une chaiſe, dedans laquelle étoit
„ aſſis ung viel homme chenu ayant le
„ regard epoventable a merveille. C'eſt le deſeſpoir qui eſt là dépeint avec tous ſes traits: mais une *Dame de tant belle & gracieuſe façon appellée Raiſon* le chaſſa, & vint parler *a icelle poure & quaſi deſeſperée Genes.*

Ainſi l'on trouve un diſcours en vers que la *Raiſon* tient à *Genes*, pour lui faire voir que ſon ſort eſt plus hûreux qu'il n'a jamais été:

Doncques en toy prends conſolation,
Et plus ne ſoient les tiens eſprits confus,
Car toy vivant ſous la protection
D'un Roy tant craint par toute nation,
En plus hault prix ſeras qu'oncques ne fus.
Et ſur ce poinct je finis & concludz
Qu'il n'eſt vivant dont doibues avoir peur,
Sous bon paſteur les ouailles ſont aſſeur.

L'Auteur par un petit morceau de proſe nous apprend, que *Genes* ainſi conſolée par *Dame Raiſon* quitta ſon manteau de deuil, & fut „ revetue d'un manteau de ſatin,
„ portant couleur de bleu, ſemé de fleurs
„ de lis, & lorſqu'elle l'eut vetu, commen-

„ cea

„ cea à dire de bouche & comme on croit „ de cueur, soubz ce manteau je vueil vi- „ vre & mourir. Elle prononça ensuite un Rondeau, où elle se felicite elle-même de l'hûreuse situation où elle se trouve. *La merci Dieu.*

C'est après ceci qu'on lit dans le Livre, *Fin du Voyage de Genes.* Et, *S'ensuit le Voyage de Venise.*

Voyage de Venise.

Mars aiant fait, sous le vouloir des Dieux, triompher *Louis XII.* fut ensuite remercier les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient faites :

Et tout premier loua la majesté
De *Jupiter* qui luy avoit presté
Temps opportun faisant luyre en ses tentes
Les clairs rayons d'influences faventes.
A *Neptunus* qui tant voulu l'aymer
Comme de luy pacifier la mer,
Garder ses nefs, carraques & Galleres
De rocz, de bancz, vent & vagues austeres:
A *Eolus* de ce qu'avoit reclus
Dedans ses creux *Boreas* & *Eurus*,
Licentiant le gratieux *Zephire*
Pour aspirer aux veux du puissant Sire:
Au Dieu *Bacchus* rendit graces condignes,

Qui

Qui tant avoit multiplié les vignes
Que terre adonc portoit pour armorie
Thirses hachez de vigne tres flourie :
Dame *Ceres* qui par miracles haulx
Regenera tous les dons frumentaulx:
Remercia *Juno* semblablement
Qui lui avoit eslargi amplement
Les siens tresors comme à son propre filz ;
Dame *Pallas* qui lui avoit prefix
Ducteurs experts & de seure conduite
Pour gouverner si puissant exercite:
Puis a *Venus* rendit louange & gloire
De ce qu'apres triomphante victoire
Lui suscita *Muses* & *Hadriades*,
Nymphes des eaues *Nappees Heliades*,
Qui de leurs voix & instrumens estranges ;
Lui ont rendu immortelles louanges:
Lors sont ouyz aux mansions divines,
Maint beaux motetz & chansons celestines,
Car Dieu n'y eust, Muse, Nymphe ou Deesse,
Qui n'eust le cueur tout remply de lyesse.

Dans ce tems la *Paix* accompagnée de la vérité, de la justice, & de la miséricorde se présenta à la Cour céleste, & demanda audience : elle fit un discours, où après avoir rapporté tous les troubles & tous les malheurs de la guerre, elle supplie qu'on lui permette d'aller en terre, où le Roi de France veut l'avoir. La *Paix* obtint ce qu'elle demandoit, *Mars* abandonne la ter-

terre & elle y deſcend : elle fut prête d'abord de s'arrêter à *Véniſe*, mais elle y vit tant de monſtres d'enfer, *Trahyſon*, *Injuſtice*, *Rapine*, *Uſure*, *Avarice*,

Avec leſquelz recongnus clercs & laiz,
Qui d'aultruy bien batiſſoient leurs palais.

Qui n'étant point accoûtumée de demeurer en telle ſocieté,

Laiſſa Veniſe, en France s'en alla.

Elle fut charmée de voir toutes les vertus regner dans ce Royaume & y faire fleurir tous les biens ; il n'y avoit pas juſques aux laboureurs qui ne fuſſent en leurs maiſons,

Sans crainte ou peur plus fiers que gentilz homs.
Plus les pilloient Cordeliers, Moynes, Carmes,
Que avanturiers, francs Archiers, ny Gendarmes.

La *Paix* ne pût ſe taire dans l'excès de joie qu'elle ſentit, elle fit l'éloge du Roi, & dit entr'autres choſes :

Plus puiſſant Roi l'on ne ſauroit nommer,
C'eſt

C'est celluy seul qui a mené la guerre
En lieux forains laissant paix en sa Terre,
Faisant les rocz & montaignes crouller,
Et guerre a droict, sans son peuple fouler.

Disant ces mots & regardant de tous côtés elle descendit

Dedans Cambrai, ou elle fut traictée
De Pape, Roys, Empereur, Ducz, Marquis,
Si noblement & de metz si exquis
Qu'il n'est possible en tels actes mieux faire.

La *Paix* leur conta comment étant envoyée par les Dieux pour le bonheur de la terre, en parcourant toute la Chrêtienté, elle avoit trouvé que la *vérité* & la *justice* lui gardoient place en tous lieux, excepté à *Vénise*, d'où cinq monstres l'avoient chassée. Les assistans conclurrent alors,

Pour & afin qu'elle put dominer
Chretienneté & sous elle regner,
Qu'ils chasseroient de ces goufres marins
Ces chiens d'enfer & monstres Barbarins.
Adonques paix congnoissant leur entente
S'en volle en l'aer d'avecques eux s'absente:
Et la demeure, attendant que justice
Parmy le monde ayt mis droit & police,

En

En delaiſſant juſques a ſon retour,
Entre Seigneurs union & amour.

Ceci eſt ſuivi d'une Piéce qui porte pour titre, *Exhortation aux Princes Chrêtiens:* on y dépeint allegoriquement l'injuſte conduite des *Vénitiens* à l'égard de tout le monde; après quoi l'on y exhorte le Pape, l'Empéreur, le Roi de *France*, & le Roi d'*Eſpagne* d'agir chacun de leur côté pour reduire les *Vénitiens* à leur prémiére condition; & on conſeille aux *Vénitiens* par un Rondeau, qui ſuit cette Exhortation, de faire d'eux-mêmes ce qu'ils doivent.

Dans une Piéce de près de 300. vers le Poéte fait enſuite voir l'établiſſement de la République de *Véniſe*, ſon injuſtice, le Traité qu'on fit pour la détruire, les préparatifs du Roi de *France* pour cette expedition, & comment il partit pour la mettre à fin. On ne peut mieux marquer combien ce grand Prince étoit aimé que *Marot* le fait par cette ſtrophe, en parlant de ſon départ:

Bourgeois, marchands & peuples mecaniques
Sont tous perplex en leur bancs & boutiques,
Preſtres en pleurs convertiſſent leurs chants,
Mais leurs douleurs ſont fleurs aromaticques,

Au

Au pris de veoir poures payſans ruſtiques
Tordre leurs mains, cryans parmy les champs,
Diſans ainſi, prenons glaives tranchans,
Prenons harnoys, prenons cottes de maille,
Et le ſuivons en quelque lieu qu'il aille;
C'eſt notre Roy, notre pere & appuy,
Car mieux nous vault ſoit d'eſtoc ou de taille
Le deffendant mourir en la bataille,
Que de languir en douleur apres luy.

L'on voit enſuite comment *Montioye* prémier Roi d'armes fut envoyé vers les *Vénitiens* : en paſſant par *Cremone* il inſtruiſit les Gouverneurs de ſa commiſſion, & leur fit une Harangue que *Marot* rapporte tout du long, telle que *Montjoye* la fit. On voit auſſi la réponſe qui fut faite à cette Harangue ; je mets ici toute cette réponſe, tant à cauſe de la fin, que parce qu'on y trouve auſſi le ſujet de la Harangue :

„Seigneur *Montioye*, entant que vous „nous denoncez la guerre mortelle depar „le Roi voſtre, noſtre ennemi mortel, a „faulte de reſtitution de la ditte cité & for„tereſſe, je vous adviſe que de ce faire „nous n'avons nulle charge de notre ſe-

„ reniſſime Prince, ne de noſtre illuſtriſ-
„ ſime Seigneurie. Et nous deſplaiſt d'a-
„ voir la guerre contre ung ſi puiſſant
„ Roy, la ditte Seigneurie a lui confede-
„ rez ; mais puis qu'ainſi eſt que guerre
„ fault avoir, nous nous deffendrons gail-
„ lardement.

Montioye s'embarqua, fut deſcendre à *Véniſe*, & il *monta juſqu'au palais*,

> Ou il trouve nobles, marchands, clercs, lais
> Avecques eux leur Duc ſereniſſime,
> Qu'on peult juger ung chiffre en algoriſme,
> Lequel tien lieu, & de ſoy n'a pouvoir,
> Mais ſeulement fait les autres valoir.

Ce Héraut fit ſa ſommation, & déclara la guerre aux *Vénitiens*, s'ils ne faiſoient pas ce dont ils étoient ſommés. Le *Doge* y répondit au nom de la République, en des termes auſſi reſpectueux pour le Roi qu'offenſans pour le Pape, mais qui toutefois aboutiſſoient à ne rien rendre & à s'expoſer à la guerre. Après cette réponſe,

> *Montioye* part, & ſans dilation,
> Abandonna palais & tabernacle,
> Ne demanda faire collation,

Craig-

Craignant trouver pour ſa refection,
Quelque morceau d'eſprouveur de triacle.

Pendant ce tems le Roi avançoit vers l'*Italie*, il quitta *Grénoble* au mois d'Avril, & arriva le 9. du mois de Mai à *Milan* :

L'an mil cinq cens & neuf du mois de may
Le prémier jour a *Milan* arrivay.

Je ne dis rien des pleurs que la Reine & toute la Cour verſérent au départ du Roi, ni de la joie qu'eurent les *Milanois* de le revoir : le Poéte s'eſt toutefois fort étendu ſur ce ſujet.

Pendant la marche du Roi M. le Grand Maître * avoit pris *Trevi* ſur les *Vénitiens*: mais eux connoiſſant l'importance de cette Place ne tardérent pas à marcher pour la reprendre, comme en effet ils y réuſſirent ; les troupes du Roi ne purent arriver à tems pour ſoûtenir les aſſiégés, & pour s'oppoſer à l'armée des Ennemis :

Barthelemi ſurnommé *Dalviane*,
Eſtoit leur chef, homme tres vertueux,
Et l'autre eſtoit le Comte *Petillane*,
Vaillant de loing, hardi comme une cane,
Mais en painčture horrible & valeureux ;

O 2 Veoir

* Il s'appelloit *Chaumont*.

Veoir on le peult aux gestes somptueux ;
Qu'en sa maison il a depainćts & faićtz,
Ressemble aux Grecz, de gloire ambitieux,
Dont les escrits valent mieux que les faitz.

Le Roi plein d'inquiétude pour les braves gens qui étoient à *Trevi*, & pour les conséquences de la prise de cette Place, si les *Vénitiens* s'en rendoient maîtres, partit de *Milan* au plus vîte, mais il trouva en chemin la garnison de *Trevi*, qui revenoit sans armes & sans bagage. Le Roi passa la *Dade*, son armée forte de vingt mille hommes, & fut chercher celle des *Vénitiens*, qui l'étoit de plus de trente-huit mille : il présenta bataille aux Ennemis à une portée de fusil de leur retranchemens. L'Auteur rapporte le conseil de guerre que tinrent entre eux *Dalviane* & *Petillane*, & justifie, par ce qu'il en rapporte, ce qu'il avance dans les vers que nous venons de citer. *Dalviane* vouloit livrer bataille, *Petillane* s'y opposa : & dans l'espérance que le Roi viendroit les attaquer dans leur camp, ils prirent la résolution d'y rester. Mais le Roi sachant combien ils y étoient fortifiés, voulut les attirer dehors ; il crût qu'il ne pourroit assiéger *Rivolte* sans que les *Vénitiens* ne se missent aux champs pour la secourir :

rir : c'eſt pourquoi il envoya ſommer les habitans de cette Place de ſe rendre,

Ou qu'a ſac ſeront mis, leur ville miſe en
cendre.
La reſponſe fut telle, que riens ne le craignoient,
Car a trois mille d'eulx *Vénitiens* étoient,
Qui leur avoient promis en peine de mourir
Qu'en bataille rengée les viendroient ſecourir.

Le Roi inſtruit de cette réſolution abandonna la ville à tous ceux qui voudroient aller l'attaquer, en diſant,

Saulvez l'honneur des Dames, jeunes enfans gardez,
Et des rebellans faites ainſi que l'entendez.

Après cette permiſſion la ville fut attaquée & priſe en moins de rien : on la pilla & on la brûla en l'abandonnant ; les *Vénitiens* ne vinrent lui donner aucun ſecours.

Enfin le lundi 14. jour de Mai les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de *Vella*. Cette bataille fut ſanglante, la victoire bien diſputée ; mais le Roi

resta vainqueur. L'armée des *Vénitiens* y fut entiérement défaite, elle y perdit *Dalviane*, qui fut pris prisonnier avec un grand nombre d'autres; elle y perdit toute son artillerie & tout son bagage; on fit mille fagots des piques qu'on ramassa sur le champ de bataille; & ce qu'il y eut de plus glorieux pour le Roi, c'est qu'il remporta cette victoire sans aucun secours étranger.

En *Aignadel* sur le camp de *Vella*,
Loys douziesme occist & debella,
Sans le secours d'Empereur, Roy ou Pape,
Venitiens, leur donnant telle estrape
Que seize mil & plus moururent la.

Dalvian tint, *Petillan* recula,
Aussi lon dit en la gloire qu'il a
Que son cheval neut pas la goute grappe
En *Aignadel*.

Et tout ainsi que *Hercules* affolla
Chien *Cerberus* quand aux enfers alla,
Le Roy *Loys* vint jusque en leur estappe
Les assommer, heureux est qui eschappe,
Car de trop pres les print & accula
En *Aignadel*.

Le Roi fit bien traiter *Dalviane*, qui étoit blessé au visage, quoique ce Général quel-

quelques jours auparavant avoit eu l'insolence d'écrire au Roi,

Que de grands chaines d'or lyé le meneroit
Jusques dedans *Venise*.

Cette victoire fit tant d'honneur à ce grand Prince, qu'on le regardoit par-tout

Comme s'il fust le fleau de Justice Divine.
Celluy qui a rendu, cités, champs & biens,
Que detenoit *Venise*, aux Princes Chrestiens,
Celluy qui seul a prins, voire hors de sa terre,
Ce que Pape, Empereur, ny Roy n'oserent querre.

Mais parmi les acclamations de toute la terre *Marot* n'oublie pas la joie particuliérement de la Reine & de toute la *France*.

Le 16. Mai l'armée du Roi marcha sous ses ordres à *Carvas*; cette ville refusa de se rendre; & lorsqu'elle y fut forcée & qu'elle s'attendoit à être saccagée, le Prince lui fit grace, ne faisant pendre que cinq ou six *Milanois* qu'il y trouva armés contre lui. La reddition de cette Place fut suivie de celle de plusieurs autres, & enfin de tout le *Bergamas-*

masque : & les *Cremonois*

Apportent clefs, du Roy prennent les armes,
Luy promettant estre loyaux & fermes,
En louant Dieu selon leurs dits & termes
D'avoir tel Prince.
Disant qu'a luy appartient leur province,
Non au *Marcou* qui juc au sang le pince,
Tant que le peuple est devenu si mince
Qu'il n'en peult plus.

Ensuite le Roi marcha pour aller assiéger *Bresse*; mais cette ville lui apporta les clefs, en detestant le gouvernement de *Vénise*. Rien n'est si beau que de voir le soin du Roi pour empêcher le moindre pillage, il alla jusques à courir lui-même dans un village charger des soldats qui le pilloient.

Après avoir pris à *Bresse* quelques jours de repos, il en partit pour forcer *Pesquaire* à se rendre : il l'avoit fait sommer, mais les habitans n'avoient répondu qu'en

Monstrant leur cul par dessus la muraille,
Proferans mots si vilains & pervers,
Qu'il n'est Auteur qui les couchast par vers.

Aussi après la prise du Château, qu'on força l'épée à la main,

Le

Le Chatelain de la aussi le Capitaine,
Pour la derision, & responſe vilaine,
Qu'ils firent au Herault, furent prins & ſanglés,
Puis devant tout le monde pendus & eſtranglés.

Tout fut maſſacré impitoyablement. Le Roi attendit là quelque tems l'Empéreur, qu'on diſoit devoir venir l'y trouver; mais l'Empéreur ne vint pas, parce, dit *Marot*,

Que *Loys* en bruit peult au ciel toucher
Et tant pompe en ſon cler harnoys
Que *Maximilien* de *Loys* n'oſe approcher.

Après avoir ainſi attendu, il partit pour *Cremone*. Cette ville, que les *Vénitiens* avoient d'abord promis de défendre *gaillardement*, s'étoit rendue ſans coup ferir; & même dans le Senat lorſqu'on déliberoit pour la reddition de la Place, un ſeul voulant qu'on tint bon pour les *Vénitiens* avoit été ſur le champ poignardé par un de ſes concitoyens. Pour le Château, le Roi l'avoit pris par le moyen d'une Dame & d'un Gentilhomme de cette ville. Le Roi y entra le 23. jour

 de

de Juin : ils lui firent une entrée si magnifique, & traitérent si bien tous les François, que *Marot* les éleve au-dessus de toutes les villes d'*Italie* :

Le bruyt je donne aux *Cremonoys*
D'estres gentils pleins de noblesse,
Outre plus les meilleurs *François*
Qu'en *Lombardie* je congnoisse.

Parmi les arcs de triomphe qu'ils avoient dressés il y en avoit un, où on lisoit ces paroles,

In propria venit, eum sui receperunt.

De *Crémone* le Roi passant à *Pisquiton* vint à *Cresme* ville forte & belle, qui s'étoit déjà rangée de son parti il y avoit du tems ; de là il retourna à *Milan*, où on lui fit encore une entrée de la derniére magnificence : on avoit fait sur un char élever un Thrône que soûtenoient la *Force*, la *Prudence* & la *Renommée* :

Lors ung vieillart personne tres famée
Dire luy vint, sa victoire estimée
Par hault loyer, requiert être embasmée
De telle gloire.
Pourtant au Roy d'eternelle memoire
Monte la sus au siege de victoire

Qui

Qui conquis as par œuvre meritoire,
Et haultx labeurs.
Lors tout honteux leur a dit, Beaulx Seigneurs,
Au Roy du ciel en sont deuz les honneurs,
Non pas a moy, le moindre des mineurs.

Que ce *honteux* me paroît beau? Le Poéte s'en sert encore en parlant du Roi lorsqu'il marcha sous le dais;

Quatre bourgeois renommés en vertus,
Poille ont porté d'or riche & somptueux
Dessus le Roy, lors le tres vertueux,
Comme un Cesar en geste se montroit,
Regard plaisant, maintien chevaleureux,
Port asseuré, mais ung petit honteux,
Des haultx honneurs que chascun luy faisoit.

Marot fait une longue & belle description de tous ces honneurs : sa narration est composée de plusieurs espêces de Vers, mais chacune propre à son sujet; par exemple, en parlant des Belles de *Milan* pouvoit-il mieux faire que d'employer des Vers de six syllabes ainsi,

Jeunes mignonettes,
Doulces sadinettes
Plus que poupinettes,
Sur chaires proprettes
Leurs corps presentoient

Fa-

Faces vermeillettes,
Petites bouchettes,
Dures mamelettes,
Comme deux pommettes,
Alors se monstroient
Poitrines blanchettes
Plus cleres & nettes,
Qu'en may les rosettes ;
Oeillades doulcettes
Aux amans tendoient,
Chevaliers honnettes
Raviz damourettes
De veoir telz fillettes
Comme les mouchettes
Au feu se brusloient.

Le Roi resta 26. jours à *Milan*. Et quoiqu'il y eût tous les jours de nouvelles fêtes, il ne laissa pas que de s'appliquer à mettre ordre à toutes choses, sur-tout à celles qui regardoient la justice,

Faisant congnoistre
Que sans icelle on voit droit a senestre
Vertus decheoir mal pulluler & croistre
Et oultre plus flestrir maint Royal sceptre
Tres fleurissant.

Il donna ordre qu'on bâtit une Chapelle en *Aignadel* en mémoire de la bataille de *Vella*, & partit le 26. de Juillet,

Pour gaigner France.
Qui vit adonc la grant resjouyssance

Que

Que Françoys ont, c'estoit toute plaisance.
L'ung chante ou rit, & l'autre en l'air s'élance
Tous résiouys.
Lors eussiez veu *Milanoys* esbahis
Tristes perplex comme gens envays
Deul & dennuy, disans pouvre pays;
Que feras tu.

Le Roi tomba malade en chemin, & fut obligé de rester à *Biegras* 13. jours; mais étant rétabli,

Huitiesme d'Aoust du dit *Biegras* desplace;
Ainsi s'en part sans sejourner en place
Plus hault d'un jour, desirant veoir en face
Anne sa femme.
Mais ainsi est que la tres bonne Dame
Vint a *Vigille*, ou la de corps & d'ame
Receut cellui qu'au monde plus elle ame
Son cher espoux.
Adoncques sont gros souspirs & sangloutz,
Regretz, ennuys, craintes, pleurs, & courroux,
Des jours passez, muez en plaisirs doulx,
Joye & liesse.
Lors Chevaliers, Escuyers en humblesse,
En doulx baisers vers Dames font adresse.
D'en parler plus pour le present je cesse,
Car a vray dire,
Le seul penser vous en peut mieux instruire
Que mes escriptz, & a tant doit suffire.
Priant a DIEU le tres souverain Sire,

Que

Que heur & ſanté
Joye & plaiſir doint a la Majeſté
Du Roy & Royne, & pardon merité
Gloire ſans fin & haulte eternité.
Amen.

Voilà comment finit le *Voyage de Vénise*: on voit ſeulement après ces derniéres paroles un *Rondeau*, où l'on trouve une récapitulation des Victoires du Roi.

J'en ai paſſé un qui ſe rencontre après la narration de la priſe du Château de *Peſquaire*, lequel dit plus à la louange de ce grand Prince que s'il chantoit la Conquête de toute l'*Italie*. Le voici:

Pour foi garder, & riens d'autruy pretendre
Loys douzieſme a delaiſſé eſtendre
Son bras vainqueur ſur la riche *Veniſe*,
Laquelle lors il pouoit de main miſe,
Vaincre & dompter ſi a ce euſt voulu tendre.

Pade & *Veronne* ont bien voulu entendre
Se rendre a luy & pour Seigneur le prendre;
Mais a leur Prince en a fait la remiſe,
Pour foy garder.

S'il euſt voulu ſur autruy entreprendre,
Comme autres ſont ſans doubte de meſprendre

Tou-

Toute la Terre euſt de legier conquiſe:
Mais en ſuivant Raiſon, DIEU & l'Egliſe
Suffit luy a de ſon pays reprendre
Pour ſoy garder.

En effet *Vérone* deputa vers lui pour l'aſſûrer qu'elle vouloit demeurer en ſon obéiſſance, & cela en préſence même de l'Ambaſſadeur de l'Empéreur : mais Louis XII. leur répondit, *qu'il n'étoit pas venu pour s'emparer du bien d'autruy, mais pour ravoir le ſien, & faire rendre aux Venitiens ce qu'ils avoient uſurpé :* qu'à leur égard, *il les deffendroit envers & contre tous, comme s'ils étoient ſes propres ſujets, puiſqu'ils étoient à l'Empereur.*

Il faut remarquer que dans l'*Exhortation aux Princes Chreſtiens*, qui ſe trouve dans le *Voyage de Véniſe*, il eſt parlé, de *Lyon*, de *Marcou*, de *Chêne*, d'*Aigle*, de *Serpent* & de *Porc-épi*. Par *Lyon* & *Marcou* le Poéte entend *Véniſe* dont les armes ſont un *Griffon ;* par le *Chêne*, le Pape *Jules* II. qui portoit cet arbre dans ſes armes; par l'*Aigle*, l'Empéreur; par le *Serpent*, le Milanois; & par le *Porc-épi* Louis XII. ce bon Prince aiant pris cet animal pour le corps de ſa deviſe, dont l'*ame* étoit *cominus & eminus.*

AR-

ARTICLE IV.

Extrait des autres Ouvrages de Jan Marot.

Recueil des Oeuvres de Jehan Marot *illustre Poete Françoys : contenant Rondeaulx, Epistres, Vers espars, Chantz Royaulx.* M. D. XXXIX. quatre feuilles *in* 8. *dessendian* : le nombre des pages ni des feuillets n'est point marqué.

LE plaisir que j'avois eu dans la lecture des deux Voyages, dont je viens de donner l'Extrait, me faisoit extrêmement souhaiter de trouver les autres Ouvrages de *Jehan Marot* : je les avois inutilement cherchés dans plusieurs Bibliothéques, & je desesperois de les trouver, lorsqu'un Monsieur, que j'avois prié de m'acheter les vieux Poétes qui lui tomberoient entre les mains, acheta les Oeuvres de *Clement Marot* imprimées à *Anvers* chez *Jean Steels* l'An 1530. Cette édition des Oeuvres de *C. Marot*, laquelle est extrémement rare, & qui contient quelques Piéces de ce Poéte, qu'on ne

ne voit que dans l'édition de *Niort*, a de plus cela de particulier, que tous les Ouvrages de *Jehan Marot* s'y trouvent imprimés. Je fus ravi de cette aquisition ; & de voir que ce que je n'avois pas vû de ce Poéte soûtenoit parfaitement l'idée que j'en avois conçûe.

Ces Oeuvres de *J. Marot* contiennent XXIII. Rondeaux, intitulés, *le Doctrinal des Princesses & nobles Dames*. Une *Epistre des Dames de Paris au Roy Françoys prémier de ce nom, estant de delà les Monts, & ayant défait les Suisses*. Une *Epistre des Dames de Paris aux Courtisans de France, estans pour lors en Italie*. Le *commencement d'une Epistre de Jehan Marot a la Royne Claude, &c.* Un sixain de *Clement Marot*. La Responce *de France & des Estats aux escripvans seditieux*. Un *chant Royal de la conception de* NOTRE DAME. Un *chant Royal a l'honneur de* JESU-CHRIST. Un *Rondeau a ce propos*. Cinquante *Rondeaux* & une Epigramme Latine, *quod Maro non Marotus sit dicendum Latinis*.

Les Rondeaux, qui composent *le Doctrinal des Princesses & nobles Dames*, traitent de ce qu'elles doivent être & faire pour s'attirer l'estime & le respct de tout

le monde. Le sujet du *prémier*, par exemple, est l'*honesteté*; celui du *second* est la *prudence*; la *liberalité* fait la matiére du *troisiême*, ainsi du reste. J'en rapporterai ici quelques-uns.

De la liberalité.

Rondeau III.

En close main a regret estendue
Don ne mérite, & grace en est perdue,
Car [a] *le prenant* aigre le trouve au prendre:
Parquoy Princesse en ceci peult comprendre,
Qu'en don forcé charité est perdue.

Il faut donner ains que main soit tendue,
Car c'est achapt que la chose attendue,
Dont gré ne peult ny amour condescendre
En close main.

Qui grace fait pour estre apres rendue,
Ne donne pas, ains est chose vendue.
Donner fault donc sans salaire y prétendre,
Fors que de DIEU, qui au double scet rendre,
Et dont richesse en terre est descendue
En close main.

[a] Celui qui reçoit.

De croire trop legierement.

Rondeau VI.

Entre vivans n'eſt rien tant dommageable
Qu'ung mal parlant, car le coup incurable
D'un faulx rapport vault pis que de canon,
L'honneur meurtriſt, deſrobe bon renom,
Et rend le cueur de l'eſcoutant muable.

Pourtant la Dame ou Princeſſe notable
Ne doibt ſouffrir en ſa maiſon ne table
Aulcun qui ayt de meſdire le nom
Entre vivans.

Croire legier, auſſi n'eſt honorable,
Car on pourroit pugnir le non coupable
Par ignorer ſi vray ſeroit ou non,
Et lors juſtice amoindriroit ſon nom,
Qui ſeroit cas a jamais reprochable
Entre vivans.

De beau maintien.

Rondeau IX.

Sans beau maintien Dame eſt cheval ſans bride,
Car doulx maintien eſt la poſte & vray guyde
Pour monter Dame au Temple de vertu,

Et croy que corps qui n'en eſt reveſtu
Communement ha le cueur d'honneur vuyde.

Le contenir monſtre ce qui reſide
Dedans le cueur, ſi honte ne preſide,
Vergoingne ha lieu, & l'honneur eſt battu,
Sans beau maintien.

Soit Dame belle autant que Nereide,
Pleine de cueur, parlante mieux qu'Ovide,
S'elle n'a grace, on ne priſe ung feſtu
Ses dicts & faicts, & toſt eſt abbatu
Son bruit & los, dont elle eſt homicide,
Sans beau maintien.

De ſobreſſe.

Rondeau XI.

D'honneur & los eſt la Dame bien digne
Qui de ſobreſſe ayme la diſcipline
Pour vivre en paix, car c'eſt celle qui donne
Santé au corps, & l'ame aux cieux couronne,
Matte la chair & l'eſprit illumine.

Glotonnie eſt la nourriſſant tetine
D'ire & pareſſe, auſſi de la maſtine
Lubricité, qui meurtriſt la perſonne
D'honneur & los.

Dont

Dont quand ce vice entre en Dame ou *mes-*
chine
Tant plus vieillist, & tant plus s'enracine,
Le sens offusque, & la chair abandonne,
Et si le corps aux excez trop s'adonne,
Pudicité incontinent decline,
D'honneur & los.

Le Rondeau suivant ne sent-il point le *Calviniste ?* les Indulgences ni les Aniversaires n'y sont pas regardés comme des remêdes infaillibles ; il paroît pourtant bien *Chrêtien.*

De bien faire durant la vie.

Rondeau XV.

Apres la mort n'est surté de querir
Remede aulcun pour l'ame secourir,
Dont faire fault telles œuvres toujours,
Que l'on vouldroit faire les propres jours,
Que dure mort nous vient prendre & sai-
sir.
Dames d'honneur taschés doncq conquerir
Toutes vertus, tant qu'ils facent florir
Vos beaulx esprits, aux celestines cours
Apres la mort.

Que veult on plus en ce monde acquerir
Que bon renom, bien vivre & bien mou-
rir ?

 Puis

Puis qu'a la fin de ce mortel decours
Tous humains n'ont qu'a *Jesuchrist* recours
Pour les garder de trop mal encourir
Apres la mort.

D'estre chaste en estant belle.

Rondeau XXI.

Qui ha ces deux, chasteté & beaulté,
Vanter se peult qu'en toute loyaulté
Toute aultre Dame elle surmonte & passe;
Veu que beaulté oncques jour ne fut lasse
De faire guerre a Dame chasteté:

Mais quand ensemble elles font unité,
C'est don divin joint a l'humanité,
Qui rend la Dame accomplie de grace,
Qui ha ces deux.
Mieulx vault laideur gardant honnesteté
Que beaulté folle en chassant netteté.
Toy donc qui as gent corps, & belle face,
Prens chasteté, tu seras l'oultrepasse:
Car *mung* nous dit que peu en ha esté,
Qui ha ces deux.

[*Mung* dit plus que *Marot* ne lui fait dire ici. On sait ces vers qui firent liguer les Dames de la Cour pour donner le fouet à ce *Continuateur* du Roman de la Rose,

Tou-

Toutes estes serez ou fustes
De fait ou de volonté putes,
Et qui tres bien vous chercheroit
Toutes putes vous trouveroit.

Et l'Auteur de la *Suite des Caractéres de Théophraste* dit, que *la vertu & la beauté ont presque toûjours été deux ennemies irreconciliables* : mais il faut avouer que les hommes outrent toûjours les choses en mal quand ils parlent de la vertu des Dames.]

De prier en esprit & en verité.

Rondeau XXII.

Au cueur gist tout, & non pas aux parolles,
Tel presche & dit saincts mots & parabolles ;
Qui ha le cueur de tout vice empesché,
Dame d'honneur, helas ! fuy ce peché
D'ypocrisie : aultrement tu t'affolles.

Que vault manger images & ydolles
Pour gloire avoir ? ce sont toutes frivolles :
DIEU voit qui est de saincteté touché
Au cueur gist tout.

Ne hante point les mauldictes escolles
De *faulx semblant* : mais en DIEU te consolles,

Sans que le cueur ſoit de faincte taché,
Ou ton eſprit ſera bas attaché,
Quelqu'oraiſon que des leures flaiolles,
Au cueur giſt tout.

Dans ces paroles *ne hante point les mauldictes eſcolles de faulx ſemblant*, le Poéte fait alluſion à un endroit qui ſe trouve vers le milieu du *Roman de la Roſe*, & il entend par là les *Couvens*. On peut voir dans ce Roman la peinture que *Jehan de Meung* fait des *Religieux* & des *Confeſſeurs*. FAUX SEMBLANT qu'il y perſonifie eſt repréſenté ſous l'habit de *Moine*. Et dans le portrait que ce perſonnage fait de lui-même il dit,

Et voys par toutes regions
Cherchant toutes religions,
Mais de religions ſans faille
Je lais le grain & prens la paille,
Pour gens aveugler y habit
Je n'en quiers ſans plus que l'habit;
Que vous diroye en telle guiſe,
Comme il me plaiſt je me deſguiſe,
Moult eſt a moy tourner le vers,
Trop ſont les faits aux dits divers,
Si faits cheoir dedans mes pieges
Le monde par mes previleges,
Et puis confeſſer & abſouldre.....

Il dit encore plus bas:

De

De labour nul n'ay je que faire,
Trop a grand peine a labourer,
Mieulx vault devant les gens orer
Et affubler ma renardie
Du mantel de papelardie.

Pour revenir à *Jehan Marot*. L'Epître *des Dames de Paris a Françoys* I. me paroît belle. Les Dames pendant l'absence de ce Prince & dans l'espérance de son retour se représentent

Ainsi que l'ame étant en purgatoire
Prent peine en gré, toujours esperant gloire.

Elles disent que quand il passa les Alpes pour aller en *Italie*,

.... alors jeux & esbatz,
Robes de prix & joyaulx mismes bas,
Pour prendre noir la dolente couleur,
Guidon d'ennuy, & mortelle douleur.
Que te dirons? fors que processions
Un chascun jour faire nous ne cessions.
Les uns pieds nuds, & les autres en langes,
Faire des vœus si divers & estranges,
Que n'en croyras a peine la moytié,
Non pas le quart, si ce n'est par pitié.
L'une fist vœu qu'a toujours jeusneroit
Jusques a tant que nouvelles auroit
De ton retour, & l'autre sans faintise
Promist a Dieu que dessoubs sa chemise

Sur le corps nud elle porteroit ceinte
Sa chaine d'or tant qu'a la tienne attainćte
Fusses venu, & que dedans *Paris*
Le peust veoir sain de corps & d'esperits.
Que diray plus ? l'autre a DIEU a fait vœuls
De non peigner ses blonds & longs cheveulx
Jusques a ce qu'en *France* elle te voye,
Ou qu'au retour tu te mettes en voye.

La joie qu'elles eurent quand elles apprirent que leur Roi avoit battu ses ennemis, n'est pas oubliée dans cette Epître:

Qui veit adonc flammes voller en l'aer
Faire bancquets, chanter, rire, baller;
C'estoit plaisir, car l'une en cotte simple
Lors se despoille, & l'aultre met sa guymphe
Dessus son chief pour avoir meilleur grace
De bien danser courante ou rouergasse.

Cette joie ne les empêcha pourtant point de continuer l'observation de leurs vœux; elles prennent même de là un sujet d'engager le Roi à presser son retour : mais je trouve qu'en cet endroit notre *Poéte* fait une grande faute ; il présente une idée basse & desagréable, qui choque extrêmement,

Viens a *Paris*, car certes si tu veulx
Impossible est mettre fin a nos voeulz,

La chaine d'or ja commence approcher
Aupres des os, en macerant la chair;
Et les cheveulx dorés avec la tresse
Sont ja tous pleins de vermine & de gresse.

[Je pourrois bien pour l'excuser rapporter deux exemples des Anciens : l'un pris du 9. liv. de l'*Iliade d'Homére* *, l'autre pris de la 5. *Satyre* d'*Horace liv.* 1. † mais en bonne foi ce ne seroit excuser *Marot* qu'en faisant voir, que les plus grands Poétes peuvent quelquefois laisser échaper des choses fort opposées au bon goût.]

L'Epistre des Dames aux Courtisans qui estoient en Italie est aussi pour les exhorter à revenir. Elle est composée de huit Vers de dix syllabes, suivis alternativement de douze Vers de quatre syllabes, & de quatre Vers de huit syllabes; ce qui convient parfaitement à cette sorte d'Epître. Les Dames de *Paris* y font une

* *Phœnix* dit à *Achille*, dans une harangue qu'il lui fait pour l'engager à retourner avec les *Grecs* combatre les *Troyens*,

Πολλάκι μοι κατέδευσας ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνα
Οἴνου ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.

† *Hic ego mendacem stultissimus usque puellam*
Ad mediam noctem expecto. Somnus tamen aufert
Intentum Veneri: tum immundo somnia visu
Nocturnam vestem maculant ventremque supinum.

une comparaiſon d'elles avec les Dames d'*Italie*; mais de ſorte que toute la comparaiſon tourne au deſavantage de ces derniéres. La Piéce en général eſt un peu trop libre; ce n'eſt point pour pouſſer les beaux ſentimens que les Dames exhortent les Courtiſans à revenir, c'eſt pour l'amour du plaiſir même. Après avoir dit des Dames *Italiennes*,

Ce ſemble fées,
Tant ſont coiffées
Mignonement & a leur poſte.
Aureſte ſont plus eſgriffées
Plus uſées & desbiffées
Que les vieilles chauſes d'un poſte.

Les Dames de *Paris* diſent d'elles-mêmes,

Nous ſommes graſſes
Et avons graces,
Fermes ſommes, & le ſerons,
Tetons avons: elles tetaſſes
Pendant comme vielles beſaces
Deſſus leurs jambes de herons.

Ces Dames de *Paris* diſent plus bas,

L'homme indigent
Tant ſoit il gent,
Ne peult avec elles geſir,

Le Dyable emporte telle gent,
Ils font des cocus pour l'argent,
Et nous autres pour le plaiſir.

Elles ſuivent ainſi, à l'égard de toutes choſes, la comparaiſon, ou plûtôt l'oppoſition, qu'il y a entre les *Françoiſes* & les *Italiennes*. L'Epître finit par une avanture arrivée à *Parme*, & par une exhortation à *François* I. de revenir promptement. L'avanture de *Parme* eſt que pour avoir trop bû dans un regal qu'on fit au Roi,

Une Madone eſtant dans le parquet
Contrainčte fut de laſcher ſon baquet
Soubs ſon rocquet, qui fut un cas infame:
La pauvre Dame indigne d'eſtre femme
De ce diffame aſſez fut eſplorée,
Quand pour partir elle eut vent & marée.

Cette hiſtoire eſt apparemment rapportée pour juſtifier ce qu'on avoit dit plus haut des *Italiennes*,

...... qu'elles n'ont pas
Un bon repas eſtant en leurs ſejours,
Mais quand s'en vont deſſus aultruy appaſts
Elles repaiſſent ſans ordre ne compas,
Et de ce pas en prennent pour dix jours.

Cette Epître avec la précédente ont été écrites en 1515. cette année l'Empé-
reur

reur *Maximilien*, *Ferdinand* Roi d'*Espagne*, le Pape *Leon*, les *Suisses* & *Sforce*, Duc de *Milan*, s'étant ligués contre *François* I. ce Prince passa en *Italie*, où malgré toutes les difficultés des chemins & la mauvaise foi des *Suisses* il batit ses ennemis à plate couture: plus de dix mille *Suisses* restérent sur le champ de bataille. Notre *Poéte* avoit dessein de célébrer cette victoire dans une Epître à la Reine *Claude*, & il en avoit déja fait plus de cent cinquante Vers quand la mort vint l'enlever: c'est ce que nous apprend le titre de cette Epître, & un sixain de *Clement Marot*, qui se trouve à la fin de ce qu'il y en a d'imprimé: on y voit quelques Vers au sujet de la naissance de la prémiére fille de *François* I. où le Poéte s'étant laissé aller à un entousiasme mal reglé, & qui ne lui est point ordinaire, est tombé dans un vrai *Phœbus*: les voici,

De l'aultre part faulcons & coulouvrines,
Doubles canons, & longues serpentines,
Par cas fatal ayans la congnoissance
Que ceste fille apportoit paix en France,
Par grand despit leurs boulets desgorgerent,
Dont de frayeur les *Alpes* s'estonnerent.

La

La guerre, que *François* I. eut à soûtenir, obligea ce Prince, qui aimoit d'ailleurs l'ostentation & la dépense, à beaucoup exiger de ses peuples, cela donna lieu à quelques Ecrits séditieux, dans lesquels on exaggeroit l'épuisement où étoit la *France* & le bon état où se trouvoient ses Ennemis. *Marot* fit à ce sujet un petit Poéme, où il introduit d'abord la *France* parlant aux trois Etats du Royaume, & leur montrant la justice de la conduite du Roi, & l'injustice & la lâcheté de ses Ennemis. *Noblesse*, *Eglise* & *Labour*, qui sont ces trois Etats, parlent ensuite l'un après l'autre, & concluent tous en faveur du Roi. Cette Piéce est fort bien raisonnée, & étoit très propre à faire voir que les sujets de *François* I. étoient tous dans l'obligation de continuer à lui fournir les choses dont il avoit besoin.

Les trois Piéces suivantes sont sur des sujets pieux.

La *prémiére* est une Piéce allégorique, où le Poéte représente un *Cordelier* & un *Dominicain* comme deux Chevaliers errans, qui entrent en lice pour l'*immaculée conception de la sainte Vierge*.. Le *Cordelier* qui la soûtient défait le *Dominicain*. Les *Marots* étoient grands zélateurs de la conce-

ce-

ception immaculée : le fils de notre Poéte a fait deux chants & un rondeau ſur le même ſujet.

La *ſeconde Piéce* eſt ſur la paſſion de *Jeſus-Chriſt*. Cette Piéce eſt pleine de piété : en voici une ſtrophe:

Cueurs endurcis par obſtination,
Princes regnans & gens de prelature,
Voyez le chef de toute nation
Roy ſur tous Roys, qui domination
Vous ha donné ſur toute créature,
Battu, ſoillé de crachats & ordure,
Portant en chef couronne rude & dure
De joncs marins, o quelle detraction ?
Sa claire face eſt tournée en laidure ;
Las ! c'eſt pour vous que ces meaux il endure,
Cueurs endurcis par obſtination.

Ce dernier Vers commence & finit chacune des cinq ſtrophes qui compoſent cette Piéce : la précédente eſt auſſi compoſée de cinq ſtrophes avec un refrain au dernier Vers : l'une & l'autre ont un envoi à la fin, & ſont ainſi de vrayes *balades*.

Enfin la *troiſiéme* de ces Piéces eſt un beau Rondeau, où *Jeſus-Chriſt* mourant parle au pécheur, & lui explique la cauſe de ſa mort.

Après

Après ceci ſuivent les cinquante Rondeaux, qui finiſſent ces Oeuvres de *Marot* : ils ſont ſur divers ſujets, mais principalement ſur l'*Amour* : par exemple, touchant la conduite qu'un amant doit avoir auprès d'une belle :

Pluſtoſt que tard un amant s'il eſt ſaige
Doibt a ſa Dame en petit de langaige
Dire ſon cas, & puis s'il apperceoit
Qu'il perde temps & qu'Amour le deceoit,
Quitte tout la : cherche allieurs advantaige.

Car ſur ma foy ce n'eſt pas petit gaige,
Que de bouter ſa franchiſe en ſervaige
Pour endurer les meaux qu'on y receoit
Pluſtoſt que tard.
Mais s'il congnoiſt que ſa Dame ayt couraige
De luy oſter celle douleur & raige,
Que ſon las cueur pour ſon amour conceoit,
Cueur, corps & biens alors comme qu'il ſoit
Donner luy doibt & bailler en hoſtaige
Pluſtoſt que tard.

En voici un autre qui n'eſt pas à préſent moins de ſaiſon qu'il l'étoit au Siécle de *Marot* :

Au faict d'amours beau parler na plus lieu,
Car ſans argent vous parlez en Hebrieu,

Et fussies vous le plus beau fils du monde
Il faut foncer, ou je veulx qu'on me tonde
Si vous mettes jamais pied a l'estrieu.

Beau dire aves Dame, par le corbieu
Je suis a vous corps & bien, rente & feu,
Sans dire tien, tout cela rien n'abonde
Au faict d'amours.

Mais quoy que soit, si *Gaultier* ou *Matthieu*
Veult avancer s'il ne frappe au millieu
De leur harnoys, je veux qu'en enfer fonde,
Car en effect soit noire, blanche, ou blonde,
Il faut argent pour commencer le jeu,
Au faict d'amours.

Le Poéte réitere dans le Rondeau suivant le jugement qu'il a porté touchant les *Italiennes* & les *Françoises* :

Pour le deduict d'amoureuse pasture,
A quelcun feis l'aultre jour ouverture,
Qui valoit mieulx la *Françoyse*, ou *Lombarde* ?
Il me respond : la *Lombarde* est bragarde,
Mais froide & molle & lourde sous monture :

Beau parler ont & sobre nourriture ;
Mais le surplus n'est que toute painćture,
Vous le voyes, car chascune se farde
Pour le deduict.

La

La *Françoiſe* eſt entiere & ſans rompture,
Doulce au monter; mais fiere a la poinctu-
re,
Plaiſir la meyne, au prouffit ne regarde.
Concluſion, qui qu'en parle ou brocarde,
Françoiſes ſont chefd'œuvres de nature
Pour le deduict.

En voici un qui me paroît bien naturel & bien tendre :

Cherchant plaiſir je meurs de mal d'ay-
mer,
C'eſt tout pour vous Dame au cueur tres
amer,
Doulce en ſemblant, mais en rigueur con-
fite,
Car plus vous prie & tant moins je prou-
fite :
Dont ſans mercy (par droict) vous puis
nommer,

Aultre que vous ne pourroit reclamer
Mon triſte cueur, dont me convient paſmer,
Criant, helas! je meurs a la pourſuyte,
Cherchant plaiſir.

Si vous ſupply avant que conſommer,
Que par pitié vous plaiſe me ſommer
D'un doulx baiſer allyé de ſa ſuyte;
En ce faiſant, deſeſpoir prendra fuyte,
Mais aultrement mort me vient aſſommer,
Cherchant plaiſir.

Dans le Rondeau ſuivant *Marot* demande (apparemment au Roi ſon maître) qu'il lui faſſe donner un cheval pour l'exempter de faire un voyage à pied:

D'aller a pied tres illuſtre Seigneur
Laſſé je ſuis: car prouffit ni honneur
N'y puis avoir: & ce qui plus me griefve,
C'eſt que je n'ay cuiſſe, jambe, ne greve,
Qui ſur plain champ puiſſe faire teneur.

Quelque deſſus je feroys de bon cueur
Sur un courtault de moyenne valeur:
Raiſon pourquoy? mes jambes auroient treſve
D'aller a pied.

Si vous ſupply triomphant debelleur,
Ne permettez qu'en ceſte grand chaleur
Soye pieton, ou ma mort ſera brefve,
Le temps s'approche & le terme s'acheve
Qu'il fault partir, helas, quelle douleur
D'aller a pied!

Le Rondeau qui ſuit dans le Livre eſt encore ſur le même ſujet. Les Valets de chambre de *François* I. ne gagnoient pas autant à ſon ſervice que ceux de *Louis XIV.* ont gagné à ſervir ce Prince; le pauvre *Marot* n'avoit pas un cheval, ces derniers ont des haras & des meutes: un d'eux a oſé dire à un Prince ſouverain, *ſi vous voulez venir chaſſer chez moy, je vous* fe-

ferai bien voir d'autres chiens que les vôtres. On trouve auſſi dans les Ouvrages de *Clement Marot*, qu'il n'avoit qu'une mauvaiſe haquenée pour ſa monture.

Enfin le dernier de ces cinquante-deux Rondeaux eſt un *Rebus*; le voici:

riant fus n'agueres
En pris
t D'une o affettée
u tile s
eſpoir haytée
Que vent
ay.

d
Mais fus quand pr s'amour is
ris
Car j'apper ſes mignards
que
traicts
Eſtoient d'amour mal a
ee
riant
En

l'oeil
Eſcus de elle a pris
moy
maniere ruſée
te me nant
Et quand je veux e faire e,
elle
que
me dit to y us mal appris riant
En.

 Le

Le *Seigneur des Accords* dans ses *Bigarures & Touches* attribue ce Rondeau à *Molinet*; mais mal à propos, je crois, puisque je le trouve dans les Oeuvres de *Jean Marot*, & qu'il n'est point dans celles de *Molinet*, du moins dans l'édition faite à *Paris* chez *Jean Petit in* 8. 1537. la vérité pourtant est que cette Piéce est plus digne de *Molinet* que de *Jean Marot*. Le Seigneur *des Accords* la rapporte en traitant des *Rebus*, & en donne l'explication suivante:

En sousriant fus n'agueres surpris
D'une subtile entre tous affettée
Que sous espoir ay souvent souhaitée,
Mais fus deceu quand s'amour entrepris,
Car j'apperceus que ses mignards sousris
Estoient soustraits d'amour mal asseurée,
En sousriant.

Escus soleil dessus moy elle a pris,
M'entretenant sous maniere rusée,
Et quand je veux sus elle faire entrée,
Me dit que suis entre tous mal appris,
En sousriant.

On sait que l'interprétation de ces sortes de *Rebus* ne consiste que dans l'examen de la figure & de la disposition des lettres ou des mots qui les composent: c'est ain-

ainſi qu'un g placé deſſous un p de cette maniére $\frac{p}{g}$ ſignifie *j'ai ſoupé* : un 7 & un 8 placé à chaque côté, de cette ſorte $7\frac{p}{g}8$ marque *j'ai ſoupé entre ſept & huit:* ainſi *mille* écrit deſſous *pirs* au milieu de *ma* & de *vie*, de cette maniére *ma* $\frac{\text{pirs}}{\text{mille}}$ *vie* veut dire *mille ſoupirs partagent ma vie.* Il y a de ces ſortes de badinéries fort plaiſantes & fort ingénieuſes : les *Picards* y excellent particuliérement. Le Seigneur *des Accords* remarque doctement qu'on dit *Rebus de Picardie* par ANTONOMASIE, *ainſi qu'on dit bayonnettes de Bayonne, ciſeaux de Tholoſe, couſteaux de Langres**.

Mais pour ne rien cacher de ce qui regarde notre *Poéte*, je dois remarquer ici, que lui, qui eſt fort ſage d'ailleurs & qui paroît bon Chrêtien, a fait un Rondeau, où il ſe trouve une alluſion très impie pour tous ceux qui croyent aux divins myſtéres du Chriſtianiſme : c'eſt un emploi du mot & de l'idée de *Trinité* dans un ſujet tout-à-fait profane : à peine les incrédules, qui prétendent que la raillerie

* Bigarures &c. feuill. 4. au revers.

rie n'eſt que ce qu'on doit employer contre les myſtéres, oſeroient-ils s'en ſervir? Le Rondeau, où cette alluſion ſe trouve, eſt adreſſé à une femme débauchée:

Les troys Eſtats ſont l'Egliſe & Nobleſſe
Avec Labeur, qui chaſcun jour ne ceſſe
Aux aultres d'eux bailler vivre & pecune;
Mais vous m'amour qui eſtes la commune
Servez les trois, de voſtre grand largeſſe.

Dire ou compter la raiſon pourquoy eſt-ce
Je ne ſcauroys, ſinon que gentilleſſe
Vous font aymer trop plus que femme aulcune
Les troys Eſtats.

Mais non obſtant cela voſtre honneur bleſſe,
Car l'on m'a dit auſſi vray que la meſſe,
Que ces troys ſont en paſſant leur fortune
La *Trinité* troys perſonnes en une,
Notés ces motz, & a tant je vous laiſſe
Les troys Eſtats.

Il emploie encore le même mot & la même idée dans un autre Rondeau, mais à la vérité pour un ſujet indifférent.

Ces deux Extraits des Ouvrages de *Jehan Marot* ſuffiſent je crois pour donner de ce Poéte l'idée qu'on doit en avoir. Comme il eſt preſque inconnu, que *Bayle* n'en a point donné d'Article dans ſon

ſon *Dictionaire*, que *Moreri* n'en a donné qu'un fort imparfait, que *Baillet* dans ſes *Jugemens des Savans* n'en dit rien, non plus qu'un certain *la Croix* dans ſon Livre de *l'art de la Poéſie Françoiſe*; j'ajoûterai ici ce que j'ai remarqué ſur le ſujet de ce Poéte.

Remarques ſur la perſonne & les Ouvrages de Jehan Marot.

Jan ou *Jehan Marot* nâquit à *Caen* ville de *Normandie* l'An 1457. *Moreri* dit que ce fut à *Matthieu* village à deux lieues de *Caen*, je ne ſai pas ſur quoi fondé, mais il doit en avoir été particuliérement inſtruit, puiſqu'on ne voit rien dans les Ouvrages de *Marot* qui le diſe, & qu'au contraire le titre marque ſimplement que ce Poéte étoit de *Caen*.

Son éducation fut ſi négligée, qu'on ne lui fit pas ſeulement apprendre le Latin, il eſt vrai que dans ce tems-là les enfans ne l'apprenoient pas ſi communement que dans celui-ci: les Lettres alors commençoient à renaître en *France*, & il s'en falloit bien qu'il y eut un auſſi grand nombre de Colléges, qu'il y en a maintenant. Mais le penchant de *Marot* le portant

aux belles Lettres & à la Poéſie, il y fit, par l'hûreuſe diſpoſition de ſon naturel, des progrès que d'autres n'auroient pû faire qu'avec beaucoup de travail & d'art. On voit par ſes Ecrits qu'il avoit bien étudié l'hiſtoire & la fable, & lû les bons Poétes François : il eſtimoit particuliérement le *Roman de la Roſe*, Livre qui faiſoit alors grand bruit, & qu'on peut encore lire avec beaucoup de ſatisfaction.

Marot étoit pauvre *, & n'eut de biens que ceux qu'il reçût de la Cour. Son eſprit & ſa bonne conduite lui attirérent la bienveillance d'*Anne* Ducheſſe de *Bretagne*, depuis Reine de *France*, Princeſſe † qui aida beaucoup à faire revivre les belles Lettres & les beaux Arts, non ſeulement par l'eſtime qu'elle en faiſoit, mais auſſi par les bienfaits dont elle combloit les hommes de mérite. Elle marqua ſon eſtime pour *Marot* par le choix qu'elle fit de lui pour être ſon Poéte & pour en porter le titre ; & par l'ordre qu'elle lui donna d'accompagner *Louis* XII. dans ſon expédition de *Génes* & de *Véniſe*.

On voit dans les *récits de ces deux Voyages*,

* Voyez Epiſt. de Clem. Marot *pour ſucceder en l'eſtat de ſon pere.*

† *Abreg. de Mezerai*, T. 4.

ges, que cette Princeſſe ne pouvoit faire un meilleur choix. L'exactitude de ce Poéte à marquer juſques aux dattes & aux plus petits événemens, font qu'on peut regarder ces deux récits comme une rélation véritablement hiſtorique, & peut-être la plus exacte qu'on aie des victoires de *Louis* XII. en Italie : auſſi *Marot* dit il *, que c'eſt *vraye hiſtorialle & non fabuleuſe narrative.* L'on voit encore par les louanges qu'il donne au Roi dont il chantoit les victoires, que notre *Poéte* étoit non ſeulement bon *François* & bon ſujet, mais encore qu'il ſe connoiſſoit bien en ce qui étoit véritablement vertueux & louable : hûreux d'avoir à chanter un Prince ſi digne des plus grands éloges & dont la mémoire doit etre à jamais en bénédiction!

Marot fit ces *deux Voyages* pour être publiez. L'amour qu'il avoit pour *Louis* XII. & la reconnoiſſance qu'il devoit aux bontés de la Reine, étoient plus que ſuffiſans pour l'y engager. A l'égard de ſes autres Ouvrages ils ont été trouvez † après ſa mort : ils étoient écrits de ſa main, ce qu'il ne faiſoit pas ordinairement,

* Dans ſon prologue a la Royne Anne.

† Petite Préface des Oeuvres de *Jehan Marot*.

ment, plusieurs Piéces qu'il avoit composées aiant été perdues, parce qu'il ne daignoit pas en tenir compte.

Les *deux Voyages de Genes & de Venise* sont, à mon avis, ce qu'il a fait de plus beau : à l'exactitude historique, dont j'ai déjà parlé, il joint une disposition très poétique ; il y a de l'invention & de l'ordre ; ses descriptions sont justes & n'ont rien d'affecté, il peint bien & avec choix ; il s'exprime souvent avec beaucoup de force, mais souvent aussi il se néglige trop, le tour de sa phrase en devient obscur ; & quelquefois on trouve des Vers, où l'arrangement des mots détruit absolument la césure : par exemple,

Monsieur le grand Maitre premierement.
Que DIEU ne veut point la mort du pecheur.

Il se contente aussi quelquefois à l'égard de la Rime, que les trois derniéres lettres de deux mots se ressemblent, quoique le son soit très différent, ainsi il fait rimer *Hercules* avec *Achiles* ; défaut commun à tous les anciens Poétes, aussi bien que l'usage des *hiatus*. Un autre défaut qu'on peut encore remarquer dans *Marot*, c'est un trop fréquent usage de proverbes ;

il

il en emploie quelquefois de très bas en des ſujets graves & relevés : cela vient ſans doute du goût qu'il avoit pour ce qui étoit moral, où l'on voit qu'il s'étoit exercé, & qu'il avoit bien appris à connoître l'homme. Mais une choſe où je trouve qu'il a excellé, c'eſt dans le choix des différens Vers qu'il emploie ſelon les ſujets qu'il traite, & dans l'ordre ſimple & naturel où il ſait placer toutes ſes matiéres. L'imagination, que quelques-uns regardent comme la prémiére partie des grands Poétes, & qui doit dominer dans leurs Ouvrages, ne domine point dans les ſiens ; elle eſt toûjours aſſervie à la raiſon, & ſans écart ni enthouſiaſme il ſe ſoûtient ſi bien, qu'il n'eſt ni froid ni ennuyant. Il eſt auſſi exempt d'un défaut ordinaire aux Poétes de ſon tems, c'eſt l'uſage des pointes & des jeux de mots, à peine en trouve-t-on dans tout ce qu'il a fait deux ou trois exemples. La plûpart de ſes Rondeaux ſont bons, & il y en a quelques-uns de très bons : Les traits un peu gaillards, qui ſe trouvent dans l'*Epiſtre des Dames de Paris aux Courtiſans &c.* marquent plûtôt (à mon avis) de la gayeté d'humeur que du libertinage ; & à l'égard du Rondeau, où

il

il fait un profane abus du mot de *Trinité*, je crois qu'on ne doit point le lui attribuer à impiété, c'eſt une foibleſſe de l'eſprit humain ; il n'eſt que trop ordinaire de voir des *Chrêtiens* applaudir à des eſpêces de bons mots, qui ne devroient leur inſpirer que des ſentimens d'indignation. En effet *Marot* étoit ſi éloigné de croire qu'on dût faire un mauvais uſage de la Poéſie, qu'il la conſideroit au contraire comme le métier des plus honnêtes gens : on le voit dans l'*Epître* que ſon fils préſenta à *François* I. pour être reçû en la place de ſon pére, qui de *Poéte* de la Reine *Anne* étoit devenu Valet de chambre de ce Prince : *Clement Marot* dit en y parlant de la mort de notre *Poéte*:

Et me ſouvient quand ſa fin attendoit
Qu'il me diſoit, en me tenant la dextre,
Fils, puiſque Dieu t'a fait la grace d'eſtre
Vray heritier de mon peu de ſçavoir
Quiers en le bien, qu'on m'en ha faict avoir,
Tu cognoys comme uſer en eſt decent.
C'eſt un ſçavoir tant pur & innocent,
Qu'on n'en ſçauroit a creature nuyre.
Par preſchemens le peuple on peut ſeduyre,
Par marchander, tromper on le peult bien,
Par plaiderie on peut manger ſon bien,
Par Medecine on le peult bien tuer ;
Mais ton bel art ne peult tels coups ruer,

Ains

Ains en sçauras meilleur ouvrage tistre,
Tu en pourras dicter Lay ou Epistre,
Et puis la faire a tes amis tenir,
Pour en l'amour d'iceulx t'entretenir
Tu en pourras traduyre les volumes
Jadis escripts par les divines plumes,
Des vieux Latins, dont tant est mention.
Apres tu peulx de ton invention
Faire quelqu'œuvre a jetter en lumiere,
Dedans laquelle en la feuille premiere,
Dois invoquer le nom du TOUT-PUISSANT,
Puis descriras le bruyt resplendissant
De quelque Roy ou Prince, dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom,
Qui te sera (peult estre) si bonheur
Que le prouffit sera joinct a l'honneur.

On voit par ces Vers que *Jehan Marot* ne regardoit pas la Poésie comme un art qu'on dût employer au libertinage ou à la Satyre; aussi peut-on dire avec vérité que ni l'un ni l'autre esprit ne regne dans ses Ouvrages : s'il dit du mal de quelqu'un dans ses *Voyages de Genes & d'Italie*, il le fait plûtôt en Historien qu'en Poéte; & l'on ne remarque point que ce soit par envie de médire. L'*Espitre des Dames de Paris aux Courtisans qui étoient en Italie*, ne doit être regardée que comme une plaisantérie : qui prouve trop ne prouve rien; il fait parler des fem-

mes dans cette Epître, il faut les faire parler selon leur caractére, & l'on sait, soit dit sans les offenser, qu'il ne leur arrive pas de faire le panégyrique de celles dont elles sont jalouses. L'on peut même remarquer dans cette Piéce que lorsqu'il y est parlé de l'avanture de la *Madone*, qui

——— estant dans le parquet
Contraincte fut de lacher son baquet,

Marot prend garde à ne la pas nommer. Lorsque dans les *Voyages* il parle en Historien des *Dames d'Italie*, il en parle bien differemment, quoiqu'à dire la vérité il ne les estimât pas autant que les *Françoises*.

Clement Marot fut le fils unique de notre *Poéte* : il étoit déjà vieux quand ce fils vint au monde. Il eut soin de cultiver les talens qu'il lui reconnut pour la Poésie, il ne négligea pas aussi de lui faire apprendre le Latin; ce fut le seul bien qu'il lui laissa avec la protection de *François* I. JEHAN MAROT avoit été fait Valet de chambre de ce Prince; il en avoit si bien sû mériter les bonnes graces, qu'elles passérent jusques à son fils. En effet après sa mort, qui arriva dans la soixantiême

an-

année de ſon âge l'An 1517. *François* I. reçût *Clement Marot* à ſon ſervice ſur le pied que ſon pére y avoit été. Je mets la mort de *Jehan Marot* en 1517. fondé ſur ceci, 1. Que ce Poéte travailloit, quand il mourut, à une Epître adreſſée à la Reine *Claude*, dans laquelle Epître il avoit reſolu de décrire la défaite des *Suiſſes* au camp de *Sainte Brigide*. 2. Que les derniers Ouvrages, qu'il a faits ſur les événemens de ſon tems, ſont des Rondeaux au *prémier Daulphin* fils de *François* I. La défaite des *Suiſſes* arriva le 14. d'Octobre de l'An 1515. & la naiſſance du *Dauphin* en 1517. le dernier de Février. Il eſt à préſumer que *Marot* ne forma pas le deſſein de décrire la défaite des *Suiſſes* pluſieurs années après qu'elle fut arrivée, cela n'auroit plus été de ſaiſon, ſur-tout dans une Epître. Il eſt encore à préſumer que les Rondeaux ſur la naiſſance du prémier Dauphin ſe trouvant parmi les derniers Ouvrages que *Marot* a compoſés, cette naiſſance eſt la derniére choſe importante qu'il ait vûe. N'auroit-il pas daigné faire un Rondeau ſur celle du ſecond fils de *François* I. qui nâquit en 1518. & auroit-t-il négligé en 1516. de chanter la défaite des *Suiſſes* arrivée en 1515. C'eſt

ſur ces conjectures que j'ai placé la naiſſance de *Marot* en 1457.

A l'égard de ſon âge ſon fils nous l'apprend dans le Sixain qui ſuit immédiatement le commencement de l'Epître, où ſon pére vouloit décrire la défaite des *Suiſſes*. Ce Sixain me paroît encore fortifier les conjectures que je viens d'avancer ſur la mort de *Jehan Marot*. Il avoit commencé cette Piéce en 1516. il la laiſſa quelque tems après l'avoir commencée, & fit pourtant quelques petits Rondeaux parci par-là, mais la mort qui ne tarda pas l'empêcha de remettre la main à cette Epître. Tout cela s'ajuſte au tems. Voici le Sixain de *Clement Marot* :

Icy l'Auteur ſon Epiſtre laiſſa,
Et de dicter (pourtant) ne ſe laſſa,
Mais en chemin la mort le vint ſurprendre,
En luy diſant, ton eſprit par deça
De travailler (ſoixante ans) ne ceſſa,
Temps eſt qu'ailleurs repos il voyſe prendre.

AR-

F: Bleyswyk, del. & Fecit.

MATANASIANA,

OU

MEMOIRES

LITTERAIRES,

HISTORIQUES,

ET

CRITIQUES,

DU DOCTEUR

MATANASIUS,

S. D. L. R. G.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chés la Veuve de CHARLES LE VIER,

M. DCC. XL.

ARTICLE V.

Extrait des Oeuvres de Codrus Urceus.

In hoc *Codri* volumine continentur, *Orationes*, ſeu *Sermones*, ut ipſe appellabat, *Epiſtole*, *Silve*, *Satyre*, *Egloge*, *Epigrammata*. Venundantur Pariſiis a Joanne Parvo in vico Sancti Jacobi ſub Lilio aureo.

C'eſt-à-dire,

Ce volume de Codrus *contient des* Oraiſons, *ou ſi l'on veut des* Diſcours, *ainſi qu'il les appelloit lui-même*, *des* Epîtres, *des* Silves, *des* Satires, *des* Eglogues, *des* Epigrammes. *Se vendent à* Paris *chez* Jean Petit *dans la rue* S. Jaques *à l'Enſeigne* du Lys d'or.

CE Livre eſt un *in* 4. caractére *Cicero*, de 168. feuillets, ſans compter une Préface, qui jointe au titre fait deux autres feuillets: ſur le dernier on apprend qu'il a été imprimé en 1515. le troiſiême

jour d'Août, *impressus Parrhisiis in sole aureo vici divi Jacobi pro Johanne Parvo librario jurato. Anno millesimo quingentesimo quindecimo, die vero* III. *Augusti.*

Mais outre les Ouvrages de *Codrus* & la Préface, on trouve encore dans ce volume, une Lettre de *Philippe Beroald*; sept Poésies de *Virgilius Portus*; une Lettre & une Epigramme d'un Savant de *Thoulouse* nommé *Jean Pin* & une Epitaphe de sa façon pour *Codrus*; une Epître de *Blanchini*; & la Vie de *Codrus* écrite en Latin par ce même *Blanchini.*

Les Oraisons de *Codrus* sont au nombre de *quinze*:

Les Lettres au nombre de *dix*:

Les Silves avec quelques Odes au nombre de *vingt-deux*, & sont divisées en deux livres: 2. *Satires.* 1. *Eglogue*: 96. Piéces qu'on a mises sous le titre d'*Epigrammes*, & une *Chanson* pour le jour de la *Saint-Martin.*

Après une Préface de *Philip. Beroald* le jeune à *Ant. Galeace Bentivole*, où l'on nous apprend entre autres choses, que c'est à ce dernier qu'on doit le Recueil des Oeuvres de *Codrus*, dont plusieurs cherchoient à se parer: après, dis-je, cette Préface on trouve le prémier Discours

de

de cet Auteur. „ Recevez, *dit-il*, Mes-
„ ſieurs, avec joie mon Diſcours, ſi je puis
„ appeller ainſi mien ce qui n'eſt formé
„ que de ce qu'ont dit les plus ſavans hom-
„ mes. Interprete des fables Gréques, je
„ veux, ſoit ſérieuſement, ſoit en badinant,
„ parler des fables, je raſſemblerai toutes
„ les parties de la vie humaine, toutes les
„ occupations, tous les ſentimens, je les exa-
„ minerai, & je vous donnerai aujourd'hui
„ une collation douce & ſaine, qui appaiſera
„ peut-être les trop grandes agitations des
„ eſprits & les amenera à un certain point
„ de gayeté. Je parlerai familiérement,
„ avec autant de brieveté qu'il me ſera
„ poſſible, ſans fard, ſans aucune brode-
„ rie; de maniére que tout enfant un peu
„ lettré pourra ſans peine ne rien perdre
„ de mon Diſcours. *Accipite lætis animis*,
Viri clariſſimi, *ſermonem meum, ſi modo meus
eſt qui ſit è virorum doctiſſimorum ſententiis
concinnatus. In hoc ego fabularum Græcarum
Interpres de fabulis tum graviter tum facetè
locuturus ſum, & omnes vitæ humanæ par-
tes, omnia ſtudia, omnes ſententias congre-
gaturus ac examinaturus ſum: præbeboque vo-
bis hodie merendam ſeu ſilatum quoddam dul-
ce ac ſalutiferum, quod fortaſſe nimias animi
perturbationes ſedabit & ad mediocritatem*

 quan-

quandam hilaritatis perducet; dicamque adeo familiariter & quanta brevitate potero, ſine ullo fuco, ſine ullis cincinnis, ut quivis puer etiam ſemi-litteratus citra faſtidium verba mea facile percipere potuerit.

Tout occupé de l'explication des fables, il ajoûte qu'il relit ſi ſouvent l'*Ane de Lucien* & celui d'*Apulée*, qu'il craint, de même que le *Soſie* de *Plaute*, que ſon nom ne ſoit changé, & qu'au-lieu de reſter *Codrus* il ne devienne une *fable*, ou un *Ane*; que ſi le dernier lui arrivoit les Sophiſtes tireroient cette concluſion contre lui, *donc vous étes un Ane.* Mais de tels changemens n'ont rien de ſurprenant, continue-t-il, cela eſt arrivé ſouvent chez nos Anciens: & après un détail de tout ce que la fable dit de ces metamorphoſes, il cite *S. Auguſtin*, qui dans le XVIII. livre de la *Cité* de DIEU rapporte, que le pére *d'un certain* Præſtantius *étant devenu cheval de bagage fut chargé de vivres, qu'il porta parmi d'autres bêtes de charge.* Paſſant de là à d'autres changemens, *Codrus* cite les *transfigurations* de *Jeſus-Chriſt* même, *illud certe michi non negabitis Redemptorem* DEUM *pariter & hominem transfigurationibus uſum.* [*transfigurationibus* en plurier, pour faire apparemment entendre non ſeu-

ſeulement la transfiguration de *Jéſus-Chriſt* ſur le mont *Olivet*, mais encore cette transfiguration étonnante, par laquelle la Divinité ſe cache ſous l'humanité, qui fit qu'un DIEU devint homme, *& homo factus eſt.*] Mais, ajoûte *Codrus*, pourquoi avoir recours au tems paſſé, puiſque le tems préſent nous fournit aſſez d'exemples de ces ſortes de métamorphoſes? & ſi l'on en doute, voici, dit-il, comment je le prouve: de même que l'ame juſte & raiſonnable donne la forme à l'homme & le rend participant de la divinité, ainſi l'ame injuſte & irraiſonnable lui donne la forme d'une bête; ce n'eſt donc pas le corps qui fait l'homme, mais c'eſt l'ame, d'où vient que *Platon* diſoit, Οὐκ ἐστιν ἄνθρωπος τὸ ὁρώμενον, *Ce qui ſe voit n'eſt pas l'homme.* Ainſi un *voleur* cruél devient un loup raviſſant, un homme *traitre, inſidieux*, devient un *renard*,

Aſtutam rabido portat ſub pectore vulpem.

Un *Médiſant* eſt un *chien*, ainſi des autres. „ Et ſi cela eſt, s'écrie *Codrus*, que de „ Loups raviſſans? que de vieux Renards? „ que de Chiens enragés? que d'Anes pareſſeux? que de Truyes, que de Vaches, „ que de Vipéres, répandues par tout le

 „ mon-

„monde, ſont nuiſibles aux gens de bien? *Quod ſi ita eſt, quot lupos rapaces? quot vulpes veteres? quot rabidos canes? quot inertes aſinos? quot porcas, quot vaccas, quot viperas, per totum orbem diſperſas, bonis & veris hominibus nocere credendum eſt?*

Mais de même que les vices nous font devenir *bête*, de même auſſi les vertus nous font devenir *Dieux*: c'eſt ce que l'Auteur montre par l'exemple de *Jules-Céſar*, d'*Auguſte* chez les *Payens*, & par celui des *Apôtres*, de *S. Jérôme*, de *S. Auguſtin* chez les *Chrêtiens*. Mais, pourſuit-il, ce ſeroit pire pour moi de devenir une *fable* que de devenir un *âne*, & je le craindrois davantage: *mihi pejus eſſet & magis timendum, ſi* fabula *fierem quam ſi aſinus.* J'entens, dit-il, par devenir *fable* mourir ainſi que l'entend *Perſe*, lorſqu'il dit,

Cinis & manes & fabula fies.

Là-deſſus *Codrus* rapporte les noms de pluſieurs grands hommes qui ne ſont plus que fables: *Quid* Plato? FABULA... *quid* Scipio *Aphricanus?* FABULA... *quid Latini, Romani & tot Germanorum, Gallorum, Hiſpanorum & aliarum nationum millia, quæ perierunt?* FABULÆ. Il continue ſes

ſes réflexions ſur le ſoin qu'on prend de faire paſſer ſon nom à la poſtérité : il fait voir que c'eſt une chimére, *fabula* ; & pouſſant ſes réflexions plus loin encore, il montre que la vie même eſt une *fable*, FABULA, puiſque ce n'eſt que ténébres & incertitudes : il fait là une deſcription fort juſte de tous les tems de la vie, & ce qu'il rapporte prouve bien en effet, que tout n'eſt que *fable*, pour me ſervir toûjours de ſon expreſſion.

D'une deſcription générale paſſant à une deſcription particuliére, il examine la condition des Hommes, enſuite celle des Femmes ; il entre dans le détail de tout ce qui regarde les uns & les autres ; conſidere l'engagement & les ſuites du Mariage : mais dans les détails où il entre il eſt ſi exact, qu'en parlant des meubles qu'on eſt obligé d'acheter dans un ménage, il n'oublie pas même les poëles à frire, *ſartagines*.

Des Femmes il va aux Médecins ; enſuite il parle des différens Mêtiers qu'on exerce pour entretenir cette miſérable vie, & montrant combien tout cela apporte de trouble & d'inquiétude, il conclut toûjours que tout eſt *fable*, FABULA.

De là il vient aux Arts & aux Sciences, où quelques-uns croyent que l'ame trouve sa plus grande volupté : *quas quidam dicunt esse magnas animi voluptates.* Mais par ce qu'il en dit, aussi bien que de l'amour de la gloire qui les fait cultiver, il justifie pleinement ces paroles d'*Andromaque*, *O Gloire, ô Gloire, à quel nombre infini de mortels n'avez vous pas fait regarder une vie de nulle valeur comme quelque chose de très grand !* Ainsi tout cela *fabulæ*. Il rapporte ensuite une dispute qui fut faite devant lui par des Ecoliers, mais Ecoliers qui en savoient autant que des Maîtres : elle roule sur une infinité de questions de *Grammaire* & de *Mythologie*. [La maniére dont cela est conté, jointe à la varieté des propositions qui souvent n'ont aucune liaison entre elles, font qu'on pourroit presque comparer ce morceau à certains chapitres d'un Livre intitulé, *le Moyen de parvenir :* il est vrai qu'il n'y a point d'obscénités comme dans l'autre, mais du reste il y a des injures qui les valent bien; par exemple, *ah ahe. Quid ridetis, bardi, blenni, bubones, fatui, qui tanquam mures alienum panem comeditis? Ridemus stultitiam tuam.*]

Le

Le récit de cette dispute occupe 24. pages. Il y a parmi ces Ecoliers un drôle qui fait le suffisant, & qui attaque hardiment ce qu'on révére de plus grand dans l'Antiquité : *Codrus* rapporte à ce sujet qu'un Vieillard vint demander silence: ce Vieillard traite mal l'Ecolier, & dit des choses très sensées sur la modestie & la douceur que les Savans doivent avoir. Il parle fort contre le mauvais caractére de ceux qui vont chercher des questions épineuses, inconnues, qu'ils apprennent par cœur, & qu'ils viennent ensuite faire aux Savans pour les mettre en défaut, & en conclurre au desavantage de ces Savans. Il n'y a rien de si bon, dit-il, qu'on ne puisse rendre mauvais par le tour qu'on y donne: notre *Auteur* rapporte là-dessus plusieurs choses de lui, que ce Vieillard dit qu'on en débitoit dans le monde. Il rapporte aussi les conseils que ce Vieillard lui donna, de ne point faire paroître un grand nombre de remarques qu'il avoit faites, l'assûrant que *bene qui latuit, bene vixit*. A cela *Codrus* répond, *& dicta vestra & vos ipsi fabulæ estis* „ & vous & ce que „ vous venés de dire, tout cela n'est que „ fable, soit que vous parliés, soit que vous „ écriviés bien ou mal, vous ne me ren-

„ drés

„drés ni meilleur ni plus hûreux. Ainsi cet Orateur fait connoître adroitement son érudition & son travail, & réfute ce que ses envieux débitoient contre lui. De là il tombe sur les *Libraires*, qu'il accuse d'ignorance, d'envie, & de falsification, il en excepte cependant *Lascaris* de Florence, *Alde* de Vénise, & *Platonide* de Bologne. Il attaque ensuite les *Poétes*, après eux les *Historiens*, *gens qui promettent d'écrire ce qui s'est passé depuis la fondation de Rome, depuis la Création du Monde, & qui ne savent rien*, dit-il, *de la fondation de l'une & du commencement de l'autre*. Il n'oublie pas les *Antiquaires*, il représente leurs soins, leur admiration; & sur tout cela il conclut toûjours FABULÆ, *Chiméres*. Il parle ensuite des *Dialecticiens*, ils *prouvent*, dit-il, *qu'une syllabe mange un fromage*, *parce que* Rat *est une* syllabe. *Que l'homme seroit malhûreux, s'il ne pouvoit raisonner sans les préceptes des Philosophes? O miserum hominem! si sine horum doctrina nescit ratiocinari.* Les *Rhéteurs*, les *Mathematiciens*, les *Arithmeticiens*, les *Astrologues*, les *Musiciens*, les *Physiciens* viennent ensuite. *Codrus* rapporte les sentimens de tous les *Philosophes* sur la formation de l'Univers & sur la nature de l'a-

me;

me; ce qu'il en rapporte occupe 4. pages, & il en conclut, *que paroît-il de tout cela? que ce ſont des fables*, FABULÆ.

Il ſuit la même méthode à l'égard du *ſouverain bien*, de la *volupté*, de la *raiſon*, des *couleurs*. Pour ce qui regarde l'éternité, les enfers, la matiére, la forme, les idées, il n'en parle pas, *parce*, dit-il, *qu'il n'y a point de ſujet où il ſoit poſſible de dire ou d'inventer plus d'extravagances & de fables*: DE ANNO *quoque maximo, & de inferis, & materia & forma, de ideis & aliis multis, hic taceo, ubi tot ſunt philoſophantium ineptiæ & fabulæ, ut nulla in re alia plures dici aut cogitari poſſe facile quis exiſtimaret.* C'eſt pourquoi il ajoûte qu'il ne peut s'empêcher de rire *de la vanité de certains Déclamateurs, c'eſt-a-dire, de certains Théologiens*, qui au-lieu de prêcher l'Evangile, & d'inſtruire de ce qu'on doit croire de DIEU & de l'*ame* ſelon la Théologie & la foi Catholique, ont recours aux Philoſophes, citent *Platon*, alleguent *Ariſtote*, produiſent *Sénéque*: „Il nous eſt „arrivé, *continue-t-il*, un Prédicateur, „Docteur en Théologie & très éloquent, „il prêche demain, il dira des choſes ad-„mi-

„ mirables, on ſonne, les Academiciens
„ s'empreſſent à venir, le peuple accourt,
„ ils admirent le Prédicateur, qui leur
„ chante des Poémes, qui leur récite des
„ hiſtoires, *quid tum?* qu'eſt-ce que c'eſt
„ que cela? *des fables*, FABULÆ. Il en eſt venu enſuite, *continue-t-il toûjours*, un autre plus fameux, il s'eſt fait un plus grand concours, il reprend fortement les vices, il crie, il ſe met en colére, *excandeſcit*, & après bien des paroles & des exclamations qu'obtient-il? qu'en arrive-t-il? rien, *fabulæ* : car il n'a point perſuadé faute de garder les ménagemens néceſſaires. Cette ſorte de Prédicateurs, remarque-t-il, ſe ſont mis ſur le pied de parler avec tant de liberté & d'audace, qu'ils traitent les pécheurs avec outrage, ne ſe reſſouvenant pas qu'ils ſont hommes eux-mêmes, qu'ils ont les mêmes défauts, ou qu'il les ont eus, ou qu'ils les auront un jour. Et en effet ſi l'on ne vouloit ſouffrir que les honnêtes gens, on ne verroit perſonne, comme l'exprimoit trop fortement TRASEA, *qui vitia odit, homines odit.*

Après avoir ainſi parlé des Prédicateurs, il paſſe aux autres gens d'Egliſe: des Moines de toute eſpêce juſques au ſou-

ſouverain Pontife. „ Allez à Rome, *dit-*
„ *il*, pendant que vous étes jeune, allez y
„ lorſque vous n'avez point encore de
„ barbe; ſollicitez celui-ci, ſollicitez ce-
„ lui-là, vous étes écouté, les bulles ſont
„ ſignées, vous avez des prélatures, des
„ dignités, des richeſſes, des honneurs,
„ des thréſors: quoi de plus? des contes,
„ FABULÆ. *Pete Romam dum juvenis es, pete Romam dum imberbis es; ſupplica huic, ſupplica illi, impetraſti, ſcripta ſunt diplomata, ſignatæ tabulæ, habes ſacerdotia, dignitates, honores, divitias, theſauros: quid tandem?* FABULÆ.

Après avoir enſuite remarqué que la religion d'abord certaine, incertaine après, & pleine de fables, n'a pas encore pû s'attirer une foi univerſelle, il parle de la Religion des *Romains*, de celle des *Egyptiens*, de celle des *Turcs*; blâme l'incertitude des *Théologiens Chrêtiens* & leurs diſputes inutiles. Et dans cet endroit, il ſe dit, comme ſi on lui adreſſoit la parole, mais *Codrus* prends garde à ce que tu fais, & à ce que tu dis, n'offenſe point *Pierre Boatian*. Fort bien, continue-t-il, je prendrai donc garde à moi, & je dirai que tout ce qu'on dit, ce qu'on croit, ce qu'on fait dans la Religion, ſont des fo-

folies & des contes, excepté ce que l'Eglise Romaine & Vniverselle a établi. [Posez le fait que *Codrus* crut aussi l'Eglise Romaine une *fable*, (ce qu'il pouvoit bien croire alors) il ne pouvoit prendre un tour plus adroit pour faire connoître ses sentimens, sans se faire pourtant d'affaire; car outre l'équivoque du mot *Catholique*, Vniverselle, il donne encore à entendre que ce qu'il va dire, il le dit pour ne point s'attirer *Boatian.*] Suivant cela *Codrus* traite de *fabula* la croyance d'un grand nombre d'hérétiques, dont il rapporte les noms & les héréfies. Après le nom & les héréfies d'une Secte, il ajoûte ordinairement *fabulæ sunt*, aux suivans il ne le fait pas.

Aquarii, *qui aquam solam afferunt in calice sacramenti, nugæ sunt.*

Antidici *Mariæ*, *qui virginitati Mariæ contradicunt, execrant, hæretici sunt.*

Adamiani, *nudi quasi nuditatem Adæ imitantur, stolidi sunt.*

Artotyritæ, *qui panem & caseum in sacrificio offerunt, deridendi sunt.*

Donatistæ, *qui asserebant minorem Patre Filium & minorem Filio Spiritum Sanctum, repudiati sunt.*

Ebionitæ, *qui dicebant Christum solum bo-*

hominem, prophetam, juſtum, natum ex viro & fœmina, condemnati ſunt.

Elvidius, *qui dixit Matrem Domini quatuor habuiſſe filios & filias, hæreticus & infamis habitus eſt.*

Les *Aquariens*, qui dans l'oblation du calice n'offrent que de l'eau, *bagatelles.*

Les *calomniateurs de Marie*, qui nient ſa virginité, *ſont hérétiques.*

Les *Adamites*, qui preſque nuds vouloient imiter la nudité d'ADAM, *ſont des fous.*

Les *Artotyrites*, qui offrent du pain & du fromage en ſacrifice, *méritent d'être raillés.*

Les *Donatiſtes*, qui aſſûroient que le Fils étoit moins que le Pére, & le S. Eſprit moins que le Fils, *ont été rejettés.*

Les *Ebionites*, qui diſoient que *Jeſus* n'étoit qu'un Prophete, un homme juſte, né d'un homme & d'une femme, *ont été condamnés.*

Elvidius, qui dit que la Mére du Seigneur a eu quatre fils, *eſt un hérétique & a paſſé pour un infame*, & ainſi de quelques autres.

Des choſes de la Religion il paſſe à celles du Gouvernement; il montre tout ce qui ſe fait dans l'admi-

niſtration des Etats; & ſur la fin il ſe repréſente un Juriſconſulte qui dit en lui-même, *Codrus* a attaqué tout, excepté les Loix, & certainement il ne les attaquera pas, car il ſait qu'elles ſont ſacrées, qu'elles commandent ce qui eſt honnête, & défendent ce qui ne convient pas. Je l'ai lû, pourſuit *Codrus*, & je l'ai entendu, que les Loix étoient ſacrées: mais cependant ce ſont des *fables*, FABULÆ *ſunt:* car ſoit civiles, ſoit Eccléſiaſtiques, elles changent ſouvent, elles ſont, comme un Ancien l'a remarqué, (c'eſt *Solon*, d'autres diſent *Anacharſis*) ſemblables à des toiles d'araignées, qui arrêtent les moucherons, & qui n'arrêtent pas les groſſes mouches. D'ailleurs, ajoûte-t-il, ce qui eſt juſte dans un païs, ne l'eſt pas dans l'autre; & les Juriſconſultes, qui ſavent tant de choſes, ignorent encore ſi *la juſtice eſt un animal ou non*, UTRUM *juſtitia animal ſit nec ne:* c'eſt-à-dire, que le *Juriſconſulte* ignore encore ce que c'eſt que *juſtice*. Il fait voir enſuite l'inſuffiſance des meilleurs contracts par la mauvaiſe foi & les chicanes, que les Avocats ſavent employer pour les détruire: il voudroit que la ſageſſe des hommes rendit les loix inutiles, ou plûtôt les fit abolir, &

& que lorſqu'on voudroit s'aſſujetir à quelques-unes, on ne s'attachât fortement qu'à celles-ci, *aimer* DIEU *de tout ſon cœur, & ſon prochain comme ſoi-même.*

Enfin après avoir encore mis au rang des fables, & les Profeſſeurs & les Auditeurs; après avoir parlé de la vanité qu'il y a dans l'envie d'immortaliſer ſon nom; des différentes maniéres dont on traitoit les cadavres chez diverſes nations; il finit cette Oraiſon par ces paroles, *Nunc tantum vos hortor, vos invito, vos obſecro, ut cum fabulas lecturi ſimus, & fabulis mundus gaudeat, de fabulis, cum fabulis, in fabulis, per fabulas loquamur, ſimus, verſemur, vivamus, gaudeamus, & noſtros Principes* Bentivolos *proſequamur, comitemur, amemus, honoremus; in pace lætitiam, in bello victoriam, optimatibus* Venetianis *&* Bononienſi *populo, & omnibus fœdera noſtra ſequentibus ac amantibus, exoptemus.* „A „préſent je vous exhorte, je vous in„vite, je vous ſupplie, que puiſque „nous devons expliquer des fables, & „que le monde ſe plait dans les fables, „que nous ne parlions que par fables „& que de fables; que nous ne vi„vions, que nous ne ſoyons, que nous „ne nous rejouiſſions que dans les fables;

„que nous obéiſſions, que nous accom-
„pagnions, que nous aimions, que nous ho-
„norions les *Bentivoles* nos Princes; que
„nous ſouhaitions joie dans la paix, victoi-
„re dans la guerre, au Sénat de *Véniſe*,
„au peuple de *Bologne*, & à tous ceux
„qui ſont dans notre Alliance & qui l'ai-
„ment.

La ſeconde Oraiſon fut faite au commencement d'un cours, où il devoit expliquer la *Rhétorique*, *Lucain* & *Homére*, aiant été nommé alors pour les grands Colléges. Cette Oraiſon ne devoit pas ſe trouver la ſeconde, puiſqu'elle étoit poſtérieure à d'autres, & que *Codrus* n'étoit pas jeune lorſqu'il la recita, ce qui ſe voit par l'Oraiſon même. Quoiqu'il en ſoit, après avoir marqué ſa reconnoiſſance pour le nouvel Emploi qu'on lui avoit donné, montré le beſoin qu'il avoit d'un émolument plus conſidérable, comparé la Table des autres Profeſſeurs avec la ſienne, qui n'étoit couverte que d'orge, de choux, de feves, au-lieu que celle des autres étoit délicatement ſervie, après avoir donné parmi tout cela de grandes louanges à *Philippe Beroald*, qu'il appelloit par excellence le *Commentateur de Bologne*, QUEM *per excellentiam*

quan-

quandam Commentatorem Bononiensem appellare soleo, il fait un abrégé de la vie & de la mort de *Lucain*; il donne le sommaire de la guerre entre *Pompée* & *César*; & après avoir parlé de la joie où le peuple de *Bologne* étoit du retour de son Archidiacre qui étoit allé visiter les Lieux saints, il parle du XVIII. livre de l'*Iliade* d'*Homére*, où *Achille* pleure si tristement la mort de son Ami *Patrocle*, parce qu'il étoit très beau; ainsi, dit *Codrus*, c'est donc la beauté qui fait pleurer *Achille*, & puisque cela est, il ne sera pas hors de propos de traiter ici *de la beauté*, d'autant plus qu'*Achille* lui-même étoit beau, les *Nymphes* belles, le Bouclier de *Vulcain* très beau.... Qu'outre cela, continue-t-il, je suis dans une belle ville, où l'on a de belles maisons, de beaux édifices, de belles places, de beaux habits, de beaux Livres, un bel Auditoire, de beaux Princes, de belles Princesses, de beaux garçons, de belles filles; je voulois dire de belles femmes & de beaux hommes, & aussi de beaux Vieillards. Enfin tout est beau à *Bologne*, ainsi ce Discours sera plaisir à tout le monde. Mais que dira le borgne ou le boiteux? Ce Discours ne me plaira point du tout, puisque je

ne puis être mis au rang de ceux qui ſont beaux. Quoi! vous avez peut-être l'ame belle, car il y a beauté de corps & beauté d'ame; d'ailleurs il ſeroit étonnant, qu'étant dans une ville, où toutes choſes ſont belles, vous n'en aimaſſiez pas quelques-unes; ainſi un Diſcours, qui roule ſur la beauté, doit néceſſairement vous plaire.

Il traite enſuite de la beauté, mais il le fait en Savant de Collége, & non pas en homme qui s'y connoît. Il revient enſuite aux louanges de *Lucain*, & à celles de la *Rhétorique*; il dit qu'il auroit pû faire voir que celui-là ſeul eſt ſage qui s'attache à la *Rhétorique*, & que ceux qui s'appliquent aux autres Sciences ſont des foux: *Oſtendiſſem veriſſimis argumentis ſolum illum eſſe ſapientem qui Rhetoricæ dat operam, & ceteros omnes eſſe ſtultos qui aliis Artibus ſeu Scientiis indulgeant.* Il finit en rapportant l'hiſtoire de *Corax* & de *Tiſias*; ce *Corax* étoit de *Syracuſe*, & s'étoit rendu ſi habile dans l'art de perſuader qu'il faiſoit croire tout ce qu'il vouloit: il eut beaucoup d'Ecoliers, & entr'autres un nommé *Tiſias*, qui n'aiant point d'argent comptant promit de lui donner dans la ſuite le double de ce qu'on lui donnoit d'ordinaire, s'il vouloit lui enſeig-

ſeigner toutes les fineſſes de ſon Art: *Corax* le reçût avec bonté, l'enſeigna; & lorſque *Tiſias* fut bien inſtruit, il voulut le payer d'ingratitude; Qu'eſt-ce que c'eſt que la *Rhétorique*, lui dit-il? C'eſt, répondit *Corax*, l'art de perſuader; Ainſi, dit l'*Ecolier*, ſi je vous perſuade que je ne vous dois rien de tout ce que je vous ai promis, me voilà quitte, parce que j'aurai perſuadé que je ne vous dois rien; ſi je ne vous le perſuade pas, me voilà quitte tout de même, car vous ne m'aurez pas appris l'art de perſuader. Auquel ſophiſme *Corax* répondit de cette maniére; Mais auſſi ſi je prouve contre vous que vous devés me payer, je dois être payé, & ſi je ne le prouve pas, je dois l'être toutefois, puiſque j'aurai fait un Ecolier ſi habile qu'il ſurpaſſe ſon Maître; d'où vient que l'Aſſemblée ſurpriſe de l'adreſſe de ces ſophiſmes dit en faiſant alluſion au nom de *Corax*, qui en Grec ſignifie un *Corbeau*, O LE *mauvais œuf d'un mauvais Corbeau!* [*Aulugelle* dans le dixiême chapitre du 5. livre des *Nuits Attiques* conte à-peu-près la même choſe, excepté qu'au-lieu de *Corax* il met *Protagoras*, & *Euathle* au-lieu de *Tiſias;* il ajoûte que l'affaire fut devant les Juges, & qu'ils renvoyé-

rent la cauſe, n'oſant la juger; mais ſi cela eſt, ces Juges étoient bien moins habiles que ceux d'un village, deſquels on m'a conté le jugement qui ſuit. Un payſan avoit un cheval à vendre, un de ſes camarades lui dit, qu'il l'acheteroit volontiers s'il avoit de l'argent, mais que n'en aiant point, & ne ſachant quand il en auroit, il ne vouloit pas l'acheter, pour n'être pas forcé à le payer dans un tems où il ne ſeroit peut-être pas en état de le faire. Celui qui avoit le cheval répondit, à cela ne tienne, vous me le payerés à votre volonté. Sur ce pied l'autre acheta le cheval, & fit une promeſſe de la ſomme dont ils convinrent payable à ſa volonté. Au bout d'un long tems cet acheteur étant en état de payer & ne payant point, celui qui lui avoit vendu le cheval demanda ſon argent. Oui, lui répond le Manant, je ne dois le payer qu'à ma volonté, & je ne l'ai pas encore: Et bien, dit l'autre, vous viendrés devant les Juges. On y fut effectivement. Dans le débat de la cauſe la promeſſe fut produite. Les Juges ne pûrent ſur le contenu de cette promeſſe condamner le débiteur à payer, ils lui demandérent s'il n'avoit pas préſentement la volonté de ſatis-

tisfaire à ce qu'il devoit ? Non pas encore, répondit-il ; Vous irez donc en prison jusques à ce qu'elle vous soit venue, dirent les Juges. Cet ordre aiant été mis en exécution, la volonté de payer vint bientôt au debiteur.]

Le *troisiéme Discours* de *Codrus* roule tout sur la louange d'*Homére* ; c'est, selon notre Orateur, un homme Divin, qui a sû tout ce que renferme l'*Encyclopédie* des Sciences ; *incipiamus ostendere sapientissimum Poëtam* Homerum *divino carmine omnia, quæ in Encyclopædia dicuntur, vel monstrasse, vel intellexisse, vel attigisse.* CODRUS parcourt tous les Arts & toutes les Sciences, & à chaque moment il répéte en faveur d'HOMERE

Omnia monstravit divino carmine vates.

Il finit son Discours par ces paroles, *Si Homerum auditis & ediscitis, omnes Artes, omnes Scientias, omnia studia, auditis & ediscitis, & in perenni fonte sitim aridam sedatis. Sin minus, nihil scitis, nihil ediscitis, & in mediis undis à* Tantalo *non differentes sititis.*

Le 7. *Discours & le* 8. roulent encore sur les louanges d'*Homére*, avec cette

différence, que la plus grande partie du 7. fait l'éloge de la Langue Gréque, (ce qu'on a oublié de marquer dans le titre) & que le 8. contient proprement la vie de ce grand Poéte: tout ce que *Codrus* en dit est bien moins exact & bien moins détaillé que ce que *Madame Dacier* en a rapporté dans le prémier volume de sa traduction de l'*Iliade;* & justifie bien ce que cette Savante dit d'HOMERE, *que le plus célébre de tous les hommes sera toûjours le plus inconnu.*

Le 4. *Discours* examine, *s'il faut qu'un homme se marie, sur-tout un homme sage: s'il se marie, de quel âge il doit choisir une femme; & de quelle maniére on doit nourrir & élever les enfans.*

Cette Piéce peut beaucoup servir à faire connoître *Codrus*, & les mœurs corrompues de la ville de *Bologne*, je parle pour le tems auquel il vivoit: car seroit-il possible, que *Codrus* eût parlé avec si peu de retenue & de respet, s'il n'eût été sûr que son Discours ne déplairoit pas à son Auditoire: ce que je vais extraire servira de preuve.

En rapportant ce qui est contre le Mariage il dit, *Discite, recedite, ne mulieri credite: & quare, quia in Venere non deficit,*

cit, & numquam dicit sufficit, ad iterandum allicit. Nostræ fœminæ similes sunt sacerdotibus; sacerdotes enim nostri semper illas in ore preces habent, da quæsumus, concede quæsumus: *sic & nostræ fœminæ maritis orantibus*, dimitte nobis debita nostra, sicut & nos dimittimus debitoribus nostris, *instant & inclamant, da debitum: quod debitum? redde decies, redde centies, redde millies, nihil reddidisti, nihil egisti, ad initium semper redeundum est. Vah! quæ Charybdis tam vorax, quod barathrum tam præceps, cum fœminæ improbitate potest comparari?* Après avoir parlé de leurs dépenses en meubles & en habits, & du desespoir où elles sont si elles n'ont pas ce qu'elles souhaitent, il ajoûte, *Sed quid si maritus, eloquar an sileam? si maritus male mentulatus sit, quantæ querimoniæ! quantæ lacrymæ apud matrem, apud sorores! hinc rixæ, hinc fugæ, hinc veneficia, hinc homicidia, & domorum ruinæ sæpenumero exoriuntur & emanant.*

Hæc itaque & alia similia virum Salomone sapientiorem facerent Melitide insaniorem... Ensuite, *ex conjugio autem quanta, dii immortales! insania sequitur, vel sequi potest? Nam hinc uxorum adulteria: illinc filiorum ac filiarum stupra: quæ etiamsi*

non

non ſequantur, tamen maritus pulcræ uxoris, & formoſæ prolis pater, ſemper timet, ſemper anxius eſt. Quotiens ſermonem de corvis, de capris, de cornibus fieri intelligit, totiens de ſe aliquid moleſti dici timet; quotiens verſum illum pronuntiari audit,

Cornua mutantur, ſed cornu non variatur,

totiens animus illius mutatur & variatur: ſcit enim litem magnam pudicitiæ eſſe cum forma: ſcit omnia matrimoniorum alienorum plena eſſe ſubſeſſoribus. Cela eſt ſuivi de citations qui ſont à ſon ſujet. Mais voyons plus: *Quoniam, ut veriſſime cecinit Poëta,*

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
Et genus equoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt. ——

Si ita eſt, quid ſtimulatus vir ſapiens faciet? nonne melius eſt ducere uxorem quam uri? *quantum poterit reſiſtet. Si non poterit, meretricem aliquam diobolarem acciri jubebit: quæ ſi lenta aut ſero veniet, illud quod de* Diogene Cynico *legimus imitabitur. Nam cum*

cum Diogenes *tentigine ſtimularetur, & meretricula accita cunctaretur, præputium ductare cœpit. Et cum meretricula poſtea veniſſet, illam ut nimis ſeram retromiſit, dicens*, manum ſuam ceciniſſe hymenæum: *ex quo percipitur ſapientes viros non libidinis delectatione id factitare, ſed humoris ſupervacanei expellendi neceſſitate, ſine ullo famæ aut honeſtatis diſpendio.*

Avec quel front *Codrus* pouvoit-il réciter de telles choſes dans un Auditoire Chrêtien, compoſé de gens de tout ordre & de tout âge? où étoit donc le *Boatian* ſi fort à craindre? s'il ſouffroit tranquillement de tels diſcours, c'étoit un Caſuiſte bien peu ſévére.

Voilà quelque choſe de ce que dit *Codrus* contre le mariage. Voyons auſſi quelque choſe de ce qu'il dit en faveur de ce lien.

Après avoir rapporté des exemples, qu'il y a des femmes ſages, il ajoûte: *Et ſi quando uxor aliqua juvenis marito ſeni & imbelli nupta, mœchum caute tamen peteret, quid tum? leve id crimen eſt, & ſi par pari referendum eſt, meritum certe eſt: nam & mariti quoque mœchas aliquando petunt: & ſemper ejuſdem carnis uſus faſtidium movet.....* Plus bas.. *Voluptas duplex eſt, animi & corporis: utraque harum*

ex

ex conjugio copiose percipitur: nam, per Deum immortalem! *quanta voluptate putamus affici sapientem, cùm primùm è foro, è rebus publicis seu privatis fessus se domum recipit, & ab uxore pulcra & hilari osculo aliquo aut complexu excipitur, & dulci illius sermone prandens seu cœnans recreatur. Deinde cum in thorum genialem quieturus ingreditur, ubi illum uxor & osculando, & coxam coxa inserendo ad opus venereum ita excitavit, ut carmen illud Virgilianum dicere possimus,*

> *——— placidumque petivit*
> *Conjugis infusus gremio per membra soporem.*

„Il y a volupté de corps & volupté „d'esprit, l'une & l'autre se trouve abon„damment dans le mariage; en effet quel„le volupté ne goûte pas un homme sa„ge, lorsqu'il revient à sa maison fatigué „des peines que lui ont donné les affaires „publiques ou particuliéres, & qu'une „belle femme vient pleine de gayété lui „sauter au cou; que dans le repas elle „le récrée par une agréable conversation; „qu'ensuite se mettant au lit, il goûte les „plus doux plaisirs dans de tendres em„brassemens, de sorte qu'on peut dire

„au

„ au ſujet d'un tel Epoux ce Vers de „ VIRGILE, *un doux ſommeil l'a ſaiſi entre* „ *les bras de ſa chére Epouſe.*

En faiſant ainſi l'éloge du mariage, il y a un endroit où l'on diroit qu'il s'offre à marier, *O Codrum infœlicem !* dit-il, *qui ſine uxore vitam degit ferinam,* „ O malhûreux Codrus! qui méne dans „ le célibat une vie ſauvage. Car, Meſ- „ ſieurs, *continue-t-il*, pour dire quelque „ choſe de moi à la fin de ce Diſcours, j'é- „ tois d'un aſſez bon tempérament & aſſez „ avantagé des biens de la fortune, j'ai eu „ de l'eſprit & j'en ai encore, ma mémoi- „ re eſt bonne, mes yeux ſont bons, je „ ſuis ſain de corps, vigoureux, bien for- „ mé. Je ne manque point d'amis, de Li- „ vres, j'ai quelque argent, je ſuis dans „ ma 50e. année, où pluſieurs de mes „ contemporains ne ſont point parvenus ; „ je ſerois hûreux ſi j'avois des enfans:

——— ô ſi quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas, qui me tantum ore referret,
Cui ciſtam & Græcos poſſem legare libellos!

„ O s'il y avoit dans ma cour un petit E- „ née,

„ née, qui me reſſemblât, & que je pûſſe
„ faire héritier de mon coffre & de mes
„ Livres Grecs, je ne me trouverois pas
„ ſi malhûreux! Mais il ſe conſole de cette privation d'enfans par le grand nombre de diſciples qu'il a par toute l'*Italie*, & dont il eſt regardé comme s'il en étoit le pére. Enfin il emploie 14. pages à dire toûjours le pour & le contre ſur le mariage, il conclud, *qu'un homme ſage ne doit point ſe marier s'il eſt vieux, s'il eſt valétudinaire, s'il eſt pauvre; mais s'il eſt jeune, ſain & riche, qu'il n'y a rien qui l'en empêche.*

Les deux autres queſtions n'occupent que deux pages & demie, il veut avec *Heſiode, Poéte très ſage, que la fille qu'on épouſe ſoit âgée de* 15. *ans*; & veut bien auſſi avec *Ariſtote, qu'elle en ait* 18. Il faut qu'on ſe marie en hiver, c'eſt le tems le plus propre à la génération. Ce qu'il ajoûte pour l'éducation des Enfans ne vaut pas la peine qu'on en parle.

Le 5. *Diſcours* eſt à la louange d'*Ariſtote* & de la *Philoſophie*; il ébauche l'hiſtoire de l'un & de l'autre: ces prémiéres lignes de ſon Diſcours ſuffiſent pour faire voir ce qu'il en penſe: *De pulchriore materia & excellentiore Scriptore, qui in rerum natura fuerint, ſint ac futuri ſint,*

lo-

locuturus sum hodie. „Je parlerai aujourd'hui de la plus belle matiére & du „plus excellent Ecrivain qui ayent été, „qui soient, & qui seront dans la nature.

Le 6. a pour sujet, *que la vie de l'homme est pleine de mensonges.* CODRUS parle d'abord de la Philosophie & des Philosophes; ensuite il se jette dans le Pyrrhonisme, & tâche de prouver que tout est mensonge. Son principal argument est tiré de la contrarieté qui se trouve dans les sentimens des Philosophes.

Au-reste *Codrus* rapporte vers la fin de ce Discours deux histoires, dont l'une sur-tout est telle, qu'il n'y a point de contes dans *Ouvile*, point d'épigrammes dans le *Cabinet Satyrique*, point d'obscénités sur les Théatres des farceurs, qui soient plus capables d'offenser la pudeur.

Codrus compose son *neuviéme Discours* des louanges de la fable, de celles d'*Esope*, des louanges de la vie pastorale, des louanges de *Virgile*, & des siennes.

Son *dixiéme Discours* est à la louange de la Langue Gréque. Il commence ainsi, „*Héraclite d'Ephese* illustre Philoso-„phe avoit, *Messieurs*, coûtume de dire, „*que s'il n'y avoit point de soleil, il seroit* „*toûjours nuit;* & *Plutarque* à son imi-

„ tation a dit quelque chose de semblable,
„ *S'il n'y avoit point de mer, l'animal le plus*
„ *sauvage & le plus feroce seroit l'homme.*
„ Il l'a dit, parce que la navigation a four-
„ ni les moyens d'apporter la vigne des
„ Indes en Gréce & les Lettres de l'Asie
„ Pour moi, *continue-t-il*, je dirai que
„ sans les Lettres Gréques les Latins
„ n'auroient aucune érudition, ni aucune
„ politesse. Tous ces beaux passages d'*Héraclite* & de *Plutarque* sont citez en Grec interpretez en Latin ; & plusieurs citations, remarques Grammaticales, noms d'Auteurs, louanges données aux Grecs aux dépens des Latins, forment le reste de ce Discours.

Quelques injures contre des personne qui parloient mal de la Langue Gréque & qu'il ne nomme point, la vie d'*Hesiode*, les louanges de ce Poéte & celles de la vie champêtre, font le sujet du 11. *Discours*. Quoique dans les éloges que *Codrus* a donnés à *Homére* il en ait plûtôt fait un *Dieu* qu'un homme, il met ici *Hesiode* au-dessus de lui, *si non Homero antiquiorem, saltem vetustate parem certe vero digniorem* : ce qu'il prouve, par ce qu'à des jeux qui se faisoient à *Chalci* *Hesiode* emporta sur *Homére* les prix qu'o avoi

avoit proposés pour les meilleurs Vers : on a sû cette Victoire d'*Hesiode* par une Epigramme gravée sur un trépied consacré aux Muses, & trouvé sur l'*Hélicon*.

Codrus dans *le* 12. *Discours* traite du *Milieu*, qui est dans toute chose le point de perfection. La santé est un tempérament du froid & du chaud, du sec & de l'humide; ne faire aucun excès, c'est le moyen de la conserver. Le plus ou le moins fait non seulement mourir l'homme, mais encore tout ce qui a vie. Le *Milieu* de la vie est l'âge le plus propre aux Sciences, aux biens, aux honneurs, aux plaisirs. Au commencement les fruits sont acres, durs, ils deviennent ensuite bons, agréables, à la fin ils deviennent mous & pourrissent; c'est donc le *Milieu* qui fait leur maturité. La symmetrie, qui fait la beauté des Edifices, est un *Milieu* entre la hauteur, la longueur, la largeur, &c. „Mais que dirai-je de *Jésus-Christ*, s'écrie „plus bas Codrus? *Jésus-Christ* qui a uni „la divinité à l'humanité: je dis le *Christ* „Rédempteur du genre humain, qui n'a „point été conçû par l'opération d'hom„me, ce que veut dire Καινοτομία, & non „pas comme quelques-uns l'interpre-

 „tent,

„tent, que *Jésus-Christ* est né sans péché
„il a mangé, il a bû sans péché, il a
„parlé, il a coupé ses cheveux & ses on
„gles sans péché, & il a fait ainsi plu
„sieurs choses humaines, mais sans pé
ché. Je rapporterai tout cet endroit avec les propres paroles de *Codrus*, & la même ponctuation : *Sed quid dicam de e medio : quod humanitatem divinitati conjunxit :* Christum *dico humani generis Redemptorem. Per* Christum *vero* Deum *intelligo & hominem*, Dei *Patris Filium, genitum non factum, Consubstantialem Patri: qui solus legem naturæ innovavit, quæ à Græci* Καινοτομία *dicta est, hoc est, solus sine semine natus ab omnibus hominibus differens. Et hoc ita definivi ut ostenderem eos errare qui Cainotomiam in* Christo *aliter interpretarentur, hoc est, quod Christus natus est sine peccato: comedit, bibit, minxit sine peccato, locutus est, capillum & ungues totondit & alia hujusmodi humana fecit, sed sine peccato: sed hoc non est naturam innovare verùm illud quod supra posui differre ab omnibus natis & sine semine nasci.*

Il traite ensuite de la difficulté de parvenir à ce *Milieu*. Il parle de la *Justice* du *Courage*, de la *Prudence* & de la *Tempérance*. Et dans le même tems qu'il vient d

de parler pour une ſeconde fois de *Jéſus-Chriſt*, il parle des femmes, & plaiſante en faiſant une ſale équivoque du mot de *Milieu*. Il moraliſe enſuite, parle des maux que la volupté dereglée produit, traite fort au long de la matiére & des parties qui ſervent à la génération, de la génération même, de ce qui peut irriter la concupiſcence, des moyens dont quelques-uns ſe ſont ſervis pour en triompher. Tout cela eſt mêlé de citations & d'hiſtoires, qu'on pourroit lire avec quelque plaiſir, ſi un peu de modeſtie avoit eu part à la narration. Il donne des louanges à quelques perſonnes, mais la digreſſion ne dure guére, il revient ſi promtement à ſes matiéres lubriques, qu'on voit bien qu'il ne les quitte qu'avec regret, & qu'il trouve du plaiſir à les condamner, parce qu'il trouve du plaiſir à en parler : il n'épargne pas les *Moines* les plus auſtéres, qu'il accuſe de ſentir à l'autel même des feux déteſtables pour les jeunes éleves qui les ſervent, & d'offrir de l'encens d'une main... *quæ fortaſſe nocte præcedenti aliud tetigit thuribulum*.

Il traite de l'amitié qui tient le *Milieu* entre la flaterie & la miſanthropie. Il ſe

moque de l'ambition des Auteurs, de leurs inſcriptions faſtueuſes, & de l'orgueil des Bourgeois, qui dès qu'ils ſe voyent du bien veulent devenir des *Excellences.* Après avoir dit un mot de *Quintilien*, il finit par ces paroles, *ego quid dicam neſcio, vos niſi vinum impedierit videbitis, aut poſt bacchanalia veſtrum michi judicium ſi videbitur, rogo, notum faciatis.* Voilà ce qu'il appelle parler *tum eruditè, tum facetè*, ou bien comme il le dit dans un autre endroit, *non minus eleganter quam copioſe.*

Le 13. *Diſcours* a été fait à la louange des Arts Libéraux : pour les louer *Codrus* rapporte d'abord quels ſoins, quelle peine les plus grands hommes ont employé à les aquerir, il donne de grandes louanges à la ville & à l'Univerſité de *Bologne*; il dit que cette Univerſité eſt la plus fameuſe de l'Europe; loue les Etrangers qui y viennent étudier long-tems, blâme ceux qui font le contraire : il condamne enſuite les Savans qui ſe mépriſent parce qu'ils profeſſent des Sciences différentes : fait voir les honneurs qu'ont reçûs les Savans, les grandes choſés qui ont été faites à leur conſidération : exhorte vivement à ne pas négliger les Scien-

ces, puiſqu'on a tant de facilité à les aquerir, & qu'elles procurent tant de biens lorſqu'elles ſont aquiſes. Et finit par les louanges d'*Homére*, chez qui l'on peut abſolument tout apprendre juſqu'à l'art de gouverner des villes & de faire la cuiſine, *ab Homero Coquinariam... ab Homero regendarum urbium modum percipies.*

[Tout le monde ſait que l'expreſſion de *Docteur de Bologne* veut dire un *Docteur facetieux*, un *Docteur* de *Comédie*; ce que nous avons vû de *Codrus* ne dément point le ſens de cette expreſſion. Ce Docteur toutefois lui en donne bien un autre dans ce Diſcours, *Ubi tot acutos Philoſophos, tot experimentiſſimos Medicos, tot Poëtas, tot Oratores juvenes, quot habet Muſeum Bononienſe? Certe non ſine cauſa proverbium illud in vulgus emanavit*, Bononiam docere. *Et vere: quicumque in aliqua doctrina princeps fuit, aut Bononiæ didicit, aut docuit.* „Où trouver autant de „pénétrans Philoſophes, autant de Médecins experimentés, autant de Poétes, autant de jeunes Orateurs, qu'en a l'Academie de *Bologne?* Certes ce n'eſt pas ſans „raiſon qu'on dit communément, que *c'eſt „à Bologne qu'il appartient d'enſeigner.* Et „en effet quiconque a excellé dans quel-

„ que Science, a été inſtruit ou a enſeig-
„ né à *Bologne*. Il eſt vrai que du tems de *Codrus*, les belles Lettres renaiſſant en Europe, où elles avoient commencé à fleurir par l'*Italie*, l'Univerſité de *Bologne* étoit ſi fameuſe qu'on venoit de toutes parts y étudier. Les deux *Béroalds*, *Campeius*, *Antoine de Burgos*, & pluſieurs ſavans Profeſſeurs, y ont paru avec éclat; & plus d'un Profeſſeur de *Paris* a été formé à *Bologne*. Cette ville fait fraper ſur ſa monnoye ces deux mots, *Bononia docet*. On dit que ſon Univerſité fut fondée en 425. par *Théodoſe* le Jeune.]

Le 14. *Diſcours* eſt à la louange de la vertu: notre Orateur dit au commencement
„ qu'il ne ſait pas comment il pourra ſe tirer
„ d'affaire, parce qu'il faut être conſommé
„ dans la choſe dont on veut traiter pour
„ la bien traiter, & que pour lui il a plûtôt
„ une apparence de vertu qu'il n'eſt
„ vertueux : *Præcipue cum non me lateat oportere eum optimum in ea re eſſe de qua velit optimè diſputare....... ego vero qui non ipſam virtutem, ſed virtutis ſimulacrum quoddam gero: nam quo pacto promiſſis ſtare poſſim non facile video.* Voici ſur la fin de ſon Diſcours le jugement qu'il en porte lui-même: *Verum jam finem facia-*

ciamus Orationi nostræ: vel, ut verius loquamur, farragini: nam ex multorum Poëtarum & Philosophorum floribus ac succis videor michi confusaneam quandam compositionem seu moretum confecisse.

Au-reste ou la matiére ne lui plaisoit pas tant que d'autres dont nous avons parlé, ou il craignoit qu'elle n'ennuyât son Auditoire; car ce Discours n'est que de quatre pages & demie, au-lieu que de certains autres sont de 20. pages. Ce Discours fut fait pour précéder l'explication que *Codrus* devoit donner de *Valere Maxime*.

Enfin *le* 15. & le dernier de tous ces Discours est à la louange des Magistrats de *Bologne*: il fut prononcé par un jeune Ecolier, pour lequel *Codrus* l'avoit composé.

Ces Discours, comme nous l'avons déjà remarqué, sont suivis de dix Lettres. La *prémiére* est une réponse à *Politien*: ce Savant avoit fait presque un Volume d'Epigrammes Gréques qu'il vouloit faire imprimer; il écrivit à *Codrus* pour lui en demander son sentiment, ou, selon la pensée d'*Ascensius* *, *pour goûter par avance le fruit de son travail*,

Siquidem immensum gloria calcar habet.

* Illustr. Virorum Epistolæ f. 125. Typ. Ascens.

Codrus lui répond qu'il a reçû sa Lettre & les Epigrammes Gréques qui l'accompagnoient : il dit quelque chose sur ce qui fait la beauté de l'harmonie des Vers, préfére les Epigrammes de *Politien* à celles des anciens Grecs, & l'exhorte à faire paroître bientôt ce qu'il en a composé.

Dans la *seconde* Codrus s'excuse au Comte *Buti*, de ce qu'il ne peut profiter de la grace que ce Comte lui fait & plusieurs autres personnes, de l'appeller auprès de lui.

Il écrit la 3. *Lettre* de *Milan* à *Baptiste Palmario* : elle est dattée du 23. Novembre 1494. il marque que le bruit court que *Pic de la Mirandole* est mort, & que si cela est, c'est une année bien malhûreuse pour les Gens de Lettres. [Cela étoit en effet, *Pic de la Mirandole* mourut à *Florence* le 17. de Novembre de cette Année 1494.]

La *Lettre suivante* est encore adressée au même. *Codrus* se plaint de la cherté des Livres d'*Alde*, qui lui faisoit payer les Livres, où *Aristote* traite des *animaux*, plus cher que n'auroient coûté dix des meilleurs & des plus grands Livres Latins : il est fâché qu'*Alde* laisse une si gran-

grande marge à ce qu'il imprime, & qu'il fasse ainsi payer du papier blanc. Il accuse d'ailleurs ses Editions Gréques d'être peu correctes; *Codrus* rapporte plusieurs fautes qu'il y a remarquées; il ajoûte qu'il y a des feuilles transposées; il permet cependant à son Ami de montrer cette Lettre à *Alde*, & défend qu'elle ne soit vûe d'aucun autre. Il parle ensuite de quelques Vers qu'il a faits, & montre que *inhire*, *inhio*, regit aussi bien l'accusatif que le datif.

La *cinquiéme Lettre* s'adresse à *Alde*; il lui parle de quelques Vers Grecs, de quelques Livres, le charge de complimens pour *Demetrius Moscus* qu'il appelle homme savant; pour *Antonius Sabellicus* qu'il appelle homme éloquent; pour *Raphael Regius* qu'il traite d'homme fin; pour *Daniel* qu'il traite d'homme poli; il ajoûte qu'il feroit aussi des complimens à *George Valla*, mais qu'il n'ose, parce que lorsqu'il étoit auprès de lui, il s'apperçût que *Valla* s'étoit fâché; il ajoûte fort adroitement, „s'il ne m'avoit „pas méprisé comme un Grammairien „du commun, il auroit reçû de moi „certaines choses fort belles, à savoir... „mais que dis-je moi, qui ne sai que fort „peu de choses? à ce sujet, mon cher

„ *Al-*

„ *Alde*, je pourrois me servir de ces pa-
„ roles de *Juvenal*,

Hic vivimus ambitiosa paupertate omnes,

„ Nous sommes ignorans & nous voulons
„ paroître tout savoir.

Darius Tibertus avoit composé quelques Livres sur *l'amour légitime*, & les avoit envoyés à *Codrus* pour qu'il y fit ses Corrections. Après quelques complimens très respectueux *Codrus* dans la 6. *de ses Lettres* loue l'Ouvrage, & marque quelques changemens dont il a besoin. *La* 7. est une Lettre de consolation à *André Magniani*, sur la mort de *Jaques Magniani* son pére: on trouve à la fin de cette Lettre une Epitaphe, que *Codrus* fit pour ce défunt. On voit dans *la* 8. quelques particularités de la vie de *Codrus*: elle est adressée à *Eugene Mengo*, qui avoit été son Ecolier, & à la premiére Messe duquel *Codrus* s'étoit trouvé. *La neuviême* n'est pas de *Codrus*, elle est d'un Médecin nommé *Jean Garzoni*, qui le consulte, savoir si le mot de *persona* signifie *substantia*, ou *qualitas*.

La dixiême, qui est la réponse de *Co-*

drus, marque qu'il eſt du ſentiment que *perſonna* n'eſt point *ſubſtantia*, mais *qualitas*; quoique par abus on puiſſe quelquefois prendre *perſona* pour *ſubſtantia*.

Le grand nombre des diverſes Poéſies qu'on trouve après ces Lettres m'empêchera d'entrer dans un détail exact de chacune d'elles: d'ailleurs j'oſe dire malgré les grandes louanges, dont les amis de l'*Auteur* les ont accompagnées ſoit dans la Lettre de *Philippe Béroald* qui les précéde, ſoit ſur-tout dans les Vers de *Virgilius Portus* qui les ſuivent, que la plûpart de ces Poéſies ne méritent point une attention particuliére: les penſées en ſont communes ou fauſſes; la verſification ſimple ou peu ſoûtenue, & péche même quelquefois contre la quantité: les Odes ſont ſans élévation, les Satires ſans ſel, les Epigrammes n'ont point de ces chutes fines & raiſonnables, qu'on y demande: où eſt par exemple le fin de cette Epigramme à la *louange* de JESUS-CHRIST, fol. 155?

Phœbum alii vates, Muſaſque Jovemque ſequuntur,
At mihi pro vero numine Chriſtus erit.

„D'au-

„ D'autres Poétes ſuivent *Phœbus*, les *Mu-*
„ *ſes* & *Jupiter*, mais pour moi *Jéſus-*
„ *Chriſt* ſera ma vraie Divinité.

Quelle juſteſſe dans cette autre à *Louis Giſilardi?*

Carmina quæ ſcribis gracili, Lodovice, *Thalia*
Certe ſunt prima candidiora nive,

„ Ces Vers que vous écrivez, *Giſilardi*, avec
„ tant de délicateſſe, ſont aſſûrément plus
„ blancs que de la neige qui vient de tom-
„ ber.

Les penſées qui ſuivent ne ſont-elles pas & fauſſes & outrées?

Surripuit Quercens *mihi cor, nec noſter in illum*
Eſt tamen ex ulla parte minutus amor,

„ *Quercens* m'a ôté mon cœur, cependant
„ mon amour pour lui n'eſt point dimi-
„ nuée.

Pour le même, que *Codrus* prioit de ſe démaſquer,

Codre, *Tace: tua ſunt votis contraria vota*,

Ut

Ut videas nunquam, Codre, *videre cupis :*
Nam cum detecto ſulgor radiabit ab ore
Hic tua qui feriet lumina cæcus eris,

„ Tais toi, *Codrus*, tes vœux ſont contrai-
„ res à tes vœux, tu ſouhaites voir pour
„ ne voir jamais : car l'éclat, qui brillera
„ dès que ce viſage ſera découvert, te fra-
„ pera les yeux de maniére que tu devien-
„ dras aveugle.

Voilà des Epigrammes qui ſentent bien le Terroir : en voici d'autres qui ne le le ſentent pas tant, & qui me paroiſſent d'un meilleur goût.

Ad Cæcilium.

Mercurius ſuperûm non eſſet nuntius ; eſſent
Si tam veloces ut tibi lingua pedes,

„ *Mercure* ne ſeroit pas le meſſager des
„ Dieux, ſi tu avois les pieds auſſi promts
„ que la langue.

Ad Charolum ſub armis.

Arma tibi nomen : nomen dant nobile Muſa,
Sed

Sed Mufis debes, Charole *docte*, *magis.*
Dic quare? dicam, faciunt te bellà timeri;
Quod faciunt Musæ non timor est, sed amor;

„ Les Armes & les Mufes te rendent célébre, mais tu dois plus aux Mufes
„ qu'aux Armes : en fais-tu la raifon ? c'eft
„ que celles-ci te font craindre, & que
„ les autres te font aimer.

En voici deux autres encore; dont la prémiére, je crois, n'auroit pas été defavouée de *Martial*, ni la feconde de *Callimaque*, fi elle avoit été compofée en Grec.

Ad Calliodorum.

Uxorem certe quæ dulcia fcribere poffet
Carmina, *fed mœcham* Calliodorus *habet*,

„ *Calliodore* a certainement une femme
„ qui pourroit écrire de beaux Vers, mais
„ la femme de *Calliodore* eft une débau-
„ chée.

De

De imagine ſua.

Si Codrus *tibi notus eſt, viator,*
Quis Codrus *magis eſt an hic, an illa?*

Sur ſon portrait.

„Paſſant, ſi *Codrus* t'eſt connû, qui eſt „plus *Codrus* ou celui-ci, ou ce que tu „vois ?

J'ajoûte ici une Piéce de dix-huit Vers, afin qu'on puiſſe mieux juger de la verſification de notre Auteur : cette Piéce eſt une de ſes meilleures :

Ad Galeatium Bentivolum.

Bentivolæ gentis Galeati *pulchra propago,*
Qui puer es tamen & nil puerile geris,
Heſterna quantum potui te luce notare,
Multa tenes Codro *quæ placuere tuo.*
Doctrinæ ſtudium, facundia, forma, vigorque
Detinuere oculos & tua facta meos.
Magna quidem ſunt hæc, ſed adhuc majora ſuperſunt :

V *Nam*

Namque mihi mores plus placuere tui.
Tu pius es, clemens, affabilis, innocuusque,
Grandis & in parvo corpore regnat amor.
Conciliare studes doctorum corda virorum,
Et servare tibi conciliata sapis.
Sic ego te videoque libens, commendo, proboque,
Sic patrique tuo sic populoque places:
Nam licet hic auroque Midam *formaque* Hyacinthon,
Et Phrygios longo stemmate vincat avos,
His sacros apices & Cæsaris adde triumphos,
Nil tamen est morum nobilitate prius.

Au jeune Prince de Bentivole.

„Beau Rejetton de la Maison de *Bentivole*, „qui étes enfant, & qui ne faites rien d'en-„fantin : autant que j'ai pû hier vous exa-„miner, j'ai découvert en vous beaucoup „de choses qui plaisent extrêmément à vo-„tre *Codrus*. L'amour des Sciences, l'élo-„quence, la beauté, la vigueur qui paroif-„sent en vous, ont attaché sur vous mes re-„gards : ce sont de grandes qualités, mais

„vous

„ vous en avés encore de plus grandes, c'eſt „ la bonté de vos mœurs, qui me charment „ plus que tout le reſte. Vous étes pieux, „ clement ; affable, incapable de nuire, „ & dans votre petit corps regne une „ grande charité. Vous aimés à vous „ attirer l'amour des Savans, & vous ſa- „ vés vous les conſerver quand ils vous „ ſont aquis. C'eſt ainſi que je vous vois „ avec plaiſir, que je vous applaudis, & „ que je publie vos louanges, c'eſt ainſi „ que vous vous attirés l'affection de votre „ pére & celle de tout le peuple : en ef- „ fet, quand bien même on ſurpaſſeroit „ *Midas* en richeſſe, & *Hyacinthe* en „ beauté, qu'on ſeroit d'une Maiſon plus „ ancienne que les Phrygiens, quand on „ ſeroit *ſouverain Pontife* *, & qu'on y join- „ droit les triomphes de *Céſar*, il n'y „ a toutefois rien au-deſſus de la nobleſſe „ des mœurs.

Parmi les grandes Piéces qu'on trouve dans ces Poéſies de *Codrus* la prémiére m'a parû la plus belle; il y a du feu, des ima- ges, de la verſification, des graces mê- me ; par exemple cette deſcription du jeu- ne *Alexandre Bentivole* n'eſt-elle pas tout- à-fait belle?

 Hos

* Ou *Poéte* ; je ne ſai lequel des deux il entend par *ſacros apices.*

Hos inter sua Bentivolus *quatit arma pudici*
Oris Alexander, *cui pulchram* Gratia *compsit*
Cæsariem, pulchrisque oculis afflavit amores
Cypris: *& audenti summisit pectore robur*
Pallas.........

„ *Alexandre Bentivole*, dont l'air est si „ doux & si modeste, brilloit parmi ces „ guerriers: les *Graces* avoient peigné sa „ belle chevelure, *Venus* avoit rempli ses „ yeux des traits de l'amour, & *Pallas* „ empli son ame de valeur.

Je ne dirai rien du reste de ces Poésies; j'ajoûterai seulement, que si par *Silve* on entend un petit Poéme fait tout d'une suite & sans beaucoup de travail, & par *Epigramme* peu de Vers qui se terminent par une pensée fine & délicate, il y a parmi les Epigrammes de *Codrus* plusieurs Piéces qu'on auroit dû mettre au rang des *Silves*, & plusieurs *Silves* qu'on auroit dû mettre sous un autre titre. D'ailleurs quoique ces Poésies ayent été publiées par un homme qu'on met au rang des Savans, &

& qui connoissoit particuliérement *Codrus*, elles sont rangées en si mauvais ordre, que plusieurs précédent celles qu'elles devroient suivre. La même chose est arrivée à l'égard des Lettres & des Oraisons.

La 7. par exemple, devroit précéder la 3. la 8. la 9. la 11. & la 10. devroient précéder la 5. la 10. devroit encore précéder la 6. A l'égard des Lettres, la datte seule suffisoit pour faire voir que la 5. devoit précéder la 1. la 3. la 4. & la 6. que la 4. devoit être la 3. Il y a aussi beaucoup de fautes, sur-tout dans les prémiéres Piéces de Poésie. Il est vrai que *Béroald* rapporte dans la Lettre qu'il a mise au-devant de ces Poésies, que le Manuscrit étoit plein de ratures, & même que *Codrus* n'avoit pas encore limé ses Vers; mais il y a plusieurs fautes qui ne doivent pas être mises sur le compte de l'Auteur, & qu'un Correcteur ignorant a faites en voulant faire l'habile homme: telles, par exemple, sont celles-ci dans les Oraisons f. 78. au revers lig. 26. & 29. *scripta sunt refersit* pour *referta;* f. 91. au revers lig.20. *Meseum bono niensem* pour *Museum Bononiense;* fol. 103. lig. 24. *subiit enim* nisi *ipsius*, pour *subiit enim* mihi *ipsius;* dans les Vers f. 110. vers 6. *at-*

que Antoniaden dictis ero apetirit, pour *dictis heroa petivit*; f. 154. de l'Epigramme *contra invidos* v. 10. *&* *Glauco in terris mihi majus erit*, pour *nil mihi majus erit*. Et plusieurs autres.

Après les Elegies & les Epitaphes, que *Virgilius Portus* a faites sur la mort de *Codrus*, & dans lesquelles ce Professeur est loué au-delà de tous les Poétes, une Lettre de *Jean Pin* Savant de *Thoulouse* à *Jean Morolet* Avocat à *Tours*, une Epigramme du même *Jean Pin* adressée à *Ferrier Carondelet*, Savant Bourguignon, sur la mort de *Codrus*, avec une Epitaphe pour le même, on trouve une Lettre de *Barthelemi Blanchini* à un Sénateur de *Bologne* nommé *Mino Roscio*: cette Lettre est pour ainsi dire une Epître dédicatoire de la Vie de *Codrus*, de laquelle elle est immédiatement suivie. Cette Vie avoit d'abord été composée en Italien par le frére de *Codrus* même; ce frére en donna le Manuscrit à *Blanchini*, qui le traduisit en Latin, & qui ajoûta ce qui lui étoit connû d'ailleurs. Excepté les préjugés de l'amitié, *Blanchini* étoit fort propre à écrire cette Vie; il avoit été l'Eleve de *Codrus*, & de plus son intime Ami.

Je le suivrai ici avec beaucoup de fidé-

lité, en prenant toutefois la liberté d'ajoûter les remarques que la lecture des Ouvrages de *Codrus* m'aura donné lieu de faire.

VIE DE CODRUS.

Antoine Urceus, surnommé Codrus, nâquit à *Herberia*, petite ville du Territoire de *Reggio*, l'An 1446. le 15. d'Août, un peu avant le lever du soleil. Son ayeul, fils d'un Potier du Païs de *Bresce*, fut le prémier de la famille qui vint s'établir à *Herberia* ; il étoit si pauvre que tout son travail lui fournissoit à peine de quoi vivre; il eut cependant un fils nommé *Barthelemi* : ce fils gagna quelque tems sa vie à pêcher; ensuite comme il piochoit dans un champ il trouva un pot plein d'une assez bonne quantité d'argent, dont il employa une partie à acheter le champ même, & l'autre à faire une boutique de Parfumeur *. *Barthelemi* eut ensuite un fils nommé *Corthese*, qui épousa une femme nommée *Gherardine* : il en eut deux enfans mâles, *Antoine*, dont nous écrivons l'Histoire, & un autre nommé *Pierre-Antoine* ; la naissance de ce dernier coûta la vie à sa mére. Pour le pére, il mourut

* Ou *Droguiste*, aromatariam tabernam.

tout doucement après la 81. année de son âge. Ce pére ne négligea point la jeunesse de ses fils ; il leur donna les Maîtres nécessaires ; mais on dit que tout jeune encore *Codrus* le quitta pour aller à *Mutine* étudier sous *Tribac*, homme assez habile pour ce tems-là. *Codrus* quelques mois après revint à *Herberia*, d'où son pére l'envoya à *Ferrare* étudier sous *Baptiste Guarini*, Professeur célébre dans les Langues Gréque & Latine : il profita aussi des leçons de *Lucas Ripa*, Professeur en éloquence, & homme dont la modestie égaloit l'habileté. *Codrus* fit de tels progrès sous ces deux Maîtres, qu'il passa de bien loin tous ses autres compagnons, confirmant ainsi les belles espérances que ses parens avoient conçûes de lui. Il y en a qui disent, qu'il commença à *Ferrare* à enseigner des enfans, quoiqu'il eût à peine alors vingt-deux ans ; mais *Blanchini* doute de cette particularité : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il resta à *Ferrare* cinq ans, & qu'ensuite il fut appellé à *Forli* pour enseigner les Langues, où on lui donna des appointemens plus considérables que ses prédécesseurs n'avoient eu. Il écrit dans sa Lettre à *Mengo*, qu'il y fut pendant 10.

ans

ans Professeur public des belles Lettres ; & son Historien dit, (ce qui n'est point contradictoire) que pendant près de treize ans *Codrus* y enseigna la Jeunesse, & en particulier *Sinibaldo* fils du Prince de *Forli*, chez lequel il avoit la table & le logement. Après la mort de ce Prince, & de *Sinibaldo* son fils qui mourut six mois après lui, *Codrus* resta encore dix mois en cette ville incertain du parti qu'il prendroit. Ensuite il vint à *Bologne*, où il fut choisi pour professer en l'Université les Langues Gréque & Latine & la Rhétorique ; il y resta toûjours depuis, & y mourut l'An 1500. dans le Monastére de *Saint Sauveur*, où il avoit voulu être transporté. *Codrus* étoit alors âgé de 54. ans. Le jour qui précéda celui de sa mort, ses Disciples à genoux devant lui, les yeux baignés de larmes, le priérent si instamment de leur dire quelque chose qui fut digne de lui, qu'il se trouva forcé de se rendre à leur priére. L'Historien de sa Vie rapporte un Discours, qu'il dit que *Codrus* fit alors : ce Discours est une exhortation à la vertu, mais il est si long & si compassé, qu'on a lieu de soupçonner *Blanchini* de l'avoir oratorié : ce soupçon est d'autant mieux fondé, que

dans la maladie, dont *Codrus* mourut il étoit attaqué d'un asthme si violent que quelque regret qu'il eût à la vie i prioit DIEU de la lui abréger : ou s l'on veut soûtenir que ce Discours, te qu'il est, est en effet de *Codrus*, il fau dire, que ce Professeur se voyant environné de ses Disciples voulut se donner en mourant un air de grand homme, & que sa vanité extrême lui donna des forces ; aussi dans ce Discours ose-t-il bien dire à ses Disciples, *Priez* DIEU *que vous puissiez être semblables à moi.* Le jour qu'il mourut il fit encore un petit Discours, où il prouve que la mort est le souverain bien : il se plaignit souvent aussi de ce qu'avant que de mourir, il n'avoit pû écrire ce qu'il avoit résolu ; *Si je meurs*, dit-il, *car je sens que la mort est presque inévitable ! helas que de biens seront enterrés avec moi !* SI EGO, inquit, *moriar, nam prope ineluctabilem legem fati mei adesse sentio, heu quot bona mecum interibunt !*

On avoit toûjours douté de sa religion pendant sa vie, son Historien avoue qu'il y donnoit lieu par ses discours ; *Circa Christianum dogma, si non re, saltem verbis, plerumque claudicabat.* Cependant à l'heu-

l'heure de la mort il demanda lui-même les ſacremens, & lorsqu'on lui apporta *le bon Dieu*, il ſe frappa la poitrine, comme un homme véritablement touché de repentir, diſant qu'il étoit un miſérable, qui n'avoit jamais été que dans l'aveuglement : il leva auſſi les yeux & les mains vers le ciel, & implora ardemment le ſecours de la *Sainte Vierge* : FERS *quæſo opem miſero peccatori, noli me, qui tuum in ſinum confugio, ſupplicem rejicere!* Il prit le Viatique avec beaucoup de reſpect en répandant des larmes, & ſe *recommandant lui & ſon ame à* DIEU : DEO *& ſe animamque ſuam commendans.* On dit que ce qui cauſa ſa maladie fut un repas où il avoit un peu trop mangé ; on ajoûte que ſon frére fut couvert de honte par les reproches qu'on lui faiſoit, de lui avoir avancé les jours ; parce que *Codrus* étant malade, ſon frére lui avoit pris tout doucement ſous ſon chevet la clé d'un coffre, où il y avoit de l'argent ; & que *Codrus* s'en étant apperçû, il tomba dans une ſi grande triſteſſe, que deux jours avant ſa mort il répétoit inceſſamment, *qu'on lui donnât la clé de ſon coffre.* Ceci ne s'accorde guéres avec les deux beaux Diſcours qu'on rapporte de lui.

La nuit qu'il mourut, il donna de marques d'un eſprit égaré ; il lui ſembloit voir quelqu'un d'une grandeur ſurprénante, aiant la tête raſe, la barbe juſqu'à terre, les yeux ardens, portant des flambeaux dans l'une & l'autre de ſes mains, & aiant tout le corps dans une violente agitation : la crainte faiſant trembler *Codrus*, il dit à ce ſpectre, qui es-tu, qui ſeul avec l'air d'une Furie te promenes dans le tems que tout le monde dort ? ne viens pas à moi comme un ennemi, moi qui ſuis ami de DIEU. Dis, que cherches-tu ? où veux-tu aller ? aiant dit cela, il ſauta du lit comme pour éviter ce ſpectre. Après ſa mort il fut mis dans la bierre du peuple, & porté en terre par ſes Ecoliers ſuivis de tous les autres. *Blanchini* fit graver ſur ſon tombeau ces paroles, CODRUS ERAM. *Codrus* l'avoit ainſi voulu. Son Hiſtorien ajoûte que pluſieurs lui firent de belles Epitaphes, mais ſur-tout *Hermico Caiado* Poëte Portugais, & *Philippe Béroald* le jeune ; on ne les a point miſes dans *les Oeuvres de Codrus*, quoiqu'on y ait inſeré celles que *Virgilius Portus* lui a faites : en voici une :

Co-

Codrus eram, natale ſolum Herberia: ſed quæ
Me ſepelit Grajum dixit & Auſonium.

„J'étois *Codrus*, Herberia eſt ma Terre
„natale; mais celle où je ſuis inhumé a
„dit que j'étois Grec & Latin.

Je n'ai point vû l'Epitaphe que *Hermico Caiado* a compoſée, mais ſi elle n'eſt pas plus à la gloire de *Codrus* que celle de *Béroald*, je ne vois pas ſur quoi l'on peut dire que ces deux Poétes lui ont fait de belles Epitaphes : celle que *Béroald* a compoſée eſt plûtôt une ironie ſatyrique touchant les ſentimens Epicuriens de *Codrus* que l'éloge de ce Profeſſeur : on en jugera.

Epitaphe de *Codrus* faite par *Philippe Béroald* le jeune.

Codre, quid eſt infra? Tenebræ, non ſcanſio ad aſtra eſt
Ulla. Quid eſt Pluto? fabula vana hominum.
Cerberus eſt ne illic, Proſerpina, Tiſiphoneque?

Non

Non mage quam Pluto, quamque age Elysius.
Quæ natura animæ? quæ corporis? illa perinde
Solvitur ac corpus; nec magis illa viget.
Proinde tibi indulge dum vivis, dum licet uti,
Utere deliciis; omnia mors adimit.

„ *Codrus*, qu'y a-t-il là-bas? des Ténébres, & non un chemin pour aller au ciel. Qu'est-ce que c'est que *Pluton*? une fable. Y a-t-il là un *Cerbere*, une *Proserpine*, & une *Tisiphone*? tout comme un *Pluton* & des champs Elysées. Quelle est la nature de l'ame? quelle est celle du corps? l'une & l'autre se dissoudent, & celle de l'ame ne subsiste plus. Ainsi donc réjouis toi pendant que tu es au monde, & que tu peux le faire, profite bien de tout ce qui peut contribuer à tes plaisirs; la mort nous fait tout perdre.

Codrus étoit d'une grandeur médiocre, il avoit le corps grêle & délicat, le visage défait par la pâleur & la maigreur, les yeux blanchâtres & un peu enfoncés, le nez aquilin, peu de cheveux, & l'air

l'air quelquefois imbécile, d'ailleurs il l'avoit tout-à-fait doux. Il fut presque toûjours valétudinaire depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. Il avoit l'estomac débile, & se sentoit quelquefois dans une si grande inanition, qu'il restoit tout le jour dans le lit comme un homme mourant, sans parler, sans même se plaindre; mais dès que le soir revenoit, ses forces revenoient aussi. Il avoit peu de mémoire, ce qui faisoit qu'il lisoit souvent ses Oraisons en public au-lieu de les prononcer par cœur; & quoique sa prononciation fût desagréable, on l'écoutoit cependant avec un plaisir extrême. Il étoit si rigoureux juge des Ouvrages des autres, que le vieux *Béroald* avoit coûtume de dire, qu'en pareille matiére il ne connoissoit point de juge plus sévére & plus pénétrant. Il avoit beaucoup d'adresse à enseigner des enfans, il savoit les corriger & s'en faire aimer, toûjours prêt à leur rendre tous les services dont il étoit capable: il lui est cependant arrivé de les châtier avec excès: car quoiqu'il eût l'air doux & complaisant, il étoit toutefois extrêmément sévére & colére. *Blanchini* dit, qu'il a appris des choses sur la maniére dont

dont il traitoit ſes Ecoliers, qui feroient rire ſon Lecteur s'il les écrivoit : mais ſans s'arrêter à celles-là, il en rapporte d'autres, où l'on trouve un grand exemple de l'excès où la colére portoit *Codrus*; on en voit auſſi de la douleur que la perte d'un Ouvrage peut inſpirer à ſon Auteur.

Dans le tems que *Codrus* demeuroit à *Forli* il avoit dans l'intérieur du Palais une chambre ſi obſcure, que ſans le ſecours d'une lampe il ne pouvoit à la pointe du jour en diſtinguer même les murailles ; c'eſt ce qui faiſoit que lorsqu'il vouloit étudier de bonne heure il ſe ſervoit d'une lampe fort bien travaillée, & au haut de laquelle il avoit gravé ces paroles, *ſtudia lucernam olentia optimè olent*. Un jour qu'il ſortit ſans l'éteindre le feu prit à des papiers, & de là à tout ce qu'il y avoit dans la chambre : (car on ne s'en apperçût que lorsque les flammes ſortoient déjà par les fenêtres) un Livre qu'il avoit composé, intitulé *Paſtor*, fut brûlé auſſi-bien que tout ce qui y étoit. On dit, que lorsqu'on lui apprit la prémiére nouvelle de cet incendie, il fut ſi tranſporté de fureur, qu'il courût juſqu'au Palais, & que s'arrêtant devant la

porte de ſa chambre, où les flammes l'empêchoient d'entrer, „O CHRIST! *dit-*
„*il*, quel grand crime ai-je donc commis?
„quel des tiens ai-je offenſé, pour te laiſ-
„ſer emporter contre moi à une haine ſi
„impitoyable? Se tournant enſuite vers
„une image de la Vierge, „Vierge, *dit-il*,
„écoute ce que je te dis ſans emporte-
„ment & du fond du cœur, ſi par ha-
„ſard à l'heure de la mort je venois hum-
„blement à toi pour implorer ton ſecours,
„ne m'écoute point je te prie, & ne me
„mets point au nombre des tiens, j'ai
„réſolu d'aller demeurer dans les En-
„fers. Je rapporterai les propres termes de l'Hiſtorien: *Ad primum incendii nuntium, tantam animo imbibiſſe iram, ut exclamans veluti furore quodam concitus ad Regiam uſque præcipiti gradu ire pergeret: pro foribuſque cubiculi adſtans, (neque enim ob incendium late cuncta depopulans ingredi licebat) Quodnam ego, inquit, tantum ſcelus concepi, Chriſte? quem ego tuorum unquam læſi, ut ita inexpiabili in me odio debaccheris? Converſus poſtmodum ad ſimulacrum Virginis, Audi, Virgo, ait, ea quæ tibi mentis compos & ex animo dicam, ſi fortè cùm ad ultimum vitæ finem pervenero, ſupplex accedam ad te opem oratum, ne-*

ve audias, neve inter tuos accipias, oro: cum in Infernis diis in æternum vitam agere decrevi.

Ceux qui étoient préſens tâchoient d'adoucir ſa colére, mais il n'écoutoit rien; il pria fortement ſes Amis de ne le point ſuivre, & s'en alla comme un fou d'un pas précipité s'enfoncer en une vaſte forêt, où il paſſa le reſte du jour dans une affliction extrême. Comme il revenoit le ſoir à la ville, il trouva les portes fermées; il ſe coucha ſur un tas de fumier, où il attendit le retour du lendemain; à la pointe du jour étant rentré dans la ville il fut ſe cacher dans la maiſon d'un Menuiſier, où il demeura ſix mois ſeul & ſans Livres.

Un des défauts, dont ſon Hiſtorien l'accuſe encore, c'eſt de ne louer preſque jamais aucun Moderne: lorſqu'on lui demandoit ſon jugement ſur les plus grands hommes de ce tems-là, il répondoit ordinairement ſur le ſujet de tous, *ſibi ſcire videntur*, ILS *croyent ſavoir.*

Perſonne de ſon tems n'a plus que lui ajoûté de foi aux préſages; il croyoit qu'il y avoit quelque Providence qui s'en mêloit. Si par exemple la lampe de ſon garçon s'éteignoit, „Prends garde, prends „gar-

„garde, malhûreux, *lui crioit-il à hau-*
„*te voix*, un grand malheur te menace:
& pour l'en préſerver, s'il y avoit quelque choſe à faire, *Codrus* le faiſoit alors lui-même. Mais ce que je trouve de meilleur, c'eſt que lorſqu'on annonçoit quelque prodige, au-lieu d'aller ſonger que ce fut ou un Prince ou un Etat menacé de quelque malheur, il croyoit ſeulement que c'étoit un préſage qui le ménaçoit lui ou quelque autre Profeſſeur. Il y en a qui l'accuſent d'avoir eu le goût ſemblable à celui de *Lycas* pour *Encolpe*. Son Hiſtorien paſſe ſous ſilence ces ſortes d'accuſations, qu'il dit être faites par des médiſans; mais il devoit donc faire retrancher du Recueil des Poéſies de *Codrus*, les Epigrammes à *Glaucus*, & ſur-tout celle qu'on trouve au feuillet 154. qui commence par *Hinc ego jam volui*, auſſi-bien que celle qu'on lit au feuillet 152. *Dum fuit impubes*, celle qui la ſuit, *Inter formoſos juvenes*. Nous avons vû dans ſes Oraiſons, que certaines matiéres lui plaiſoient fort; ſon Hiſtorien nous apprend qu'il y a eu pluſieurs choſes plaiſantes prononcées dans ces Oraiſons, & qui n'ont pas été écrites, jugés par celles que *Codrus* y a laiſſées, quelles doivent être ces

choſes plaiſantes qu'il en a retranchées: quelqu'un lui demandant ſur ce ſujet, pourquoi il mêloit tant de plaiſantéries dans ſes diſcours, il répondit „Que la na„ture avoit ainſi formé les hommes, que „les railleurs étoient agréables & les con„teurs réjouiſſans.

Touchant ſes Ouvrages, *Blanchini* dit, que *Codrus* n'y a pas mis la derniére main; qu'il s'appliqua d'abord fort ſouvent à faire des Vers en Grec & en Latin; qu'il ajoûta beaucoup de choſes au *Vocabulaire Grec*; qu'il en corrigea beaucoup d'autres; qu'il rétablit quelques autres choſes qui s'étoient perdues dans les ruines de la Langue Latine. Il a écrit des Lettres à ſes Amis, a fait des Oraiſons funébres & nuptiales; „& parmi les Oeuvres les plus „conſidérables de cet habile homme on „trouve, *dit-il*, pluſieurs belles Orai„ſons, qu'on peut comparer à une table „chargée de mets auſſi agréables qu'abon„dans; elles ſont châtiées, ornées, bril„lantes, remplies de ſcience & d'une pro„fonde érudition. Je n'ai rien entendu, „*continue-t-il*, de plus agréable; la diction „en eſt ſi pure, qu'on diroit que *Codrus* „ſeul fait parler Latin; & quoique ſes „Oraiſons ſoient pleines de tant de graces,

„de

„ de plaisantéries, de joie & d'agrément, „ toutefois la gravité du discours n'en est „ point affoiblie.

Voilà le jugement de *Blanchini*, où je crois que l'amitié a trop pris le dessus. [Il me paroît à la vérité que *Codrus* parle assez bon Latin, mais il faut avouer que sa Latinité est simple, & qu'on n'y trouve guéres, ou même point, de ces expressions nobles & élevées, qui donnent de la force & de la dignité au discours. Si le plaisant est mêlé avec le sérieux, c'est un plaisant ou très bas & turlupin, ou si obscéne, qu'on ne peut assez s'étonner du goût d'une ville qui souffroit de pareilles *plaisantéries*. Sa science étoit peu profonde, & son érudition peu solide: il savoit en Littérateur chercher des matériaux, trouvoit des passages, des traits d'histoire, qu'il cousoit avec assez d'art dans son genre, & par une longue Kyrielle de citations entassées les unes sur les autres il se donnoit un air d'habile homme: mais de dire qu'il connût ses sujets à fonds, c'est ce que sa vanité pouvoit lui permettre, & ce que ses Lecteurs attentifs ne lui accorderont pas. Il a beau vouloir imposer sur la fin de son neuviême Discours, parler comme s'il savoit les

Mathématiques, & dans son prémier faire un détail des Hérétiques, comme s'il connoissoit bien l'Histoire de l'Eglise, on remarquera toutefois, qu'il s'est moqué mal-à-propos des *Arithmeticiens*, sur ce qu'ils se vantent de pouvoir supputer combien il y a de gouttes d'eau dans un puits; „Il ne voit pas, „*dit-il*, comment cela se peut faire, si „le puits n'est quarré & les gouttes d'eau „aussi. En parlant des *Ebionites*, il a dit tout le contraire de ce qu'il devoit, *les Ebionites disoient*, remarque-t-il, *que* Christ *étoit seulement un Prophéte, juste, né d'un homme & d'une femme*, il devoit dire simplement *Jésus*; car ces Hérétiques croyoient que le *Christ* étoit créé comme un des Anges, mais plus grand que les autres, que *Jésus* étoit né de *Joseph* & de *Marie* par le concours des deux sexes, & qu'ensuite faisant des progrès dans la vertu, il avoit été choisi pour être Fils de Dieu par le *Christ*, qui étoit descendu en lui d'enhaut sous la forme d'une colombe. Ces faux airs de *Codrus* me font souvenir d'un fameux Ministre de la *Haye*, qu'on regarde même dans le monde comme un Savant: il prêchoit sur l'inutilité des Sciences: dans un endroit de son

Ser-

Sermon il s'écria, *Nous voyons*, mes Fréres, *des gens s'occuper toute leur vie à chercher la quadrature du cercle, comme s'il étoit possible qu'un cercle fut quarré : présomptueux insensés qui courent après des chiméres, & ne voyent pas ce qui saute aux yeux de la moindre femmelette !* Je lui ai oui dire une fois, *Que nous importe de connoître par les raisonnemens de la Métaphysique l'existence d'un* Dieu *& l'immortalité de notre ame, puisque l'Ecriture nous l'enseigne ? Que nous sert-il de savoir ce que sont nos idées, de quelle maniére l'ame fait sentir aux corps des sensations ?* Peut-on mieux prêcher d'exemple, & prouver par soi-même, qu'on doit négliger la Philosophie & les Mathématiques?]

Codrus a cependant passé pour un Savant, & malgré ce que j'en ai dit, il mériteroit encore ce titre plus que bien d'autres à qui on l'a donné, si ce n'étoit pas la vanité qui lui eût fait dire au sujet des Savans, *Hic vivimus ambitiosa paupertate omnes, sumus litterarum pauperes, & volumus videri omnia scire.* „Nous vivons tous „dans une pauvreté orgueilleuse, nous „sommes pauvres de science, & nous „voulons paroître tout savoir.

On a perdu de lui un Livre d'anti-

quités, & un autre de fables, que la mort l'a empêché de mettre en état de paroître. Il vouloit auſſi écrire tant en Grec qu'en Latin un Livre de ſecrets & de choſes cachées. *Blanchini* finit la Vie de *Codrus* par le teſtament de ce Profeſſeur; il le fit dans les trois derniers jours de ſa vie. Ce teſtament commence ainſi, „Moi *Antoine Urceus* fils de *Cortheſe Urceus* j'eſpére & ſouhaite vie & ſalut de „DIEU IMMORTEL... Il lui recommande enſuite ſon eſprit & ajoûte, „qu'il l'a toûjours crû immortel, contre le ſentiment „d'*Epicure* & de ceux qui ſous le nom de „*Chrêtiens* ne font rien de Chrêtien. Après des legs pieux & quelques autres qu'il fait à ſes fréres & ſœurs d'un ſecond lit, & à d'autres parens, il nomme avec beaucoup d'amitié ſon frére utérin *Pierre-Antoine* ſon héritier & légataire univerſel. [Ce qui ne paroît pas s'accorder avec ce qu'on a dit au ſujet de la clé du coffre où étoit l'argent *.]

Nous n'oublierons pas de dire, que le nom de *Codrus* lui fut donné de cette maniére; étant à *Forli* le Prince le rencontra dans un chemin & ſe recommanda à lui; le Profeſſeur lui répondit en riant, les

* Voyez ci-deſſus page 313.

les affaires vont bien, *Jupiter ſe recommande à Codrus*, JUPITER *Codro ſe commendat*; depuis ce tems-là tout le monde l'appella *Codrus*.

Parmi le grand nombre de ſes Diſciples on diſtingue *Jean-Baptiſte Palmari*, *Corneille Volta*, *Camille Paleoti*, *Antoine Albergati*, *Peregrin Blanchini*, & *Philippe Béroald* le jeune, qui fut auſſi Profeſſeur à *Bologne*.

Entre ſes Amis on compte les Princes de *Forli* & de *Ferrare*, ceux de Bologne, *Politien*, *Buti*, *Alde*, *Tiberti*, *Magniani*, *Garzoni*, *Guarini*, *Ripa*, qui avoient été ſes Maîtres, *Lambertini*, *Mimo Roſcio*, *Laurens Roſcio* & *Pompée Foſcarini*. *Galeace Bentivole* Protonotaire Apoſtolique le fit peindre par *Francia*, homme qui ſoûtenoit merveilleuſement le nom que les *Francia* ſe ſont aquis par la peinture.

Remarques à l'occaſion de cet Extrait.

L'édition des Oeuvres de *Codrus* faite à *Paris* chez *Jean Petit* n'en eſt pas la prémiére édition: elles furent imprimées pour la prémiére fois à *Bologne* en 1502. par *Jean-Ant. Platonide*, Libraire peu ou

point connû de ceux qui ont écrit de l'origine de l'Impriméric, ou traité des anciennes éditions: il prenoit la qualité de *Libraire des Bénédictins*, & nous avons vû un endroit des Ouvrages de *Codrus*, où ce Libraire est loué avec *Alde* & *Lascaris*. L'édition qu'il a faite des Ouvrages de *Codrus* est *in folio*; je ne l'ai pas vûe, mais un savant Religieux, qui a bien voulu prendre la peine de l'examiner dans la *Bibliothéque Colbertine*, m'a écrit qu'elle n'avoit rien de différent des autres, & qu'elle finissoit ainsi, *volumen eruditissimi Codri explicite emendate accurateque impressum* Bononiæ *per* Joan. Ant. Platonidem, *Benedictinorum Bibliopolam, nec non civem Bononiensem, sub Anno Domini* 1502. *die vero septima Martii.* Joan. Bentivolo 2. *patre patriæ feliciter Rempublicam administrante:* l'Ouvrage finit par l'épigramme à *Antoine Musotus:* après la marque de l'année de l'édition on lit une Epitaphe de *Codrus.*

Henri Petri, fameux Libraire de *Bâle*, y a fait aussi imprimer ces mêmes Ouvrages en 1540. l'édition est *in* 4. & porte ce Titre fastueux:

Antonii Codri Urcei *in florentioribus Italiæ Gymnasiis olim, cum in felicissimo*

mo loco illic fuerunt meliores literæ, Professoris cum Philosophiæ linguam moresque formantis, tum reconditas rerum causas tractantis, Opera quæ exstant Omnia, sine dubio non vulgarem utilitatem allatura Grammaticen, Dialecticen, Rhetoricen & Physica profitentibus: in utriusque enim Linguæ Græcæ & Latinæ Auctoribus loca hactenus non intellecta explicantur mirabili ingenii judiciique acumine.

Lucubrationum ἔλεγχον *versa pagina enumerabit.*

On voit par cette inscription que ce n'est pas d'à présent que les Libraires veulent tromper le Public par les Titres qu'ils mettent à la tête de leurs Livres: c'est une charlatanerie que les Auteurs employent aussi, sur-tout en Allemagne, Païs où les Titres décident ordinairement du mérite des hommes & de la bonté des Ouvrages. Quoiqu'il en soit, je préférerois l'édition des *Oeuvres* de *Codrus* par *Henri Petri* à celle qu'en a donnée *Jean Petit*: cette derniére est d'un caractére Romain, confus, les lignes serrées, pleine d'abréviations & de fautes; l'autre est beaucoup plus correcte, d'un caractére Italique, qui sans être beau est cependant très lisible, les lignes sont suffisamment

ment écartées, & il n'y a presque poi
d'abréviations; il y a de plus une Tabl
des matiéres, ce qui doit augmente
le prix d'une édition : qu'on le demand
à nous autres Littérateurs. D'ailleurs l'or
dre des Piéces n'est pas meilleur dans l'u
ne que dans l'autre, quoiqu'il y ait de l
différence: mais c'est qu'elle ne consist
qu'en ce que l'Epître de *Barth. Blanchi-
ni* à *Mimo Roscio* & la Vie de *Codru*
sont à la fin de l'édition de *J. Petit*, &
que la Lettre de *Ph. Béroald* le jeune à
Ant. Bentivole est au commencement: c'est
tout le contraire dans l'édition de *Henr
Petri*. *Gesner* dans sa Bibliothéque parle
de cette édition de *Bâle* & d'une autre de
Vénise faite en 1506. il y compte onze
Epîtres avec une Préface de *Ph. Béroald*;
mais sans doute qu'il s'est trompé, en met-
tant d'abord cette Lettre de *Béroald* au
nombre de celles de *Codrus*, & la distin-
guant ensuite par le titre de *Préface*.

Nous avons vû que *Blanchini* parlant
des Ouvrages de *Codrus* dit, *qu'il rétablit
quelques choses qui s'étoient perdues dans les
Ruines de la Langue Latine* : il entend
principalement l'*Aulularia de Plaute*, que
Codrus rétablit, & à laquelle il ajoûta u-
ne fin. J'ai vû une édition de cette Co-
mé-

médie imprimée à *Leipsig* par *Melchior Lotterus* l'An 1513. c'est un *in folio* en caractére demi-Gotthique. Il y a pour titre,

PLAUTI *lepidissimi Poëtæ Aulularia, ab* Antonio Codro Urceo, *utriusque Linguæ doctissimo, pristinæ formæ diligenter restituta; illius enim finis antea desiderabatur.*

On lit dans cette édition ces Vers de *Vitus Werlerus* adressés à *Plaute* en l'honneur de *Codrus.*

Ad Plautum.

Ante erat informis tota hæc tua, Plaute, *fabella,*
Non secus ac miris corpora secta modis;
Nam capiti finem cariosa absumpserat ætas,
Nec posset longa posteritate frui.
Haud tulit hoc Codrus: Codrus *doctissimus ille*
Mox facili amissas carmine reddit opes,
Ac lacerata boni passim monimenta Poëtæ
Legit, & effigiem jussit habere suam.

„*Plaute*, votre *Aulularia* étoit aussi dif-
„forme qu'un corps qu'on auroit mis en
„piéces; le tems qui devore tout en avoit

en-

„ enlevé une partie, & vouloit détruire
„ le reste. *Codrus* , le savant *Codrus*, ne
„ l'a pas souffert, sa veine nous a rendu
„ les richesses que nous avions perdues,
„ & a parfaitement rétabli l'Ouvrage d'un
„ si bon Poéte.

Les Oeuvres de *Codrus* sont assez rares: *Bayle* ne les avoit point, quand il a dressé l'Article * de ce Professeur sous le nom d'*Urceus:* celui qui a augmenté l'édition de *Moreri* de 1712. ne les avoit pas non plus, ou n'a pas voulu prendre la peine d'examiner si ce que *Bayle* a dit dans son Dictionaire étoit juste: s'il avoit pris cette peine, il auroit vû que cet habile Critique, trompé par *Spizelius*, a fait plusieurs fautes sur ce sujet, qu'il n'auroit pas faites autrement.

1. *Bayle* n'auroit pas dit sans modification, que *Codrus* après la perte de ses Manuscrits se retira *comme un sauvage dans les forêts, & que la societé humaine lui devint insupportable.*

2. Il n'auroit pas dit, qu'à *Forli* la chambre de *Codrus* étoit *si obscure qu'il avoit besoin d'une chandéle en plein jour.*

3. Il auroit marqué, que ces paroles de *Codrus*, AUDI *ea quæ tibi mentis compos*, s'a-

* Dict. Crit. T. 3.

s'adressoient à la *Sainte Vierge*, & que ce fut vers une de ses images qu'il se tourna, en l'apostrophant elle-même, *audi Virgo.*

4. Que ces paroles de *Codrus*, *fer quaeso opem peccatori*, ne furent point adressées à DIEU, mais à la *Sainte Vierge.*

5. Que *Blanchini* ne dit point, que ce fut après ces paroles que *Codrus* vit le spectre, dont on a parlé dans sa Vie.

6. *Bayle* auroit sû, que *Codrus* mourut de la maladie dans laquelle il crut voir ce spectre.

7. D'ailleurs il n'auroit pas pris le nom de la patrie de l'Auteur de la Vie de *Codrus* pour le nom propre de cet Historien, en le nommant *Barthelemi de Bologne*, au-lieu de *Barthelemi Blanchini.* Il auroit aussi décidé, que *Pierius Valerianus* a tort de dire, que *Codrus* étoit de *Ravenne*, & qu'il fut tué par des assassins.

8. Je crois de plus, que *Bayle* n'auroit pas dit, que *Codrus* étoit l'*un des plus doctes & des plus malhûreux personnages* du xv. Siécle, puisqu'il n'a vêcu que dans le xiv. qu'il a eu plus de bonheur que sa science & ses mœurs ne devoient lui en procurer, & que son savoir étoit fort au-dessous de celui des *Béroalds*, des *Vallas*, des *Politiens*, des *Pics de la Mirandole*, des *Fi-*

cins,

cins, des *Barbarus*, & de plusieurs autre
9. Je crois encore, que *Bayle* n'auroit pa
manqué de dire, que *Codrus* étoit Profe
seur dans l'Université de *Bologne*. Les fau
tes qui rendent l'Article d'*Urceus* si dé
fectueux dans le Dictionaire Critique d
Bayle, & dans celui de *Moreri* 1712. son
une grande preuve du peu de créance qu
méritent les Auteurs qui citent sur la fo
d'autrui, & sur-tout sur la foi de ceu
dont le but principal est de faire des Li
vres, sans se soucier de l'exactitude & d
la fidélité que demande le respet qu'or
doit au Public. *Bayle* savoit ceci mieux
que personne; d'où vient donc n'a-t-il
pas été plus sur ses gardes dans un Ouvrage où il critique les autres? il est vrai
qu'il ne cite point faux: *Spizelius* dit formellement tout ce que *Bayle* rapporte sur
sa foi; mais que sert de citer fidélement
un Auteur, quand cet Auteur ne dit pas
la vérité? c'est au-lieu d'instruire ne donner que du cours à l'erreur, *vires acquirit eundo:* un Copiste copie un autre, &
& il arrive même souvent qu'un autre
Copiste ne cite que celui qu'il a copié; &
qu'ainsi les erreurs, que le prémier a extraites d'un autre, sont mises sur son propre
compte: c'est ce qui est arrivé à *Bayle*;
on

on ne cite dans le Dictionaire de *Moreri* que lui & *Valerianus*, & point du tout *Spizelius*.

Bayle n'eſt pas le ſeul que *Spizelius* ait trompé : mais il ſeroit aiſé de corriger ce que ce bon Miniſtre Lutherien dit de *Codrus* dans ſon *Felix Litteratus* page 11. & ſuivantes edit. d'*Augsbourg* 1676. *in* 8°. Par exemple, p. 11. lig. 22. au-lieu de *Bartholomæo Bononienſi* il n'y auroit qu'à mettre *Barth. Blanchino*; lig. 25. *In prima diei parte*, au-lieu de *vel de die*; lig. 26. après ces mots *lucernæ indigeret*, il faudroit mettre ce qu'on trouve en parentheſe à la 5. 6. & 7. lig. de la page 12. *In cujus ſublimiori* &c. pag. 12. lig. 19. il faut *ad Virginis converſus ſimulachrum*, au-lieu de *ad quoddam converſus ſimulachrum*; pag. 13. lig. 7. il faut *ibi totum diem tranſegiſſet*, au-lieu de *ibi totos dies tranſegiſſet*; lig. 10. après ces mots, *cœlum ſublatis*, ajoutés *Virginem Deiparam orans*; lig. 15. *ad hunc vero modum ſe animamque ſuam* Deo *commendans, quendam conſpexit ingentis ſtaturæ virum*, mettez ſimplement, *poſtea ſe animamque ſuam* Deo *commendavit, nocte quæ præceſſit noctem in qua mortuus eſt quemdam conſpexit, &c.* pag. 14. lig. 2. *utrum extremum hoc*

evaserit periculum &, laissés simplement *utrum*, & effacés ces cinq autres mots. Cet Article ainsi corrigé ne seroit plus fautif, & pour le rendre parfait il n'y auroit après *vergente doctissimus* de la page 11. lig. 2. qu'à ajouter *Universitatis Bononiensis humaniorum Litterarum Professor*. mais pour corriger toutes les fautes, qui se trouvent dans les Ouvrages de *Spizelius*, il y auroit bien d'autres changemens à faire. Ce bon Ministre, qui dédioit à la *Sainte Trinité* tous ses Ouvrages, lui dédioit un bon nombre de fariboles & de mensonges : mais sur-tout un zéle d'orthodoxe, qui l'a fait parler fort indignement de gens, pour qui un homme qui auroit moins de religion auroit plus de charité.

ARTICLE VI.

Memoire touchant ERASME.

*Réfutation de l'*Apologie d'Erasme, *imprimée dans les* Mémoires de Trévoux Juin 1714. & *Réponse à cette Réfutation.*

Mr. l'Abbé *Marsollier*, Chanoine & ancien Prévôt de l'Eglise d'Usez, publia en 1713. un petit *in* 12. intitulé, *Apo-*

F. Bleyswyk del. & Fecit.

Apologie ou justification d'Erasme : ce Livre fut imprimé à *Paris* chez *F. Babuti*, & les *RR. Péres*, Auteurs des *Mémoires de Trévoux*, commencérent le Mois de Juin 1714. par l'Extrait de cette *Apologie* : ils disent, que „*si* Erasme *avoit lui-* „*méme choisi son Apologiste, il n'en auroit pû* „*choisir un autre que M.* Marsollier, *&* „*que M.* Marsollier, *dont le nom seul assû-* „*re le succès d'un Ouvrage, ne pouvoit* „*exercer son éloquence sur aucun sujet plus* „*propre à la faire paroître.* C'est ainsi que ces RR. PP. commencent ; ils ajoûtent en finissant, qu'*ils se sont bornés à faire un Extrait simple & sincére de son éloquente Apologie*, parce qu'ils font suivre cet Extrait des réfléxions, par lesquelles ils prétendent réfuter M. l'Abbé *Marsollier*. Ces réfléxions paroissent sous ce titre, *Réfutation de l'Apologie d'Erasme.* Un savant Religieux lût cette Réfutation, & se donna la satisfaction d'en examiner la foiblesse & d'en relever les excès ; mais comme il n'aime point à se donner en spectacle au Public, il garda pour lui ses réfléxions, jusques à ce qu'un de ses Amis les arracha à sa modération. La consolation qu'il eut dans la violence qui lui fut faite, fut que dans un païs de liber-

té, comme celui où s'impriment ces *Mémoires Litteraires*, on se feroit un plaisir de voir justifier la mémoire d'*Erasme* si chere à la Nation, & rendre aux Censeur avec plus de justice les traits qui avoient échapés à la malignité de son cœur. On devoit cet Ecrit à la justice, &, si j'ose le dire, à la réputation même du Parti Catholique, qui ne paroîtra jamais préférable à tant d'autres Sectes, que lorsqu'il ne sera pas asservi à des Docteurs, qui le tyrannisent par leurs violences, qui l'avilissent par leurs intrigues & qui le décrient par leur superstition & leur relachement. Cet Ecrit d'ailleurs ne vange le *grand Erasme* des coups qu'on lui a portés, qu'en ne louant que ce qu'il y faut louer, qu'en n'outrant point les éloges comme on a outré les invectives; la vérité est le fondement de tous les jugemens qu'on y fait, c'est ainsi qu'on dédommage avec modération ce grand Homme des indignités dont on l'a deshonoré par excès.

J'aurois pû me contenter de faire simplement imprimer la *Réponse* à la *Réfutation* qui se trouve dans les *Mémoires* de *Trévoux*, mais j'ai crû qu'il seroit beaucoup plus commode de trouver ici l'une

&

& l'autre de ces Piéces, que d'être obligé d'aller chercher la prémiére dans un Livre qu'on n'auroit peut-être pas ſous la main.

Il reſte à remarquer que l'édition *des Oeuvres d'Eraſme*, qu'on a citée ici, eſt l'exacte & la magnifique édition, que M. *van der Aa* Libraire de Leide a fait paroître l'An 1703. en dix Tomes *in folio*.

Réfutation de l'Apologie d'Erasme,

Tirée des Mémoires de Trevoux Mois de Juin 1714.

Les motifs qui m'engagent à réfuter M. *Marſollier*, ſont plus forts que ceux qui ont porté cet habile homme à entreprendre l'Apologie d'*Eraſme*. Le Public, ſi on l'en croit, doit s'intereſſer à la réputation de ce fameux Ecrivain, & payer les ſervices qu'il lui a rendus par le ſoin de le juſtifier. M. *Marſollier*, plein d'amour pour le Public & d'eſtime pour *Eraſme*, s'eſt chargé de ce ſoin, & il a employé à deffendre une ſi mauvaiſe cauſe ſon éloquence propre à tout, mais digne d'un meilleur ſujet.

L'interêt de l'Egliſe m'oblige de le réfu-

futer: il importe à l'Eglise qu'on découvre aux fidelles le poison caché sous les fleurs, qu'on détourne le troupeau de *Jésus-Christ* des pâturages infectez, qu'on démasque les loups travestis en bergers. Dans quel péril seroient les fidelles, si persuadez par M. *Marsollier*, ils plaçoient dans leur estime *Erasme* parmi les Docteurs de l'Eglise, s'ils le regardoient comme un guide sûr, s'ils lisoient ses Livres sans précaution, que d'erreurs entreroient dans leur esprit à la faveur de cette seduisante prévention! Mais qui pourroit se deffendre de juger favorablement d'*Erasme*, quand un de nos plus célébres Ecrivains n'oublie rien pour le justifier? quand des personnes respectables par leur rang & par leur vertu traduisent ses Traitez spirituels, qui du vivant d'*Erasme* n'ont eu pour Traducteur que *Louis Berquin* convaincu d'hérésie & brulé à *Paris*; ces Traitez, dont *Saint Ignace* a défendu la lecture dans sa Compagnie, après avoir éprouvé lui-même que leur lecture éteignoit dans lui la piété?

Laisserai-je les fidelles donner dans le piége que des personnes bien intentionnées, mais trompées, leur tendent innocemment? Non, il faut faire connoître

Erasme ; ses Lettres suffisent pour ce dessein ; j'en tirerai presque toutes mes preuves ; ce sont des piéces qui ne peuvent pas être suspectes, & M. *Marsollier* surtout ne sauroit les recuser ; il s'en est servi, en m'en servant après lui je marque une grande confiance dans la justice de la cause que je soûtiens ; c'est la croire indubitable, que prendre droit par les productions de la partie adverse.

Convenons d'abord de l'état de la question. Je passe à M. *Marsollier* une partie des éloges qu'il donne à son Heros ; je loue avec lui *Erasme*, d'avoir contribué autant qu'aucun autre au rétablissement des belles Lettres, d'avoir fait renaître le bon goût, d'avoir donné les prémiéres regles de la *Critique ;* je le loue de ne s'être pas déclaré ouvertement pour le Parti qui se sépara de l'Eglise, d'avoir écrit contre *Luther :* je le louerai méme, si l'on veut, d'avoir par là arrêté le progrès de l'hérésie, & de n'avoir pas fait tout le mal qu'il pouvoit faire ; je louerai son stile, plus ingénieux cependant que correct ; je louerai même son érudition ; mais qu'on n'en exige pas davantage, qu'on laisse *Erasme* confondu dans la foule de ces Auteurs dangéreux, qu'on

 ne

ne peut lire ſans s'expoſer à perdre ou du moins à trop affoiblir ſa foi : il s'eſt vanté *de tenir le milieu entre Luther & l'Egliſe Catholique* ; qu'on n'en faſſe pas un Docteur orthodoxe ; qu'on le laiſſe dans ce milieu qu'il a choiſi,

Pour juger ſainement d'*Eraſme* il ne faut qu'un peu de réfléxion ſur la maniére dont il eſt entré dans le monde, & ſur la maniére dont il en eſt ſorti : ſes prémiéres démarches & les circonſtances de ſa mort découvrent le fonds de ſon cœur. *Eraſme* eſt entré dans le monde par l'Apoſtaſie, il quitta le Monaſtére de *Chanoines de Saint Auguſtin*, où il s'étoit conſacré à Dieu par les vœux de religion ; la voix charitable de ſes Superieurs ne pût jamais l'y rappeller *; c'eſt donc d'un Religieux vagabond, deſerteur, excommunié, qu'on veut faire un Docteur de l'Egliſe, un Maître de la vie ſpirituelle : il meurt dans une ville hérétique, au milieu des Hérétiques, ſes plus chers amis, ſes diſciples ; il meurt entre leurs bras, ſans appeller un Prêtre Catholique, ſans recevoir, ſans ſouhaiter les Sacremens de l'Egliſe, ſans demander une ſepulture Catholique, ſans donner dans ſon teſtament au-

* Voyez les Lettres du P. Servȩt.

aucune preuve de ſa foi. Eſt-ce là mourir de la mort des juſtes ? Eſt-ce là mourir de la mort des fidelles ? Diſons le encore, voilà un Docteur de l'Egliſe, un Maître de la vie ſpirituelle bien ſingulier ; il n'en eſt aucun qui lui reſſemble.

Cherchons dans les Lettres de cet homme des connoiſſances plus détaillées de ſa foi & de ſon caractére ; ſon orgueil, ſon penchant à médire, ſon indevotion, enfin ſon indifférence pour la Religion y frappent les yeux, quand on ne veut pas s'aveugler. Arrêtons nous à y montrer ſon indifférence pour la Religion, elle fait ſon véritable caractére ; c'eſt par elle qu'on peut expliquer les contradictions bizarres de ſa conduite.

Eraſme né avec des inclinations douces, ennemi de toute contrainte, a toûjours regardé la liberté & le repos comme les plus grands de tous les biens : timide d'ailleurs & défiant il redoutoit juſqu'à l'ombre du péril ; jaloux à l'excès de ſa réputation, il vouloit la conſerver & n'expoſer ni ſa vie ni ſa liberté : il aimoit la nouveauté par goût & par vanité ; mais il craignoit les affaires que la nouveauté attire ; ces paſſions l'ont dominé toute ſa vie, elles ont

produit tour à tour ſes Ecrits. L'amour de la nouveauté l'a porté à combattre les opinions reçûes, quand il a cru pouvoir le faire impunément: la timidité lui a fait prendre tous les dehors d'un Catholique; enfin ces deux paſſions ſe ſont réunies pour l'empêcher de prendre aucun parti. Voilà tout le ſecret de la modération dont ſes défenſeurs veulent lui faire honneur; il n'a été, ni *Lutherien*, ni *Catholique*, il a évité de faire une Secte; il a pourtant donné commencement à une Secte fort nombreuſe, à la Secte des *Tolerans;* je ne l'avance pas ſans preuves, celles qu'on va lire ne ſouffrent pas de replique.

Dans la Préface du *Manuel du Soldat Chrêtien*, c'eſt un des Ouvrages qu'on vient de traduire comme un Livre plein d'onction, & qui ne reſpire que la véritable piété; dans la Préface de ce Livre, adreſſée à *Paul Volzius*, qu'on a imprimée dans la nouvelle édition ſous le titre de Lettre 329. il finit une ſatire violente contre la Théologie, où *St. Thomas* n'eſt pas épargné, par ces mots: *On n'a jamais aſsès diſcuté de quelle maniére il faut parler de* Jéſus-Chriſt, *comme ſi l'on avoit affaire à quelque Démon fantaſque, qu'il ſeroit dangéreux d'évoquer,*

ſi

ſi l'on omettoit quelques termes de la formule preſcrite, & qu'au contraire on n'eut pas affaire à un Sauveur plein de clémence, qui ne demande rien de nous que la pureté & la ſimplicité des mœurs. On reconnoît dans ces derniéres paroles le grand principe des *Tolerans.*

Eraſme développe ce principe dans la Lettre à *Jean Slechta ;* c'eſt la 478. dans la nouvelle édition : „Le moyen, *dit le* „*Docteur Tolérant*, de réunir les peuples à „l'Egliſe Romaine, ce ſeroit de ne faire „des articles de foi que des véritez évidem-„ment exprimées dans l'Ecriture, peu „ſuffiroient. La Théologie Chrêtienne, „*continue-t-il*, peut ſe reduire à ceci ; que „nous ſachions 1. Que nous devons met-„tre toute notre eſpérance en Dieu, qui „nous donne gratuitement toutes choſes „par ſon Fils *Jéſus-Chriſt.* 2. Que ce Fils „nous a rachetez par ſa mort. 3. Que le „Baptême nous unit à lui, afin que nous „ſuivions ſes exemples, que nous ne nui-„ſions à perſonne, mais que nous faſſions „du bien à tout le monde. 4. Que s'il „nous arrive quelque adverſité, nous la „ſupportions dans l'eſpérance de la ré-„compenſe future, qui eſt aſſûrée à tou-„tes les perſonnes pieuſes quand *Jéſus-*

„*Chriſt*

„*Chriſt* viendra. *Il ajoûte*, Que s'il y „a des gens qui veuillent rechercher des „choſes plus abſtraites touchant la na- „ture divine, la perſonne de *Jéſus-Chriſt*, „ou les ſacremens, il leur ſoit permis de „le faire. Voilà une confeſſion de foi qui réuniroit en effet tous les *Chrêtiens*; les *Sociniens* ne la refuſeroient pas; mais quel nom faut-il donner à celui qui la propoſe?

Il ne s'en eſt pas tenu à la ſpéculation de ces dangéreuſes maximes, il les a ré- duites en pratique; il déclame contre *Lu- ther* & contre les *Luthériens*, quand il écrit à des *Catholiques*, & dans le même tems il écrit confidemment à un de ſes amis * en parlant de la Bulle de *Leon X.* contre *Luther* : „Je ſuis fâché qu'on acca- „ble ainſi la Doctrine Evangélique, que „l'on nous tyranniſe au-lieu de nous en- „ſeigner, & qu'on ne nous enſeigne que „des choſes contraires à l'Ecriture ſainte „& au ſens commun. Je demande à M. *Marſollier*, ſi c'eſt là le langage d'un hom- me ſoumis à l'Egliſe? c'eſt la Lettre 528. que je cite : il dit nettement dans la 563. Lettre †: „ qu'il ne veut pas prononcer „ſi

* Gerard. Noviomagus.
† Viro præpotenti:

„ si Luther, (*déja condamné*) est éloigné „ de l'Eglise; si l'Eglise vient à chanceller „ des deux côtez, *dit-il*, je me fixerai „ en m'attachant à la pierre solide, jusqu'à „ ce que le calme étant revenu, l'on „ sache où sera l'Eglise, & *Erasme* sera „ par-tout où sera la paix Evangélique. Ai-je trop avancé sur la tolérance dont *Erasme* faisoit profession?

Prouvons maintenant que ces sentimens lui étoient inspirez par une coupable indifférence pour la religion & pour la vérité: c'est lui-même qui l'avoue sans façon dans la Lettre 547. *Que d'autres*, dit-il, *affectent la gloire du Martyre*, *pour moi*, *je ne me crois pas digne de cet honneur*. Il exprime le même sentiment, & il l'exprime avec la même franchise dans la Lettre 582. de la nouvelle édition. „ Les Allemans vouloient m'engager dans „ l'affaire de *Luther*... De quel secours lui „ eus-je été, si ce n'est que deux hommes „ auroient péri au-lieu d'un: quand il „ n'auroit rien écrit que de conforme à la „ piété, ce n'a jamais été mon dessein de „ deffendre la vérité au péril de ma vie... „ Je suis les decrets de l'*Empéreur* & du „ *Pape* quand ils jugent bien; c'est agir „ avec piété: je les tolere quand ils ju-

„ gent

„ gent mal ; c'eſt veiller à ma ſûreté : je „ crois que cela eſt permis aux gens de bien, „ quand ils ne peuvent faire autrement.

Je ne crois pas qu'on me demande d'autres preuves de l'indifférence d'*Eraſme* pour la Religion, auſſi je n'en rapporterai plus qu'une, dont l'expreſſion impie remplira d'indignation contre *Eraſme* tous ceux à qui la Religion n'eſt pas indifférente : elle eſt tirée de ſa Lettre 744. * „ Quelques-uns diſent calomnieuſement „ que je tiens le milieu, j'avoue que c'eſt „ une grande impiété que de tenir le mi-„ lieu entre *Jéſus-Chriſt* & *Bélial ;* mais je „ crois qu'il eſt de la prudence de tenir le „ milieu entre *Scylle* & *Charybde.*

Qu'*Eraſme* ainſi diſpoſé, prêt à jouer toutes ſortes de perſonnages, prêt à porter le déguiſement juſqu'au pied des Autels, à combattre ce qu'il penſoit, à enſeigner ce qu'il ne penſoit pas, à condamner, à flater les mêmes perſonnes, ſelon que la crainte & la défiance lui dictoient de le faire ; qu'*Eraſme* ait ſurpris par ces honteux artifices les éloges dont ſon Défenſeur fait parade, il ne faut pas s'en étonner ; mais le déguiſement d'*Eraſme* découvert ôte toute la force à ces té-

* A Florien Montin.

témoignages. Qu'on demande ſi les *Rois*, les *Papes*, qui l'ont loué, ne le connoiſſoient pas, s'ils le craignoient? Je répondrai ſans balancer, qu'ils ne le connoiſſoient pas; mais qu'ils le craignoient aſſez pour le ménager. *Charles-Quint* craindre un Docteur? Et n'avoit-il pas ſujet de craindre qu'il n'excitât autant de troubles que *Luther?* la réputation d'*Eraſme* n'étoit pas moindre que celle de cet Héréſiarque; le *Moine Apoſtat* avoit ébranlé l'Empire, le *Chanoine Apoſtat* joint à *Luther* l'auroit peut-être renverſé.

Pour les *Papes*, eſt-on ſurpris que Vicaires de la Charité de *Jéſus-Chriſt*, ils l'ayent portée auſſi loin qu'elle peut aller; qu'ils n'ayent pas achevé de briſer le roſeau fracaſſé; qu'ils ayent couru après la brebis égarée; qu'ils ayent tâché de retenir par des louanges un homme vain, dont la perte auroit entrainé celle de beaucoup d'autres?

Eraſme effrayé par ſa propre conſcience n'a pas voulu ſe fier à eux, il promet toûjours d'aller à *Rome*, & n'y va jamais: il fuit avec le même ſoin, ſur la fin de ſa vie, tous les Lieux où la Religion Catholique domine; il refuſe un Bénéfice dans ſon païs, où la *Reine de*

Hon-

Hongrie Gouvernante des Païs-Bas ne peut l'attirer par les plus vives ſollicitations, il ſentoit bien qu'il avoit joué ſi mal le perſonnage de Catholique, que perſonne ne pouvoit s'y méprendre, & l'on cherche aujourd'hui à s'y méprendre.

Le Défenſeur ne devoit pas diſſimuler que l'indulgence des *Papes* pour *Eraſme* a eu ſes bornes : ils l'avoient ménagé comme péres, ils l'ont condamné comme juges ; & défendu ſous peine d'excommunication la lecture de la plûpart de ſes Livres, de ceux dont on recommande imprudemment la lecture, entre autres *de ſa Verſion du Nouveau Teſtament*, *de ſes Paraphraſes*, *de ſes Remarques ſur le Nouveau Teſtament :* quelques-uns ſont condamnés abſolument, & tous ceux qui traitent de religion, juſqu'à ce qu'ils ſoient corrigés.

Le jugement de deux *Facultez* célébres, de *celle de Paris* & de *celle de Louvain*, avoit prévenu le jugement du S. Siége : en liſant les cenſures reſpectables de ces Facultez, on eſt étonné de la multitude, de l'importance, de l'évidence des erreurs dont les Livres d'*Eraſme* ſont pleins ; on y voit par-tout ſon affectation

à

à affoiblir les preuves de la divinité de *Jésus-Christ*, on peut dire que l'Eglise s'étoit déclarée tout d'une voix contre ces Livres. Dès qu'ils parurent en Flandres, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne, en Italie, des Savans distinguez par leur piété, les défenseurs de l'Eglise contre *Luther*, en avoient reconnu le venin, & l'avoient fait reconnoître; *Erasme* s'étoit mal défendu. On n'entre point dans le détail de ses erreurs & de ses réponses frivoles & artificieuses; on y entrera dans la suite, s'il est nécessaire, & si l'on s'obstine à le justifier, & à répandre de nouveau ses Livres.

On voit, on sent toute la foiblesse du préjugé tiré des éloges; les autres préjugez se dissipent aussi aisément, quand on les examine de près.

Plus la haine de quelques Hérétiques a éclaté contre *Erasme*, plus cette haine a été juste; moins elle prouve l'integrité de sa foi. Ne devoient-ils pas être animez contre un homme faux, qui les caressoit en particulier & les attaquoit en public? Au contraire, l'accusation qu'on forme contre lui, sur les liaisons qu'il a eues avec les Hérétiques, subsiste dans toute sa force; en vain son *Apologiste* l'excuse-t-il

 sur

ſur le deſir qu'il avoit de les ramener à l'Egliſe, cette excuſe n'eſt qu'une illuſion; qu'on en nomme un ſeul qu'il ait converti; ſes diſciples, ſes domeſtiques ont embraſſé le parti de l'héréſie, il eſt mort entre les bras de ſes plus chers Amis, Hérétiques déclarez, & l'on ne voit pas dans ſes Lettres qu'il fut fort ardent à les convertir; il les exhorte à la modération, à la tolérance, ſon zéle ne va pas plus loin.

De bonne foi ſes déclamations perpetuelles, ſes railléries piquantes contre les prétendus abus, ou ſur la décadence de l'Egliſe, étoient-elles propres à donner aux Hérétiques l'envie d'y rentrer? Ces abus étoient réels, dit-on, le Concile de Trente les a condamnez. A-t-il condamné tout ce qu'*Eraſme* blâme? A-t-il proſcrit les pélérinages, les aſſemblées de piété, le chant des divins Offices, leur longueur, qui déplaiſoit tant à *Eraſme*, les cérémonies, la confiance dans les Saints? A-t-il aboli les Ordres Monaſtiques, l'abſtinence? A-t-il permis à tout le monde indifféremment la lecture de l'Ecriture ſainte, & qu'on mît le Livre des Offices Eccleſiaſtiques en Langue vulgaire? Du moins, ajoute-t-on, *Eraſme* proteſte qu'il

s'eſt

s'eſt repenti d'avoir parlé trop aigrement contre ces prétendus abus, & qu'il a ceſſé d'en parler dès que *Luther* s'eſt déclaré. N'a-t-il pas fait imprimer plus d'une fois ſes *Colloques* libertins, dans le fort des troubles excitez par *Luther?*

Sur quoi donc ſe fonder pour le défendre? ſur ſa ſoumiſſion à l'Egliſe? Nous avons fait connoître juſqu'où elle alloit; il faut abandonner ce côté de l'Apologie. Que faire donc? On gémira ſur l'ingratitude du Public, on vantera les ſervices d'*Eraſme*, tant d'éditions, de traductions de Péres: diſons le nettement, le peuple fidelle ne doit rien à *Eraſme* pour ces travaux, ſi ce n'eſt une juſte indignation; il n'a ouvert au Public ces ſources de la doctrine celeſte qu'après les avoir empoiſonnées de ſes remarques hardies, de ſes Préfaces ſatiriques contre les *Péres* qu'il faiſoit imprimer. *S. Auguſtin* & *S. Hilaire* ſont les plus maltraités.

On ſe réduira peut-être à le comparer avec *Origene*, avec *Tertullien*, à demander pour ſes Ouvrages les mêmes égards qu'on a pour ceux de ces anciens Auteurs, on exhortera à profiter de ce qu'il a de bon; pour moi, je m'oppoſerai à cette

égalité qu'on veut mettre entre ces grands hommes & *Erasme*. On conseille la lecture des Ouvrages de *Tertullien*, d'*Origene*, quoiqu'infectez de beaucoup d'erreurs; on permet d'y chercher la connoissance de l'antiquité, les vestiges de la tradition qu'on auroit peine à trouver ailleurs; mais quelle nécessité de lire les Ecrits d'*Erasme?* Qu'y cherche-t-on? le sens de l'Ecriture? il l'a perverti par ses explications téméraires. La tradition? il l'a obscurcie par les excès de sa critique. La foi? il l'a trahie par ses ménagemens. La piété? il ne l'a pas connue, il ne l'a pas sentie; pour la sentir, pour l'inspirer il faut la pratiquer: un *Apostat*, un *Excommunié*, un *Médisant*, qui n'épargnoit personne, un *Bouffon*, qui se jouoit des choses les plus saintes, l'Auteur des *Colloques*, de cette Satire impie, qui, au jugement des plus graves Défenseurs de la foi, a fait plus de mal à l'Eglise que les Ecrits emportez de *Luther*, un *Fourbe*, un homme indifférent pour la Religion, a-t-il pratiqué la piété? Non sans doute, on s'en apperçoit bien-tôt dans la lecture de ses Traitez spirituels, quand la prévention n'aveugle pas; on expérimente ce que *Saint Ignace* expérimenta; l'art

l'art y tient lieu de l'onction du *Saint Esprit*, le stile est affecté, les sentimens empruntez, c'est l'esprit qui parle sans l'aveu du cœur, c'est la vanité qui contrefait la charité. Le Chrêtien, l'homme de DIEU n'y paroissent point : on n'y apperçoit que le Philosophe, ou tout au plus le *Prédicateur*. Répétons le, quelle nécessité de lire de pareils Livres?

Comme on est assûré de la droiture des intentions de M. *Marsollier*, on est convaincu qu'il se laissera détromper & qu'il aura honte de marcher sur les pas d'un Ecrivain Jansenisté ; car enfin le prémier Apologiste d'*Erasme* a été un Novateur de cette Secte. Je ne sai quel interêt ils prennent à *Erasme ;* son meilleur Ouvrage est le *Traité du libre Arbitre*, ce Traité ne doit pas leur plaire.

Réponse à la Réfutation de l'Apologie d'Erasme.

RIen n'est moins surprenant que de voir les sentimens partagez sur le chapitre d'*Erasme*. Pendant sa vie il eut ses Admirateurs comme ses Critiques ; peut-

on s'étonner qu'après ſa mort il ait des Apologiſtes & des Accuſateurs ? A la ſuite de l'Extrait, que les * RR. PP. *Journaliſtes de Trevoux* ont donné de l'Apologie de ce grand homme par M. l'Abbé *Marſollier*, on a inſeré une Piéce anonyme qui y ſert de réponſe, où l'on ſe flatte de détromper l'Apologiſte par le nombre & la qualité des preuves dont on noircit la réputation de ſon Héros.

Soit prévention, ſoit vérité, je n'ai point été détrompé, & peut-être M. *Marſollier* ne le ſera-t-il pas davantage: un ſecond ne lui eſt point néceſſaire pour ſoutenir ſon Apologie, & il n'a beſoin ni de nos conſeils ni de notre ſecours. Si j'oſe faire quelques réfléxions ſur l'Invective anonyme, je ne prétends ni prévenir ſa défenſe, ni l'arrêter.

C'eſt, ſi l'on en croit le Cenſeur, [a] *l'intérêt de l'Egliſe qui l'oblige de réfuter* l'Apologiſte. Mais quel nouveau genre de zéle que celui de forcer les gens à être hérétiques malgré eux? Qui l'eût crû, que l'Egliſe intereſſât ſes Défenſeurs à n'épargner ni médiſances ni calomnies pour noircir un homme reſpecté des Puiſſances, eſtimé des Savans, chéri des gens de

* Juin 1714. a Pag. 954.

de bien, & qui n'a eu d'ennemis que ceux de l'unité, de la probité & du bon ſens? Encore s'il nous l'avoit dépeint comme un de ces hommes foibles dans la foi, qui avec de grandes lumiéres & beaucoup de droiture n'ont encore ni aſſez de courage pour prêcher la vérité ſur les toits, ni aſſez de force pour ſacrifier leur vie à ſon avancement & à ſon progrès, mais qui aiment mieux fuir d'une ville à l'autre que de s'expoſer à perdre ou la vérité ou la vie, nous joindrions nos ſuffrages aux ſiens, & ſans inſulter à la foibleſſe d'*Eraſme*, nous l'excuſerions à la vûe de la nôtre. Mais qu'on parle d'un des plus grands hommes du Siécle, comme d'un *Loup traveſti*, d'un *Apoſtat*, d'un *Excommunié*, d'un *Fourbe*, d'un *Athée*, d'un *Bouffon* qui ſe rit des choſes les plus ſaintes, c'eſt agir ou en inſenſé ou en calomniateur impudent, qui n'a pour regle de ſes jugemens que ſon caprice ou ſon ignorance.

Un Cenſeur, qui auroit gardé pour l'Apologiſte les ménagemens que la bienſéance exige, & dont il fait ſi fauſſement parade, auroit débuté ſa Critique par des traits moins équivoques. [a] *Eraſme*, dit-il,

a Pag. 957.

eſt entré dans le monde par l'Apoſtaſie, il quitta le Monaſtére des Chanoines de S. Auguſtin *où il s'étoit conſacré à* Dieu, *la voix charitable de ſes Supérieurs ne pût jamais l'y rappeller.* N'a-t-on point voulu faire paſſer juſqu'à l'Apologiſte l'éloge du Héros, & que ſait-on ſi M. *Marſollier* ne prendra pas pour lui des réfléxions, qu'on ne fait jamais impunement ſur des vivans? Je ne prétends ni fouiller les intentions ni les interpreter avec malignité; mais pourquoi débuter par des traits ſi peu ménagés, & ne pas choiſir des expreſſions qui conviendroient mieux à l'eſtime que l'on fait paroître pour l'Apologiſte, & qui caractériſeroient le Héros avec plus de vérité?

Car enfin, puiſqu'il faut le dire, *Eraſme* ne doit jamais être regardé comme un *Apoſtat*. S'il ſortit de ſon Monaſtére pour s'attacher à l'Archévêque de Cambray, ce fut du conſentement de ſon Evêque & de ſes Supérieurs. [a] *Per hunc* (ſc. Cameracenſem) *evocatus eſt cum auctoritate Epiſcopi Trajectenſis, quæ ſola ſufficiebat. Et tamen ille adjunxit auctoritatem Prioris & Generalis. Conceſſit in familiam Epiſcopi, ſervato tamen habitu.* Il conſerva

a Vit. Eraſm.

va toûjours avec ſes Fréres une rélation telle que ſes engagemens & ſes occupations pouvoient le lui permettre. Il ne quitta ſon habit que dans la néceſſité & avec diſpenſe, & l'on voit par les Lettres du *P. Servat* qui vouloit le rappeller, qu'on ne le regardoit point comme un *Apoſtat*, mais comme un *Confrére* éloigné par néceſſité, & qu'il étoit à propos de rappeller par interêt & par bienſéance. *Wittenherus* même un des Prédeceſſeurs de *Servat* dans la Supériorité de ſon Monaſtére le diſſuada d'y rentrer, lui conſeillant plûtôt de s'attacher à quelque Evêque, attachement digne de ſa vocation. [a] *Quin & ipſe felicis memoriæ D.* Nicolaus Wittenherus, *qui te præceſſit, ſemper hoc mihi ſolitus eſt dicere, ſuadens ut alicui Epiſcopo me potius adjungerem.* Tous les gens deſintéreſſez lui avoient tenu le même langage. *Cum tam multis doctis & gravibus viris habui conſuetudinem, neminem adhuc reveri, qui mihi conſuluerit, ut ad vos me reciperem, aut qui hoc judicaverit melius.* Les *Papes* & les *Princes* l'honorérent de leur amitié & de leur confiance, nonobſtant cette prétendue Apoſtaſie. *Paul III.* lui avoit don-

a. Append. ep. 8.

né la Prévôté de *Déventer* l'année qui précéda sa mort, & songeoit même à l'honorer de la Pourpre. [a] *Quumque statuisset in futuram Synodum aliquot eruditos in Cardinalium Ordinem allegere, propositum est & de Erasmo. . . . .* [b] *Nunc hoc agunt ut me onerent Præposituris, ut hinc justo censu parato donet purpureo Galero.* Est-ce ainsi qu'on traite un *Apostat* & un *Excommunié*, qui n'a d'autre mérite dans l'Eglise, que celui d'avoir corrompu la Religion?

[c] *Il meurt*, dit-on, *dans une ville hérétique au milieu des Hérétiques ses plus chers amis & ses disciples, sans souhaiter les Sacremens de l'Eglise, sans demander une sépulture Catholique, & sans donner dans son Testament aucune preuve de sa foi.* Et n'en avoit-il point assez donné pendant sa vie? Pressé de se déclarer pour le Parti de *Luther*, il ne voulut jamais se séparer de l'Eglise, dont il chérit toûjours l'unité, quoiqu'il en vît & en détestât les abus. Rien au monde ne sût l'ébranler, les efforts que l'on fit pour le détacher des Catholiques, ne firent que l'affermir dans la foi de ses Péres, il la soûtint même

a Ep. 1291. b Ep. 1286. c Pag. 952.

me aux dépens de ſon repos, & s'il ſouhaita de voir réformer l'Egliſe, ces deſirs lui étoient communs avec tous les gens de bien, qui gémiſſoient comme lui à la vûe des ſuperſtitions & des ſcandales. *Luther* peut être caution de ſa foi, & quoique d'accord avec le Cenſeur dans la plûpart des injures dont il l'accable, il atteſta publiquement qu'il n'eſt rien moins que Lutherien. [a] *Nullam enim habet fidem*, dit-il, *niſi ipſiſſimam Romanam fidem, eadem credit quæ* Clemens Papa, *liberabo eum à ſuſpicione apud Papiſtas, quod non ſit Lutheranus* &c. Mais après tout, pourquoi faire un crime à *Eraſme* d'être mort dans une ville hérétique? s'il y mourut ce fut contre ſon inclination: [b] *Hic enim*, dit-il en parlant de ſon ſéjour à Bâle quelques jours avant ſa mort, *quamquam ſum apud amicos ſinceriſſimos, quales Friburgi non habebam, tamen ob dogmatum diſſenſionem, malim alibi finire vitam. Utinam Brabantia eſſet vicinior!* Il ne ſortit même de *Fribourg* que dans le deſſein de ſe rendre à *Beſançon*, & ce fut moins ſon inclination que ſa maladie qui l'arrêta à *Bâle*. *Si mea bene noviſſes, debebas*

a M. Lutheri Colloquia &c. tom. 1. pag. 195.
b Ep. 1299.

bebas illi respondere, me necessario valetudinis causâ reliquisse Friburgum hoc animo, ut Ecclesiasta absoluto Besontium peterem, ne non essem in ditione Cæsaris, sed hîc ingravescens valetudo cogit hybernare [a]. Dans cette situation que lui auroit-il servi de demander les Sacremens & une sépulture Catholique, qu'il n'auroit pû obtenir? Pourquoi dissimuler cette impossibilité, & ne pas rendre justice à des désirs si marquez & à une volonté si déclarée?

Cependant on pousse la malignité plus loin, & parce qu'on ne sauroit méconnoître la simplicité des demarches d'*Erasme*, on cherche à envenimer ses vûes & ses intentions. Pour peu qu'on suive la conduite de ce grand homme, on reconnoît sans peine que s'il refuse de se charger de Bénéfices, [b] c'est par le désir de passer le reste de ses jours dans la paix & la tranquillité: mais parce qu'il importe au Censeur de lui attribuer d'autres motifs, il nous le répresente [c] *effrayé par sa propre conscience, qui ne veut jamais se fier aux Catholiques, qui fuit sur la fin de sa vie tous les Lieux où la Religion Romaine domine, & qui sentant bien qu'il*

a Ep. 1299. b Ep. 1286. c Pag. 965.

qu'il avoit joué ſi mal le perſonnage de Catholique que perſonne ne pourroit s'y méprendre, n'a ſongé qu'à ſe dérober à leur ſollicitude & à leur vigilance. Eſt-ce *ignorance*, eſt-ce *malignité*, où n'eſt-ce point plûtôt l'un & l'autre?

Mais ce ne ſont encore ici que les prémiers traits du portrait que trace le Cenſeur. Il entre enſuite dans le fonds de ſon caractére & le dépeint comme un homme rempli *d'orgueil, de penchant à médire, d'indifférence pour la Religion, & d'indévotion* [a]. Pour l'indévotion, il en donne peu de preuves, & c'en eſt pour lui une démonſtrative que le jugement peu favorable que S. *Ignace* a porté de ſes Traitez ſpirituels, & la défenſe qu'il fit de leur lecture à ſa Compagnie. Mais eſt-il ſurprenant que ce grand Saint, qui porta le goût de la Chevalerie juſque dans la dévotion, ne s'accommodât pas des Traitez de piété d'*Eraſme*, où on ne trouve ni enthouſiaſme ni ſurnaturalité? la piété y eſt toûjours à portée des plus ſimples, & dégagée des illuſions des faux Myſtiques comme des relâchemens des faux Docteurs : également éloignée de la ſuperſtition & du libertinage, elle s'y

[a] Tr. p. 958.

s'y fait voir telle que dans les ſources les plus pures, pleine de lumiére & de vérité, pleine de douceur & de modeſtie. C'eſt par-tout le bon ſens qui parle & qui conduit. [a] L'eſprit y regne par-tout, mais jamais ſans le cœur. La vanité pour contrefaire la charité ne s'y couvre point ſous un faux brillant qui ſe dérobe à l'intelligence des Lecteurs. Le Chrêtien, l'homme de bien ſimplement y paroiſſent. On y reconnoît une éloquence digne de la majeſté de l'Evangile, & on ne quitte cette lecture qu'inſtruit, édifié, & perſuadé de la vérité & de la ſageſſe des maximes du Chriſtianiſme.

S'il déclame contre les abus, s'il raille la ſuperſtition, s'il cautériſe les Moines dereglez dans ſes ſatires, s'il demande pour le peuple la lecture des Livres SS. & l'intelligence des Offices Eccleſiaſtiques, merite-t-il nos reproches? & dans un Siécle auſſi éclairé que le nôtre voulons-nous encore canoniſer les abus & conſacrer les erreurs de nos Péres? Le Cenſeur connoît bien peu l'eſprit de l'Evangile, s'il fait un crime à *Eraſme* de s'être ſoulevé avec force contre l'excès, où

[a] p. 971.

où l'ignorance & la ſuperſtition avoient porté les ténébres & le déréglement. *Prétend-il aujourd'hui diſpoſer à ſon gré du jugement du Public comme de celui de cinq ou ſix Moines ignorans, qui ſous le nom du S. Siege veulent arracher l'Evangile aux Chrêtiens, la liberté aux Evêques, la pénitence aux pécheurs, & la charité aux hommes ? Nos Conciles & nos Prélats n'ont que trop juſtifié les déclamations ou les ſatires d'*Eraſme*. Il demandoit pour le peuple la lecture de l'Ecriture ſainte & l'intelligence des Offices Eccleſiaſtiques, & on s'eſt fait un devoir de les lui procurer. Il invectiva contre les deſordres des Moines : la Réforme des uns & le déréglement des autres ſont ſon Apologie. Il parla contre les Pélérinages, mais il n'en reprit que les abus, & malgré l'attention des Evêques à les diminuer, n'en reſte-t-il pas aſſez pour nous donner lieu de regretter qu'on n'ait pas porté la coignée juſqu'à la racine ? Il décria la confiance ſuperſtitieuſe dans les cérémonies, mais il en reconnut en même temps la ſainteté : [a] *Impium eſt*, dit-il, *contemnere, quod non abſque ſalutari conſilio poſt à Patribus eſt in-*

* Voyez la Conſtitution *Unigenitus*. a Ep. 478.

inſtitutum. Ceremoniæ ſunt, ſed his ceremoniis commendantur populo divina myſteria[a]. Au milieu des déclamations les plus vives il n'en vouloit qu'au Phariſaïſme de certains Juifs, qui ſans réformer leurs cœurs ſe réclament ſans ceſſe de la ſainteté du temple, qu'ils profanent toûjours par leur hypocriſie, & ſouvent par leurs ſcandales.

Il n'eſt beſoin que d'ouvrir les Lettres d'*Eraſme* pour s'y convaincre de ce que l'on avance. Dans celle qu'il écrit au Cardinal *Sadolet*, qui lui avoit conſeillé de s'oppoſer un peu moins qu'il n'avoit coûtume de faire aux dévotions populaires, au ſujet de l'invocation des SS. & du culte des images, qu'on l'accuſoit de condamner, [b] *Invocationem Divorum*, dit-il, *nuſquam improbo, nec improbandam ſentio, modo abſit ſuperſtitio, quam aliquoties noto, nec id ſine cauſa.* A l'égard des Pélérinages, il proteſte dans une Lettre à *Voltzius* qu'il n'en condamne que les abus: [c] *Itidem ſi quis admoneat rectius facere eos, qui domi, liberis, & uxori moderandæ dant operam, quam ſi viſendi gratia Romam, Hieroſolymam, aut Compoſtellam adeant.... non damnat pium iſto-*

a Ep. 478. b Ep. 1094. c Ep. 309.

iſtorum affectum, ſed antefert id quod propius eſt veræ pietati. Si dans ſes Colloques il parle d'une maniére à faire croire, qu'il auroit voulu les ſupprimer entiérement, c'étoit ſans doute parce qu'il en jugeoit les abus inſéparables, & il s'en explique aſſez clairement en ce ſens dans ſa Préface de l'utilité des Colloques. Jamais il ne décria l'état Monaſtique: Il en reſpecta toûjours la ſainteté dans ceux mêmes qui le deshonoroient : Il ne reprit dans les Moines que leur mauvaiſe vie, leur oiſiveté, leur relâchement, & tout ce qui les rend odieux aux yeux des Gens de bien, qui n'eſtiment dans un Religieux que les perfections de ſon état. [a] *Adhortatus ſum Monachos*, dit-il, *ut vere ſtudeant eſſe quod dicuntur, hoc eſt, mundo mortui; minus fiderent externis ceremoniis; magis amplecterentur veram animi pietatem. Utrum hoc eſt odiſſe Monachos, an bene velle potius? Notavi quoſdam qui vota temere ſuſcipiunt, item alios qui rudem ætatem artibus in naſſam illiciunt; iſtos qui ſine gravibus cauſis, ſine Pontificum auctoritate deſerunt inſtitutum ſuum, numquam probavi, imo multos vacillantes vel conſolatus ſum, vel confirmavi.* Parle-t-on ainſi d'un état que l'on

a Ep. 1035.

regarde comme un abus, & eſt-ce là s'en railler d'une maniére ſacrilege ? C'eſt bien à tort, dit-il ailleurs[a], qu'on ſe chagrine & qu'on s'emporte contre ceux qui s'élevent contre les défauts des Moines. On n'en veut pas plus à leur état qu'à celui des Prêtres, lorſqu'on reprend les vices du Clergé. C'eſt l'aimer véritablement que de le rappeller à ſes devoirs, que de travailler à lui rendre ſon prémier luſtre & faire des vœux pour ſon rétabliſſement & ſa réformation. *Quod ſi quando per occaſionem aliquid dicitur in vitia Monachorum, non magis æquum eſt eos commoveri, quam ordo Sacerdotum commoveretur, quoties aliquis præſcribens boni Sacerdotis imaginem oſtendit quantum ab hac abſit Sacerdotum vulgus* &c. Il ſeroit facile de juſtifier *Eraſme* avec étendue ſur cet article, qui fut la ſource de bien d'autres accuſations, ſi nous avions deſſein d'étaler tout ce que nous avons trouvé dans ſes Lettres pour forcer la calomnie à ſe taire, mais nous voulons être courts, & il nous faut paſſer à des accuſations plus importantes, & voir enfin quel eſt le crime capital qui lui attire de ſi cruelles invectives de la part du *Cenſeur*.

C'eſt,

a Ep. 547.

C'eſt, dit-on, ſon indifférence pour la Religion, indifférence qui fit toûjours ſon principal caractére. C'eſt à cette accuſation qu'on réduit preſque toutes les autres, & l'on paſſeroit volontiers condamnation ſur le reſte, s'il pouvoit être juſtifié ſur cet article. Travaillons y donc, & tâchons de convaincre le *Cenſeur*, qu'*Eraſme* fut toûjours également attaché à la vérité & éloigné de l'erreur, & que l'amour de la paix ne fut point en lui le fruit d'une molle indifférence, ou d'une froide inclination pour la vérité, mais l'effet d'une ſage œconomie, qui prend toûjours le parti le plus conforme à la modération, & qui eſt en garde contre une Religion qui ne ſe perſuade que par les armes. [a] *Né avec des inclinations douces, comme on nous le repréſente, & ennemi de la contrainte & de la violence, il regarda toûjours la liberté & le repos comme les plus grands de tous les biens*, il n'aimoit point une vérité ſéditieuſe, *non amo veritatem ſeditioſam*; & au jugement de M. *Bayle* Auteur aſſez impartial, il étoit un de ces témoins de la vérité, qui ſoûpiroient après la réformation de l'Egliſe, mais qui ne croyoient

 pas

a T. I. p. 958.

pas qu'il y fallût parvenir par l'érection d'une autre Société qui s'appuyât d'abord sur des ligues, & qui passât promptement *à verbis ad verbera.*

Tel étoit en effet le vrai caractére d'*Erasme*. Ce ne fut, comme l'interprete malignement le *Censeur*, ni l'amour de la nouveauté, ni la jalousie excessive de sa réputation, ni la passion de se faire écouter qui produisirent ses Ouvrages. L'*Eglise* étoit chargée d'abus, il en souhaitoit la réformation. *Luther* parut d'abord se proposer le même dessein, & il le vit avec plaisir, mais lorsqu'il sentit qu'il s'écartoit de son prémier projet, & qu'il se jettoit dans des excès, aussi-tôt il crut devoir l'abandonner à ses fureurs, & dès lors il forma la résolution de ne prendre aucune part à tous les troubles. C'est là le sens naturel de cette expression, que le *Censeur* juge [a] *impie*, & que les gens de bien approuvent & trouvent raisonnable : [b] *Nonnulli me calumniantur incedere medium. Inter* Christum *&* Belial *incedere medium magna fateor impietas est. At inter* Scyllam *&* Charybdim *medium tenere cursum arbitror esse prudentiam.* C'étoit à-peu-près dans le même sens qu'il écrivoit au Car-

di-

a Pag. 963. b Ep. 744.

dinal *de Sion*, qu'il trouvoit dans l'*Eglise Romaine* comme parmi les *Lutheriens* beaucoup de choses dignes de censure, & qu'il ne pouvoit consentir d'approuver. [a] *In utraque parte video quod mihi displiceat, in altera multum mundani spiritus, in altera multum seditiosi.* Plût à DIEU que l'expérience nous détrompât de ce qu'avance *Erasme*, & que nous ne vissions dans l'Eglise que ce que nous y devons voir! Mais helas! qu'il s'en faut bien que l'esprit de *Jésus-Christ* seul y domine, & qu'on n'y agisse que par son mouvement. Ce grand homme le souhaita souvent, mais sans succès; & nous éprouvons tous les jours la vérité de ce qu'il écrivoit à un de ses amis, [b] *Inter Christianos jam minime tutum est Christum pure docere.*

Encore si *Erasme* avoit voulu prendre parti dans tous les differends qui partageoient alors les Théologiens, le *Censeur* lui auroit peut-être tenu compte de sa complaisance, & en faveur de sa soumission il auroit dissimulé ses déclamations contre le déréglement & les abus. Mais ce qui l'indigne le plus, c'est qu'il ne paroît pas autant estimer, qu'on le sou-

a Ep. 667. b Ep. 329.

haite, toutes ces décisions Théologiques, que l'on fait avec si peu de précaution; & que l'on soûtient avec tant d'opiniâtreté. On lui fait un crime d'avoir écrit, qu'on n'a jamais assez discuté de quelle maniére il faut parler de *Jésus-Christ*, & qu'il nous demande bien plus la pureté dans nos mœurs, que de l'exactitude & du scrupule dans nos expressions. Rien n'est si certain que cette proposition, surtout au sens d'*Erasme*, & il ne s'agissoit que de rapporter le passage entier pour le justifier; mais ce n'étoit pas le dessein du *Censeur*, & il s'est fait un devoir de le tronquer. Rapportons le donc, & laissons en le jugement aux Lecteurs: *Adornatur*, a dit-il, *jam bellum in* Turcas....... *sed quid futurum arbitramur si victis*...... *ut* Christum *amplectantur*, Occamos, *aut* Durandos, *aut* Gabrieles, *aut* Alvaros *proposuerimus? Quid cogitabunt, aut quid sentient*...... *ubi audierint spinosas illas & inextricabiles argutias de instantibus, de formalitatibus, de quidditatibus, de relationibus? præsertim ubi viderint de iis adeo non convenire inter magnos illos Religionis Professores, ut frequenter usque ad pallorem, usque ad con-*

a Ep. 329.

convitia, uſque ad ſputa, nonnunquam & uſque ad pugnos invicem digladientur? ubi Prædicatores pro ſuo Thoma *cominus atque eminus dimicantes*, Minoritas *contra* Subtiliſſimos *ac* Seraphicos Doctores *junctis umbonibus tuentes, alios ut* Nominales, *alios ut* Reales *loqui? Si viderint rem uſque adeo difficilem eſſe ut numquam ſatis diſcuſſum ſit, quibus verbis de* Chriſto *ſit loquendum, perinde quaſi cum moroſo quopiam agas Dæmone, quem in tuam ipſius perniciem evocaris, ſi quid te fefellerit in verbis præſcriptis, ac non potius cum clementiſſimo Servatore, qui à nobis præter puram ſimplicemque vitam nihil exigit? Obſecro te per Deum immortalem, quid iſtis agetur rebus, maxime ſi ſuperciloſæ Doctrinæ mores & vita ſimilis reſpondeat? Efficaciſſima* Turcas *expugnandi ratio fuerit &c.* Le paſſage eſt un peu long, mais ne valoit-il pas mieux s'expoſer à fatiguer le *Cenſeur*, que de le refuter par un Commentaire, qui n'auroit eu ni la même force, ni la même évidence. Eh quoi! veut-il que pour convertir un *Turc* on lui faſſe paſſer ſur le corps tout le Galimathias de nos Scholaſtiques, & qu'on l'arrête, pour me ſervir des termes de * l'Abbé *Faydit*, ſur

* Apolog. du Syſt. des SS. Péres.

les rélations ſubſiſtantes, les modalitez conſtitutives, les perſonalitez, les concrets, les actes notionels, les puiſſances obedientielles, les perſeïtez, les ſuppôts, les ſubſiſtances, & tant d'autres colifichets ſpirituels fichés ſur *l'entité* de la *ſubſtance divine*. Que ce ſoit le goût de l'Auteur, peu m'importe, ce n'eſt ſans doute celui ni de la raiſon ni de la foi. Ce n'eſt point cette Théologie qui a converti le monde. La ſimplicité de la foi, la pureté de la morale ont produit tant de miracles. [a] *Hæc eſt illa Theologia vera, germana, efficax, quæ olim & Philoſophorum ſupercilia & Principum invicta ſceptra* Chriſto *ſubegit*. C'eſt auſſi ce qui faiſoit ſouhaiter à *Eraſme* qu'on ne multipliât pas les déciſions & les articles de foi pour s'attacher plus ſcrupuleuſement à la pratique de la Morale Chrêtienne.

C'étoit uniquement ce qu'il demandoit dans ſa Lettre à *Slechta*, dont l'*Anonyme* lui fait un ſi grand crime. Il n'a pas compris ſans doute ce qu'*Eraſme* entendoit par ces queſtions abſtraites ſur la nature divine ou l'*Hypoſtaſe* de *Jéſus-Chriſt*, ou du moins il a fait ſemblant de ne le pas entendre pour pouvoir le critiquer avec plus de malignité. Que ne

a Ep. 329.

ne rapportoit-il les paroles qui ſe liſent un peu plus bas dans la même Lettre, & qui auroient fait connoître qu'il n'en vouloit qu'à ces queſtions impertinentes, dont on berce nos Bacheliers, & qui ſans les inſtruire de la Religion les rempliſſent de vanité & de fadaiſes. [a] *Cæterum quomodo illic ſint decem prædicamenta, & quomodo tranſubſtantietur panis verbis myſticis...... meo judicio haud multum conducit ad profectum pietatis.* Pouvoit-on parler d'un pareil ſujet avec plus de modération, & au-lieu d'exaggerer avec emphaſe ſa prétendue indifférence pour la Religion, ne devoit-on pas lui tenir compte de la modeſtie avec laquelle il releve ceux qui l'aviliſſent ainſi par leurs ſophiſmes & leurs puérilitez ?

Mais ſi ce que l'on vient de rapporter de cette Lettre d'*Eraſme* ne ſuffit pas pour le laver de la calomnie qu'on lui impoſe, que ne conſultoit-on la Lettre au Cardinal *Carondelet*, où il s'explique plus en détail & avec plus d'exactitude. Le *Cenſeur* y auroit appris de quel genre de queſtions parloit *Eraſme* dans celle à *Slechta*, dont il tire des conſéquences ſi odieuſes. [b] *An non habiturus eſt*, dit il,

 con-

a Ep. 478. b Ep. 613.

consortium cum Patre *&* Filio *&* Spiritu Sancto, *qui nesciat ad Philosophiæ rationem expedire, quid discernat* Patrem *à* Filio, *quid ab utroque* Spiritum Sanctum: *quid intersit inter* Filii *nativitatem à* Patre, *&* Spiritus *Processionem? si credo quod traditum est, esse tres unius naturæ, quid opus est operosa disputatione? Si non credo, nullis humanis rationibus persuadebitur.* N'avoit-il pas raison en effet de s'élever contre la licence effrénée de certains Théologiens, qui enchérissoient perpetuellement sur les anciennes inutilitez par de nouvelles, qui augmentoient sans cesse les articles de foi, & qui de leurs opinions faisoient autant de nouveaux dogmes. [a] *Creverunt articuli*, dit-il, *sed decrevit sinceritas; efferbuit contentio, sed refrixit charitas. Doctrina* Christi *quæ prius nesciebat λογομαχίαν cœpit à Philosophiæ principiis pendere...... tandem res deducta est ad Sophisticas contentiones, articulorum myriades proruperunt &c.* Pourquoi lui faire un crime d'un sentiment si raisonnable? *S. Hilaire*, à l'occasion duquel il débite ces maximes, lui en avoit donné l'exemple en travaillant à rétablir la simplicité dans la foi: „C'est par la Religion, dit-„il,

a Ibid.

„ il, que nous devons connoître Dieu, „ & la piété ſeule nous apprend à parler „ dignement de lui. La foi conſiſte dans „ la ſimplicité. Ce n'eſt point par l'étu- „ de curieuſe de queſtions ſubtiles que „ Dieu nous appelle à la gloire. L'éter- „ nité eſt à portée des plus ſimples, & „ la foi peut être ſans danger au mi- „ lieu de l'ignorance. [a] *In ſimplicitate fides eſt .... Non per difficiles nos* Deus *ad beatam vitam quæſtiones vocat .... In abſoluto nobis ac facili eſt æternitas*, Jeſum *& ſuſcitatum à mortuis per* Deum *credere, & ipſum eſſe Dominum confiteri ......* [b] *Non fides nunc periclitatur, ſed ignorationis hic error eſt .....* [c] Deus *ſimplex eſt, religione noſtra intelligendus eſt, pietate profitendus eſt : ſenſu vero non perſequendus eſt, ſed adorandus ; quia natura moderata & infirmis naturæ infinitæ & potentis ſacramentum intelligentiæ opinione non occupet.* Tels furent toûjours les ſentimens d'*Eraſme*. Il ſouhaitoit qu'on s'en tint autant qu'il étoit poſſible à la ſimplicité de l'Ecriture & des prémiers Symboles, & il craignoit avec fondement que la foi ne dégenerât enfin en une curioſité vaine & cri-

a Hilar. l. 10. de Trinit. num. 70. b Lib. 7. de Trinit. num. 35. c Lib. 9. de Trinit. num. 72.

criminelle, qui ne fit du Christianisme qu'une Secte de Philosophes plongés dans le crime, & occupés comme ces *fainéans d'Athenes* à des questions sans fin, & à dire ou à apprendre tous les jours quelque chose de nouveau : Bien différent en cela de ces prémiers temps du Christianisme, où les fideles plus occupez à bien vivre qu'à disputer, ne songeoient qu'à pratiquer l'Evangile & non à en faire l'objet de leurs spéculations & de leurs disputes. [a] *Adeo prior fuit Ecclesiæ profectus in puritate vitæ quam in exacta cognitione divinitatis, nec umquam plus accepit dispendii quam quum in eruditione Philosophica demum, & in opibus hujus mundi quam maxime promovisse videbatur.*

C'en est assez ce semble pour justifier *Erasme* sur ses sentimens; suivons le *Censeur* dans ce qu'il dit de sa conduite, & voyons si ses demarches sont aussi criminelles, que ses maximes sont jugées impies. On lui reproche [b] la maniére dont il parle de la *Bulle de Leon X.* Il semble que le *Censeur* soit piqué au jeu, & qu'il appréhende qu'on ne ménage encore moins la *Constitution de Clement XI.* qu'*Erasme* ne fit alors celle de *Leon X.* Les *Jan-*

a Ep. 613. b Pag. 962.

Janſéniſtes, que bon gré malgré il introduit à la queue de ſes réflexions[a], font connoître à qui il en veut. Mais qu'a de commun *Eraſme* avec ces Théologiens, que peut-être de juſtes plaintes contre des procédures très irreguliéres, & quelque choſe même de pis. C'eſt un malheur pour *Eraſme*, qu'un *Jéſuite* n'ait pas pris ſa défenſe, on le feroit regarder comme le prémier homme de ſon ſiécle, & on trouveroit pour le juſtifier beaucoup plus qu'on n'a inventé pour le condamner. Mais encore voyons ce que penſe *Eraſme* de la condamnation de *Luther*. Il eût ſouhaité qu'on s'y fût pris d'une autre maniére pour appaiſer le bruit qu'excitérent les emportemens de cet Héréſiarque: [b]*Tantùm impetendi modum*, écrit-il franchement à *Leon X.* luimême, *improbabam*, *non conſulens* Luthero, *ſed auctoritati Theologorum.* [c] *Vereor*, dit-il dans une autre Lettre, *ne res in gravem tumultum exeat. Qui hæc ſuadent Pontifici, dant illi mea ſententia conſilium, non dico quam pium, ſed certè periculoſum.* N'avoit-il pas en effet ſujet de le craindre, & l'événement ne le juſtifia-t-il pas? Mais ſi c'étoit par une indif-

a Pag. 971. b Ep. 529. c Ep. 528.

différence criminelle pour la Religion qu'*Erasme* parloit avec tant de modération, & s'il demeuroit attaché à l'Eglise pour s'épargner la peine d'un changement tumultueux, pourquoi n'écrivoit-il pas contre *Luther*? L'*Anonyme* qui le taxe d'une ambition démesurée sait qu'il ne tenoit qu'à lui de s'avancer à ce prix: [a] *Ego me huic tragœdiæ non misceo. Alioqui paratus est vel Episcopatus si velim in* Lutherum *scribere.* A dire le vrai, il ne desapprouvoit pas les déclamations de cet Hérésiarque contre les abus de l'Eglise Catholique; lui-même il s'y abandonnoit quelquefois, quoiqu'avec modération. Mais le Schisme l'effrayoit, & il aimoit mieux demeurer jusqu'à la moisson dans le champ avec la zizanie, que d'épouser d'autres erreurs dans une Secte qui ajoûtoit à différens égaremens la séparation & le Schisme. [b] *De me*, écrivoit-il, *nihil est periculi, numquam ero neque magister erroris neque dux tumultus..... hactenus prædicavi quietem & concordiam, hactenus laboravi* Christo. *Et instat vitæ terminus, non relinquam institutum, neque amittam coronam.* Si le *Censeur* connoissoit mieux l'esprit du Christianisme, s'il n'étoit

a Ep. 528. b Ep. 530.

n'étoit enflammé de ce *zéle Pharisaïque*, qui ne sait opposer à l'erreur que le *fer* & le *feu*, pourroit-il desapprouver des sentimens si raisonnables & si Chrêtiens? Mais aujourd'hui, non plus que du temps d'*Erasme*, la douceur ne fait pas le caractére des Théologiens. La fureur & l'esprit Théologique sont presque synonymes, & jamais *Erasme* ne dit rien de plus vrai que ce qu'il écrivoit à l'Archévêque *Carondelet*. [a] *Res agitur isthic prorsus ordine Theologico. Homo cui male volunt rapitur in carcerem, ibi inter paucos transigitur negotium, & innoxius debet indigna pati, ne quid illis decedat auctoritatis. Ubi tota aberratum est via, clamant, favendum est negotio fidei.*

Je passe à l'accusation la plus atroce, je veux dire au reproche que l'on fait à *Erasme* d'avoir avoué sans détour qu'il ne [b] se jugeoit pas digne de l'honneur du martyre, & que ce [c] ne fut jamais son dessein de défendre la vérité au péril de sa vie. Ce reproche est solide, je l'avoue, & je ne prétends point excuser la foiblesse de ce grand homme aux dépens de la pureté de la morale & de la sainteté de l'Evangile. Mais je mets une diffé-

a Ep. 675. b Pag. 963. c Epp. 547. & 583.

férence infinie entre un homme foible & un homme ſans religion, qui les tolere toutes, parce qu'il n'en reconnoît aucune, & qui ſacrifie ſa conſcience à ſon repos & à ſa vanité: *Eraſme* évite de ſe commettre, parce qu'il craint la témérité & la préſomption. Il ſent ſa foibleſſe, mais il a la modeſtie & l'humilité de l'avouer. Il ſe tait par prudence plûtôt que par hypocriſie, & ne ſe trouvant chargé de relever ni les excès ſcandaleux des uns, ni la ſuperſtition monſtrueuſe des autres, il aimoit mieux en laiſſer le ſoin aux Princes de l'Egliſe, qu'il croyoit & plus propres à ce genre d'étude, & plus exercés dans ces combats, qui faiſoient partie de leur vocation. [a] *Res non ſolum abſolutam eruditionem, verum etiam ſingularem prudentiam deſiderat non ſine auctoritate. Et video non defuturos qui provinciam hanc & poſſint & velint ſuſcipere, Epiſcopos, Cardinales, Reges denique.* Content de travailler à défricher la partie du champ qui lui avoit été confiée, il s'appliquoit à rappeller le goût des belles Lettres & l'amour des ſaintes Ecritures, proteſtant en toute occaſion qu'il ne ſe ſentoit ni inclination ni talent pour

a Ep. 587.

pour la controverse. Affermi dans ce retranchement, il ne prend parti qu'autant que l'équité & la vérité l'y obligent. Il se sent même quelquefois assez de courage pour croire qu'il s'exposeroit avec joie à perdre la vie pour *Jésus-Christ*, *pro cujus gloria licet homo nocens & sceleribus opertus, tamen vel capitis adirem discrimen, vel emori non refugiam* [a] : mais peu après il apprehende pour sa timidité, & il craint d'imiter *Pierre*, si la tentation est trop forte, *vereor autem ne si quid inciderit tumultus*, Petrum *sim imitaturus* [b]. Dans cette disposition il suit les Decrets de l'*Empéreur* & du *Pape* quand ils jugent bien, il les tolere quand ils jugent mal, & il a quelque sujet de croire que cela est permis aux gens de bien, quand ils ne peuvent faire autrement : [c] *Id opinor etiam bonis viris licere, si nulla sit spes profectus.* A la foiblesse près, que le *Censeur* nous apprenne ce qu'il trouve à redire à une conduite si mesurée. Vouloit-il qu'*Erasme* se rendit partie de toutes les sottises & de toutes les erreurs de son Siécle? Il l'auroit traité de rebelle, qui ne savoit ployer sous l'autorité, ou d'imprudent, qui ne savoit dissimuler ce qu'il ne lui con-

a Ep. 335. & Ep. 1033. b Ep. 583. c Ep. 583.

convenoit point de reprendre. S'il se tait, on le regarde comme un lâche adulateur, qui n'aime que la vie, & qui disposé [a] *à jouer toutes sortes de personnages porte le déguisement jusqu'au pied des autels* S'il parle, on envenime jusqu'aux expressions les plus simples, prêt à fouiller jusque dans l'intention, lorsque les paroles ne laissent point de prise à la Censure. Que falloit-il donc qu'il fit pour plaire à un misanthrope, qui ne voit les objets qu'à travers ses caprices, toûjours prompt à condamner ce qui n'est pas conforme à son humeur ou à ses intérêts?

Que les *Empéreurs* & les *Papes* donnent à *Erasme* des marques de leur estime & de leur confiance, *est-on surpris*, dit le *Censeur* [b], *que les Vicaires de la charité de Jésus-Christ l'ayent porté aussi loin qu'elle peut aller?* Non, & je ne suis surpris que de ce qu'il n'a pas mieux profité de leur exemple, & qu'il se soit abandonné sans reserve à la malignité de son cœur, qui ne lui fait découvrir que du mal dans les démarches les plus innocentes & les moins suspectes.

La haine des Hérétiques, dont *S. Jérôme* avoit fait tant d'honneur à *S. Au-*

gu-

a Pag. 964. b Pag. 965.

guſtin, eſt au *Cenſeur* une nouvelle [a] ſource de calomnie, & à *Eraſme* la matiére d'une nouvelle condamnation. Tout devient accuſation entre les mains de l'*Anonyme*; & ſi nous nous en rapportons à ſon zéle, il faudra enfin condamner au feu tous les Ouvrages de ce grand homme; car *helas*! dit-il [b], *quelle néceſſité de les lire? Il y pervertit le ſens de l'Ecriture, il y obſcurcit la tradition, la foi y eſt trahie, la piété ne s'y fait point ſentir, & le public ne doit à ſes travaux qu'une juſte indignation, pour avoir empoiſonné les ſources de la doctrine céleſte*, & y avoir répandu partout des ſemences d'irreligion & de libertinage.

Telles & plus violentes encore ſont les déclamations ridicules, auxquelles s'abandonne le *Cenſeur*, & qu'il ménace de redoubler ſi l'*Apologiſte* s'obſtine à ne ſe pas rendre. A lui permis de continuer à fatiguer le Public par des calomnies ſi peu Chrêtiennes, ſans trop préſumer de notre crédulité. M. *Marſollier* ſeroit de bonne compoſition, s'il cedoit à de ſi foibles attaques. Mais au moins rien juſqu'ici ne nous oblige à nous rendre, & nous ſommes dans la diſpoſition de ſui-

a Pag. 967. b Pag. 970.

vre le *Censeur* dans toutes ses accusations: [a] *hoc animi decretum nulla vincet obtrectatorum improbitas.*

Qu'il triomphe tant qu'il voudra des [b] Censures de l'*Inquisition*, & de celles des Facultez de *Paris* & de *Louvain*, auxquelles il nous rappelle. Qu'il produise en témoignage ces Savans distinguez en *Flandre*, en *Allemagne*, en *Angleterre*, en *France*, & en *Espagne*, qui se déclarérent contre les Livres d'*Erasme* aussitôt qu'ils parurent, je cite le *Censeur* à ces mêmes Tribunaux, qui rougissent aujourd'hui de leurs décisions précipitées & de leurs injustes condamnations, & je le prie de nous rapporter les noms de ces prétendus savans hommes, du témoignage desquels il prétend s'appuyer ; leur nom seul est capable de décrier leurs accusations, & pour justifier *Erasme* il suffit presque de nommer ceux qui le combattirent. Un *Beda*, un *Hoochstrate*, un *Hulst*, un *Egmond*, & tant d'autres de ce calibre, qu'on n'auroit peut-être jamais connus, s'il ne s'étoit donné la peine de relever leurs sottises, & auxquels il ne pouvoit plaire qu'aux dépens du bon goût & du jugement. [c] *Scio me quibus-*

a Ep. 453. b Pag. 966. c Ep. 547.

busdam invisum, non quod Lutheranus *sim, nam hoc ipsum indignantur quod* Lutheranus *non sim, sed iis qui nullis placent nisi mulierculis, idiotis, & superstitiosis.* A ces prétendus savans hommes on saura bien en opposer d'autres, qui porteront avec eux leur recommandation, & si le *Censeur*, comme il nous en ménace, se donne la peine d'entrer dans le détail des erreurs qu'il impute à *Erasme*, on l'y suivra avec plaisir sans craindre pour la réputation d'un Savant, qui ne sauroit rien perdre à se faire connoître au Public. On est sûr de sa cause dès qu'elle sera portée à un Tribunal non suspect, & pour justifier *Erasme* il suffit presque de le lire.

Il éprouva pendant sa vie que personne ne le condamnoit avec plus d'opiniâtreté que ceux qui ne connoissoient pas ses Ecrits. [a] *Idque fere comperio nullos odiosius clamitare, quam qui nostra non legunt.* Le préjugé armoit d'abord contre lui une multitude d'ignorans, qui ne connoissoient la Religion que par un fatras de pratiques, que l'usage & la superstition avoient consacrées. On cherchoit ensuite à appuyer la Censure, & on y réussissoit devant des gens intéressez à la défen-

[a] Ep. 380.

dre. *Erasme* étoit ainsi condamné, & on rejettoit encore sur lui la haine du tumulte, que l'on avoit excité contre lui. [a] *Ac prorsus novum calumniandi genus*, écrit-il à *Mosellanus* son ami. *Primùm damnant quod oderunt, deinde venantur quod carpant in eo quod damnarunt. Quod si quis obsistat aut reclamet illorum sycophantiis, tum clamitant turbari pacem ac tranquillitatem, perinde quasi quem alapis cædas, jubeas conquiescere ne quid tumultus oriatur. Horum tenera Majestas & verbo etiam irritabilis, a nobis plusquam Socraticam exigit patientiam, & tam vilem habent alienam famam, qui suam tam charam haberi volunt.* Permis au *Censeur* de prendre pour lui ce portrait s'il se reconnoît à ces traits, il est certain au moins qu'il convient à bien des Théologiens, qui en usent avec *Erasme* après sa mort de la même maniére à-peu-près que plusieurs en usoient avec lui pendant sa vie. Les Acteurs changent, mais la Scene est la même; mêmes passions, mêmes mouvemens, rien presque ne se dément, & sans se transporter dans un autre Siécle, qui ne reconnoîtroit dans le personnage, que jouoient les accusateurs d'*Erasme* il y a près

a Ibid.

près de 200. ans, le portrait de ceux qui s'élévent aujourd'hui contre lui avec tant d'injuſtice & de violence. [a] *Summa vero victoriæ ſpes*, dit-il, *in meris ſycophantiis illis eſt ſita. Si libris agant, nihil aliud quàm ſuam traducunt ſtultitiam ſimul atque inſcitiam: ſi rationibus confliĉtantur, nimirum ſuperat manifeſta veritas; tantum apud imperitam plebeculam ſtultaſque mulierculas vociferantur, quibus imponere facillimum eſt, præſertim Religionis prætextu, cujus ſimulandæ miri ſunt artifices. Prætexunt horrenda nomina, hæreſes, Antichriſtos: jactitant periclitari nutareque Religionem Chriſtianam, quam ipſi ſcilicet ſuis humeris ſuſtinent..... hujuſmodi nænias non pudet etiam in ſacris concionibus deblaterare, qui ſe præcones Evangelicæ doctrinæ haberi poſtulant. Abutuntur & Romani Pontificis & Romanæ Sedis nomine, videlicet apud nullos, ita ut par eſt, non ſacroſancto....... Nunc depravant & quod recte dictum eſt, ſæpe & quod non intelligunt. Amarulentis dictis exacerbant, quibus poterant Chriſtiana manſuetudine mederi; alienant ſævitia, quos comitate poterant retinere. Protinus hæreſis vocabulum in ore eſt, ſicubi diſſentiunt aut videri volunt diſſentire;*

a Ep. 453.

re ; si quid parum arridet, seditiose quiritantur apud crassam & indoctam multitudinem.

Que le *Censeur* s'en prenne à lui-même, si on ne l'épargne pas davantage. Il ne doit pas trouver mauvais, qu'après avoir si peu ménagé un Auteur de la réputation d'*Erasme*, on n'ait pas toûjours mesuré ses expressions en relevant ses calomnies. Il devoit au moins respecter le mérite d'un si grand homme, & reconnoître l'utilité de ses travaux, s'il avoit quelques soupçons contre sa religion. Pour ne point prévenir l'Accusateur, & demeurer dans les bornes qu'on s'est perscrites, on a évité d'entrer dans le détail où sont entrez les prémiers Apologistes d'*Erasme*. On a tiré sa justification d'où le *Censeur* avoit prétendu tirer les preuves de ses accusations, car pour me servir de ses termes, c'est [a] *marquer une grande confiance dans la justice de sa cause & la croire indubitable, que de prendre droit par les productions de la partie adverse.* On auroit pû parcourir les différens dogmes de l'Eglise, & faire voir avec succès combien *Erasme* s'y est conformé. On auroit pû dissiper les soupçons que l'on

a Pag. 556.

l'on a voulu répandre sur ses travaux, & rapporter les éloges de *Leon X.* qui lui sût si bon gré d'avoir mis son *Nouveau Testament* sous sa protection. On auroit pû s'étendre sur les raisons qui peuvent justifier ou la hardiesse de sa Critique, ou l'indiscretion de quelques paroles échapées avant les troubles, mais on s'est borné aux reproches du *Censeur*, & on se flatte d'y avoir satisfait. S'il reste quelque chose à faire, on aime mieux differer, jusqu'à ce qu'il fasse de nouveau éclore sa malignité.

Il est vrai qu'on ne conçoit pas encore, quel motif l'a porté à se déclarer tout d'un coup avec tant de violence contre un Auteur, qui lui devoit ce semble être cher? S'il étoit permis de lever le rideau répandu sur plusieurs mystéres, on seroit surpris qu'après la conformité, qui se trouve entre les maximes d'*Erasme* & les siennes, il excite une si violente tempête contre la mémoire de cet Auteur. On l'a déjà dit, c'est peut-être une tache ineffaçable à la mémoire d'*Erasme* d'avoir eu un *Jansenişte* pour son prémier Apologiste. Le mérite du second ne sauroit réparer ce malheur, & pour réhabiliter sa réputation je ne sache plus d'autre moyen

que de le mettre en contradiction avec la doctrine de ses prémiers Défenseurs. A ce prix je réponds du succès de l'Apologie, & *Erasme*, que l'on a dépeint des couleurs les plus noires, deviendra tout à coup le Défenseur de l'unité Ecclesiastique, le Restaurateur de l'amour de l'Ecriture, le Pacificateur de l'Eglise, le Défenseur du bon goût, & le Pére des belles Lettres.

C'est ainsi souvent qu'au gré des passions & des intérêts on forme des jugemens, qui ne durent qu'autant que les intérêts sont les mêmes. Quand nous n'avons pour guides que l'équité, on garde plus de mesures, & on s'expose moins aux jugemens téméraires & corrompus. Dans une cause même équivoque la charité prend le parti le plus favorable, & dût-on se tromper, on se trompe moins dangéreusement, en suspendant sa censure, qu'en s'abandonnant à un zéle amer & violent, qui n'est ordinairement le fruit que d'une sagesse & d'une politique toute humaine. A mon avis, on ne peut être trop reservé à juger des grands hommes, & dans ces matiéres on ne peut, ce me semble, se proposer de meilleure regle que cette belle maxime

xime d'*Erasme:* [a] *Non mihi sumo tantum ingenii, tantum eruditionis, ut ausim de aliena fide pronuntiare, ni plane quis repugnet articulis receptissimis ...... Quid alii sibi sumant ipsi viderint, ego servum alienum non judico. Domino suo stat aut cadit. Doleo tamen majorem in modum quorumdam amarulentis contentionibus labefactari tranquillitatem studiorum ac rei Christianæ.* Je finis en donnant un exemple de ces jugemens sages & moderés dans celui-là même, que le célébre M. *de Thou* a porté d'*Erasme:* on lit dans la traduction qu'on a faite de son *Poéme à la postérité:*

J'ai joint le Grand *Erasme* à ces hommes fameux,
Et n'ai pû me résoudre à ternir dans l'histoire
De ses rares talens l'honorable mémoire;
S'il eut quelques erreurs, on dût les excuser,
Puisqu'*Erasme* étoit homme, il pouvoit s'abuser:
Dans un esprit de paix on a dû le reprendre,
Et ne le forcer pas à vouloir se défendre.
Que de ses ennemis dans la même rigueur
Pour éclairer la vie, on pénétre le cœur,
Que n'y verroit-on pas de véritables crimes?

Com-

a Ep. 435.

Combien d'erreurs peut-être ou d'horribles
maximes ?
Chaque âge a ses défauts, je sai que jeune
encor
A sa plume mordante il donna trop l'essor ;
Mais sans attention aux traits de sa Critique
Considerons sa mort Chrêtienne & Catholique,
Et jugeons de son ame & de ses sentimens
Par sa derniére Epître adressée aux Flamands.

ARTICLE VII.

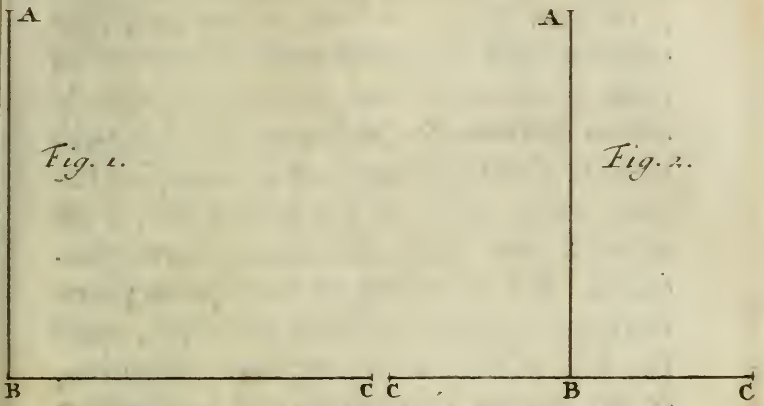
Témoignage des Sens contre les Sens.

POUR convaincre d'erreur les *Sens*, il suffit de montrer qu'ils se contredisent, & que selon leur témoignage, cet axiome, *deux grandeurs égales a une troisiême sont égales entre elles*, est faux.

Pour faire donc sentir cette contradiction, je suppose qu'on applique deux lignes égales l'une sur l'autre, en sorte que se touchant par une de leurs extrémités, elles forment un angle droit : soient donc AB & BC *Fig.* 1. ces deux lignes

pa-

paroiſſent égales aux yeux; mais ſi l'on



tranſporte la ligne A B ſur le point B moitié de la ligne C B C *Fig.* 2. celle-là paroîtra beaucoup plus longue que celle-ci.

Mais ſoit que la ligne A B ſoit poſée à l'extrémité de la ligne B C, ſoit qu'elle ſoit ſituée au milieu de cette même ligne, elle eſt toûjours égale à la ligne B C, car telle eſt la ſuppoſition, & néanmoins au jugement des yeux tantôt elle eſt égale, & tantôt inégale à cette même ligne B-C. Donc au rapport des SENS *deux grandeurs qui ſeront égales entre elles, ne ſont pas pour cela égales à une troiſiéme.* Il ne faut qu'ou-

qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette apparence ; mais pour appercevoir le principe d'erreur de cette apparence, (car certainement les yeux nous trompent en cette occaſion) il faut autre choſe que le *debita* & l'*indebita diſtantia* des *Péripatéticiens*, ſi ce n'eſt que manié par de plus habiles mains qu'il ne l'a jamais été, il ne donnât plus qu'il n'a encore donné jusqu'ici. En attendant tout ce qu'on pourra tirer de ce merveilleux principe, qu'il me ſoit permis d'en employer d'autres, & on jugera s'ils ſatisfont à la queſtion propoſée.

Définition.

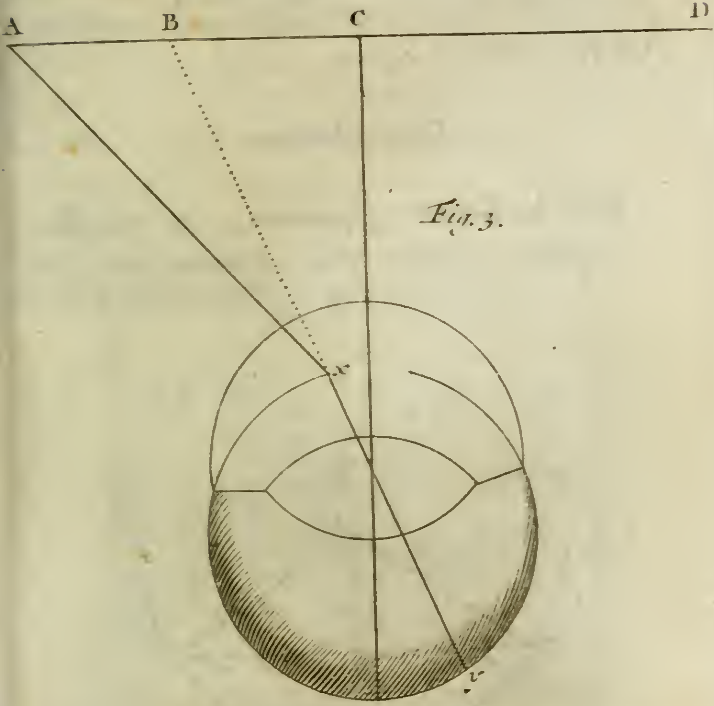
Dans tous les objets apperçûs, il n'y a qu'un poinct, dont les rayons entrent dans l'œuil ſans ſouffrir de réfraction ; & ce poinct eſt comme le centre de toutes les parties apperçûes.

Lemme.

Les rayons, qui partent de tout autre poinct que du centre, ne tombent ſur la retine qu'après avoir ſouffert pluſieurs réfractions, leſquelles ſont d'autant plus gran-

grandes que les poincts, d'où viennent ces rayons, sont plus éloignez du centre.

Il suit de ces deux propositions, que



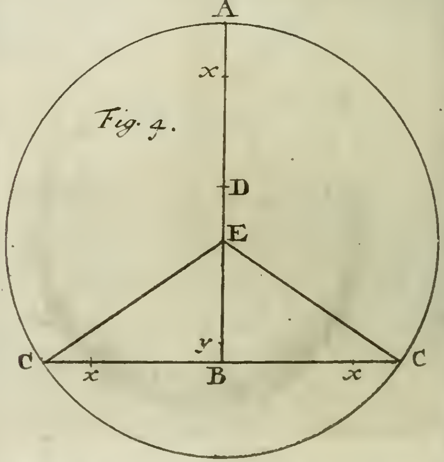
le poinct C de la ligne ABCD est apperçû dans son véritable lieu : & que le poinct A est vû dans le poinct B, parce que l'impression en ligne droite met

met néceſſairement le poinct qui la cauſe au bout de cette ligne B x y.

Ces vérités ſuppoſées, je démontre que la ligne *Figure* 4. appuyée ſur le poinct B, moitié de la ligne C B C doit paroître plus longue que cette ligne C B C, quoiqu'elle lui ſoit égale.

Démonſtration.

Par le *Lemme ſupérieur*, les poincts



A, C, C, doivent par exemple paroître aux poincts x, x, x, & le poinct B doit

doit paroître seulement au poinct *y*, car étant moins éloigné du Centre E que les autres poincts A, C, C, le rayon qu'il réfléchit doit souffrir une moindre réfraction: donc la ligne AB doit paroître plus longue que la ligne CBC, puisque de ces deux lignes égales on retranche moins de la ligne AB que de la ligne C, B, C, ce qu'il falloit démontrer.

On pourroit encore, ce me semble, rendre raison de cette apparence en se servant des principes, dont on se sert ordinairement pour mesurer des grandeurs.

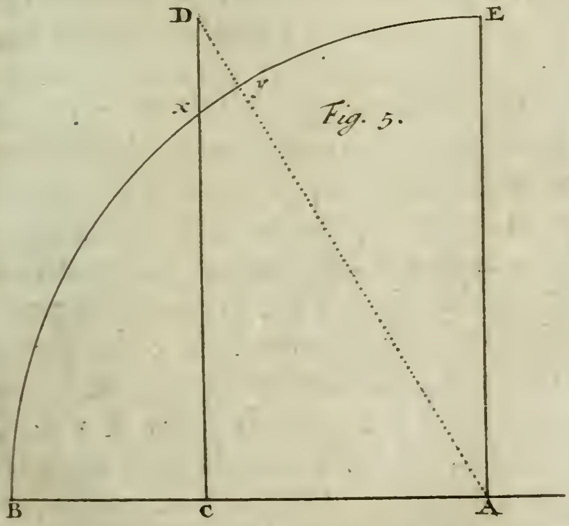
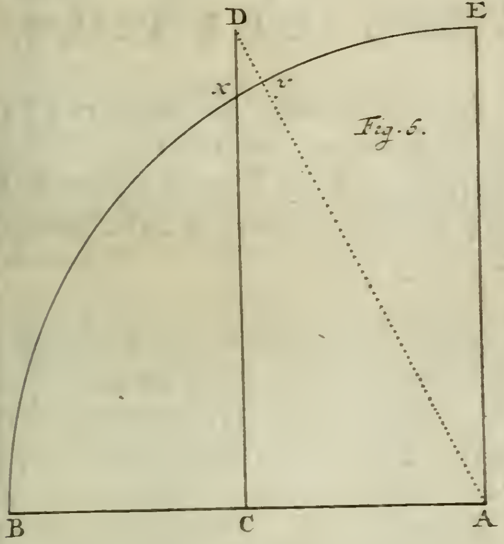


Fig. 5.

Le prémier moyen naturel pour connoître le rapport de deux grandeurs, c'eſt de les appliquer l'une ſur l'autre. Le ſecond, lorſque le prémier ne peut pas être mis en uſage, eſt de joindre ces deux grandeurs par une de leurs extrêmitez, & de ce poinct commun, conduiſant l'œuil par leurs autres extrêmitez, on apperçoit aſſez juſte leur rapport; mais s'il arrive que ces deux moyens ſoient inutiles, comme on le voit dans le cas propoſé, l'imagination ſuppoſe une ligne A D *Fig.* 5. qui joigne autant qu'il eſt poſſible les extrêmitez A & D des lignes A B & C D. afin que du poinct commun A & de la diſtance A B, l'œuil décrivant une circonférence, l'eſprit apperçoive le rapport de ces deux lignes A B & C D: & comme cette circonférence coupe toûjours une petite partie de la ligne A D, dès là que la ligne C D ne touche pas la ligne A E, la ligne C D doit paroître plus longue que la ligne A B, ſavoir de la petite partie D y, ou D x ſon égale: car l'œuil n'étant pas ſenſiblement touché de la différence qu'il y a entre la ligne A y & la ligne C x, lorſqu'il s'applique à toute la figure, on juge qu'elles ſont égales, & la ligne A y étant égale à ligne A B, la lig-

ligne C D doit néceſſairement paroître plus longue que la ligne A B, puiſqu'elle ſort au-delà de la circonférence.



Je ne prétens pas que cette derniére réſolution ſoit auſſi géometrique & auſſi convaincante que la prémiére ; elle ne laiſſe pas néanmoins d'avoir ſa force, ſi l'on fait attention que l'habitude, que nous avons de juger ou d'agir de certaine façon en certaines matiéres, nous porte tout naturellement à juger & à agir de la même

maniére dans toutes les choses qui ont quelque rapport, quelque éloigné même que soit ce rapport.

ARTICLE VIII.

Lettre sur une Brochure qui parût en 1715. le 10. Janvier, intitulée L'Athéisme découvert par le Pére Hardouin Jésuite, *& prémiérement* la Brochure même.

LA même raison, qui m'a fait insérer dans ces Mémoires *la Réfutation de l'Apologie d'Erasme*, fait que j'insére encore ici la Brochure, dont la Lettre qui suit est une espêce d'explication. Ceux qui auroient lû cette Lettre, & qui n'auroient point eu la *Brochure*, auroient sans douté souhaité pouvoir la lire, afin d'être mieux au fait de ce qui est le sujet de l'une & de l'autre de ces Piéces. Et comme elle est devenue rare, sort ordinaire des feuilles volantes, j'ai crû qu'il ne seroit pas inutile de la conserver dans un volume moins sujet à se perdre & où l'on pourroit aisément la trouver.

L'A-

L'Athéiſme découvert, par le R. Pére Hardouin Jéſuite, *dans les Ecrits de tous les Péres de l'Egliſe & des Philoſophes modernes.*

L'Impreſſion, qui porte l'eſprit à chercher l'évidence, & qui ne le laiſſe point dans le calme juſqu'à ce qu'on le trouve dans la vérité, me preſſa, pour m'inſtruire, de ſolliciter cent & cent fois le Pére *Hardouin*, que je connoiſſois dès le temps que j'étois penſionnaire au Collége de Clermont, & dont j'avois conçû dès lors les plus hautes idées. Je n'en avois entendu parler depuis dans la Société que comme d'un très ſaint homme, & le plus ſavant de l'Europe. Ainſi je ne doutois pas que je ne dûſſe trouver chez lui, comme il me le promettoit, la vraie ſcience & la lumiére.

Tout conſpiroit à me donner ce préjugé en ſa faveur; l'attachement qu'avoient pour ſes opinions pluſieurs Jéſuites diſtingués dans la Société pour leur eſprit & leur vertu, l'amitié, ſa grande piété, ſon

aſſiduïté prodigieuſe à l'étude, ſa grande lecture & ſa vaſte érudition, à laquelle je voyois que la Société avoit rendu hommage en le préſentant au Clergé de France pour faire un nouveau recueil de tous les Conciles. Soit qu'il ne me jugeât pas encore aſſez mûr, ſoit qu'il eût ſes raiſons, il refuſoit de s'ouvrir. Ne pouvant donc rien tirer de lui, & ne me ſentant pas attaché par aucune étude qui me preſſât ou qui m'attirât, je pris le parti de donner à ma Philoſophie précisément le temps qu'il falloit pour l'apprendre par cœur; c'eſt-à-dire, aſſez peu; car je trouvai mes anciennes idées en aſſez bon état dans ma mémoire.

Au ſurplus, je bornai mes études à celle de la Langue Hébraïque & de la Gréque, ſelon le conſeil de mon ami le P. *Hardouin*, qui me ſoutenoit par l'eſpérance d'être introduit dans les ſecrets ſur leſquels ſa réſerve irritoit ma curioſité, & d'apprendre des choſes dont il me donnoit, par des mots échappés, les idées les plus magnifiques. J'attendois la Théologie avec l'impatience, que ſon nom ſeul inſpiroit à un jeune homme, à qui le goût de la piété & la curioſité donnoient pour l'étude de cette Science ſacrée un empreſ-

preſſement, qu'il n'avoit plus pour toutes les profanes. J'en avois conçû les plus ſublimes idées. Je ne doutois pas qu'elle ne dût remplir le vuide qu'avoit laiſſé chez moi ma proviſion philoſophique.

On a quelque droit de s'imaginer, avant que d'y entrer, qu'elle va introduire dans la connoiſſance parfaite de la Religion, expoſer dans un beau jour les preuves de ſes dogmes, donner l'intelligence de pluſieurs de ſes principaux myſtéres; en un mot, faire ſentir cet accord merveilleux que la méditation découvre entre la raiſon & la révélation : accord qui ajoûtant à l'obſcurité de la foi l'évidence de la lumiére, affermit & conſole les eſprits ſoumis, & ſoumet ſans violence les incrédules. On eſt trompé. Ces idées ſont très mal remplies.

Je retrouvai en Théologie ce que j'avois vû en Philoſophie; un ergotiſme fade qui ſe met en poſſeſſion de donner des mots pour des choſes, des noms d'Auteurs pour des raiſons, leurs viſions pour des articles de foi, leurs plus groſſiéres erreurs pour de conſtantes véritez, une multitude d'opinions, (ce qui eſt le caractére de l'erreur) ſur leſquelles on ſe bat depuis tant de Siécles dans le barreau

contentieux de l'Ecole, sans espérance d'y voir jamais les parties amies & les querelles pacifiées, un dédale de vaines chicanes & de fausses subtilitez inventées, ce semble, à dessein d'égarer l'esprit & d'envelopper la vérité; un amas ténébreux & confus de minuties ou de chiméres, qui forment ce composé monstrueux & bizarre, qu'il plaît aussi d'honorer du nom de Metaphysique, & de confondre avec le corps de la Religion.

Je sens que je manque ici de complaisance, pour ceux qui ont été mes Régens en Théologie. A Dieu ne plaise cependant que je prétende les déprimer au dessous des autres, ni même étendre ce que je dis, généralement à tout ce qu'ils m'ont enseigné. Mais aussi, pour justifier ce que j'avance, sans aller éplucher leurs Ecrits que je n'ai pas, je ne voudrois que ce qui m'est demeuré du dernier Traité sur lequel je tombai, qui étoit celui des Anges, que le (a) Phœnix des Théologiens de la Société nous faisoit grands, les uns comme de Paris à Rome, les autres comme de Paris à Vaugirard, longs & larges à proportion; qu'il nous représen-

(a) Le R. P. de Montmouceau Régent en Théologie au Collége de Louis le Grand à Paris.

ſentoit tantôt comme des plans, tantôt comme des ſolides, en cube, en pain de ſucre, en boule, en peloton après avoir paſſé à la filiére, figurant diverſement leur étendue virtuelle, qu'il nous rarifioit quelquefois comme du lait qui ſe gonfle en bouillant, qu'il nous ramaſſoit d'autres fois comme une éponge, & qu'il faiſoit danſer ſur la pointe d'une aiguille, en nous diſant de ſang-froid & du plus parfait ſérieux, avec toute la gravité Théologique, des choſes dont je défierois les plus mélancoliques de s'empêcher de rire, ſi j'avois du temps à perdre, ou ſi je ne faiſois ſcrupule d'en faire perdre à mes Lecteurs en les racontant.

Au-reſte, je ne dis rien ici en quoi je ne ſois l'écho du commun des Jéſuites, & ſur-tout des jeunes gens, qui font tous les jours dans leurs récréations des farces entr'eux de ce qu'on leur enſeigne, pourvû-que le Lecteur de Théologie ou quelqu'un des diſcrets ne s'y trouve pas. Pluſieurs m'ont dit ſouvent, que la Théologie, telle qu'ils l'avoient appriſe, ne laiſſoit rien dans l'eſprit qui fût d'uſage hors de deſſus les bancs; qu'elle étoit plus capable de le remplir de confuſion que de l'éclairer; d'apprendre à douter que d'ap-

prendre à croire; d'embarrasser le dogme que de le démêler & le fixer; en un mot, d'égarer que de conduire. Mon exemple en est une preuve. La Théologie, qui ressemble à la Philosophie comme une fille à sa mére, mit le sceau dans mon esprit aux préjugez qui fraiérent le chemin au P. *Hardouin* pour me faire entrer dans son systême.

Comme on me tenoit toûjours dans le mystére & dans l'obscurité, j'en sortis disposé à recevoir avec un respect religieux tout ce qu'on me donnoit comme aiant quelque rapport à la foi, quelque absurde & quelque incompréhensible qu'il me parût, comme aussi à me cabrer contre tout ce qu'on me disoit qui y étoit contraire, quelque lumiére que j'y pûsse appercevoir.

Comme personne ne se comparoit au P. *Hardouin* pour la connoissance de l'Antiquité, & que je n'avois point l'idée d'une plus haute Science que celle-là, ma curiosité tournoit tous mes empressemens vers lui. Je n'entrois jamais dans sa chambre sans être frappé de la vûe d'une trentaine de volumes de sa main, remplis de remarques sur l'Antiquité. J'avois une extrême passion de voir de quoi il étoit question,

ſtion, & d'être un des initiés. Je continuai donc à le preſſer & à le ſolliciter. Il donna enfin quelque choſe à mon importunité, & j'arrachai de lui, à l'occaſion de la queſtion fameuſe des ſeptante Semaines de *Daniel*, ſon Livre de la Chronologie du Vieux Teſtament, où cette queſtion eſt traitée.

Soit que j'euſſe raiſon, ou non, je crus que tout quadroit auſſi juſte dans ſon hypothéſe que dans trente-trois autres qui ont été, dit-il, inventées ſur cette queſtion embarraſſante & litigieuſe; & elle me plut ſans comparaiſon davantage que celle qu'on nous avoit donnée dans nos Ecoles d'une maniére fort croquée. Je ſavois que le ſentiment du P. *Hardouin* avoit été ſoûtenu publiquement dans un Acte de Théologie par un Jéſuite des plus en réputation pour l'habileté. Le P. *Hardouin* m'avoit montré outre cela pluſieurs Lettres de Savans des Païs étrangers, pleines de félicitations ſur ſon Livre. Il m'avoit dit que ſon Livre, qui avoit l'approbation de la Société, n'avoit point été arrêté par les Supérieurs, mais par le bruit qu'avoit fait M. *de Meaux*, quelques jours ſeulement avant qu'il fût en vente. Il avoit nombre de partiſans, & j'en ai enten-

tendu dire tous les biens du monde à un homme qui est une des plus belles espérances de la Société. Ainsi le mal que j'en entendois dire à quelques-uns ne m'empêcha pas de croire y voir de belles choses pour la conciliation de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture, entre autres par rapport aux regnes des Rois d'Israel & de Juda, qui sont fort compliqués; pour la fixation de plusieurs époques importantes; pour la solution des difficultés que les Interpretes trouvent à établir la généalogie de J. C. que les Evangélistes prennent différemment; & sur-tout pour prouver l'authenticité & la justesse de l'histoire des *Macabées*, qu'il me paroissoit accorder avec les médailles d'une maniére qui me faisoit plaisir. J'extorquai encore du P. *Hardouin* plusieurs morceaux de ses Commentaires sur le N. Testament.

Ce qui avoit le plus attiré mon attention dans son Livre, c'est ce qu'il y dit d'une Secte qui en vouloit à DIEU même, & qui établissoit des principes tout opposés à ceux de la vraie Religion. Le peu qu'il en dit, comme en passant, piquoit mon zéle autant que ma curiosité, & me faisoit soûpirer après l'instruction. Comme

me il ne ſatisfaiſoit point aſſez à mon gré mon avidité, qui croiſſoit à meſure que je le voyois, je réſolus de faire cauſer un homme qui ſavoit quelques-unes de ſes penſées ſur l'Antiquité, pour en faire l'examen par moi-même, & ſuivre la lumiére que j'eſpérois rencontrer.

Je réuſſis. Le Pére N. qui n'avoit d'autre intention que de m'éloigner des penſées du P. *Hardouin*, qu'il anathématiſoit alors, ſatisfit la mienne qui étoit de les apprendre. Il me dit donc, que le P. *Hardouin* avoit en vûe une faction cachée & ſouterraine compoſée d'Auteurs anciens & modernes, auxquels il attribuoit un ſyſtême réellement impie, & qui étoit l'Athéiſme tout pur; mais qui n'avoit jamais exiſté que dans ſa tête, & dont il faiſoit le fondement de ſes viſions ſur la ſuppoſition des Livres de S. *Auguſtin* & des Péres de l'Egliſe. Je lui demandai en quoi conſiſtoit cet Athéiſme dont il me parloit. Il me répondit, qu'il conſiſtoit en ce que les Auteurs, à qui le P. *Hardouin* en vouloit, n'admettoient point d'autre Dieu que la vérité, & il faiſoit ce raiſonnement. La vérité univerſelle, qui contient les véritez particuliéres, les véritez des nombres, les véritez géometriques, les

vé-

véritez morales, les véritez métaphysiques, les véritez physiques, est increéée, éternelle, immuable, infinie. Or tout ce qui est infini, immuable, increé, éternel, est DIEU. Donc DIEU est la vérité universelle, & il n'y a point d'autre DIEU que la vérité. Il me glissa dans la suite de la conversation, que les Ouvrages des Anciens, où le P. *Hardouin* trouvoit le poison le plus grossier & le moins préparé, étoient ceux de S. *Jean de Damas*, & le second livre du *libre Arbitre* de S. *Augustin*. Au prémier moment, j'allai lire le dernier dans la Bibliothéque. J'y trouvai d'une maniére fort étendue le raisonnement sur la vérité, que S. *Augustin* me parut diviniser fort clairement.

Il m'étoit impossible alors, & il l'est tout-à-fait à un Péripatéticien, de concevoir le sentiment de S. *Augustin*, & de ceux qui donnent après lui de la réalité aux idées, qui sont présentes à notre esprit, lorsqu'il apperçoit les véritez éternelles, ou les rapports immuables qui sont entre elles, sur ce principe si simple, que *le néant ne peut être apperçû, & n'a aucunes propriétés*, comme nos idées en ont. Ainsi la vérité & toutes les idées abstraites généralement, comme celle de l'or-

l'ordre &c. passoient alors chez moi pour un pur néant, ou pour quelques-uns de ces êtres *mitoiens* entre le rien & quelque chose, que l'Ecole appelle des *êtres de raison*: ces êtres si renommés, qu'elle ne veut pas qu'on les distingue de notre esprit dont ils ont la forme, où ils ont une existence métaphysique, comme elle parle, & qu'il anéantit comme il lui plaît, si bien que dans la suite quand je voyois S. *Augustin* se demander à lui-même, comme il fait souvent, *Numquid nihil est veritas*? je répondois intérieurement dans mes enthousiasmes Péripatéticiens, qui enflammoient mon zéle contre des Ouvrages, que je lui croiois supposés avec le P. *Hardouin*: Oui, malhûreux, oui, Athée, la vérité n'est rien, c'est l'ouvrage de l'esprit, la forme de l'entendement, c'est un être abstrait & métaphysique, un être de raison, en un mot ce n'est rien. Je ne pouvois juger que conformément aux principes confus qu'on m'avoit mis de jeunesse dans l'esprit. Ainsi je ne pûs prendre des pensées bien favorables pour l'Auteur du Livre *du libre Arbitre*, quel qu'il fût. Je pensois que si le principe étoit mauvais, comme mon homme me l'avoit avoué, &

com-

comme il me paroissoit conformément aux idées qu'on m'avoit données de jeunesse dans la Société, il étoit mauvais & condamnable par-tout, & que nul préjugé ne pouvoit mettre à couvert ni privilégier un Livre, où il étoit manifestement établi. Je commençai à croire que le P. *Hardouin* pourroit bien n'être pas aussi visionnaire qu'on me l'avoit fait, qu'il n'étoit pas dit qu'on pensât toûjours mal pour penser autrement que le commun sur les faits, & hors des matiéres de la foi; en tout cas, que la grande étude du P. *Hardouin*, son érudition, sa vertu, sa réputation, &, ce qui étoit une raison personnelle pour moi, l'amitié, lui méritoient de n'être point condamné sans être entendu sur ses sentimens, auxquels je venois d'entrevoir quelque chose qui me paroissoit favorable; que cependant il étoit bon aussi d'être sur la précaution, afin de n'avancer qu'autant que je verrois de la lumiére & de la sûreté.

Le P. *Hárdouin* entra justement dans la Bibliothéque dont il avoit le soin, pendant que je roulois ces pensées; & comme il me trouva sur S. *Augustin*, il me demanda à quoi je m'amusois de lire ce que je n'entendois point. Je lui racontai tout

le fait. Je lui parlai enfin du raiſonnement qu'il prétendoit voir dans le Livre *du libre Arbitre*, en ajoûtant qu'il falloit ſe mettre un bandeau devant les yeux pour ne l'y pas voir. Je lui fis l'analyſe du Livre & du raiſonnement d'une maniére qui lui plût, & lui fis rompre la réſolution qu'il avoit priſe de ne point s'expliquer ſi-tôt.

Il eſt néceſſaire de dire pour lui comme pour moi, que ce n'eſt point par folie, ni faute de reſpect pour la Religion, mais que c'eſt au contraire en étendant aux idées de la Philoſophie & de la Théologie commune le reſpect qu'il a pour elle, & en raiſonnant conſéquemment, qu'il a donné dans un ſyſtême auſſi étrange & qui a ſi fort ſcandaliſé, même l'Egliſe Proteſtante. Il en reviendra une utilité conſidérable au Public. Les écarts inimaginables d'un homme, qui conſtamment a beaucoup d'eſprit, qui eſt le Jéſuite le plus laborieux & le plus appliqué qui ait jamais été, qu'on connoît pour homme très rempli de probité, de bon cœur, & de religion, & qu'on peut appeller un grand homme en bien des ſens, ſes écarts, dis-je, feront comprendre ce qu'on ne comprend peut-être pas aſſez;

je veux dire, les conséquences des préjugés qu'on prend dans une mauvaise Philosophie, & dans une Théologie qui en suppose les principes. Le galimathias fait donner dans le galimathias, l'erreur conduit à l'erreur; cela arrive d'autant plus qu'on raisonne plus juste & qu'on avance davantage. Quand on s'en fie aux préjugez communs, que peut-on faire sans s'égarer? Quand on marche dans les ténébres, quand on s'est accoûtumé de jeunesse à bannir l'évidence de ses idées, on ne sait plus où on va, & on ne peut aller qu'au précipice. Le P. *Hardouin* s'étendit pendant plusieurs heures que nous fûmes ensemble sur l'état déplorable où la Religion étoit réduite, par l'impiété artificieuse de la plûpart des Auteurs anciens & modernes, qui s'accordoient à n'admettre point d'autre Dieu que la vérité, la raison, le bon sens, la lumiére naturelle; & de ce principe, qu'il appelloit *Payen* & *Athée*, tirant des conséquences toutes funestes à la foi, il me parla à-peu-près en ces termes.

„Mon cher Enfant, l'abomination de „la désolation est dans le lieu saint, me „dit-il, en levant les yeux au ciel d'un „air plein de zéle & d'enthousiasme. Je

„l'ai

„l'ai vûe, le Seigneur Dieu m'a ouvert „les yeux pour la voir. Il pouvoit les ou„vrir à cinquante mille autres comme à „moi. Je puis vous dire que je mourrois „pour ce que je ſai, comme pour ce que „je croi : car il s'agit des intérêts du Très „haut & de ſa ſainte Religion, qui, s'il „n'y met la main, eſt à la veille de pé„rir dans le monde. Il me donne du „zéle pour exterminer les ennemis de „ſon nom & de la foi. J'en ai, mal„gré les ténébres dont je la voi envi„ronnée. J'en loue Dieu. La gran„de étude eſt un grand écueil, & la ten„tation de voir clair & d'ouvrir les yeux „n'eſt pas petite. Je bénis Dieu de m'en „avoir délivré. Félicitez vous d'être d'u„ne Compagnie, où on vous a appris de „bonne heure à ſoûmettre votre eſprit, „& qui eſt (je ſai ce que je vous dis) „la plus ſaine portion de l'Egliſe pour la „doctrine. Les *Bénédictins* ſe perdent; „l'*Oratoire* eſt gangrené. C'eſt le plus „grand bonheur du monde, que le Cler„gé & la plûpart des Corps, la Com„pagnie, comme les autres, étudient peu. „Peut-être, s'ils étudioient davantage, „ſe laiſſeroient-ils dépoſſéder comme les „autres des idées qu'on leur a appriſes de

„jeunesse, & de la Tradition qui se con-
„serve dans l'ignorance. Bénissez Dieu
„de vous avoir donné de la religion, car
„il n'y en a guére au monde. Mon étude
„m'a appris que tout ce qu'il y avoit de
„grands génies dans l'Antiquité, & pres-
„que tous les Auteurs qui écrivent, hors
„chez nous, sur-tout les nouveaux Phi-
„losophes, n'en ont point, parce qu'ils
„ont voulu voir clair & creuser dans les
„ténébres. Ce n'est pas qu'ils nient ou-
„vertement tous ces dogmes. Il y auroit
„les plus grands risques à courir, &
„les plus mauvais succès à craindre, & ils
„entendent bien mieux leurs intérêts. Mais
„ils attachent aux mêmes termes, dont
„les Catholiques, qui sont leurs dupes,
„se servent pour l'exprimer, des idées
„claires, comme ils les appellent, c'est-
„à-dire, impies & toutes différentes. Je
„vous déveloperai avec le temps la lon-
„gue suite de bien des mystéres d'iniqui-
„té, dont je regarde le tissu laborieux
„comme le plus grand effort de l'Enfer
„déchaîné. Voilà de quoi vous étonner:
„mais j'ai de quoi vous convaincre. Pré-
„sentement, contentez vous de sentir le
„principe qui est la clef de tout. Vous
„m'avez paru très capable d'y entrer, de
„la

„la maniére que vous m'avez fait l'ana-
„lyse du Livre *du libre Arbitre* de S. *Au-*
„*gustin.* Les conséquences ne vous coû-
„teront rien ensuite; & je vous promets
„l'évidence la plus claire sur leur enchaî-
„nement. Voici donc le grand principe,
„il est clair, écoutez le.

„C'est n'admettre point un vrai Dieu,
„&, quoiqu'on se serve du mot, en détrui-
„re l'idée, que d'entendre sous ce terme
„la *vérité universelle*, qui comprend les
„véritez particuliéres de Mathématique
„&c. de même que l'universel contient
„les particuliers, (vous m'entendez)
„parce que les véritez sont des idées ab-
„straites & métaphysiques, qui, comme
„vous savez, n'ont rien de réel, qui
„n'existent point physiquement, qui n'ont
„qu'une existence purement métaphysi-
„que dans l'esprit, qui sont son ouvrage
„& n'en sont point distinguées, & ne
„sont, pour parler le langage de l'Eco-
„le, que des êtres de raison, des con-
„cepts formels ou la forme de l'entende-
„ment, c'est-à-dire, la même chose en
„plusieurs façons. Tout cela n'est point
„nouveau pour vous; & je croi que ce
„Dieu en l'air, je veux dire, la vérité,
„dans l'idée duquel vous ne trouvez pas

 „cel-

„ celle qu'on vous a donnée de jeunesse,
„ n'est point votre Dieu, comme il n'est
„ point du tout le mien absolument. Sui-
„ vez moi dans l'application que je vai
„ faire de ce principe, il va vous mener
„ loin.

„ Or S. *Augustin* & les Péres de l'E-
„ glise prétendus, & la plûpart des Mo-
„ dernes, entre autres les nouveaux Phi-
„ losophes, n'admettent point d'autre Dieu
„ que ce Dieu chimérique, que ceux-ci
„ appellent l'ordre immuable; la raison
„ universelle des esprits, parce que cette
„ vérité abstraite leur est présente. Ils
„ voient en elle-même comme ils doivent
„ agir & juger, & de ce principe abomi-
„ nable ils tirent une file de conséquences,
„ qui forment un systême scélérat, & qui
„ s'écarte des idées communes en tous ses
„ points.

„ Cette mineure, comme vous voiez,
„ est de longue discussion, & est l'étude
„ de toute la vie: la lecture vous en con-
„ vaincra; vous pouvez par provision
„ m'en croire: Il ne faut que de l'étude
„ & de la bonne foi pour convenir du fait.
„ Vous avez entrevû quelque chose dans
„ le Livre *du libre Arbitre*, attendez vous
„ à voir les mêmes principes dans tous
„ les

„ les Ouvrages de l'Antiquité ; vous en „ avez assez vû pour la remuer toute en- „ tiére, & pour culbuter tous les Péres „ prétendus, comme les cartes avec les- „ quelles les enfans badinent. Voici com- „ ment, suivez moi.

„ Un Livre, où l'Athéisme est établi, „ & où l'idée du vrai Dieu est anéantie, „ n'est point un Livre fait par un Saint „ que l'Eglise a canonisé : il seroit impie „ de le penser. Or l'Athéisme est établi, „ & l'idée du vrai Dieu est anéantie „ dans le Livre *du libre Arbitre*. Donc „ &c.

„ Voilà déja le Livre *du libre Arbitre* à „ bas. Mais les mêmes raisons qui le font „ tomber font en même temps tomber „ tous les autres, puisqu'il est cité & en- „ clavé par-tout, & qu'outre cela les mê- „ mes principes regnent dans les autres. „ Donc tous les Ouvrages que nous a- „ vons sous le nom de S. *Augustin* lui „ sont supposés, aussi-bien que celui *du* „ *libre Arbitre*. Si cela est, jugez de ce que „ doivent devenir ceux de son disciple S. „ *Prosper*, & ensuite du disciple de son dis- „ ciple S. *Fulgence* : & jugez comme „ tout le chapelet de l'Antiquité doit dé- „ filer.

„J'ai mes conjectures sur le temps de „la supposition, & mes preuves pour la „rendre plausible; & les choses commen- „cent, DIEU merci, assez bien à s'arran- „ger, mais c'est l'accessoire: & à quoi „il faut s'attacher, c'est de découvrir „l'opposition des principes qui est parfai- „te sur les autres points, comme vous „voiez qu'elle l'est sur l'idée de DIEU.

„Vous voiez présentement le nœud de „tout le systême, qui est un énigme „pour toute l'Europe, que personne n'a „encore deviné. J'en ai cependant dit as- „sez dans mes Livres, dans lesquels il „n'y a pas un mot qui n'aille au même „but, quoique les bons Péres, qui n'y „entendent pas finesse, les aient laissé „passer. Les uns croient que j'avance sans „être en état de prouver, & me regar- „dent comme un homme à qui le sens „est renversé. Les autres s'imaginent que „je commence par dégrader *Virgile*, *Ci-* „*ceron*, *Horace*, & les autres Auteurs profa- „nes, & que je ne dégrade les Auteurs „Ecclésiastiques qu'en conséquence, quoi- „que ce soit le contraire. D'autres croient „que je me fonde sur les médailles, dont „je ne me sers que comme de preuves *à* „*posteriori*, pour appuier un systême qui „est

„ eſt démontré indépendamment, comme „ vous avez vû, & qui porte tout entier „ ſur le dogme. Tous me regardent com„ me un homme d'une autre eſpêce que „ les autres, & qui penſe toûjours au re„ bours. Le vrai cependant, c'eſt que je „ ne m'écarte des idées communes ſur les „ faits, que parce que j'y adhére forte„ ment ſur la maniére dont il faut enten„ dre le dogme & ſur tout ce qui peut „ le favoriſer. Fuiez moi, je vous le par„ donne, quand vous me verrez l'enta„ mer. Un Ange du ciel vint-il vous an„ noncer le contraire, il faut y demeurer „ invinciblement attaché, quelque obſcu„ rité & quelque incompréhenſibilité qui „ s'y trouve. Où je l'ai étudié, c'eſt dans „ la Tradition commune, c'eſt où il faut „ le chercher pour le trouver dans ſa pu„ reté. C'eſt elle qui m'a fait naître la dé„ fiance de tous les anciens Livres, où „ je n'en voi aucun veſtige. Elle ſe con„ ſerve cependant malgré les efforts de „ tant de grands eſprits, qui, avec tou„ tes leurs ſpécieuſes raiſons, n'ont pû en„ core venir à bout de nous en faire dé„ mordre.

„ Nos Savans, qui ſavent diſcourir & fai„ re des Journaux, & qui du reſte ne ſa-

„ vent rien, quoiqu'ils parlent de tout,
„ en conſervent le dépôt : mais ils s'y
„ prennent mal pour le défendre. Nos
„ Scholaſtiques ſur-tout, ce ſont de vrais
„ barbouilleurs; ſans parler de ceux qui
„ ſont ſi occupés à s'eſcrimer entr'eux,
„ & à moiſſonner dans leurs Ecoles des
„ lauriers domeſtiques ; ſans parler auſſi
„ de ceux qui font encore pis, & qui
„ ſavent aſſez peu leur religion pour ad-
„ mirer les nouveaux Philoſophes. J'en-
„ tens dire que leur nombre croît tous
„ les jours, & je voi même bien de pau-
„ vres enfans qui ont de l'eſprit, ſe laiſ-
„ ſer ſéduire; je les plains. Car je vous
„ dirai en paſſant que cette nouvelle Phi-
„ loſophie eſt la perte de notre religion,
„ à laquelle je croi la vieille ſi enchaînée,
„ que je ne doute nullement que Dieu mê-
„ me n'en ſoit l'Auteur, & qu'elle ne nous
„ ſoit venue par Tradition depuis *Adam*.
„ Ceux même parmi les Scholaſtiques qui
„ ſentent l'oppoſition des principes des
„ Philoſophes récens avec les leurs, n'é-
„ tendent pas aſſez cette oppoſition, puiſ-
„ qu'ils ne l'étendent que ſur l'idée de
„ Dieu. Ils les attaquent par la queue, au
„ lieu de les attaquer par la tête, c'eſt-
„ à-dire, qu'ils les attaquent ſur quelques
„ points

„ points particuliers ſeulement ſans aller „ au principe, & ſans ſuivre tout l'en-„ chaînement de cette oppoſition; mais „ à quoi préciſément ils ne prennent pas „ garde, c'eſt la reſſemblance des idées „ des autres, & de celles des Modernes, „ entr'autres ſur la nature de DIEU. Nos „ Scholaſtiques croient faire des merveil-„ les en tâchant de mettre les Anciens de „ leur côté, & en les pliant à leur ſens „ par les contorſions les plus forcées: les „ nouveaux Philoſophes qui ont des yeux „ ne ſe laiſſent pas éblouir de la pouſſié-„ re de leurs frivoles diſtinctions, & ne leur „ prouvent autre choſe ſinon qu'ils ſont „ des ignorans, qui ne liſent point les Pé-„ res, & qu'ils n'ont leurs Ouvrages de-„ vant les yeux qu'autant de temps qu'il „ faut pour imaginer de faux-fuians; qu'ils „ ſe ſuivent les uns les autres en marchant „ ſur les mêmes traces comme des mou-„ tons, & comme de vrais animaux de „ compagnie, ſe trouvant toûjours forts „ dans la troupe. Cependant les nouveaux „ Philoſophes triomphent, & ne ſe con-„ vertiſſent pas. Pour ſe parer des coups „ de leurs adverſaires, ils ſe couvrent du „ reſpect qu'ils trouvent dans leurs eſprits „ pour les Ouvrages des Anciens qui les

„ au-

„ autoriſent, & jettent les Scholaſtiques „ dans de grands embarras. S. *Auguſtin* „ ſur-tout leur en donne une ample ma- „ tiére, & ce n'eſt pas ſans fondement. „ Il ne l'entend point du tout comme eux; „ c'eſt donner la ſcéne au monde ſavant „ que de le prétendre. Ce qui eſt hû- „ reux du moins, c'eſt que la vérité de „ la Tradition demeure toûjours ſaine & „ ſauve. Pour moi je coupe le nœud qu'ils „ ne peuvent délier. J'accorde aux nou- „ veaux Philoſophes qu'ils ont raiſon de „ mettre l'Antiquité de leur côté, prin- „ cipalement ſur l'idée de Dieu. On ne „ leur prouvera jamais tolérablement le „ contraire; mais je renverſe leur rempart „ en renverſant l'Antiquité, & je les en- „ velope ſous ſes ruines.

„ Vous voilà, mon cher Enfant, auſſi „ ſavant que moi. Car tout ce que je ſai „ ſe déduit de ces principes généraux, „ comme des conſéquences très ſimples „ & très naturelles. Je vous fais part d'u- „ ne découverte qui eſt le fruit de plus „ de quinze années de travail. Je compte „ perdus tous les pas que j'ai faits, & que „ tous les autres font, hors de cette rou- „ te où il faut que viennent tôt ou tard „ ceux qui crient contre moi, s'ils raiſon- „ nent

„nent conséquemment. Ils ne devroient „pas me savoir mauvais gré de heurter „les préjugés sur des faits, puisque je n'y „touche qu'autant que j'y suis obligé, „pour faire subsister leurs opinions & la „foi commune pour laquelle un zéle com„mun m'anime. Il faut avouer que j'ai „bien tâtonné avant que d'en venir là. „Voici par quels progrès j'y suis arrivé. „J'entrai dans l'étude après ma Théo„logie sans guide, & sans trop savoir où „aller, & n'aiant en vûe que de battre „à l'ordinaire le païs d'Antiquité, je m'em„barquai d'abord dans la lecture du fa„meux S. *Augustin*, prévenu comme les „autres du respect que ce grand nom & „l'opinion commune concilient aux Ou„vrages qui le portent, & confirmé dans „ce respect par quantité d'endroits où le „fripon, qui en est l'Auteur, fait, en ex„cellent Comédien, le Tartufe & le Dé„vot, en invoquant sa vérité. Je baisois „de respect ses Ouvrages dans les com„mencemens. Cependant je ne suivois „pas la prémiére fois que je les eus par„courus, le fil de ses principes. J'y sen„tois, seulement d'une maniére encore „confuse, leur opposition avec les prin„cipes communs & catholiques. J'exa-

„mi-

„minai de plus près, mes défiances aug-
„mentérent, & voiant entr'autres cho-
„ses qu'il ne parloit pas comme il faut
„sur la Grace, & qu'il n'en admettoit
„point de surnaturelle *in entitate*, je le
„crus quelque temps Pélagien, ou de-
„mi-Pelagien. C'étoit une erreur gros-
„siére qui se détruisit bien-tôt. Il n'y
„gagna rien comme vous voiez. On ne
„rencontre pas du prémier coup, mais
„à force de lire & de n'y pas trouver ce
„qu'on m'avoit appris de jeunesse, j'au-
„gurai mal de plus en plus de l'Auteur.
„Enfin après bien des tours & des re-
„tours, j'allai jusqu'à la tête de l'hydre.
„Je suivis encore de plus près l'opposi-
„tion. A mésure que je lisois, elle me pa-
„roissoit dans un plus grand jour. Enfin
„elle me fit prononcer sur le faux S.
„*Augustin*. Celui-là, qui est le maître de
„tous les autres, étant tombé, tous les
„Péres & tous les Conciles tombérent
„tout seuls.

„A dire le vrai, j'ai commencé par où
„il faut finir; car je ne me suis avisé
„que depuis trois ou quatre ans de lire
„les *Mallebranches*, les *Lamis*, tant le
„Bénédictin que l'Oratorien, les *Tho-*
„*massins* & mille autres: & il y avoit
„long-

„ long-temps que j'avois mes idées fixes „ sur l'Antiquité. J'ai été surpris que ces „ nouveaux fripons n'étoient que les é- „ chos des anciens, & qu'ils avoient par- „ faitement les mêmes idées, avec cette „ différence que les Modernes ont bien „ accommodé le systême, & sont bien „ plus clairs & plus dévelopés que les au- „ tres, en sorte que l'opposition des prin- „ cipes, qui viennent cependant au mê- „ me chez les uns & chez les autres, est „ bien plus distincte & plus sensible chez „ les prémiers. C'est pourquoï il faut com- „ mencer par les Philosophes modernes. „ Je m'en vai vous en donner un par le- „ quel je fais commencer ordinairement. „ Il a pour titre *Philosophia Christiana*, „ que l'Auteur, qui est le P. *André Mar- „ tin*, homme célébre dans l'Oratoire, a „ donné sous le nom d'*Ambrosius Victor*. „ Il l'ouvrit, & me lût la Table des Cha- „ pitres, que voici :

I. *Christum non tantùm ad credendum nos hortatum esse, verùm etiam ad id quod crederemus intelligendum.*

II. *Veritatem, quam immediate conspicimus, cùm regulas æternæ veritatis intuemur, esse increatam, incommutabilem, æternam, infinitam, animâ nostrâ per-*

perfectiorem &c. Ex his efficitur DEUM *esse, ipsumque à veritate non distingui.*

Le P. *Hardouin* m'avoit arrêté après le prémier article, pour me faire remarquer le grand principe des fripons, qui est de passer de la foi à l'intelligence, & de chercher dans les idées claires de la raison sur les points que la foi commande, de l'évidence & de la lumiére. „ Au-lieu „ que nous, qui ne sommes pas de si „ beaux esprits, disoit-il, nous nous con- „ tentons de croire sans voir goute. Pour „ moi du moins je ne voi rien, & la foi „ du charbonnier est la mienne, comme „ elle doit être celle de tout fidéle. Pas- „ ser de la foi à l'intelligence, c'est la „ grande maxime du faux S. *Augustin* & de „ son écho *Mallebranche* : mais ce ne se- „ ra jamais la mienne. Je n'ai jamais été „ élevé à cela, DIEU merci, & je regar- „ de ceux qui la suivent, comme des gens „ d'une autre religion que la mienne ; je „ suis desormais trop vieux pour en chan- „ ger.

A la fin de cette lecture, il me demanda avec complaisance si ce Livre ne contenoit pas les mêmes raisonnemens sur la nature & l'idée de DIEU, que j'avois vûs dans le Livre *du libre Arbitre*, & qu'il m'a-

m'avoit lui-même répétés? Je n'eus pas beaucoup de peine à en convenir.

Il me harangua encore long-temps pour me faire ſentir l'oppoſition de la doctrine des fripons & des Catholiques. Il me dit entre autres choſes, que les fripons n'admettoient qu'une grace naturelle, qui eſt, comme ils parlent, la lumiére de leur vérité, de leur raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. „Vous voiez bien „que rien n'eſt plus naturel que la lu„miére de la raiſon, me diſoit-il, & la „Grace n'eſt rien de fort myſtérieux, „ſi c'eſt là elle. Oh! j'entens cela, & „pour le coup je paſſerois de la foi à l'in„telligence. Mais plûtôt périr que de vou„loir de l'intelligence; je n'en ai point, „j'en fais gloire, & j'avoue que les téné„bres de la foi ſont auſſi épaiſſes pour „moi que pour le charbonnier. Je ne „prétends pas être le prémier à vous en „donner, de l'intelligence; mais ſeule„ment une idée diſtincte de nos ſacrés „dogmes, auxquels il faut inviolablement „vous attacher, & vous faire connoître „les Livres où ils ne ſont pas. Vous ſa„vez ce qu'on vous a enſeigné dans l'E„cole ſur la Grace. Tous les Théolo„giens diſent que c'eſt une qualité infu-

„ se dans l'ame, qui est surnaturelle *in en*
„ *titate*, & un accident absolu, qui e
„ est tout distinct, que DIEU crée dar
„ l'esprit, & qui ne peut exister hors d
„ l'esprit; qui pourroit même, selon quel
„ ques Théologiens, être dans un mêm
„ esprit avec le péché mortel, à ne con
„ siderer que sa nature & son entité. Voi
„ là ce qu'on n'entend point, & ce qu
„ est incompréhensible: mais voilà ce que
„ je croi en captivant mon entendemen
„ sous le joug de la foi.

„ A nous autres qui croions par la foi
„ un vrai DIEU, rien ne doit plus coû-
„ ter. Ce prémier mystére, qui n'est pas
„ petit en lui-même, une fois admis, la
„ raison ne doit plus souffrir de violence
„ sur tous les autres, ce me semble. Pour
„ moi, je n'ai pas plus de peine à croire
„ un million de choses que je n'entens
„ pas, qu'une seule chose sur laquelle je
„ n'ai point de lumiére. Ainsi la nature
„ de la Grace sanctifiante ne m'arrête
„ pas. Pour les fripons, ils n'en ont pas
„ d'idée claire; c'en est assez pour eux,
„ afin de la rejetter, & de tourner com-
„ me ils font ce sacré dogme en ridicule.
„ Ils ne sauroient souffrir toutes les qua-
„ litez infuses, ni toutes les habitudes sur-

„ na-

„naturelles *in entitate*, que Dieu crée, „pour les faire tomber ensuite par infusion dans l'ame, parce qu'ils ne savent „pas ce que c'est. Je ne le sai pas non „plus; si je le savois, je n'aurois plus de „foi sur ce mystére. La vraie raison pour „laquelle ils s'écartent de nous, c'est „qu'ils ne sauroient admettre de création „proprement dite. La vérité, le τὸ ὄν, „*c'est ce*, le τὸ εὖ εἶναι, *le bien être* de „toutes choses, l'être universel, (tous „ces termes nous doivent présenter l'idée „du genre suprême de l'arbre de Porphyre) ne peut pas créer comme nous „l'entendons. On peut dire que tout ce „qui est, est par l'être formellement: „mais la vérité comme l'être abstrait, „n'est qu'une idée creuse, n'est rien. Ce „Dieu plaisant ne peut avoir fait le mon-„de efficacement.

Le P. *Hardouin* m'entassa bien des choses de même goût: „Les fripons, me dit-„il, ne tiennent point une autre vie après „celle-ci, à proprement parler; car ils „en font consister le bonheur à contem-„pler la vérité & l'ordre immuable, & „dans une espêce de quiétude ou de som-„meil. On ne sait ce qu'on voit, ou plû-„tôt on ne voit rien. *Il faut admettre*

„*avec les Théologiens Catholiques la lumi*
„*re de gloire*, qui eſt un accident abſo
„lu, qui éleve la puiſſance de l'ame
„(ſoit que ce ſoit par une élévation in
„trinſeque, ſoit que ce ſoit par une éle
„vation extrinſeque, car c'eſt ſur quo
„l'Ecole eſt partagée, & ſur quoi il e
„permis de diſputer) en concourant a
„vec elle pour produire l'acte vital de l
„viſion intuitive.

Je quittai le P. *Hardouin* avec bien des re
mercimens, & je m'en allai auſſi joieu
que ſi j'euſſe trouvé la pierre philoſophale
devorer le Livre du P. *Martin*. Je trou
vai que ce n'étoit d'un bout à l'autre qu'u
tiſſu de paſſages de S. *Auguſtin*. Il eſ
vrai que l'énormité des conſéquences por
toit un ravage effraiant & total de l'An-
tiquité: & tant de jugemens étranges
ſur les plus illuſtres Modernes devoient
d'autant plus me faire douter des princi-
pes, qu'elles en paroiſſoient ſuivre plus
naturellement. Pour tous les Philoſophes
modernes, je les ſacrifiois ſans peine auſſi
bien que ſans contradiction de la part de
la Société. C'étoit me conformer aux
préjugez que j'y avoit ſucés dès l'enfan-
ce, que d'ajoûter le grief de l'Athéiſme
à celui de l'héréſie, qu'elle voit chez eux

à chaque mot, quoiqu'elle ne l'ait point encore bien fait voir au Public. Le ſacrifice des Péres de l'Egliſe & des Conciles me coûtoit davantage, quoique le P. *Hardouin* ne manquât pas d'approbateurs ſur cet article. Mais j'avois bien des raiſons de négliger ceux qui ne l'approuvoient pas, parce qu'aucun ne m'attaquoit jamais par les principes, qui étoient entiérement les leurs. Tous me prenoient par les conſéquences, ſur leſquelles je les voiois les uns m'applaudir, les autres varier, d'autres ſe récrier ſans prouver. Ainſi je revenois victorieux de ces éclairciſſemens pour mon malheur, puiſque l'avantage ne ſervoit qu'à faire triompher un jeune homme, qui précipité par tant d'endroits ne trouvoit de l'autre, perſonne qui prit le tour qu'il falloit pour le ramener.

Lettre touchant la précedente Brochure.

J'Ai ſû, Monsieur, que vous ne compreniez pas grand' choſe dans la Brochure contre le P. *Hardouin*, vous n'étes pas le ſeul, & je n'en ſuis point ſur-

 pris.

pris. Pour vous mettre au fait, vous n'avez qu'à vous ſouvenir d'une petite Lettre, qui a parû au Mois de Juillet dernier contre le Livre *de la Prémotion phyſique:* on a crû qu'elle venoit de quelque *Jéſuite.* Cette Lettre ſe réduit à ceci, que le Livre *de la Prémotion* tend à établir l'*Athéiſme* de *Spinoſa*, & que c'eſt la vûe & l'intention de ceux qu'il plaît à l'*Ecrivain* d'en croire les Auteurs. C'eſt, ſelon toutes les apparences, cette Lettre, qui a produit la Brochure contre le P. *Hardouin*, qui a pour titre, *L'Athéiſme découvert*, &c. L'Auteur a voulu donner dans la perſonne de ce *Jéſuite* un exemple ſenſible & domeſtique des travers inconcevables, dont on eſt capable, lorſque s'étant entêté d'une mauvaiſe Philoſophie, on s'eſt fortement accoûtumé à en regarder les principes comme les ſeuls véritables

Le P. *Hardouin* eſt ſans doute un ſavant homme, ſi on entend par ſavant un homme qui a lû beaucoup, & il n'y a point de *Jéſuite* qui ne lui doive céder à cet égard: mais c'eſt un Critique ſingulier dans ſon eſpêce, & l'on eſt étonné de voir à quels excès bizarres & incompréhenſibles, un homme d'eſprit

com-

comme lui, s'eſt porté par rapport aux Ouvrages les plus certains de l'Antiquité, en rejettant, par exemple, l'Hiſtorien *Joſephe* comme ſuppoſé par une Cabale de Savans du douze ou tréſiême Siécle. Il a traité de même la plûpart des Auteurs profanes Grecs & Latins, dont il fait honneur à la même Cabale, qu'il appelle, dans ſon Ouvrage *De Nummis Herodiadum*, une troupe ſcélérate de Savans, *conſceleratus grex Eruditorum*, ſi je m'en ſouviens bien.

Il ne faut pas croire qu'un homme de ſi mauvaiſe humeur contre les *Auteurs Profanes*, ait été plus favorable aux *Auteurs Eccléſiaſtiques*. Il y a long-tems qu'il les regarde la plûpart comme ſuppoſés, & *Jéſuite* comme il eſt, il n'avoit garde d'excepter S. *Auguſtin*, ni les Péres qui ſuivent ſes principes Philoſophiques & Théologiques. Mais comme il ne trouvoit pas le monde fort diſpoſé à entrer dans ſes penſées, il ne les découvroit pas aiſément, & il laiſſoit plus de choſes à déviner à ſes amis, à moins qu'ils ne fuſſent bien intimes, qu'il ne leur en diſoit. Je ſai une perſonne de mérite, qui lui alleguant à ce ſujet, comme une objection qui lui paroiſſoit conſidérable,

que s'il y avoit tant de monumens de l'Antiquité Ecclésiastique supposez, il travailloit bien inutilement à donner par ordre du Clergé une nouvelle édition des Conciles, toute la réponse qu'il lui fit, fut, qu'il n'y avoit que DIEU & lui qui comprissent bien la force de cette objection.

Mais la Brochure découvre tout, & instruit pleinement des vrais fondemens critiques de P. *Hardouin*. Il n'y a rien de si bizarre, mais il n'y a rien aussi de plus simple, ni de plus aisé à comprendre. Prémiérement il pose pour principe, *qu'un Saint canonisé ne peut être un Athée.* Quelque sentiment que l'on ait sur le degré d'autorité des canonisations, je croi qu'on peut lui accorder sans inconvenient ce prémier principe. Secondement il suppose que *c'est être Athée*, *que de prendre pour* DIEU *la vérité*, *la justice*, *l'ordre suprême*, parce que selon ses idées Péripatéticiennes ces termes ne signifient rien de réel, & que ce ne sont là que des êtres de raison, ou des maniéres de concevoir de notre entendement. C'est la Philosophie de ce Pére. Or aiant ces deux principes dans l'esprit, & venant à lire les Ouvrages de S. *Augustin*, ses *Confessions*, par exemple, où il invoque en tant d'en-

d'endroits la vérité ſouveraine, la juſtice ſouveraine, l'ordre ſouverain comme ſon Dieu, il n'eſt pas étonnant qu'il en ait conclu que l'Auteur des *Confeſſions* ne peut être ce S. *Auguſtin*, dont l'Egliſe fait la fête, puiſqu'elle n'eſt pas capable de faire la fête d'un *Athée*, & qu'un Auteur qui invoque comme ſon Dieu, des *êtres de raiſon*, ou des maniéres d'êtres de notre entendement, tels que ſont la vérité, la juſtice, l'ordre, la ſageſſe, ſelon les idées Philoſophiques du P. *Hardouin*, ne peut être qu'un *Athée*.

Voilà ſans doute un étrange raiſonnement, & quoiqu'en puiſſe dire l'Auteur de la Brochure[a], que *ce n'eſt point par folie*, que ce Pére a raiſonné de cette ſorte, je ne comprens pas bien, comment on peut le compter au nombre des perſonnes ſenſées. Mais enfin c'eſt ſon raiſonnement, & ce qui lui perſuade, que l'Auteur de tous ces Ouvrages, que l'on attribue à S. *Auguſtin*, n'eſt point le Saint que l'Egliſe honore le 28. du Mois d'Août, ſauf à expliquer comment elle peut regarder comme un de ſes principaux Docteurs un homme dont elle n'a pas deux lignes qu'il ait écrites. Or la

a Pag. 415.

ſuppoſition des Livres de S. *Auguſtin* une fois prouvée, une infinité d'autres Livres tombent en même tems, ſavoir tous ceux qui copient ou qui citent S. *Auguſtin*, n'étant pas poſſible que dans le 6. le 7. le 8. le 9. ſiécles, on ait cité un impoſteur, qui n'a rien écrit que long-tems depuis: outre que parmi les Auteurs de ces Livres poſtérieurs, il y en a pluſieurs reconnus pour Saints, comme S. *Proſper*, S. *Fulgence*, S. *Grégoire*, S. *Iſidore*, S. *Anſelme*, qui ne ſeroient pas reconnus pour tels, s'ils euſſent été des *Athées*. Or ils l'auroient été, ſi les Ouvrages qui portent leur nom euſſent été véritablement d'eux, puiſqu'ils prenent pour Dieu, de même que le faux S. *Auguſtin*, des êtres de raiſon, & des abſtractions de notre eſprit, qui ſont de vrais néans d'être ſelon une Philoſophie, que le P. *Hardouin* regarde comme la baſe la plus ſolide de la Religion, comme il s'en explique merveilleuſement dans la Brochure. Voilà où une mauvaiſe Philoſophie a mené le P. *Hardouin*, & il eſt viſible que l'on ne doit s'en prendre qu'à cette mauvaiſe Philoſophie, puiſque ſi l'on poſe une fois ce qu'il regarde comme un principe certain, on ne peut éviter d'en déduire

les

les conſéquences qu'il en tire & beaucoup d'autres pareilles quelque extravagantes qu'elles ſoient, & quelque intérêt même que l'on ait à ne pas ſouffrir que des Ecrivains ſans jugement avancent des paradoxes, qui ne vont à rien moins, qu'à renverſer tout à la fois la Religion & la Société.

C'eſt auſſi cette même Philoſophie, qui fait regarder au P. *Hardouin* comme de vrais *Athées* dans le fond tous les nouveaux Philoſophes, & ſur-tout le P. *Mallebranche*, qui répéte ſi ſouvent, que DIEU eſt la vérité même, la juſtice même, la ſageſſe même, ce qui fait qu'il le nomme dans ſa Brochure *l'écho du faux* S. *Auguſtin*, *pag*. 430.

Or ce ne peut être que par un travers pareil à celui de ce Pére, que l'Auteur de la Lettre contre le Livre *de la Prémotion* dont j'ai parlé, & qui peut-être eſt un rejetton du P. *Hardouin*; car il y en a parmi les *Jéſuites*, témoin ceux qui ont attaqué la *Diplomatique de P. Mabillon*, que l'Auteur de cette Lettre, dis-je, s'eſt imaginé de voir dans cet Ouvrage un chemin frayé à l'Athéiſme. Peut-être cet Auteur raiſonne-t-il comme le P. *Hardouin*, & trouvant que l'Auteur *de la Prémotion* prend

prend Dieu & la vérité pour la même chose, comme lorsqu'il enseigne que *c'est dans la vérité souveraine*, *qui est* Dieu, *que nous voions toutes les vérités qui sont l'objet de nos connoissances*, il a crû en pouvoir conclurre, que cet Auteur n'est *qu'un franc Athée*, *qui ne connoît point d'autre* Dieu *qu'un être de raison*, *une maniére de concevoir de notre esprit*, qui n'est rien de réel, selon la Philosophie confuse de cet Ecrivain. Il se peut faire aussi qu'il ait dans la tête d'autres mauvais principes Philosophiques, dont raisonnant à sa mode il tire des conséquences, qui lui paroissent conduire aux extrêmités les plus affreuses; & qu'il ne voit pas, non plus que le P. *Hardouin*, que le ridicule de ses conséquences retombe sur lui, & qu'il blasphême ce qu'il ignore.

Voilà, Monsieur, à ce que je croi, la clef de la Brochure, & ce que l'Auteur a voulu que l'on conclut de l'exemple du P. *Hardouin*. Quoiqu'il en soit, il fait assez entendre par ce qu'il dit *pag*. 415. que c'est quelque chose de semblable qu'il a eu en vûe. „Il reviendra, dit-il, „de là une utilité considérable au Public. Les écarts inimaginables d'un „homme, qui constamment a beaucoup „d'e-

„ d'esprit... feront comprendre ce qu'on „ ne comprend pas assez, je veux dire, „ *les conséquences des préjugés qu'on prend* „ *dans une mauvaise Philosophie, & dans* „ *une Théologie qui en suppose les principes.* „ Le galimathias fait donner dans le gali-„ mathias, l'erreur conduit à l'erreur; ce-„ la arrive d'autant plus qu'on raisonne „ plus juste & qu'on avance davantage. „ Quand on s'en fie aux préjugés com-„ muns, que peut-on faire sans s'égarer? „ Quand on marche dans les ténébres, „ quand on s'est accoûtumé de jeunesse „ à bannir l'évidence de ses idées, on ne „ sait plus où on va, & on ne peut aller „ qu'au précipice. C'est un avis à donner aux *Jésuites*, qui certainement en ont plus besoin que bien d'autres; car je ne sai par quelle fatalité il se trouve que communément ils ont le même zéle pour la mauvaise Philosophie, que pour la méchante Théologie.

Je croi, MONSIEUR, que ce pétit éclaircissement vous suffira pour vous faire entrer de plain pied dans l'Ecrit de *l'Athéisme découvert*, qui dans le fond ne peut être bien entendu, que par ceux qui savent dequoi sont capables les Confréres du P. *Hardouin*, & quels monstres, leurs préjugés se réunissant avec leurs

leurs passions, leur font trouver dans les Ouvrages qui leur déplaisent, quelques sentimens de piété & de religion qui y éclatent par-tout. Le Livre *de la Prémotion Physique* en sera a jamais un exemple signalé, pour ne point parler d'autres. Au-reste je ne puis vous dire si c'est ici une vraie Histoire, ou une espêce de parabole. Mais je ne vois pas que l'on puisse douter, que l'Auteur de cette petite Brochure, qui paroît une personne d'esprit, & qui y montre beaucoup de sagesse, & même une grande modération à l'égard du P. *Hardouin*, n'ait représenté exactement les pensées du P. *Hardouin*, telles qu'il les aura confiées à quelqu'un: & à ce sujet je vous dirai qu'il y a 13. à 14. ans que parlant de ce Pére à un de nos Savans de Paris, qui travailloit alors au Journal, & qui est fort connu, il me dit, que lorsqu'on demandoit au P. *Hardouin*, sur quoi donc il se fondoit pour exterminer tant de Livres & de monumens de l'Antiquité, il répondoit qu'il en avoit de bonnes raisons, qu'il ne les pouvoit dire, mais qu'après sa mort on les trouveroit dans un petit papier. Je m'imagine que c'est le raisonnement, que l'Auteur de la Brochure lui fait développer

per avec tant de complaiſance & d'ouverture à ſon nouveau diſciple, raiſonnement qui lui ſuffit [a] *pour culbuter tous les Péres prétendus*, & pour faire *défiler tout le chapelet de l'Antiquité*, comme il parle.

Il ne me reſte plus que de vous dire un mot de M. *le Clerc* qui parle de cette Brochure, dans ſa *Bibliotheque ancienne & moderne tom.* 3. *pag.* 192. Je ſuis fâché que ce ſavant homme, qui lit d'ailleurs ſi exactement les Livres dont il donne des Extraits, ait lû cette feuille volante avec ſi peu d'application, qu'il en donne une idée toute différente de ce que c'eſt. „On „prétend, *dit-il*, que ce qui a jetté ce „*Jeſuite* dans ces étranges penſées, c'eſt „que ſuppoſant que l'Egliſe eſt infailli„ble, & incapable par conſéquent de „variation; & trouvant néanmoins que „les *Péres de l'Egliſe* ne s'accordent nulle„ment avec pluſieurs ſentimens modernes „de l'Egliſe Romaine, il avoit jugé tous „les Péres ſuppoſés, auſſi bien que plu„ſieurs des Auteurs profanes Grecs & „Latins, qui s'y trouvent citez. Ce n'eſt point là le raiſonnement que l'on fait faire au P. *Hardouin*. Il ſe réduit uniquement à ceci, comme je l'ai mon-

a P. 421.

montré : *L'Eglise est incapable de prendre un* Athée *pour un* Saint : *Or elle prendroit un* Athée *pour un* Saint, *si l'Auteur des Livres attribuez à S.* Augustin *étoit véritablement* Saint Augustin, ce qu'il prouve comme on l'a vû. Donc *les Ouvrages attribuez à S.* Augustin *ne sont point de lui.* Donc *tous les Péres & tous les Auteurs qui citent S.* Augustin *sont supposez.* Donc *toute l'Antiquité Ecclésiastique est supposée.* Voilà en abrégé tout le discours que l'on met dans la bouche du P. *Hardouin ;* & cela est si clair, que je ne comprens pas comment on a pû substituer à son raisonnement un autre, qui quoiqu'extravagant n'est pas pourtant la même chose, & qui ne répond point du tout au titre de l'Ecrit, qui est, *l'Athéisme découvert par le P.* Hardouin *dans les Ecrits de tous les Péres de l'Eglise, & des Philosophes modernes.* Vous ferez de ceci, MONSIEUR, l'usage qu'il vous plaira, & si vous jugez que cela vaille la peine d'être mis au jour, je vous en laisse entiérement le maître. Je suis &c.

ARTICLE IX.

Lettre de Monsieur... à Monsieur sur un Livre intitulé, Traité où est examinée à fonds la question agitée en ce temps, savoir, si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Religion Romaine. Composé en Anglois par M. Stillingfleet, *Docteur en Théologie, & Chapelain ordinaire de sa Majesté Britannique. A Londres chez* Robert le Blanc *pour* Henri Mortlock *au Phénix doré dans le Cimétiére de S. Paul.* 1673.

Monsieur,

Après vous avoir assûré du plaisir que j'ai de vous savoir de retour de Hollande en parfaite santé, & du déplaisir que j'ai eu de ce que vous n'avés point passé par ici comme je l'esperois, je vous remercirai de tout mon cœur du Livre que vous eûtes la bonté de donner au Docteur *Grevestein* pour moi: je l'ai lû avec une application particuliére, son stile le demande, & les choses qu'il traite encore plus. J'y ai trouvé de bon-

nes choſes, mais j'y en ai auſſi trouvé qui me paroiſſent trop hardiment avancées & trop foiblement ſoûtenues : je ne dis pas que cela ſoit abſolument, mais je dis que cela m'a paru tel, vous ne ſerés pas fâché, je m'aſſûre, que je vous marque quelques-unes de ces derniéres.

Comme ce n'eſt point une critique que je fais, mais que je parle ſeulement de ce qui m'a paru trop hardiment avancé ou trop foiblement ſoûtenu, je me contenterai de dire à l'égard de la Préface ; Qu'à moins que les *Catholiques* d'Angleterre ne ſoient très différens de ceux de France, M. *Stillingfleet* les accuſe à tort, dans les termes dont il ſe ſert, de refuſer d'entrer en éclairciſſement avec un Réformé. De nier qu'il n'y ait d'auſſi habiles gens chez les *Catholiques*, qui entendent auſſi bien leur Religion que les plus habiles des *Réformés* entendent la leur, ce ſeroit nier une choſe dont le contraire paroît tous les jours. Il y a eu des Aſſemblées, des Colloques, des Controverſes, des Livres de part & d'autre. Il y a même dans ce Livre-ci la Lettre d'un *Catholique* qui fait paroître beaucoup de doctrine & d'érudition : ce qui prouve aſſûrément, qu'il y a une égale capacité dans l'un

l'un & dans l'autre parti, au moins pour entrer en dispute. Je croi même que c'est une accusation que la Religion la plus pure ne peut faire avec justice à aucune Secte, qu'on accuse d'être opiniâtre, de fermer les yeux de la raison à l'évidence; passe, de faire, de mériter ces reproches, ce sont les suites naturelles des préjugés auxquels tous les hommes sont sujets; mais en vérité qu'une Religion telle qu'elle soit reproche à la moindre Secte de n'oser disputer, cela me paroît très vain & point du tout équitable. M. *Stillingfleet* ne doit pas ignorer que les vérités les plus claires ne laissent pas que d'être mises en question; & je m'étonne que lui, *qui peut faire voir qu'il est capable de traiter tout autant de controverses que les plus gros volumes des Scholastiques en contiennent*, ait pû avancer que les *Catholiques n'osent entrer en dispute*, *ou que s'ils y entrent*, *bien-qu'ils soient bafoués & réduits à la derniére confusion*, *ils n'en sortent jamais que la palme à la main & maîtres du camp*, *dont l'infaillible marque est la conversion de cette même personne gagnée long-temps auparavant*: cela est une autre accusation qui lui seroit bien difficile de prouver. Mais c'est

ſeulement une Préface, allons au gros du Livre.

L'accuſation, qu'on ne peut continuer dans la Communion Romaine qu'on ne ſe rende coupable d'*hypocriſie* ou d'*idolatrie*, parce *que la Religion Romaine commande d'adorer* DIEU *dans les Images, d'adorer le pain dans l'Euchariſtie*, & *d'invoquer formellement les Saints*, eſt une accuſation que j'aurois attendue d'un petit Miniſtre ignorant, mais non pas d'un Docteur de conſidération. Je ſai que M. *Stillingfleet* n'avance cela que fondé ſur ce principe, *que l'adoration que* DIEU *refuſe ſe termine à la créature*, & qu'il ſoûtient cela par des raiſonnemens très capables de ſurprendre, mais il me paroît auſſi qu'une ſérieuſe attention les découvre plus captieux que ſolides. Et comme la vérité eſt très ſimple, il me paroît que les raiſons du *Catholique* ſont d'autant meilleures qu'elles ſont plus naturelles; M. *Stillingfleet* y a répondu d'une maniére bien étendue; je m'étonne que lui, *qui n'eſt pas de ces bienhûreux qui n'ont qu'une choſe à faire*, ait pû compoſer de ſi grands Traités pour répondre à une Lettre ſi courte. Il avance au commencement de ſon prémier Traité, *que*

ce

ce n'est pas l'intention qui dirige le culte, & que quand cela seroit, les Catholiques *seroient toûjours coupables d'idolatrie par le jugement de* DIEV *même.* Je vai tâcher de répondre à ces deux propositions.

Que l'intention des hommes ne doive pas être la regle du culte divin, j'en tombe d'accord avec M. *Stillingfleet;* mais que l'intention ne puisse diriger les actions à tel ou à tel objet, je le nie; autre chose est de *regler*, autre chose est de *diriger*. Qu'est-ce que c'est que l'*intention?* c'est l'*esprit qui dirige;* de maniére que si vous ôtés la direction de l'intention, vous n'avés plus d'intention: or dès que vous n'avés plus d'intention, vous n'avés plus de culte d'adoration; l'intention est l'ame du culte, les génufléxions, l'encens, les paroles mêmes en sont le corps, c'est-à-dire, la matiére. La matiére ne peut rien d'elle-même, il faut que ce soit l'intention qui la fasse agir; de maniére que puisque c'est l'intention qui la fait agir, elle suit tous les mouvemens que l'intention lui donne; & l'intention tendant à DIEV & s'y terminant, il faut absolument que le culte y tende & s'y termine. La force de l'intention est si grande, que c'est elle qui dirige même les au-

tres actes de l'esprit pour une parfaite adoration, j'entens les actes d'amour & de respet. Mais rien du tout ne pourroit-il empêcher cette intention de se terminer à DIEU? je croi que non, puisqu'il n'est pas possible que le même acte d'esprit tende à deux choses opposées, se termine à deux choses contraires.

Expliquons ici le culte que les *Catholiques* bien instruits de la pure foi de leur Eglise rendent aux Images, & le culte qu'ils rendent à DIEV.

Ils n'adorent que DIEV seul d'un culte de *latrie*, & n'adorent les Images que d'un culte de *vénération*. Quand ils offrent de l'encens à une Image, qu'ils font des génufléxions, des priéres, devant elle, ce n'est donc que pour l'honorer (ce qu'on fait tous les jours à des hommes pécheurs.) Vous me dirés, mais on prétend adorer DIEU par elle: Je répondrai qu'oui, avec une intention de latrie qui est pour DIEU, avec un acte d'adoration qui est pour lui seul: qu'on ajoûte à une intention de vénération, & à un acte de respect, qui est pour l'Image; comme un signe qui fait souvenir les *Chrêtiens* de ce que DIEU a fait pour eux: de maniére que si on révére DIEU par l'I-

l'Image, c'eſt parce qu'on révére auparavant l'Image par rapport à DIEU. A bien examiner la choſe on trouvera, que y aiant dans ceci deux intentions, il y a, à proprement parler, deux cultes; ce qu'il faut toûjours entendre quand on dit, *adorer* DIEV *par les Images*, autrement cela ne voudroit rien dire.

Il ne faudroit qu'un peu d'attention à ces deux cultes pour perſuader un eſprit dépouillé de paſſion, que les purs *Catholiques* ne ſont point coupables *d'idolatrie*. Cependant ſelon M. *Stillingfleet*, DIEV, *qui eſt le meilleur juge du culte qu'on lui rend, a déclaré que ce culte eſt idolatrie & ne peut être terminé qu'à l'Image*, ce qui ſe voit *par l'Ecriture, qui dit des Iſraélites, qu'ils adorérent le Veau d'or, qu'ils offrirent ſacrifice à un idole, & qu'ils adorérent l'image fondue, & non pas* DIEV *par elle, quoique ce fût leur intention;* d'où il ſuit néceſſairement, *que le culte qu'on rend à* DIEV, *quand il l'a défendu lui-même & a déclaré que c'eſt idolatrie, ne peut être terminé à cet Etre ſuprême, mais ſeulement à l'Image, n'y aiant pas d'apparence qu'un acte* d'idolatrie puiſſe *ſe terminer à* DIEV. Cet argument paroît fort, mais comme il n'eſt que la concluſion d'un

raiſonnement qui le précede, voyons ſi ce raiſonnement n'eſt point faux.

Qui aſſûre notre *Docteur Anglois*, que lorſque les *Juifs* firent faire le *Veau d'or*, ils n'eurent pas l'intention de l'adorer de même que DIEU, puiſqu'ils le reconnoiſſoient pour tel? Pour moi, je croi que ces paroles de l'*Ecriture* nous forcent à le croire; puiſque dans les endroits où l'Ecriture ne s'eſt pas expliquée très clairement, on la doit expliquer par d'autres plus clairs: le peu de difficulté, qu'une trop grande charité trouve à croire que les *Juifs* ont adoré le *Veau d'or* quand on en lit l'hiſtoire, ſe trouve entiérement réſolue par cette déclaration de l'*Ecriture*.

Dans l'hiſtoire, après la formation du *Veau d'or*, il n'y a qu'*Aaron tout ſeul* qui dit, *que ce ſoit demain une fête à* DIEU: les *Juifs* avoient dit auparavant, *fai nous des Dieux qui aillent devant nous*. Et après ils dirent, *ceux-là ſont tes dieux Iſrael qui t'ont amené de la terre d'Egypte: & le lendemain ils firent des ſacrifices à ce Veau*. Cela expliqué par l'*Ecriture* auſſi naturellement abat une grande partie de la force de l'argument, & détruit toute l'idolatrie qu'il impute à ce culte des *Catholiques*. De plus, c'eſt que quand on devroit juger de tout ce que l'*Ecriture* dit

dit de cette hiſtoire avec la même intention & le même ſens que M. *Stillingfleet*, il ſeroit toûjours vrai que cette idolatrie des *Juifs* ſe ſeroit terminée à DIEU, s'ils avoient eu la même intention que les *Catholiques* ont dans le culte de leurs Images. *Mais il n'eſt pas poſſible* qu'un *acte d'idolatrie ſe termine à* DIEU. Cela eſt vrai à prendre *idolatrie* dans le ſens où on le prend naturellement, qui eſt de *rendre à l'idole l'adoration qui n'eſt dûe qu'à* DIEU. Mais dans ce culte-ci ce ſeroit un acte qu'il vous plairoit d'appeller *idolatrie* par un vrai abus de ce mot, qui ne convient à l'action des *Juifs*, qu'entant que le *Veau d'or* a été formellement l'objet de leur adoration. Réfléchiſſés, je vous prie, MONSIEUR, ſur la force de l'intention, & ſur l'uſage qu'on fait dans la Société civile des révérences, des priéres, des génuflexions, de l'encens même.

Pour l'autre endroit de l'*Ecriture*, qui ſert encore de preuve à cet argument, examinons le, s'il vous plait, dans toute ſon étendue; il me paroît, comme le *Catholique* le rapporte de S. *Auguſtin*, que tout ce qui ſuit le prémier commandement n'en eſt véritablement que l'explication, & ne défend pas le culte que les *Catholiques* rendent aux Images. 1. Quoique l'*Ecriture* ſe

ferve du mot de DIEU pour exprimer quelquefois de fimples créatures, il femble néanmoins que quand DIEU dit, *vous ne ferés point d'autres dieux devant ma face*, il entende des êtres imaginaires, ou des êtres créés, mais crus auffi grands que lui par ceux qui fe les imaginent, ou qui les confiderent autres qu'ils ne font; puifqu'il fe nomme du même nom dont il les nomme après, & qu'il ne fe fert point de fon nom de trois fyllabes pour marquer de la différence. 2. Il paroît par le culte qu'il défend de rendre aux Images, que c'eft le même culte dirigé de la même maniére que celui qu'on lui rend, puifque s'il étoit d'une autre efpêce, il n'en feroit pas *jaloux*, *vifitant l'iniquité des péres dans les fils*, *dans les neveux & dans les petits neveux*, *dans ceux qui le haïffent*. Ces paroles qui fuivent immediatement la défenfe du culte des Images fans être féparées par un point, mais feulement par deux, & par une virgule, (ce qui fait voir que c'eft un fens continué) montrent affez clairement, ce me femble, que ce n'eft que ceux qui adorent les Images du même culte que DIEU, qui vont contre ce commandement; puifqu'on ne peut pas dire que ceux qui n'adorent les Images que d'un culte honorai-

raire, par rapport à ceux qu'elles repréſentent, haïſſent DIEU, au contraire c'eſt une marque d'une plus grande vénération; & ſi on peut dire que la créature hait ſon Créateur, ce n'eſt que celle qui rend à la créature le culte qu'elle doit à DIEU ſeul, ce que les bons *Catholiques* ne font pas.

Je n'aurois jamais oſé dire ce que j'ai dit, ſi toute l'*Egliſe Romaine*, & S. *Auguſtin* ne m'en avoient ouvert le chemin. Je ſai qu'une partie des *Catholiques* n'a point la pureté d'intention qu'il faut avoir pour ne pas mêler quelque *idolatrie*, ou tout au moins une ſuperſtition ridicule & une folie pitoyable dans le culte des Images, & même dans le culte de l'*hoſtie*; je le puis aſſûrer par ce que j'ai vû & par ce que j'ai entendu; mais cela vient du peu de ſoin qu'on prend de s'inſtruire, cela vient de la ſuperchérie & de la corruption des *Moines*, & des gens de leur cabale, qui montrent une voie detournée au-lieu d'enſeigner le bon chemin: ils ſuppoſent des miracles & des hiſtoires autant contre le bon ſens que contre la vérité de l'Evangile même: c'eſt ainſi qu'ils gâtent le peuple crédule, & qu'en lui inſpirant des ſentimens faux, il lui font naître une in-

ten-

tention perverſe: mais ce n'eſt point la foi de ceux qui ſont bien inſtruits de la pure croyance de l'Egliſe, elle ne veut point qu'on adore d'un culte de latrie, ni le pain de l'hoſtie, puiſqu'elle enſeigne qu'après la conſécration il ne reſte plus, mais que la tranſubſtantiation s'en fait totalement au corps & au ſang de *Jéſus-Chriſt ;* ni les Images, qu'elle croit dans le fonds n'être que du bois, de la pierre, ou de la peinture, & qui ne ſont établies que pour exciter ceux qui les voyent à imiter les vertus de ceux qu'ils ne voyent pas. Une preuve de ce que j'ai l'honneur de vous dire, MONSIEUR, c'eſt que l'*Egliſe* n'a pas condamné ceux * qui diſent, „que tout ce qui eſt viſible „ou ſenſible en *Jéſus-Chriſt* ne mérite pas „nos adorations, ſi ce n'eſt à cauſe de „l'union avec le Verbe, qui doit être le „ſeul objet de notre eſprit, *la chair a été* „*le vaſe, attachés vous à ce qu'il conte-* „*noit, mais non pas à ce qu'il étoit.* Mais, MONSIEUR, que ſeroit-ce ſi l'on jugeoit de la Religion par les croyances erronées du peuple? ſi cela étoit, ne pourroit-on pas accuſer auſſi votre Communion d'*idolatrie*, puiſque la plûpart du peu-

* Le R. P. Mallebranche Recher. de la vérité T. I.

peuple chez vous, comme chez les autres *Chrêtiens*, eſt abſolument *Tritheïſte* : erreur ſi groſſiére, que la nature toute corrompue qu'elle eſt a beſoin de ſe faire violence pour l'adopter.

Enfin, MONSIEUR, le commun conſentement des peuples, qui forment une Religion auſſi étendue que la *Romaine*, n'eſt-il pas aſſez fort pour ſoûtenir, que l'explication du prémier Commandement eſt bonne, ſi le conſentement des *Chrêtiens*, malgré les termes ſi particuliers & ſi préfix du 4. du 6. & du 8. Commandement, peut autoriſer l'explication qu'on en fait. L'eſſence des choſes ne peut être changée plûtôt dans une partie que dans l'autre, ſi le *Décalogue* ne doit pas être ſujet à interprétation, tous les *Chrêtiens* enſemble n'auront pas plus de droit d'altérer ces Commandemens que les *Catholiques* d'altérer l'autre; ou dites que tout le *Décalogue* doit être obſervé au pied de la lettre ſans raiſonnement, ou dites qu'on doit raiſonner ſur l'obſervation qu'on en doit faire.

Pour tout ce qui ſuit dans ce prémier Traité, il y a des choſes qui paroiſſent ſi foibles & ſi mal choiſies, que je doute que M. *Stillingfleet* les ait écrites avec réflé-

xion ;

xion : témoin ce paſſage, * qu'*il ne faut point faire de reſſemblance, parce qu'on n'en vit aucune quand* DIEU *parla en Horeb.* Que ſera-ce à préſent que la même *Ecriture* dit, qu'il *s'eſt fait chair* & qu'il s'eſt fait voir ſous la figure d'une *colombe.*

Qu'eſt-ce que c'eſt encore que les réponſes de ce Docteur † pour défendre un culte qu'on rendroit au ſoleil, ſi le ſoleil avoit une ame ſanctifiée, pourquoi ne le pourroit-on pas adorer d'un culte de dulie comme les *Anges* & les *Saints*, & même quoique matiére la vénération qu'on auroit pour lui ſeroit-elle criminelle ? c'eſt un ſigne qui marque la ſageſſe de DIEU ; mais ſur ce fondement nous pourrions avoir de la vénération pour une *Mouche*, ſans difficulté, puiſqu'une Mouche ne fait pas moins voir la ſageſſe de l'*Etre ſouverain* que le ſoleil avec tous les aſtres. C'eſt ainſi qu'on aſſûre que les *Egyptiens* pour marquer l'idée inexprimable qu'ils avoient de la Grandeur infinie de DIEU, rendoient un certain culte aux plus vils inſectes ; ils croyoient mieux marquer ainſi leur extrême vénération. Si DIEU eſt infiniment adorable dans les plus petites choſes, que n'eſt-il pas en lui-même? Pour

* P. 57. † P. 64.

Pour ce qui regarde le *second Traité*, toute la fausseté, qui me paroît être dans les argumens qui s'y trouvent, ne vient que de ce que M. *Stillingfleet* n'a pas fait assez de réfléxion sur les diverses significations des mots dont il se sert, puisque s'il y avoit bien réfléchi, il auroit connu, Que *Hostie* signifie quelquefois le pain destiné à la consécration, & qu'en cette signification on ne l'adore pas, puisqu'on s'en sert très souvent à cacheter des Lettres.

Que *Hostie* signifie encore la personne de *Jésus-Christ* s'offrant à Dieu pour l'expiation des crimes des hommes, & renouvellant sur l'autel, quoique d'une maniére impassible, le sacrifice qu'il fit sur le Mont *Calvaire:* en ce sens les *Catholiques* adorent l'*hostie*, c'est-à-dire, *Jesus-Christ* même avec le véritable culte de latrie.

M. *Stillingfleet* auroit encore connu qu'il se contredit * grossiérement quand il dit, que les *Catholiques* après la consécration ne reconnoissent rien de reste que les accidens, après avoir avancé qu'ils faisoient les élemens l'objet de leur culte divin : mais de quelque maniére que le *Docteur Anglois* l'entende, & dans quelque

† P. 105.

que ſens qu'il prenne ces deux mots, qui marquent cependant deux choſes bien différentes, il ſera toûjours faux qu'ils faſſent ni les élémens, ni les accidens, l'objet de leur culte. Ils croyent que les prémiers ſe changent abſolument, & que les derniers ne ſont qu'un voile ſous lequel ſe cache *Jéſus-Chriſt*, qui ne permet plus à des yeux mortels de le voir. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que ce voile ? vous ſavés bien que ce n'eſt point quelque choſe de réel ni dans la matiére, ni dans nos yeux, que ce n'eſt qu'une ſenſation que DIEU excite en notre ame à l'égard même de tout objet: mais ſans examiner ſi la rondeur, la blancheur, & le goût, ſont quelque choſe de réel dans la matiére, ou non, les *Catholiques* bien inſtruits ne les croyent abſolument point quelque choſe de réel dans *l'hoſtie conſacrée*.

Quand M. *Stillingfleet* dit, que ceux qui adoreroient le ſoleil ou la terre, en croyant que DIEU eſt dedans, ne ſeroient pas coupables d'idolatrie, ſi la ſeule préſence de DIEU ſuffiſoit, puiſque DIEU eſt par-tout.

Je répons, que quand même DIEU ſeroit dedans auſſi particuliérement que les *Catholiques* le croyent ſur l'autel, ils ſe-

roient

roient néanmoins coupables d'idolatrie d'adorer de la matiére d'un culte de latrie, mais que s'ils l'adoroient d'un culte de vénération, quand même il n'y seroit pas comme ils le croyent sous les accidens, ils pourroient le faire sans idolatrie: ôtés *l'union hypostatique*, qui n'est pas en question.

Si les *Catholiques* adoroient d'un culte de latrie les accidens, comme M. *Stillingfleet* le soûtient par la 33. *Session chap. 5. du Concile de Trente*, je tombe d'accord qu'il y auroit de l'*idolatrie*; mais si le *Docteur Anglois* avoit pris garde au mot de *Sacrement*, il auroit compris,

Que si par *Sacrement* on entend *le signe visible d'une grace invisible*, on n'entend par l'*adoration du S. Sacrement* rien autre chose que l'*adoration de Jésus-Christ* même, & non pas des *accidens*.

De ce que je viens de dire je pourrois conclurre contre le sentiment même de quelques *Théologiens Catholiques*, que quand *Jésus-Christ* ne seroit point sous les voiles de l'hostie, les *Catholiques* ne commettroient point d'idolatrie quand ils feroient des actes d'adoration à l'élévation de la Messe; puisque ce n'est point ce qu'ils voyent qu'ils adorent, mais ce qu'ils

croyent d'une vive foi, c'eſt-à-dire, DIEU qui eſt par-tout & toûjours digne de notre adoration : ce n'eſt pas que de l'adórer comme plus particuliérement dans un lieu que dans un autre, ſi cela n'étoit pas, il n'y eût de la folie; mais pour de l'*idolatrie*, il n'y en aura jamais, tant qu'on n'adorera que DIEU.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ce ſecond Traité que M. *Stillingfleet* a rempli de ſophiſmes les pages de ſon Livre, faute d'avoir aſſez pris garde à la ſignification des mots. J'aurois pû marquer dès le prémier Traité qu'il abuſe très ſouvent du mot de *culte*, de celui d'*idolatrie*, de celui d'*adorer*, comme il vous ſera aiſé de le voir encore mieux que moi, ſi vous voulés vous donner la peine de le lire.

Si, après ce que je viens de dire, je vous aſſûre ſans prévention & ſans partialité, vous voulés ſavoir mon ſentiment ſur ce Livre & ſur ſon Auteur, je vous dirai qu'il y a beaucoup d'érudition & de tours d'eſprit, que ce qu'il y a d'hiſtorique eſt rapporté avec beaucoup de netteté, mais que M. *Stillingfleet* dans l'étude qu'il a faite des controverſes en a pris la ſubtilité ſophiſtique, qui ſert parfaitement bien à embarraſſer ſon Adverſaire,

&

& à défendre les ſentimens qu'on avance, mais qui eſt auſſi un empêchement à découvrir la vérité, & même à la ſoûtenir quand on l'a découverte. C'eſt pourquoi on voit ordinairement dans les Livres de controverſe l'uſage de certains milieux tout particuliers & tout faux; & il arrive très ſouvent qu'un Controverſiſte croit la vérité, & qu'il la prouve par le menſonge, qu'il s'embarraſſe tellement dans des idées extraordinaires, qu'il ne peut plus les écarter pour voir la vérité toute nue & toute ſimple.

Enfin, MONSIEUR, ſi les accuſations de ce Livre ſont fauſſes, la vérité & la charité ne s'y trouvent-elles pas bien offenſées? je vous en laiſſe le juge: la bonté de notre cauſe ne dépend pas de celle d'autrui; ce ſont des accuſations qu'un *Socinien* auroit lieu de faire ſuivant les principes de ſa Religion, mais qu'il n'eſt pas permis à un *Réformé* de faire ſuivant les principes de ſa foi. Cela n'empêche pas, MONSIEUR, que je ne vous ſois très obligé des bons ſentimens que vous eûtes de moi en donnant ce Livre à Monſieur *Greveſtein*; il m'a fait faire des réfléxions néceſſaires, ce qui eſt le principal profit de la lecture. Si vous aviés le Li-

vre que *Calvin* a écrit contre *Servet*, envoyés le moi, je vous ſupplie; vous m'obligérés auſſi extrêmément de m'en prêter quelque autre qui faſſe bien voir que l'*Ecriture Sainte* eſt aſſez claire pour être ſeule la regle de notre foi. Je ſuis, MONSIEUR, Votre, &c.

ARTICLE X.

Lettre *touchant le Livre intitulé*, De l'action de DIEU ſur les créatures. Traité dans lequel on prouve la Prémotion phyſique par le raiſonnement. *A Paris* chez *Babuty* 1713.

CE n'eſt, MONSIEUR, qu'avec peine que je me détermine à vous dire ce que je penſe d'un Livre, qui a fait autant de bruit qu'en a fait le Traité *de l'action de* DIEU *ſur les Créatures:* je vous le dirai cependant, puiſque vous le voulez abſolument, mais en peu de mots. Je ne vous parlerai point de ce que tout le monde peut remarquer dans cet Ouvrage: quand un *Métaphyſicien* examine un Traité de Métaphyſique, & qu'il n'en trouve pas les principes ſolides, il fait peu

peu de cas du reste, du moins le reste lui paroit-il inutile au dessein de l'Auteur, & en particulier de celui-ci, à moins qu'il n'eût voulu, à la faveur de de tant d'érudition, remettre en honneur les restes méprisables de la très pitoyable Métaphysique d'*Aristote*.

En supposant avec l'Auteur qu'un esprit puisse être sans pensée, & qu'en effet il soit réduit à ne point penser pendant un instant seulement, dans cette supposition il n'auroit point au moins cet esprit de sentiment intérieur de son existance: & quelque imparfaite que soit la maniére dont on conçoive un esprit, peut-il être conçû sans ce sentiment que toute idée d'esprit doit nécessairement renfermer? Parler donc d'un esprit réduit à cette condition, c'est parler d'un être dont on n'a ni idée, ni sentiment. Ce sera encore un être, si on le veut, mais un être chimérique, car il n'est point de chimére, quelque forme qu'on veuille lui donner, qui ne puisse penser à même condition qu'on veut que l'esprit pense. Je le prouve.

L'esprit n'est point une substance pensante, on le suppose, c'est un être seulement capable de penser, & qui pour

penser en effet a besoin que DIEU forme en lui des pensées actuelles, lesquelles soient de nouveaux êtres surajoûtez à son être, & sans lesquels il ne pense point du tout. Il faudroit donc dire que ce sont ces nouveaux êtres qui pensent, & nullement l'esprit dans lequel ils sont créés, comme dans une pure capacité. A ce prix quelle chimére ne sera pas capable de penser, & ne sera pas vraîment un esprit?

Suivant cette plaisante idée de l'esprit, qu'est-ce qu'un *Savant?* une chimére telle qu'il vous plaira, surchargée de plusieurs millions d'êtres; car il faut bien des pensées actuelles, qui se soient succedées les unes aux autres, pour faire un *Savant*, & l'esprit est le fondement ou la capacité des connoissances. Mais, MONSIEUR, n'étes-vous pas en peine de savoir, comment feroit un Savant de cette espêce pour se servir de ses connoissances aquises avec tant de travail? Il ne pourroit en effet en faire usage que par des *pensées actuelles*, lesquelles elles-mêmes seroient autant d'*étres* nouveaux, créés de nouveau & surajoûtez à sa réalité, & le tout par une action prédéterminante de l'Auteur de la nature.... cela est de difficile conception.... Courage, ne vous rebutez pas,

pas, vous voilà juſte au point de vûe de l'admirable fécondité du principe des penſées actuelles, nouvelles réalités ſurajoûtées à la réalité de l'eſprit pour le faire penſer.

Voici un autre principe du même Auteur, c'eſt que la volonté eſt active, quoiqu'elle ne ſoit cependant qu'une pure capacité, qui ne puiſſe être réduite en acte, que DIEU par ſon action toute-puiſſante ne produiſe en elle ſes actes, leſquels ſoient autant de nouveaux êtres ſurajoûtés à la réalité. Cette vérité n'a-t-elle point de preuves? ou eſt-elle ſi claire qu'elle n'en ait pas beſoin? Il eſt vrai que le ſentiment intérieur de notre élection, dans nos déterminations, ſuffit pour nous raſſûrer contre tous les raiſonnemens de la *Métaphyſique* la plus outrée; néanmoins quelques preuves de la façon de l'*Auteur*, ſi fécond d'ailleurs en tant d'inutiles démonſtrations, n'auroient point été inutiles dans un Ouvrage de cette nature. Je dis de la façon de l'*Auteur*, ſans quoi toute autre preuve, qui ne préſuppoſeroit pas nettement ſon ſentiment à l'égard de *l'action de* DIEU *ſur les créatures*, deviendroit inutile entre ſes mains: car il faut avoir la même idée que les au-

tres ont eue d'une vérité, pour pouvoir faire son profit des preuves qu'ils en ont données.

Mais quelques preuves que l'*Auteur* eût données de sa façon, elles auroient bien-tôt été démenties par tout ce qu'il rapporte dans la suite de son Livre, pour prouver *l'action de* DIEU *prédéterminante.* Ainsi pour éviter la contradiction du moins apparente, il a supposé d'abord que la volonté est active, & a produit ensuite tout ce qu'il s'est imaginé pouvoir démontrer, que les déterminations de la volonté, soit au bien, soit au mal, sont autant de *réalités*, que DIEU produit en elle par une action prédéterminante, aussi indépendante d'elle-même, que l'action même par laquelle elle a été tirée du néant.

Si les preuves que l'*Auteur* rapporte sont bonnes, je soûtiens que *le Cheval de bronze* est actif & très actif. Hé! pourquoi ne le seroit-il pas? si la volonté n'est qu'une pure capacité par rapport à l'acte, & si l'acte est un nouvel être créé de nouveau par la toute-puissance de DIEU, & surajoûté à cette capacité, sans qu'elle ait pû cette capacité déterminer ou occasionner l'Auteur de la nature

à

à produire en elle cette nouvelle entité: *le Cheval de bronze* n'eſt-il pas une capacité? & ſi l'Auteur de la nature par ſon action toute-puiſſante produit dans ce Coloſſe, la réalité de l'acte agiſſant, voilà la capacité réduite en acte, & *le Cheval de bronze* auſſi actif que la volonté la plus animée. Tout cela me paroît ſuivre naturellement des principes de l'Auteur; c'eſt ce qui me fait croire, que la curioſité a eu plus de part au débit de l'Ouvrage, que ſon vrai mérite: bien des gens ont crû y trouver un excellent onguent pour la brûlure, mais les conſéquences en ſont trop affreuſes, & il n'y a guéres que des *Turcs*, bons diſciples de *Mahomet*, ou des *Payens* tels que ceux dont l'*Auteur* emprunte le témoignage, qui pûſſent regarder cet Ouvrage comme un ſyſtême bien entendu & conforme à leur religion; digne production des paſſions les plus extravagantes!

ARTICLE XI.

Autre Lettre sur le même Livre.

VOus avez lû sans doute, MONSIEUR, les démonstrations prétendues de l'*Auteur* du Livre *de la Prémotion*, & il y a bien de l'apparence que vous n'en avez pas été content, puisque vous me demandez ce que j'en pense. Quoiqu'il en soit, comme je suis persuadé que vous m'interrogez avec simplicité, je vous répondrai ingenûment qu'elles n'ont que l'écorce, encore bien mince, des démonstrations Mathématiques. Il faut croire que l'*Auteur* est un Géométre d'une nouvelle espêce; mais en affectant de se servir des termes dont se servent les Géométres ordinaires, il devoit au moins s'instruire des idées qu'ils y attachent, ou bien donner un Dictionnaire, dans lequel il auroit marqué celles qu'il a prétendues qu'on y attachât : il me semble qu'il auroit dû en user ainsi, pour empêcher qu'on ne crût qu'il n'a parlé le langage des Géométres que pour séduire les simples & imposer aux crédules.

Il est vrai que, le tout bien considéré, l'*Au-*

l'*Auteur* a pû négliger cette précaution si judicieuse & si nécessaire en toute autre occasion ; il lui suffisoit d'éblouir dans les circonstances présentes ; & quelle invention plus propre à produire cet effet qu'un pompeux galimathias farci de termes scientifiques, & consacrés dans l'opinion même du vulgaire à des idées justes, claires & précises. Car vous le savez, il est bien plus de gens qui croyent que les Géométres raisonnent juste, qu'il n'en est qui se mettent en peine d'imiter leur justesse dans les jugemens qu'ils ont à former.

Sur ce fondement ce Géométre à la moderne a crû pouvoir donner des démonstrations de sa façon. En effet il a trouvé quantité de Géométres de son espêce, qui les ont fort goûtées ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que pendant que des gens qui n'ont jamais sû ce que c'est que démonstration, sont charmez des démonstrations de l'*Auteur*, les vrais Géométres haussent les épaules de voir la malfaçon de l'*Auteur* dans l'application qu'il fait de la méthode des Géométres à une matiére si peu susceptible de démonstration.

Il seroit à souhaiter que les Auteurs

en compoſant ſuiviſſent la vraie méthode des Géométres, leurs Ouvrages aſſûrément en feroient beaucoup meilleurs : mais vouloir que toute ſorte de matiére, & en particulier celle que traite l'*Auteur*, puiſſe être démontrée, c'eſt ſe moquer du monde ; c'eſt changer les notions des choſes, & imiter l'*Auteur* ; c'eſt ſe couvrir d'une lumiére empruntée pour faire illuſion à ceux qui n'y prenent pas garde de ſi près.

Mais afin, MONSIEVR, que vous puiſſiez juger par vous-même de la fauſſeté de ces démonſtrations prétendues, voici les régles ſur lesquelles les vrais Géométres forment leurs démonſtrations : je vous prie de les bien méditer, je les ai tirées d'un excellent Géométre.

1. *Regle :* On ne doit former aucun jugement, ni aucun raiſonnement, ſur les objets de ſes applications, que l'on n'ait auparavant des *perceptions* claires & diſtinctes de ces objets, des *rapports* de ces objets, & des *déductions* par lesquelles on les tire les uns des autres. C'eſt-à-dire, des dépendances néceſſaires qu'ont ces rapports les uns aux autres, & l'on doit toûjours conſerver l'*évidence* dans toutes les démarches de l'eſprit.

2. *Regle :* On doit admettre pour vrais & sans preuves les propositions qui expriment des *rapports* que l'on voit clairement & distinctement ; comme celle ci, *le tout est plus grand qu'une de ses parties.*

3. *Regle :* Toute proposition qui exprime un *rapport*, qu'on n'apperçoit pas avec évidence, ne doit pas être admise qu'on ne l'ait démontrée, c'est-à-dire, qu'on n'ait fait voir évidemment qu'elle se déduit nécessairement d'autres propositions évidentes.

4. *Regle :* On ne doit admettre parmi les propositions, dont on tire les conséquences, que des propositions qui soient dans la derniére évidence.

5. *Regle :* Il faut qu'on voie clairement en déduisant les propositions les unes des autres, que celles qui sont déduites, soient des suites nécessaires des propositions dont elles sont déduites.

On n'admet, dit ce vrai Géométre, aucune preuve qui ne soit conforme à ces regles, & c'est à ces seules preuves qu'on donne le nom de démonstration.

Portez, Monsieur, portez ces regles sur les démonstrations prétendues de l'*Auteur du Livre de la Prémotion*, & vous verrés si elles sont bonnes : & pour vous fa-

faciliter l'application que je ſouhaite que vous faſſiés des regles que je vous mets en main, je vai la faire ſur le principe de la prémiére démonſtration du 2. T. de l'édition *in* 8. j'eſpére que ce petit Eſſai vous ſuffira. Au-reſte, je n'ai point choiſi le principe, que j'examine, par préférence aux autres, comme plus propre à mon deſſein, c'eſt le prémier qui m'eſt tombé ſous les yeux à l'ouverture du Livre. Voici ce principe.

Une cauſe doit contenir ſon effet: examinons tous les termes qui compoſent cette propoſition.

Quelle idée, MONSIEUR, réveille chez vous le terme de *cauſe*? & en cas qu'il en réveille quelqu'une, eſt-elle claire, évidente & préciſe? n'eſt-il que d'une eſpèce de *cauſe?* il eſt, vous le ſavez, une *cauſe prémiére;* il en eſt de *ſecondes;* & celles-ci ſe ſubdiviſent en *naturelles*, *ſurnaturelles*, *phyſiques*, *morales*, *inſtrumentales* &c. or toutes ces cauſes ne réveillent point aſſûrément chez tous les *Philoſophes* la même idée: ils diſputent ſans ceſſe entre eux ſur la maniére dont elles agiſſent; ce qui paſſe pour vrai chez les uns à cet égard, paſſe pour faux chez les autres. Le terme de *cauſe*, en genre

de

de *cauſe*, ne réveille donc point d'idée claire, unique & préciſe. L'*Auteur* viole donc dès le prémier mot de ſon principe la regle fondamentale de toute démonſtration, *On ne doit former aucun jugement... ſur les objets de ſes applications, que l'on n'ait auparavant des perceptions claires de ces objets.*

Une cauſe DOIT, ô le plaiſant *doit!* Ce *doit* a dû ſe trouver bien étonné de ſe voir placé dans un principe de démonſtration: car je crois que c'eſt pour la prémiére fois. Les *Géométres* ordinaires ne lui avoient point encore fait cet honneur, que je ſache. Au-reſte ce n'eſt point ſur la nouvelle place qu'occupe ſi injuſtement le terme *doit*, c'eſt qu'il ne détermine rien de clair, rien de précis; mais ſi *doit* eſt l'expreſſion de l'acquieſcement de l'eſprit au rapport néceſſaire évidemment apperçû, pourquoi ce faiſeur de démonſtrations à perte de vûe & de raiſon n'a-t-il pas prononcé abſolument, *une cauſe contient ſon effet?*

C'eſt qu'il a trop ſenti le ridicule de cette propoſition pour en pouvoir faire un principe de démonſtration; & pour l'adoucir il s'eſt ſervi d'un *doit*, terme entiérement indéterminé, & qui laiſſe

l'eſ-

l'eſprit en ſuſpens: car que ne peut-on pas dire ſur un *doit?* il ſignifiera tout ce qu'il plaira à l'*Auteur* qui l'a mis en œuvre. D'ailleurs qui ſera aſſez hardi pour oſer douter qu'un *Auteur*, qui a compoſé un gros Livre rempli de paſſages *Grecs* & *Latins*, de grands mots, de *principes*, d'*axiomes*, de *corollaires*, de *lemmes* &c. ſache ce qu'il dit? Si le Lecteur ne comprend rien en liſant un ſi beau Livre, tant pis pour lui; que lui faut-il davantage, après tant d'érudition de toute eſpêce, que des démonſtrations!

Si l'*Auteur* a des idées claires de *cauſe* & d'*effet*, & s'il apperçoit évidemment l'*effet* dans ſa *cauſe*, il doit auſſi appercevoir la maniére dont l'*effet* eſt contenu dans ſa *cauſe*: il auroit donc dû exprimer clairement cette maniére ou ce rapport. Je ne crains point de prononcer abſolument que *l'unité eſt contenue trois fois dans le nombre trois, & qu'elle en eſt le tiers.* On ne ſauroit dire que c'eſt par modeſtie que l'*Auteur* s'eſt exprimé de la ſorte: il viole donc encore dès le prémier jugement qu'il forme cette regle eſſentielle à une démonſtration, *on ne doit former aucun jugement.... que l'on n'ait auparavant des perceptions claires & diſtinctes* de

de ces objets & des rapports de ces objets.

Je crois, MONSIEUR, qu'il ſeroit inutile de vous faire une plus longue application des regles que je vous envoye aux principes de l'*Auteur*; vous la ferez vous-même avec d'autant plus de plaiſir qu'elle vous découvrira à chaque page la fauſſeté de ces principes, & les affreuſes conſéquences qui en naiſſent ſi naturellement. Si vous trouvez quelques preuves ou quelques démonſtrations, qui vous paroiſſent avoir une apparence de vérité, faites moi l'honneur de me les marquer, & j'eſpére que je vous ferai voir évidemment que l'*Auteur* n'abuſe pas moins de l'autorité de l'*Ecriture* & des *Péres* que de la méthode des Géométres.

Le Lecteur est prié de vouloir bien lire lig. 10. 11. *&* 12. *de la page* 74. Mais d'où vient m'amuser à réfuter ainsi les paroles de *Brutus?* & M. *Bayle* lui-même n'a-t-il pas eu tort de le faire? *au lieu de*, Mais d'où vient m'amuser à réfuter ainsi les paroles de *Brutus*, & M. *Bayle* lui-même? n'a-t-il pas eu tort de le faire.

P. 162. *lig.* 3. *après ces mots* que par tout ailleurs, *ajoûtés en parenthese*, quoiqu'en ce dernier Lieu la prononciation tire beaucoup vers l'Autrichienne.

P. 328. *& par-tout où l'on trouvera* Henri Petri, *lisez* Henri Petre.

P. 333. *lig.* 24. *effacés ces mots*, qu'il n'a vêcu que dans le XIV.

P. 336. *lig.* 16. *&* 17. pour qui un homme qui auroit moins de religion auroit plus de charité, *au-lieu d'*auroit *lisez* auroit eu.

Je remarquerai de plus, que la Grammaire de M. *Steele*, de laquelle j'ai parlé p. 151. & 152. *a été réimprimée pour une* 3. *fois à Londres en* 1714. avec une Poétique, une Rhétorique & une Logique; on m'a assûré que la Rhétorique étoit de M. *Addisson*, un des plus beaux Esprits de l'Europe.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Tome.

A.

ACcident, ce que c'eſt, *Pag.* 98
Accidens dans l'hoſtie, quels, 462. les Catholiques n'en font pas l'objet de leur culte, *ibid.*
Accords (*Seigneur des*) repris, 246
Actions ſont les preuves des paroles, 9. témoignage aſſûré de nos ſentimens, 23
Adoration, en quoi conſiſte, 34
Adverbes, quelle partie d'oraiſon, 112
Alcoran cité, 10. 11. combien la vérité y eſt recommandée, 55. &ss. auſſi-bien que la ſcience & la vertu, 57. &ss.
Alde vendoit ſes Livres cher, 296. ſes Editions Gréques ſont peu correctes, 297
Alexandre le Grand, ſon bon mot, 49
Ame, ſon immortalité, 17. en quoi conſiſte ſon eſſence, 19. &ss. ſi elle peut être ſans penſée, 467
Amour (ſur l') rondeaux, 241
Anaxagoras, ſa belle réponſe, 46
Anglois, leurs avantages par rapport aux Sciences, 149
Anne de Bretagne, ſon éloge, 250
Ariſtote, ſon éloge, 286. 287. ſa Metaphy-

physique est pitoyable, 467
Arnaud, Auteur du plaidoyer contre les Jésuites, 142
Arnaud d'Andilly, son éloge, 138. ses fils, *ibid.*
Arnaud, (*Ant.*) son éloge, 138
l'*Art de bien parler François*, Livre fort utile, 147
l'*Art de penser*, & *de parler*, quels Livres, 133
Articles, les Latins n'en ont point, 104. combien en ont les Grecs, *ibid.* ceux des Langues vivantes, 105. &ss.
Athées, ce qu'on doit entendre par ce nom, 7. il y en a de diverses sortes, 8. &ss. reconnoissent un Dieu, & de quelle maniére, 12. comment ce nom est synonyme avec celui d'Idolatre, 23
Athéisme, en quoi consiste, 10
Athéisme découvert par le P. Hardouin, quel, 411
Attribut, ce que c'est, 96. 113
Augustin, (S.) son Livre *du Libre Arbitre*, quel, 412. 413. l'Athéisme y est établi, 421. qui en est le véritable Auteur, 427. tous ses Ouvrages sont supposés, 421
Auteur de la Bibliothéque Universelle, voyez *Clerc*.
Auteurs, qui citent sur la foi d'autrui, notez, 334
Avoir, remarque sur la nature de ce Verbe, 123. &ss.

B.

B*astillon*, Place emportée vaillamment par les François, 198

Ba-

Bataille d'Aignadel près de Vella, 213. 214
Bayle corrigé, 333. &ss.
Bentivole, (*Galeace*) son éloge, 303. 304.
-- (*Alexandre*) vers à sa louange, 306
Beroald, (*Phil.*) son éloge, 276. son épitaphe à l'honneur de Codrus, 315
Besnier, son Livre de la réunion des Langues, 190
Bête, ce que c'est, 20. &ss.
Bias, sa réponse fameuse, 45
Bibliander, son Traité de la raison commune de toutes les Langues, 191
Bignon (*M.*) fait faire une Grammaire Chinoise, 188
Bologne est la plus fameuse Université de l'Europe, 292. pourquoi il n'appartient qu'à elle d'enseigner, 293. on venoit de toutes parts y étudier, 294. quand fondée, *ibid.*
Bonheur, comment on y parvient, 2. &ss. est joint avec la vertu, 47. en quoi consiste, 51
Brerewood, sa Recherche des Langues, &c. 191
Bresse se rend aux François, 216
Brutus se plaint de la vertu, 66. réflexion là-dessus, 70. 71
Buffier, sa Grammaire Françoise, 146
Buxtorffs, leur éloge, 172

C.

Carvas pris par les François, 215
Cas, ce que c'est, 102. leur nombre, 103. 104 plaisanterie là-dessus, 104

Castelat, sa Garnison Françoise massacrée par les Genois, 197
Catholiques, s'ils peuvent entrer en dispute avec les Réformés, 448. 449. s'ils sont hypocrites & idolatres, 450. on les justifie là-dessus, 453. quel culte ils rendent à Dieu & aux Images, 452
Cause, quand elle est équivoque, quel parti on doit prendre, 392
Causes, quelles chez les Philosophes, 476
Chinois, leur opinion touchant la vertu, 41. 44. qui fait composer un Grammaire de leur Langue, 188
Christianisme, pourquoi il a fait de si grands progrès, 52
Chrysolore est le prémier qui a rétabli la Langue Gréque en Italie, 170
Clerc (*M le*) corrigé, 136. 445. 446
Codrus, V. *Urceus*.
Concevoir, ce que c'est, 96
Confucius, son éloge, 41. remarques sur son sujet, 42. &ss.
Conjonctions, ce qu'elles signifient, 131
Consones, & leur division, 87
Créateur, nécessité qu'il y a de s'instruire des regles qu'il a données, 3
Cremone se rend aux François, 217
Cyran (*Abbé de S.*) quand arrêté, 137. son éloge, 142

D.

D*Alviane* Général des Vénitiens, 211. 212. est fait prisonnier, 214

Dames, ce qu'elles doivent avoir pour être estimées, 225. 226. rondeau sur leur beauté & chasteté, 230. sur les Italiennes & les Françoises, 242
Décalogue, comment il doit être expliqué, 459
Démonstrations, régles qu'on doit y observer, 474. 475. le mot de *doit* y est mal employé, 477
Dieu, il y a deux maniéres de le nier, 7. le croire qu'est-ce, 10. on en a un sentiment ineffaçable, 11. on ne peut nier aucun de ses Attributs, sans nier son existence, 13. la connoissance que les hommes en ont, quelle, 15. comment ils y parviennent, 18. quel culte il exige de nous, 456
Diogene, sa réponse à Alexandre, 48. il lui est préferé, 49
Disciples de J. Christ, leur différent état en la foi, 51. 52
Dispute plaisante d'un Maître avec son Ecolier, 278. 279
Docteur de Bologne que signifie, 293
Docteurs, qui flattent l'ignorance, notez, 53
Doit, ce mot ne peut être employé dans une démonstration, 477
Duret, son Thrésor de l'histoire des Langues, 191. réflexion sur cet Ouvrage, 192. 193

E.

Ellipse, quelle figure, 132
Ennui est la plus grande de toutes les peines, 36
Erasme, son Apologie par qui faite, 336. est ré-

réfutée, 339. ses Livres sont dangéreux, 340. louanges qu'il mérite, 341. il est traité d'Apostat, 342. sa foi & son caractére, 343. Auteur de la Secte des Tolerans, 344. à quoi se reduit le Christianisme suivant lui, 345. son indifférence pour la Religion, 347. craint des Rois & des Papes, pourquoi, 349. ses Livres condamnés & défendus, 350. ses déclamations sur les abus de son Siécle, 352. il a maltraité les Péres de l'Eglise, 353. a fait plus de mal à l'Eglise Cathol. que Luther, 354. qui est son prémier Apologiste, 355. quel est son meilleur Ouvrage, *ibid.* ses ennemis quels, 357. quels défauts il a eus, *ibid.* n'est point Apostat, 358. aimé & honoré des Papes & des Princes, 359. justifié sur sa foi, 360. & sur les abus qu'il condamnoit, 361. 364. pourquoi il ne veut point de Bénéfices, 362. son véritable caractére, 363. ses satires justifiées, 365. à quelles gens il en vouloit, 366. ce qu'il reprend dans les Moines, 367. 368. son amour pour la Religion & la vérité, 369. en quel sens il dit qu'il tient le milieu, 370. il trouvoit bien des choses à reprendre dans l'Eglise Romaine, 371. justifié sur ce qu'il dit de J. Christ, 372. quelle est sa véritable opinion là-dessus, 374. les questions qu'il condamnoit, 375. 376. ce qu'il a de commun avec les Jansenistes, 379. ses sentimens sur la condamnation de Luther, 379. &ss. il étoit foible & timide, 381. ses occupations quelles, 382. on ne trouve rien à redire à sa conduite, 383.

on

on le calomnie faussement, 384. 385. quels furent ses Antagonistes, 386. qui étoient ceux qui le condamnoient, 387. ses nouveaux Accusateurs quels, 388. 389. d'où on a tiré sa justification, 390. c'est une tache pour lui d'avoir eu un Jansenisté pour Apologiste, 391. jugement qu'en a fait M. de Thou, 393
Erpenius, sa Grammaire Arabe est la meilleure de toutes, 171. &ss.
Esprit, s'il peut être sans pensée, 467. ce que c'est, 467. 468. ses operations, 96
Etymologie, son utilité, 90. &ss.

F.

F*Able*, ce que c'est que devenir fable, 264. tout n'est autre chose, 265. &ss. fable de Locman traduite en François, 173
Felicité parfaite quelle, 14
Feuilles volantes, leur sort ordinaire, 402
Fontanini, son Livre de l'*Eloquence Italienne* & son utilité, 156
Francia, habile Peintre, 327

G.

G*Enois*, leur cruauté envers les François, 197. implorent la clemence de Louis XII. 199. ils lui jurent fidelité, 200. comment ils lui font leur soumission, 201. leurs complaintes, 201. &ss.
Genres, leur nombre, 101
Géométres, leurs régles pour les démonstrations, 474. &ss.

Gesner corrigé, 330

Gourmont, (*Gilles*) prémier Imprimeur à Paris pour le Grec & l'Hébreu, 179

Grammaire générale & raisonnée, quel Livre, 185. &ss. son éloge, 134. 151. qui en est l'Auteur, 135

Grammaires Allemandes, 161. 162. -- Angloises, 150. &ss. -- Arabes, 171. qui en a donné la prémiére en Europe, 193. -- Armeniennes, 187. -- Chaldaïques sont defectueuses, 185. 186. -- Chinoise, 188. -- Espagnoles, 157. 158. -- Ethiopiennes, 186. -- Françoises diverses, 146. &ss. -- Gréques, 167. &ss. -- Hébraïques, 176. &ss. qui en a imprimé la prémiére en France, 178. quelle est la meilleure, 179. -- Hollandoises, 160. -- Italiennes, 155. &ss. Latines, 163. &ss. -- Persiennes, 187. -- Samaritaines, 185. -- Syriaques, *ibid.* -- Tartare, 188

Grandeur, moyen pour connoître le rapport de deux, 400

H.

HAmon, Medécin célébre, 139

Hardouin, (*le Pére*) sa piété & son savoir, 403. il est chargé de faire un Recueil de tous les Conciles, 404. objection qu'on lui fait là-dessus, 438. savant dans l'Antiquité, 408. sa Chronologie du V. Testament, quel Livre, 409. son sentiment sur les Auteurs anciens & modernes, 411. comment il a donné dans un systême aussi

étrange, 415. par quels moyens il y est parvenu, 427. suivant lui quels sont les Bénédictins & les Péres de l'Oratoire, 417. ce qu'il entend par la Vérité Universelle, 419. croit que c'est le Dieu chimérique des Anciens & des Modernes, 420. d'où lui est venu la défiance de tous les anciens Livres, 423. il traite de fripons tous les nouveaux Philosophes, 428. 429. sa foi est celle du Charbonnier, 430. ce que c'est que la Grace selon lui, 431. 432. ce qu'il entend par *la lumiére de gloire*, 434. est un Critique singulier, 436. ce qu'il nomme *une troupe scélérate de Savans*, 437. on découvre ses vrais sentimens, 438. &ss. effet de sa mauvaise Philosophie, 440. à quoi tendent ses paradoxes, 441

Hérésies, n'ont point leur source dans les Sciences, 69

Hérétiques divers, 272. 273

Hesiode préferé à Homere, 288

Hiatus (les) communs aux vieux Poétes François, 252

Historiens notez, 268

Homere noté, 235. est un homme divin, 281. Hesiode lui est préferé, 288. on peut tout apprendre dans son Livre, 293

Homme, s'il doit se marier, 282. & en quel tems, 288

Homme changé en cheval, 262

Hommes, leur desir naturel quel, 1. font tout ceder à leur tempérament, ou à leur intérêt, 2. leur portrait, 3. combien ils sont obligez de s'instruire de leur devoir, *ibid.* quel

quel eſt leur prémier intérêt, 4. leur ignorance là-deſſus, 5. leurs ſentimens véritables, *ibid.* comment on en juge, 9. en quoi conſiſte leur vrai bonheur, 14. où ils le doivent chercher, 16. ſource de leur malheur, 24. ſont agités de diverſes paſſions, 36. leur vanité & leur orgueil, 37. combien ils ont de ſoin de leur réputation, *ibid.* ont ſouvent plus d'égard aux penſées qu'aux mots, & pourquoi, 132

Horace noté, 235

Hoſtie, ſes diverſes ſignifications, 461

Hyperbate, quelle figure, 133

I.

J*Anſeniſtes*, d'où eſt venu ce nom, 143. énumeration de quelques uns de ceux qui l'ont été, *ibid.* & 144

Idolatres en quoi ſont pires que les Athées, 31. ſont plus difficiles à convertir, 32.

Idolatrie eſt un vrai Athéiſme, 9. elle eſt même pire, 27. eſt le plus grand de tous les crimes, 28. & d'où découlent tous les autres, 35. ſi on peut la rapporter à Dieu, 455

Idole, ce que c'eſt, 34

Jéſuites auſſi mauvais Philoſophes que Théologiens, 443

Jeſus-Chriſt, pourquoi on a embraſſé ſa doctrine ſi ardemment, 53

Ignace (S.) défend à ſa Compagnie la lecture des Livres d'Eraſme, 340. raiſon pourquoi il en uſa ainſi, 363. portoit juſque dans la pieté un goût de Chevalerie, *ibid.*

Igno-

Ignorance eſt la cauſe de la miſere des hommes, 1
Images, quel culte on leur rend, 452. abus qui s'y ſont gliſſez, 457
Immortalité de l'ame eſt de la derniére importance, 3. l'ignorer eſt une choſe monſtrueuſe, 4
Indices fort néceſſaires à un Livre, 330
Intention, ce que c'eſt, 451. 455
Interjections, quels mots, 131
Juger, quelle operation de l'eſprit, 96
Juges ignorans, 279. habiles, 280
Juifs, s'ils ont adoré le Veau d'or, 454

L.

Lancelot, Religieux Bénédictin, 138. ſon éloge, 139. ſes Méthodes, 140. ſa Grammaire Italienne, 155. ſon Eſpagnole, 157. ſa Latine, 164. 166. ſa Gréque, 157. &ss. pourquoi tant eſtimée, 158. 159. ſes *Racines Gréques* fort utiles, 170
Langue Allemande, ſon utilité, 159. ſes Grammaires, 161. fort négligée, 162
—— Angloiſe ne doit pas être négligée, 148. pourquoi on doit l'apprendre, 150. ſes Grammaires, 150. 151
—— Arabe, ſa meilleure Grammaire, 171. ſon éloge, 174. elle a pluſieurs mots communs avec la Françoiſe, 176
—— Armenienne, ſes Grammaires, 187.
—— Chaldaïque, ſes Grammaires, 185. &ss.
—— Chinoiſe, qui en fait faire une Grammaire, 188. ſi elle a du rapport avec l'Hébreu, *ibid.*

ibid. pourquoi on doit l'apprendre, 189
Langue Eſpagnole, ſes Grammaires, 157
—— Ethiopienne a un caractére particulier, 186. chaque lettre y fait une ſyllabe, 187
—— Françoiſe, ſon éloge, 145. les Grammaires qu'on en a fait, 146. les diverſes Remarques, 147.
—— Gréque, ſes Grammaires, 167. &ss. qui l'a le prémier rétablie en Italie, 170. celle d'aujourd'hui differe beaucoup de l'ancienne, 190. ſon éloge, 288.
—— Hébraïque par qui prémiérement défrichée, 176. ſa meilleure Grammaire, 177. pourquoi il eſt impoſſible de la ſavoir abſolument, 188. ſi elle eſt la Langue de Dieu, 182. &ss.
—— Hollandoiſe, quelle eſt ſon utilité, 159. ſes Grammaires, 160
—— Italienne eſt fort en vogue, 153. elle eſt facile & difficile, 154. ſes Grammaires, 155. &ss. celle d'aujourd'hui eſt différente de l'ancienne, 189. 190.
—— Latine, qui en a fait la prémiére Grammaire dans les formes, 163.
—— Perſienne, ſes Grammaires, 187. elle mérite le plus nos ſoins, & pourquoi, 189.
—— Samaritaine, & ſes Grammaires, 185.
—— Syriaque, ſes Grammaires, 185. J. Chriſt & ſes Apôtres la parloient, 186.
—— Tartare, où l'on en trouve une Grammaire, 188
Langues peuvent être preſque toutes conſidérées comme mortes & vivantes, 189
Langues Orientales ſont preſque toutes des dia-

dialectes de l'Hébreu, 185
Liberalité (sur la) rondeau, 226
Libraires sont taxés d'ignorance, &c. 268. leur supercherie, 329
Locman, ses Fables, 172. 173
Loix, si elles sont utiles, 274. à quelle doit-on fortement s'attacher, 275
Louis XII. Roi de France, son éloge, 251. sa marche vers Ast, 198. son entrée triomphante dans Genes, 199. son retour à Milan, 200. combien il étoit aimé, 208. retourne en Italie, 211. defait les Vénitiens, 214. prend tout le Bergamasque & le Cremonois, 215. 216. son entrée dans Cremone, 217. 218. son départ de l'Italie, 220. est obligé de rester à Biegras, 221. Rondeau à sa louange, 222. relation exacte de ses victoires, 251
Ludolphe, sa Grammaire Ethiopienne, 186. sa Persienne, 187

M.

Maitre, (*Antoine le*) son éloge, 136. 137
Mallebranche est traité de fripon, 428. est l'écho de S. Augustin, 430. pourquoi on le fait Athée, 441
Mambelli, ses Observations sur la Langue Italienne, 156
Manuce (*Alde*) a fait le prémier une Grammaire Latine, 163. 164
Mariage, ses incommoditez, 282. &ss. son éloge, 285. &ss.
Marot (*Clement*) succede à son pére, 256
Marot, (*Jean*) distique à sa louange, 194. 195.

195. ſon Voyage de Génes, 195. &ss. celui de Véniſe, 204. &ss. quels ſont ſes autres Ouvrages, 225. &ss. ſa pauvreté, 244. 250. il eſt repris, 247. où & quand il nâquit, 249. ſon éducation, *ibid.* ſes progrès dans la Poéſie, 250. Anne de Bretagne le choiſit pour ſon Poéte, *ibid.* ſes avantages & ſés défauts, 252. en quoi il a excellé, 253. on le juſtifie, 254. 255. Clement fut ſon unique fils, 256. ſa mort, 257

Marſollier, (*l'Abbé*) ſon Apologie d'Eraſme, 336. eſt réfutée, 339. &ss. on la défend en le juſtifiant, 355. &ss.

Martin, (*le P. André*) ſon Livre intitulé *Ambroſius Victor*. quel, 429

Martinius, (*P.*) ſa Grammaire Hébraïque, 183

Milieu eſt dans toute choſe le point de perfection, 289

Moines juſtement repris par Eraſme, 367. 368. comment trompent le peuple, 457

Montjoye qui, & vers qui envoyé, 209

Montmouceau, (*Jéſuite*) ſon Traité des Anges, 406. 407

Moreri corrigé, 249

Morin, Pére de l'Oratoire, ſavant Critique, 184. eſt le prémier qui ait donné une Grammaire Samaritaine, 185

Mort, c'eſt ce qu'on ignore le plus, 5

Mot, ce que c'eſt, 88. ſa définition, 96. il y en a de diverſes ſortes, 98. &ss. un mot peut faire une propoſition entiére, 114. les Grammairiens n'entendent pas ce que c'eſt, 115

N.

Nature, ce que c'eſt, 8
Nicole, ſes Ouvrages, 139
Nobleſſe, la véritable en quoi conſiſte, 42
Nombres, combien il y en a, 100
Noms ſubſtantifs & adjectifs, quels, 98. propres & appellatifs, 100
Nove, (*Paul de*) choiſi pour Duc par les Genevois, a la tête coupée, 198

O.

Objets comment apperçûs, 396
Orthographe, ſi elle doit être obſervée, 89. &ss. ſi on peut la changer, 93. 94
Otho, (*Géorge*) ſa Grammaire quelle, 187

P.

Parabole des 8 Talens, quel en eſt le ſens, 54
Paſcal, on le juſtifie, 80. 81
Penſées actuelles, ce que c'eſt, 468. 469
Perſona, ce que ſignifie ce mot, 299
Peſquaire pris d'aſſaut par les François, 216
Petillane Général des Venitiens, 211. 212
Philoſophes modernes par qui traitez de fripons, 428. 429
Pic de la Mirandole quand mort, 296
Plaute, ſon *Aulularia* par qui rétablie, 330. 331
Platonide (*Jean-Ant.*) Libraire peu connu, 327

Pléonasme, quelle figure, 133
Poétes François vieux, leurs défauts, 252
Pointis, ses Mémoires par qui dressez, 138
Politien a fait un volume d'Epigrammes Gréques, 295. ses Vers préférez à ceux des anciens Grecs, 296
Politique, mot équivoque, 70
Port Royal, Société, d'où a pris son nom, 136. comment elle a commencé, 137. quels en ont été les prémiers Membres, 138. &ss. elle n'avoit ni regle, ni vœux, ni cellules, 140. quand abolie, 141. cause des persécutions qu'elle a souffertes, 142. quel en a été le Pére spirituel, *ibid.* d'où ses Membres nommez Jansenistes, 143. on a beaucoup perdu à sa dispersion, 144
Postel a le prémier fait imprimer une Grammaire Arabe, 193
Prédicateurs notez, 269. 270
Prémotion physique, quel Livre, 436. Lettre là-dessus, & qui en est l'Auteur, 441. c'est un Géométre tout singulier, 472. 473
Prépositions, leur usage, 111. remarque là-dessus, *ibid.*
Pronoms, leur usage, 106. le rélatif, 107. ses divers usages, 108. &ss.
Propositions, ce que c'est, 96
Pyrrhonisme, on le détruit en le voulant prouver, 19

Q.

Q*Ui*, remarque sur ce pronom, 109. &ss.

R. RA-

R.

R*Acine*, où enterré, 141
Raiſon, combien elle eſt foible, 63
Raiſonner, ce que c'eſt, 96
Rayons viſuels comment ſe font, 396. &ss.
Rebus en rondeau, 245. ce que c'eſt, 246. exemple là-deſſus, 247
Regnier Desmarais, ſa Grammaire Françoiſe, 146
Remords, ce que c'eſt, 39
Rivolte aſſiégée par les François, 212. pillée & brûlée, 213
Roman de la Roſe, quel Livre, 250

S.

S*Acrement*, ce qu'on entend par ce mot, 463
Sainte Marthe, ſes Traitez Spirituels, 138
Sanctius, ſa *Minerve*, Livre excellent, 165. quelle en eſt la meilleure édition, 166
Savans fort eſtimés par les Muſulmans, 60
Savant, on ne l'eſt pas par principe, 2
Schickhard, ſa Grammaire Hébraïque, 181
Scholaſtiques (*les*) ſont de vrais barbouilleurs, 424
Science, combien elle eſt néceſſaire, 40. les grands avantages qu'elle procure, 45. ſeule nous mene à la felicité, 50. ſeul guide qui conduit à la vertu, 51. 52. combien elle eſt recommandée dans l'Alcoran, 57. jointe à la vertu fait tout le bonheur de l'hom-

me, 62. elles ne ſe ſuivent pas toûjours, 63. exemples là-deſſus, 64. &ss. ſi elle rend les hommes malhûreux, 68
Sens, ils ſe contrediſent, 394. preuves qu'on en donne, 395. &ss.
Sericourt, ſon éloge, 137
Siamois, quel cas ils font de la vertu, 44. 45
Singlin, ſes Sermons par qui revûs, 138
Sobrieté (*ſur la*) rondeau, 228
Socrate, pourquoi tant eſtimé, 46. ſon portrait, 47
Spizelius corrigé, & noté, 335. &ss.
Steele, ſa Grammaire Angloiſe, 151
Stillingfleet, (*M. le Docteur*) ſon Traité ſur la Religion Rom. 447. ſes faux raiſonnemens, 460. il ſe contredit, 461. ſes bonnes & méchantes qualitez, 464. 465
Subſtance, ce que c'eſt, 98
Sujet dans le diſcours, quoi, 96. 113
Syllabe ce que c'eſt, 87. 88
Syllepſe, quelle figure de Grammaire, 132
Syntaxe ou conſtruction des mots comment ſe diſtingue, 131. 132

T.

T*Héologie* des Jéſuites quelle, 405. combien elle eſt inutile, 407
Théologiens, la douceur ne fait pas leur caractére, 381
Thou, (*M. de*) ſon jugement ſur Eraſme, 393
Tillemont, (*le Nain de*) ſes Ecrits & ſon éloge, 139

Tiſſard (Franç.) eſt le prémier qui a fait imprimer en France des Livres Grecs & une Gramm. Hébraïque, 178
Titres des Livres trompent ſouvent, 329
Titus comment comparé à Socrate, 48. pourquoi loué & eſtimé, 49
Tremblai, (*Frain du*) ſon Traité des Langues, 190
Trevi pris par les François, 211

V.

V*Airac*, (*Abé de*) ſa Grammaire Eſpagnole eſt la meilleure, 157. 158
Vaugelas, ſes Remarques, 145
Veau d'or, ſi les Juifs l'ont adoré, 454
Vella, ville, 213
Veneroni, ſa Grammaire Italienne, 155
Véniſe, quels cinq monſtres y regnent, 206
Verbe, ſon entiére définition, 112. d'où vient leur grande diverſité, 113. ceux des Langues vulgaires quels, 114. leurs perſonnes, 115. leurs nombres, 116. ceux des Langues Orientales ont des genres, *ibid.* leurs temps, *ibid.* leurs modes, 117. leur infinitif, 118. ce qu'il ſignifie, 119. ſubſtantifs & adjectifs, *ibid.* Actifs, paſſifs, & neutres, 120. les imperſonnels, 121. quels ſont leurs participes, *ibid.* leurs gérondifs & ſupins, 122. les auxiliaires quels, *ibid.* combien en ont les Allemans, 127. & les Anglois, 128. uſage de celui d'*être* en François, 129

Vérité, ſa connoiſſance eſt une des prémiéres graces du Ciel, 54. combien ſont coupables ceux qui la négligent, 55. &ss. eſt fort recommandée dans l'Alcoran, *ibid.* & 56. néceſſité qu'il y a de s'y attacher fermement, 62

Vérité univerſelle, ce que c'eſt, 419. &ss.

Vertu, combien elle priſée des Chinois, 44. en quoi elle conſiſte, 50. fort recommandée dans l'Alcoran, 57. &ss. le bonheur la doit ſuivre, 60. ſes avantages, 75. 79. nous fait devenir Dieux, 264

Vertueux, perſonne ne l'eſt par principe, 2. on ne l'eſt qu'à proportion qu'on eſt éclairé, 50

Vices combien contraires à l'homme, 43. le rendent bête, 264

Volonté, comment elle eſt active, 469. 470

Voluptés ont moins de douceurs que d'amertumes, 36. 78

Voyelles, ce que c'eſt, 86. combien il y en peut avoir, 87

Urceus, (*Ant. Codrus*) ſes Ouvrages quels, 260. 322. ſont rangez en mauvais ordre, 307. fautes qui s'y trouvent, 307. 308. où prémiérement imprimez, 327. quelle en eſt la meilleure édition, 329. fait un detail de Metamorphoſes, 262. ſes mœurs corrompues, 282. &ss. 287. on fait peu de cas de ſes Poéſies, 299. ſa Vie par qui compoſée, 308. quand & où il nâquit, 309. ſa famille quelle, *ibid.* ſes études, 310. il profeſſa 13. ans à Forli, *ibid.* de là il eſt appellé à Bologne, 311. où il mourut &

à quel âge, *ibid.* ſa vanité extrême, 312. maniere dont il expira, 313. il donna des marques d'un eſprit égaré, 314. ſon Epitaphe par lui-même, *ibid.* celles que d'autres lui ont faites, 315. qualités de ſon corps, 316. celles de ſon eſprit, 317. ſa chambre & tous ſes Livres reduits en cendres, 318. ce qu'il fit & dit à cette occaſion, 319. ajoûtoit beaucoup de foi aux préſages, 320. quelle eſt ſa Latinité, 323. faux airs qu'il ſe donnoit d'être ſavant, 324. comme il le pourroit être, 325. ſon Teſtament, 326. d'où il fut ſurnommé *Codrus*, 326. ſes Diſciples & ſes Amis, 327. rétablit l'*Aulularia* de Plaute, 330. Vers là-deſſus, 331

W.

W*allis*, ſa Grammaire Angloiſe, 152

F I N.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Dat